This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

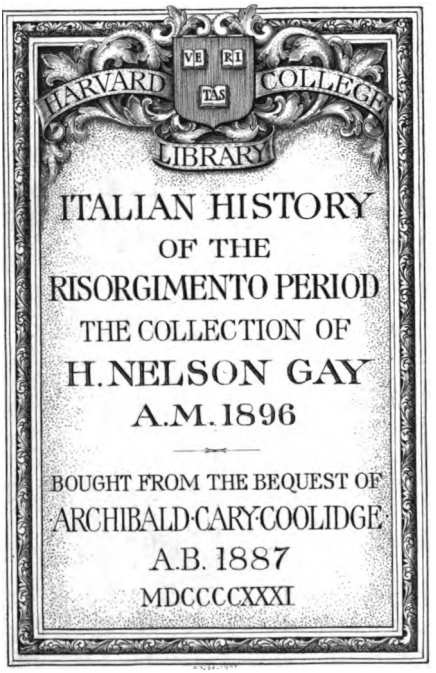
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN PV85 N

Digitized by Google

Ital 4338.60.71



Digitized by Google

Rome 1850 - 58

Digitized by Google

Digitized by Google

Rome 1850 –

COLLECTION J. VERMOT
SÉRIE A 2 FRANCS LE VOLUME

TH. BELAMY

ROME

NOUVEAUX SOUVENIRS

PREMIER VOLUME

PARIS
J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Sr des Maisons HIVERT & DESESSERTS
35, QUAI DES AUGUSTINS, PASSAGE DES PANORAMAS, 58

Digitized by Google

Digitized by Google

ROME

NOUVEAUX SOUVENIRS.

Digitized by Google

COLLECTION J. VERMOT. — SERIE A 2 FR. LE VOLUME.

ALPHONSE BALLEYDIER.

Veillées militaires. 1 volume.
Veillées de famille. 1 volume.
Veillées maritimes. 1 volume.
Veillées du peuple. 1 volume.
Veillées de Vacances. 1 volume.
Veillées du presbytère. 1 volume.

VICOMTE WALSH.

Contes et Nouvelles. 1re série. 1 v.
Contes et Nouvelles. 2e série. 1 v.
Souvenirs historiques. 1 volume.
Yvon le Breton. 2e édit. 1 vol.
Gilles de Bretagne ou le Fratricide. 2 volumes.
Lettres vendéennes ou Correspondance de trois amis en 1823. 2 vol.
Tableau poétique des Fêtes chrétiennes. 1 volume.
Tableau poétique des Sacrements. 2 volumes.
Tableau poétique de la Foi. 3 vol.

A. DEVOILLE.

La Charrue et le Comptoir. 2e édition. 1 volume.
Le Tour de France. 1 volume.
Mémoires d'une Mère de Famille. 1 volume.
Le Cercle de fer. 1 volume.
Le Proscrit. 1 volume.
Les Prisonniers de la Terreur. 1 volume.
Les Travailleurs. 2e édition. 1 vol.
Mémoires d'un Curé de Campagne. 1 volume.
Un Intérieur. 2 volumes.
La Prisonnière de la Tour. 1 vol.
Le Siége de Paris. 1 volume.
L'Etoile du Matin. 1 volume.
La Cloche de Louville. 1 volume.
La Croix du Sud. 1 volume.
Mémoires d'un Vieux Paysan. 1 v.
La Fiancée de Besançon. 2 vol.
Les Croisés. 2 volumes.
Eve de Mandre. 1 volume.
Vengeance ou une Scène au désert. 2 volumes.

A. NETTEMENT.

Vie de Mme la marquise de la Rochejacquelein. 1 volume.

Mme D'ALTENHEIM.
(Gabrielle Soumet.)

Les Marguerites de France, suivies des Nouvelles filiales. 1 volume.
Les Deux Frères ou Dieu pardonne. 1 volume.
Les Anges d'Israel ou les Gloires de la Bible. 1 volume.

A. CORDIER.
(de Tours.)

Veillées au coin du feu. 1 vol.
La Lyre des enfants. Charmant recueil de poésies enfantines. 1 vol.
Veillées flamandes. 2 volumes.
Mme Elisabeth de France. 1 vol.

J. LOISEAU DU BISOT.

Veillées amusantes. 1 volume.

POUJOULAT.

Littérature contemporaine. 1 v.

ALFRED DES ESSARTS.

Le Tour du Cadran. 1 volume.

Mme LA COMTESSE DROHOJOWSKA.

Les Faux Visages. 1 volume.

CHATEAUBRIAND.

Le Génie du Christianisme, édition revue. 1 volume.
Itinéraire de Paris a Jérusalem. 1 volume.
Les Martyrs, le Paradis perdu, et Essai sur la littérature anglaise. Édition revue. 1 volume.
Etudes historiques. Voyages et Mélanges. 1 volume.

TH. BELAMY.

Rome, Impressions et Souvenirs. 2 v

DE L'ESPINOIS.

Vie du Dauphin. 1 volume.

SCHMIDT.

Contes du chanoine Schmidt. 4 vol.

***

Les Deux Moulins, suivis des Marais d'Arles. 1 volume.

BORDOT.

Légendes, Récits et Souvenirs. 1 vol.
Fleurs qui parlent et Plantes curieuses. 1 volume.

Besançon, imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.

Digitized by Google

ROME

NOUVEAUX SOUVENIRS

PAR TH. BELAMY.

« Quiconque a vu Rome et n'a pas le désir d'y retourner n'est vraiment pas digne d'y avoir été. »
(Edm. LAFOND. Rome. — *Lettres d'un pèlerin.*)

TOME PREMIER. I

PARIS,
J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
33, QUAI DES AUGUSTINS, 33.
MDCCCLX.

(Droits de reproduction et de traduction réservés.)

Digitized by Google

Ital 4338.60.71

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

F

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Les encouragements donnés à la première partie de ces notes de voyage (1) m'enhardissent à publier la deuxième, qui se propose le même but et qui est conçue dans le même esprit.

Je ne suis ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, encore moins érudit, numismate ou archéologue. Je ne viens donc point ici développer un système quelconque, établir des théories sur l'art ancien ou l'art moderne, sur l'art païen ou l'art chrétien, sur le moyen-âge ou la renaissance, et communiquer au public de doctes conjectures sur tel ou tel point, mal élucidé jusqu'ici, de critique artistique, scientifique ou littéraire.

Mon vol ne s'élève point si haut, à beaucoup près. — Je suis chrétien, tout simplement, et je viens parler de Rome dans le même esprit que j'ai vu Rome, où je suis allé, à deux reprises, retremper ma foi aux sources véritables, et admirer, en outre, sans préoccupation dans aucun genre, sans parti pris de système, ou d'école, tout ce qui, dans la ville éternelle, peut à la fois éclairer l'intelligence, agrandir l'âme, échauffer et dilater le cœur.

Parmi les écrivains qui ont parlé de l'Italie, depuis un siècle environ, les uns ont porté à Rome l'esprit de leur pays, celui de

(1) Rome, *Impressions et Souvenirs*, 2 vol. in-18. Paris, J. Vermot.

Digitized by Google

leur époque surtout, et l'ont visitée avec la détermination bien arrêtée d'y trouver tout mauvais, en ce qui concerne ses mœurs publiques ou privées, ses institutions civiles ou religieuses. Il n'est sorte de fables apocryphes, d'historiettes suspectes et de chroniques hasardées, que certains d'entre eux n'aient recueillies avec empressement, prises (ou fait semblant de prendre) tout-à-fait au sérieux, et réussi, malheureusement, à accréditer comme réelles, parmi le plus grand nombre de ceux qui ont cédé, qui cèdent encore chaque jour à la tentation de les suivre dans leurs récits, beaucoup trop attachants et séduisants, pour l'ordinaire.

Quant aux modernes visiteurs de l'Italie, nous avons un spécimen achevé de leur savoir-faire et de l'esprit qui anime la plupart d'entre eux dans certaines publications récentes, qu'il est superflu de désigner ici d'une autre manière, et dans lesquelles il serait difficile de décider ce qui choque et révolte le plus de l'ignorance profonde et volontaire des choses, de l'interprétation malveillante, haineuse même, des faits, ou bien de l'audace de la pensée et du cynique dévergondage de l'expression.

A l'extrémité la plus opposée de l'abus que je signale, nous trouvons les ouvrages chrétiens *ex professo*, qui, dépassent parfois peut-être le but qu'ils se proposent, en exagérant l'éloge outre mesure, en voulant tout expliquer, tout justifier, tout admirer, dans la crainte fort louable assurément, mais un peu trop scrupuleuse, peut-être, de paraître faire quelques dangereuses concessions à l'esprit du siècle, de fournir, même indirectement, des prétextes à l'indifférence, ou des armes à l'impiété.

Entre ces deux extrêmes (fort inégalement défectueux, sans doute), n'y aurait-il pas un moyen terme à prendre, celui qui consisterait, par exemple, à maintenir, sans faiblesse ni transaction, les principes essentiels et fondamentaux de la foi, de la piété chrétienne, tout en signalant sincèrement, dans l'occasion, les abus qui se glissent presque inévitablement dans toutes choses et à convenir franchement que les meilleures institutions peuvent dégénérer quelquefois, par l'effet de la faiblesse humaine et de la tendance naturelle au relâchement ? Je ne vois point, pour ma part, que les

Digitized by Google

dogmes et la discipline de l'Eglise catholique périclitent le moins du monde, et que le respect dû au Saint-Siége, ainsi qu'au gouvernement pontifical, soit compromis en aucune manière, si je déclare, par exemple, que les mendiants de Rome sont fatigants à l'excès, que la dévotion italienne manque parfois de gravité, dans ses manifestations extérieures, que les pèlerins ont fréquemment de rudes privations à subir, et que les *ciceroni*, les *custodi* même des sanctuaires les plus vénérés, rappellent un peu trop souvent, les marchands que le divin Maître expulsa certain jour du temple de Jérusalem (1).

Tel est le but que je me suis proposé ; telle est la pensée qui m'a dicté ce livre. — Ai-je réellement atteint ce but, et ma pensée n'a-t-elle pas été quelquefois trahie par l'expression ? C'est là une question qu'il ne m'appartient aucunement de résoudre et que je ne pourrais même examiner sans crainte, si je ne me sentais rassuré par la droiture des intentions qui m'ont dirigé, comme par la sincérité de la déclaration que je viens faire ici. — Dépourvu, grâce à Dieu, de toutes prétentions scientifiques ou littéraires, attaché par-dessus tout à mon titre de catholique romain (le seul

(1) *C'est une grande habileté que d'être toujours sincère*, a dit un moraliste célèbre de notre pays, et je devais expérimenter une fois de plus la fidélité d'une observation pareille, à propos de la première partie de cet ouvrage. Voici ce qu'un ami m'écrivait, quelques mois après sa publication :

« Je parlais dernièrement de votre ouvrage à M. l'abbé N.., directeur de notre bibliothèque. Il me disait l'avoir lu en partie et l'avoir parcouru dans sa totalité, avant de le mettre sur les rayons publics, et que, étant tombé sur le passage où vous critiquez les démonstrations de la population italienne, en matière de piété, il avait été sur le point de retirer le livre, par mesure de prudence, afin de ne pas exposer les faibles et les prévenus à une sorte de scandale ; mais qu'en poursuivant la lecture il avait été charmé de certaines autres choses, et qu'alors le livre lui avait semblé non-seulement sans danger, mais très-bon pour certaines gens, surtout ; les allures *indépendantes* et *convaincues* de l'auteur lui paraissant très-éloquentes pour prouver le bien qu'il dit, puisqu'il ne craint pas de stigmatiser ce qui est mauvais, au risque d'effaroucher. »

Digitized by Google

titre, du reste, dont je puisse me prévaloir ici-bas), je m'empresse de désavouer par anticipation tout ce qui aurait pu m'échapper de contraire au respect que réclament les enseignements de l'Église universelle, le caractère auguste de ses pontifes et ses pasteurs, les institutions qu'elle approuve, les traditions qu'elle a consacrées, et je mets incomparablement au-dessus de la louange des hommes et de la gloire qu'elle procure, cette simplicité enfantine et cette soumission filiale auxquelles a été promis le royaume des cieux.

Nota. Il me reste à solliciter l'indulgence du lecteur pour quelques incorrections de forme, dont je me suis aperçu trop tard, et à lui recommander de recourir à l'*Errata* final, toutes les fois que le texte présentera quelque sens incomplet ou embarrassé.

Digitized by Google

SOUVENIRS DE ROME.

I.

Bis repetita. — *Marseille.* — *Les lieux et les hommes, à neuf ans d'intervalle.* — *Le* Capitole. — *Le médecin imaginaire.* — *L'équipage.* — *Rencontres sur le paquebot.*

Quiconque a vu Rome et n'a pas le désir d'y retourner n'est vraiment pas digne d'y avoir été (1). — Cette simple et noble pensée d'un aimable pèlerin de nos jours me revient providentiellement en mémoire, au moment où je cherche tout à la fois une épigraphe pour ce livre et une entrée en matière au récit de la nouvelle série d'impressions et de souvenirs que j'ai recueillis dans une

(1) Edm. Lafond. — Rome. *Lettres d'un pèlerin*, II, pag. 606.

Digitized by Google

seconde visite à la cité par excellence des merveilles de l'art et des monuments de la foi. C'est là, qu'on me pardonne l'apparente présomption d'une pareille profession de principes, c'est là, en effet, la marque distinctive, le trait caractéristique, essentiel, le vrai *signe de race* de l'homme qui a réellement compris, apprécié, goûté Rome, que l'impérieux besoin d'en parler, d'en écrire, l'insatiable désir de la revoir une fois, plusieurs fois, cent fois, s'il se pouvait, pour en parler, pour en écrire encore, sans se redire et se lasser jamais.

Grâce à cette inquiétude générale, à cette fiévreuse ardeur de locomotion qui est l'un des signes constitutifs du temps actuel, grâce aux merveilleuses facilités de communications internationales, créées par la marine à vapeur et les voies ferrées, le voyage de la Ville sainte qui était, il y a peu d'années encore, le privilège à peu près exclusif des gens de fortune et de loisirs, se trouve accessible désormais aux plus médiocres conditions, comme aux plus modestes existences. — Jamais il ne fut plus vrai de dire que *tout chemin conduit à Rome*. Mais, hélas! quelle singulière population se dirige parfois vers ces parages célèbres, et combien de gens ont-ils réellement *vu* Rome, parmi les visiteurs de toutes nations qui l'ont plus ou moins longtemps et attentivement *regardée ?*

Chaque année, à l'approche des solennités de Pâques, surtout, les paquebots des messageries impériales, ou bien les *pachetti* sardes, toscans et napolitains déposent sur la plage de Cività-Vecchia des milliers de touristes français et étrangers, attirés par le désir de voir les merveilleuses

Digitized by Google

solennités de la grande semaine, d'admirer les monuments sacrés et profanes de cette cité dont la voix unanime des nations civilisées leur a *dit*, depuis longtemps, *des choses si glorieuses*. Pendant quinze jours entiers, cette foule se rue, avec une inquiète ardeur, partout où elle espère trouver la foule : dans une douzaine d'églises, célèbres entre toutes ; au Forum, au Colisée, aux offices de la chapelle Sixtine, à la messe pontificale du jour de Pâques, à l'illumination de la coupole Vaticane, à la *girandola* du monte Pincio, etc. etc. Puis, dès le lendemain de cette dernière exhibition, la foule se disperse plus rapidement encore qu'elle s'était accumulée; les *forestieri* continuent leur marche sur Naples, ou sur Venise, pour regagner le sol natal par une voix plus ou moins directe, puis tout ce monde-là (romanciers et journalistes en tête), s'en retourne chez soi, enchanté d'avoir pu admirer quelque chose de curieux, de rare, de lointain surtout; persuadé d'avoir vu Rome, d'emporter une parfaite connaissance de Rome, et sachant de Rome tout juste assez pour en déraisonner indignement le reste de sa vie.

Grâce à Dieu, ma première visite à la reine des cités m'a laissé des souvenirs et des idées d'un ordre tout différent. — Six semaines consécutives d'explorations sérieuses, consciencieuses, m'ont révélé sans doute une foule de détails qui échappent forcément à l'œil inattentif ou distrait du vulgaire des touristes; mais je ne me suis point dissimulé que mes investigations demeuraient bien incomplètes et que je laissais derrière moi une tâche aux deux tiers inachevée. Si javais pu me faire quelques illu-

Digitized by Google

sions à cet égard, elles auraient été bientôt dissipées par la conversation des voyageurs sérieux que je devais rencontrer plus tard, par la lecture surtout des livres qui ont pour objet spécial l'étude ou la description des beautés en tout genre que renferme la grande métropole des chrétiens. Aussi, à peine de retour sur le sol natal, je ressentais déjà l'impérieux besoin de revoir des lieux que j'avais parcourus trop rapidement une première fois, et de combler au plus tôt les fâcheuses lacunes que je constatais chaque jour dans mes observations et dans mes souvenirs.

Bien des années, hélas ! devaient s'écouler avant que je pusse réaliser un pareil projet, et je devais bénir pourtant, quelque jour, ce retard, impatiemment supporté, puisqu'il aurait pour résultat de me faire mieux apprécier le rare bienfait d'un deuxième pèlerinage, en même temps qu'il me disposerait à l'accomplir avec tout le soin, tout le fruit désirable, afin de m'épargner pour l'avenir des regrets qui seraient sans fruit, comme de nouvelles omissions deviendraient sans remède.

Le jour si longtemps désiré, si péniblement attendu, vient enfin de luire à mes yeux, et le lundi 23 mars 1857, je me retrouve, à neuf ans d'intervalle, dans le port de Marseille, prêt à mettre le cap sur Gênes, en suivant, pour le début tout au moins, l'itinéraire de ma première expédition. Mais quels changements de toute nature se sont accomplis dans ce laps de temps! Le 24 février 1848, je quittais la France alors monarchique (pour quelques heures encore seulement!) ne soupçonnant

Digitized by Google

guère, hélas ! les terribles événements qui changeaient, à cette heure là même, la face des affaires, dans le monde entier. Le 12 mai suivant, je retrouvais ma patrie tourmentée par les convulsions de l'anarchie et courbée sous le joug démagogique dont une puissante main devait bientôt la délivrer. Aujourd'hui, je laisse la France au sein de la paix la plus profonde, libre au dedans, redoutable au dehors, et je vais la quitter pour une longue suite de semaines, sans crainte fondée de la trouver, au retour, soumise à d'autres lois.

Puis, quelles autres différences, quels merveilleux changements dans les lieux, comme dans les circonstances de toute nature, qui accompagnent, dès le début, ce nouveau pèlerinage ! La métropole vingt-quatre fois séculaire des Phocéens a subi la loi du progrès matériel, dans la plus large et la plus heureuse acception du mot. Un chemin de fer vient de me conduire, en huit heures seulement, de Lyon à Marseille, où j'arrivais, neuf ans plus tôt, en deux interminables journées. L'antique sanctuaire de la Garde va céder la place à une basilique moderne, dont la piété des populations aura fait, en grande partie, les frais, et dont je trouve les premiers travaux déjà notablement avancés. La Carthage française s'est embellie de nouvelles rues, de nouvelles places, de nouveaux et élégants boulevards. Une véritable et somptueuse cathédrale va bientôt s'élever sur les ruines de la chétive église qui avait trop longtemps usurpé ce nom. Un splendide palais, en pierres de taille, qui s'achève au sein de la célèbre Cannebière, à quelques pas du port, va remplacer, dans

Digitized by Google

quelques mois, au plus, le misérable bâtiment provisoire, en briques et en bois, qui fut jusqu'à ces derniers temps le sanctuaire du commerce et de la spéculation ; et pour que rien ne manque à cette œuvre de restauration, de réparation universelle, la statue du sculpteur Pierre Puget, l'une des gloires artistiques de la cité Phocéenne, se dresse radieuse et fière, sur son piédestal, en face du temple de l'industrie.

Mais, quelle surprise plus grande et plus saisissante encore ! Le port où je m'embarquais, où je débarquais, en 1848, cette mare croupissante et fétide qui porte ses impures émanations jusqu'au centre même de la cité, n'est déjà plus qu'un souvenir des âges primitifs de la métropole méditerranéenne. Une rade nouvelle qui s'ouvre sur sa droite, offre à l'œil une immense nappe, azurée par le reflet d'un ciel sans nuages, et sur les bords de laquelle s'agite à toute heure une population nouvelle de matelots venus de toutes les parties du monde connu. Dans quelques années, me dit-on, un troisième port viendra compléter cette œuvre immense et faire de Marseille une merveille maritime, sans rivale dans l'univers entier.

Mais ce n'est pas tout encore. Le progrès s'est fait sentir jusque dans les moyens de communication qui relient en quelque sorte cette cité des prodiges avec les régions vers lesquelles je vais me diriger pour la seconde fois. L'occupation de Rome par nos troupes a multiplié nécessairement, depuis quelques années déjà, le nombre et l'importance des véhicules maritimes qui transportent les voyageurs français et étrangers sur les côtes de la Toscane,

Digitized by Google

des Etats-Romains et du royaume des Deux-Siciles. Chaque jour et presque à chaque heure, quelque bâtiment se met en mer pour quelqu'une de ces destinations, et l'administration des messageries impériales a complété son œuvre par la création d'un service de paquebots organisé de la manière la plus commode et la plus avantageuse pour les voyageurs qui veulent explorer les côtes de l'Italie. Le départ est réglé de telle façon que l'on navigue la nuit seulement, pour arriver chaque matin à quelque port où l'on peut passer une journée entière et se rembarquer, vers le soir, pour continuer sa route. En outre, on délivre des billets, valables pour plusieurs mois, et grâce auxquels on peut prolonger, à volonté, son séjour sur un point quelconque du littoral, certain de retrouver, à heure fixe, après un nombre déterminé de jours ou de semaines, un paquebot de la même compagnie, sur lequel on poursuivra sa route vers quelque autre port, où l'on s'arrêtera pareillement, *ad libitum*, jusqu'à ce qu'on ait atteint le point extrême de son voyage, la limite définitive de son itinéraire.

Pourquoi faut-il que l'administration des messageries impériales n'ait pas su se préserver de certaine jonglerie d'assez mauvais goût, que j'avais constatée jadis sur le *Capri*, et qui là, du moins, pouvait s'expliquer, jusqu'à un certain point, par les priviléges de *l'industrie* napolitaine. La susdite compagnie fait payer à chaque passager 2 ou 3 francs, pour *frais de santé* (dit-elle), autrement pour les honoraires d'un médecin qui est censé stationner à bord, pendant la traversée. Une pareille pré-

Digitized by Google

caution flatte et rassure tout d'abord les nombreux voyageurs, parmi lesquels se trouve à peu près toujours quelque sujet, habituellement ou accidentellement justiciable de la Faculté, et qui remarque, en effet, sur le pont du paquebot, une cabine, avec cette consolante inscription sur sa porte : Le Docteur. — Tout cela débute fort bien, sans doute ; seulement, à peine le navire a-t-il quitté le port, que l'étiquette disparaît, avec le médecin..... imaginaire, dont le *tangage* fera bientôt réclamer partout les services ; la recette supplémentaire est empochée et le tour est fait !

Je recommande ce trait de mœurs à l'écrivain qui a gratifié d'une si belle réclame les paquebots de la Méditerranée, dans certain livre illustré qui s'étale sur la table du salon des premières, et dans lequel il n'a guère oublié que le mal de mer et autres épisodes non moins réels que désagréables de l'itinéraire des pyroscaphes susdits.

Mais toutes les améliorations que je viens d'énumérer me touchent beaucoup moins que certaine différence essentielle que je constate tout d'abord entre l'une et l'autre de mes pérégrinations, différence qui est tout entière à l'avantage de la dernière en date. Cette fois, je ne suis plus seul, comme jadis ; bien loin de là, j'ai la compagnie tout à la fois la plus sympathique et la plus honorable dans un digne ecclésiastique de ma ville natale, homme d'une foi vive, d'une tendre piété jointe au sens le plus solide, capable d'apprécier tous les genres de beautés du voyage qui nous associe, propre à m'édifier, à m'instruire, à m'assister corporellement ou spirituellement, dans l'oc-

Digitized by Google

casion, et dont la société habituelle ne pourra que me recommander aux yeux de certaines personnes, qui fussent demeurées peut-être inaccessibles pour moi, dans toute autre circonstance.

Nous n'avons pas encore quitté le port de Marseille que déjà j'ai pu apprécier les divers avantages d'une semblable compagnie. A peine avons-nous mis le pied l'un et l'autre sur le pont du *Capitole* (heureux nom, heureux augure!) qui va nous conduire à Gênes, que nous sommes devenus, grâce au digne abbé M...., le noyau d'une agréable compagnie, à laquelle nous devrons par la suite les plus heureux moments. Déjà, à *l'hôtel de Rome*, où nous avons séjourné quarante-huit heures, *l'uniforme* de mon compagnon de voyage nous a valu la précieuse connaissance de trois prêtres hollandais, qui se dirigent comme nous vers la ville éternelle, et dont la société nous laissera plus tard les plus agréables souvenirs. Bientôt viennent se joindre à nous trois autres personnages, amis et compatriotes des précédents, récemment arrivés ensemble et formant une bande séparée. Qu'il me soit permis de nommer ici l'un d'eux, dont j'ai eu le bonheur d'acquérir l'amitié, M. J.-J. Thonissen, professeur à la Faculté de droit de l'université catholique de Louvain, modeste auteur de plusieurs savants ouvrages dont l'un (1) lui a valu la distinction la plus flatteu seque puisse ambitionner un étranger, la glorieuse étoile de la Légion d'honneur. Ses

(1) *Le Socialisme, depuis l'antiquité jusqu'à la Constitution française du 14 janvier* 1852. 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

deux compagnons sont le doyen de l'une des paroisses de la même ville, ecclésiastique d'une remarquable et noble prestance, puis un bon gros avocat, type tout-à-fait spécial d'intelligence et de bonhomie, véritable physionomie de bourgmestre flamand, qui semble échappée de quelque toile de Terburgh ou de Téniers.

N'oublions pas ici un groupe d'un autre genre, qui ne tarde pas à grossir nos rangs, de la manière la plus agréable et la plus inattendue. Celui-ci se compose de trois personnes, également : un gentilhomme vendéen, sa jeune femme, avec la caméristé de celle-ci, et forme, on peut le dire, la *petite pièce* de la représentation qui se donne sous nos yeux. Notre paquebot n'a pas encore pris le large que le digne Breton, *dicenda tacenda locutus*, nous a déjà révélé qu'il accompagne malgré lui sa femme en Italie, qu'il se soucie fort peu, pour son compte, d'antiquités, de peinture, de sculpture, qu'il n'a quitté qu'à regret ses chevaux, ses chiens, les propriétés considérables qu'il fait valoir, et qu'il lui tarde grandement d'avoir vu Rome et Naples, pour aller retrouver tout cela. Bonnes dispositions, en vérité, pour un voyage d'agrément, et compagnie bien sympathique pour une jeune femme accessible aux plus délicates impressions de l'art ! Rassurons-nous pourtant ; un moraliste a dit que *l'harmonie naît des contraires*, et la vue de cet excellent couple très-uni, malgré ses disparates (à cause de ses disparates, peut-être), nous prouve une fois de plus que cet axiôme n'est pas moins vrai en ménage que dans le domaine de la musique ou de la poésie.

Digitized by Google

Au milieu d'une société aussi sympathique, dans laquelle se trouvent réunis les éléments d'intérêt et d'agrément les plus variés, je m'inquiète naturellement fort peu du reste de l'équipage, à commencer par le capitaine du bâtiment et son second, dont les airs rogues, renfrognés et les réponses brutalement laconiques (lorsque ces messieurs daignent répondre toutefois), sont de nature à donner une triste idée du savoir-vivre des gens employés par la haute et puissante compagnie des messageries maritimes. J'ignore si la consigne de ce genre de fonctionnaires est d'être butors et grossiers envers les passagers ; dans ce cas, et pour fournir une bonne note à leurs états de service, je m'empresse de déclarer ici que cette consigne est observée par eux avec la fidélité la plus scrupuleuse; je me plais à croire qu'il en est de même de tous les autres articles du règlement.

Quelques coups-d'œil jetés de côté et d'autre m'apprennent bientôt que la réunion des passagers se compose, pour la plus grande partie, d'élégants touristes des deux sexes, qui se rendent à Rome, pour les cérémonies de la grande semaine. L'élément aristocratique semble dominer dans cette caravane, généralement composée de sujets de *her most gracious Majesty* la reine Victoria, ou d'opulents citoyens de l'Union Américaine, dont les airs hautains se déploient en pure perte, à mon égard tout au moins, car je n'ai rien à désirer ou à craindre de tous ces grands seigneurs du blason ou de la finance, et ne convoite aucunement surtout l'honneur de leur être *présenté*.

Je suis très-sensible, en revanche, aux regards dédai-

Digitized by Google

gneux, sinon méprisants, que je vois tomber parfois du haut de ces superbes physionomies sur un pauvre religieux du tiers-ordre de saint François, que j'aperçois égaré au sein de cette brillante et bruyante cohue, semblable à une douce et timide colombe, fourvoyée au milieu des souverains altiers et des tyrans de l'air. Une étrange réflexion vient me frapper à cette vue, et le lecteur a pu la pressentir déjà. Il viendra un jour (qui n'est pas loin peut-être, hélas!) où tout ce beau monde serait heureux de se trouver assis aux pieds de l'obscur et pauvre moine, dans le séjour de la gloire éternelle; et qui sait combien y seront admis, entre ceux qui daignent à peine arrêter sur lui, en ce moment, un regard insouciant et distrait?

Soyons plus prudent et plus habile que cette foule inconsidérée; ménageons-nous par quelque bonne parole, par quelque largesse faite au nom de Jésus-Christ, l'appui d'un protecteur efficace, *au jour mauvais* (1), et suivant l'utile avis du conseiller par excellence : *Faisons-nous des amis*, en vénérant les serviteurs de Dieu, afin que lorsque nous quitterons cette vie périssable, ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels (2). »

(1) *Ps.* XL, 2.

(2) *Imitation de Jésus-Christ*, liv. I, chap. XXIII, vers. 8.

Digitized by Google

II.

Progrès de la navigation. — Gênes. — Passeports. — Visite générale de la ville. — Un cicerone *patriote. — Savoyards et Savoisiens. — Souvenirs de Sainte-Catherine.*

Je rendais hommage tout-à-l'heure aux embellissements de Marseille, ainsi qu'aux améliorations de tout genre introduites dans le service maritime, depuis mon premier passage dans ces lieux ; mais, pour être exact en tout, il faut convenir que ces perfectionnements ont une limite, je trouve malheureusement le revers de la médaille et d'un côté qui m'est très-sensible, en mer surtout, je veux dire la longueur de la traversée. Sous ce rapport, non-seulement il n'y a point progrès, mais il y a décadence irrécusable, ainsi qu'on en pourra juger par ce simple rapprochement de dates et de faits, que j'emprunte aux notes de mes deux carnets de voyage : « Sorti du port de Marseille, le 24 février 1848, à une heure trois quarts ; entré dans le port de Gênes le 25, à huit heures et quart du matin. (Total : 18 heures de traversée.) Parti de Marseille, le 23 mars 1857, à onze heures et quart du matin ;

Digitized by Google

arrivé à Gênes, le 24, à dix heures. » Total 23 heures, c'est-à-dire cinq heures de différence, au préjudice de la seconde expédition, et cela, notez-le bien, dans des circonstances absolument identiques, avec une *mer d'huile* (comme disent les marins), un ciel admirablement pur et la brise la plus favorable, dans l'un comme dans l'autre cas. Tels sont les progrès réalisés, dans l'intervalle de neuf ans, par la science nautique! Mais enfin, comme on ne peut tout avoir à la fois dans ce monde, il faut savoir se résigner et accepter souvent le moindre des maux comme le plus considérable des biens.

Le spectacle de l'arrivée à Gênes par mer n'est désormais plus nouveau pour moi; cependant, quoique attendu, quoique prévu dans les moindres détails, il ne laisse pas de m'impressionner presque aussi vivement que la première fois, tant il y a de poésie réelle dans le coup-d'œil que je décrivais sommairement au début de la première partie de ces notes de voyage (1). En revanche, certaines sensations d'un autre genre, parfaitement prévues aussi, ne perdent rien de leur désagrément, pour avoir été anticipées par une attente certaine, et je ne trouve pas moins longues d'une seule minute, par exemple, les deux mortelles heures qu'il faut passer en rade, à bord du *Capitole*, en attendant que nos passeports aient subi l'inspection de la police piémontaise, et que la permission de débarquer nous ait été apportée par qui de droit. Enfin nous descendons, non sans peine, et comme nous laissons

(1) Rome. — *Impressions et souvenirs*, I, pag. 6.

Digitized by Google

notre bagage à bord, nous n'aurons rien à démêler cette fois avec les *signori facchini;* restent malheureusement les *barcaruoli* et les *ciceroni* surtout, qui sauront bien nous débarrasser de ce faible bénéfice.

La toute première occupation (forcée) du voyageur débarqué, même provisoirement, à Gênes, est de se rendre au bureau des passeports, à l'effet d'y obtenir le visa qui lui permettra de parcourir les rues de la ville, pendant les six ou sept heures qu'il doit y séjourner. Ce visa se paie 9 francs, ni plus ni moins, c'est-à-dire un peu plus d'un franc par heure; joignez-y un franc par tête, pour le débarquement, et autant pour le retour à bord, les frais du déjeûner, tant modeste soit-il, les honoraires du *cicerone* qui vous conduira sur les divers points dignes d'un intérêt quelconque, et il se trouvera, en fin de compte, que vous aurez payé une vingtaine de francs, au moins, l'insigne honneur de passer le tiers d'une journée au plus dans la seconde ville des états de S. M. le roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem. C'est là un début du plus heureux augure, en vérité!

Donc, sous la conduite d'un *cicerone* pris au hasard parmi les innombrables industriels de ce genre qui foisonnent à Gênes, comme partout en Italie, et sous la direction de mes anciens souvenirs, demeurés aussi vivaces que le premier jour, mes compagnons et moi commençons une tournée sommaire, qui débute à *San Lorenzo*, continue par Sainte-Marie de Carignan, *l'Acqua sola*, l'hôpital, la rue *Balbi*, etc., pour aboutir au palais Durazzo et à *l'Annunziata*. Cette revue a pour résultat principal

Digitized by Google

de me prouver que rien d'essentiel n'est changé dans la Gênes que j'ai vue en 1848, si ce n'est qu'un chemin de fer la met désormais en communication directe avec Turin et qu'une partie de cette voie longe même l'une des rues de la ville, dont elle n'est séparée que par une grille à hauteur d'appui.

Une chose qui attire aussi plus spécialement mon attention, c'est l'aspect tout-à-fait militaire de la cité, que je vois incessamment traversée en tout sens par des officiers et soldats de toutes armes, fantassins, artilleurs, *bersaglieri* à la coiffure si pittoresque, et dont l'allure tout-à-fait martiale et française suffirait pour me prouver qu'ils ont connu les camps et le champ de bataille, lors même que la médaille suspendue à leur boutonnière ne me révèlerait pas qu'ils ont partagé en Crimée les périls et les succès de nos héroïques soldats. Malheureusement, ce coup-d'œil est quelque peu gâté par un spectacle d'assez mauvais augure, que nous rencontrons dans je ne sais quel coin de la ville, sous la forme d'un poste de gardes civiques, en habits demi-bourgeois. Chose singulière! Gênes avait su se préserver d'une pareille milice, même en 1848, alors que Florence, Rome et Naples même avaient dû subir l'invasion de cette avant-garde obligée de la démagogie, et voilà que, au sein de la plus profonde paix, lorsque l'uniforme civique a disparu partout, ou à peu près, même du sol de ma patrie, je le retrouve en pleine efflorescence dans la deuxième capitale du royaume de Piémont!

Je ne sais si je m'abuse, mais cette vue fait naître en

Digitized by Google

moi les pressentiments les plus fâcheux pour l'avenir de la maison de Savoie, et je crains bien que de rudes épreuves ne la menacent quelque jour, de ce côté. *Nunc, reges, intelligite!*—Puisse le successeur de Charles-Albert ne pas apprendre bientôt par une funeste expérience quel fonds il doit faire sur les sympathies et l'enthousiasme d'un peuple trop accessible, malheureusement, depuis quelques années, à certaines idées qui ont produit en tous lieux des fruits amers, à certaines doctrines qui ne sauraient être longtemps conciliables avec le respect et le maintien de l'autorité. Je ne sais trop, en vérité, jusqu'à quel point Victor-Emmanuel peut compter sur l'affection sincère de ses loyaux sujets, quand je me rappelle, par exemple, avec quelle animation notre *cicerone* nous décrivait les diverses péripéties de l'insurrection de Gênes, en 1849, surtout en nous montrant certain carrefour où il se vantait d'avoir fait le coup de feu contre les *bersaglieri*. En accordant une juste part à l'esprit de fanfaronnade qui stimulait sans doute ce drôle devant des étrangers, il reste encore beaucoup plus qu'il ne faut pour prouver que le principe démagogique a jeté de profondes racines dans le Piémont, et l'on peut douter raisonnablement si, dans l'état actuel des esprits, si dans la situation présente des affaires, il sera bien facile au souverain de ce pays de couper court au progrès d'un mal qui a pu se développer, se propager jusqu'ici sans obstacle, dans toutes les parties de ses états.

Voici un autre signe des temps, qui m'avait frappé, il y a bien des années déjà, pendant un séjour de quelques

Digitized by Google

mois, que j'avais eu l'occasion de faire dans certaine contrée des Etats Sardes ; c'est la substitution d'une désinence nouvelle à celle qui terminait, de temps immémorial, le nom générique par lequel on désigne une partie des sujets du roi de Sardaigne et de Piémont. Ceux que nos pères (et les leurs) appelaient *Savoyards* sont devenus aujourd'hui des *Savoisiens*, sans aucun respect pour la loi qui préside à la formation des désinences, non plus que pour les glorieux souvenirs qui se rattachent au nom trop bourgeois (trop *paysan*, peut-être) désormais répudié par la *Savoie du progrès*. — Où est donc le mâle génie, l'héroïque bon sens de Joseph de Maistre, pour faire justice de ce nouveau travers de ses concitoyens ?

Mais quittons toutes ces misères pour des souvenirs d'un genre plus riant et plus consolant à la fois. Ceux-ci se rattachent à deux édifices non moins différents entre eux par leur destination que par leur origine : l'hôpital général et le palais Durazzo. Jamais je n'oublierai la profonde stupéfaction du digne abbé M. mon compagnon de voyage, au premier aspect du vestibule et de l'escalier d'honneur du palais qui porte le nom de l'une des plus illustres familles de la république génoise et qui semblerait vraiment avoir été construit pour un roi. C'est une chose réellement écrasante que la splendeur de ces anciennes souches aristocratiques des républiques italiennes, et il n'existe rien dans notre présent, comme dans notre passé, à nous autres Français, qui puisse nous donner l'idée d'une pareille magnificence. Impossible, en effet, de se figurer, même dans ses rêves, quelque chose de plus grandiose, de

Digitized by Google

plus monumental que ces rampes, ces balustrades, ces portiques entièrement construits en marbre blanc, de l'espèce la plus précieuse, qui décorent l'incomparable manoir de la noble famille Durazzo. Disons que tout, à l'intérieur, est en harmonie avec cette magnificence du dehors, et j'aurai décrit, en quelques mots, l'une des merveilles les plus curieuses d'une ville où abondent les sujets d'admiration.

Sous le rapport de l'ordre, de la propreté, de la bonne administration, l'hôpital général ne peut offrir rien de bien surprenant à un œil familiarisé de vieille date avec la vue de nos hospices français, de celui surtout qui est l'une des gloires de ma cité natale ; d'ailleurs les filles de saint Vincent-de-Paul sont là, et ce simple mot dispense de tout commentaire. Je ne puis néanmoins me dispenser de signaler, en passant, deux circonstances de divers genre, qui m'impressionnent particulièrement dans la manière d'être de cet hospice. Je remarque, par exemple, en traversant les salles, que le plancher y est remplacé par un magnifique dallage de marbre, qui doit singulièrement faciliter les soins de propreté générale et concourir à la salubrité de l'air ; puis, au rond-point formé par l'intersection des quatre salles principales, j'aperçois, dans un petit oratoire de forme circulaire, un bon père de saint François, placé là en permanence, pour porter ses consolations et le secours de son ministère, partout où ils peuvent être utiles ou nécessaires, à chaque heure, à chaque instant du jour et de la nuit. On reconnaît sans peine que l'esprit *administratif* n'a pas encore pris racine

Digitized by Google

en ces lieux; mais, patience, le *progrès* et l'esprit de *réforme* aidant, on verra bientôt, sans doute, la bureaucratie réglementer là, comme ailleurs, les destinées des pauvres et le soulagement des membres souffrants de l'Eglise de Jésus-Christ.

Le digne abbé M. ne veut pas sortir de l'hôpital, sans avoir présenté ses pieux hommages à la sainte patronne de ces lieux, et la bonne sœur, qui nous a fait visiter, avec beaucoup d'empressement et d'obligeance, les différentes parties de la maison, veut bien nous conduire encore à la chapelle intérieure qui renferme les dépouilles vénérées de sainte Catherine (1). La renommée ne nous a point abusés par quelque exagération trompeuse, et nous pouvons vérifier de nos propres yeux la conservation miraculeuse du corps de la chaste épouse de Jésus-Christ, exposé dans une châsse au-dessus de l'autel principal. Après lui avoir adressé nos vœux et nos supplications, nous pénétrons, sur les pas de notre guide, dans la cellule qui fut habitée longtemps par la pieuse veuve, et qui est devenue tout naturellement un sanctuaire vénéré, depuis le jour où, par un décret définitif du saint Siége, l'image

(1) Catherine Fieschi Adorno, fille de Jacques Fieschi, vice-roi de Naples, sous René d'Anjou, était de l'illustre famille à laquelle avaient appartenu, deux siècles plus tôt, les papes Innocent IV et Adrien V. Née en 1447 et devenue veuve de Julien Adorno, qu'elle avait épousé à l'âge de seize ans seulement, elle consacra le reste de sa vie à la pratique de la pénitence, ainsi qu'au soulagement des pauvres dans l'hôpital de Gênes, où elle mourut en 1510. Clément XII la canonisa en 1738. Les écrits de sainte Catherine de Gênes ont été traduits de l'italien par M. le vicomte Th. de Bussierre.

Digitized by Google

de Catherine a été placée solennellement sur les autels.

Rien n'est changé dans cette étroite enceinte, si ce n'est que les murs sont revêtus de fresques représentant les principales actions héroïques de la sainte et d'inscriptions qui rappellent quelques-unes de ses pensées de prédilection. Celle-ci me frappe surtout par l'énergique vivacité, par l'hyperbolique ferveur des sentiments de foi et de charité qu'elle exprime : *Se una goccia di quello che sente un cuore amante di Dio cadesse nell' inferno, vi sarebbe tanto amore ed unione che i demonii diventerebbero angeli e le pene si muterebbero in consolazioni, perche coll' amor di Dio non si può star in pene* (1).

A six heures du soir, nous regagnions le *Capitole*, et une heure après nous quittions le port de Gênes, pour nous diriger vers la métropole maritime des états toscans.

(1) « Si une seule goutte de ce que ressent un cœur qui aime Dieu tombait dans l'enfer, il y aurait tant d'amour et d'union dans cet horrible séjour, que les démons deviendraient des anges, et les tortures se changeraient en consolations, parce qu'il ne saurait y avoir de peines là où règne l'amour divin. »

Digitized by Google

III.

Quitte pour la peur. — Livourne. — Facchini, Doganieri, *etc.* — *Pise.* — *Quelques-unes de ses curiosités.* — *Un* bluestocking *français.*

Il y a décidément, en mer comme sur terre, des parages prédestinés aux tristes aventures, aux sensations désagréables et fâcheuses. De ce nombre paraît être la région maritime qui s'étend de Gênes à Livourne, région malsaine et perfide, au plus haut degré, si je dois la juger d'après mon expérience personnelle, en deux rencontres différentes. Le 26 février 1848, par exemple, je m'embarquais pour Livourne, à six heures du soir, par un temps qui ne semblait rien pronostiquer de funeste, et pourtant le mauvais état de la mer nous forçait, quelques heures après, de regagner le port, au plus vite, dans la crainte de quelque tragique événement.

Aujourd'hui, 24 mars 1857, après une magnifique journée que nous avons employée à visiter les principales beautés de Gênes, le *Capitole* quitte le port, au moment précis d'un admirable coucher de soleil, qui semble nous présager une nuit absolument pareille à la précédente.

Digitized by Google

Mais point. A peine avons-nous perdu de vue les derniers linéaments de la ville, encore perceptibles à travers la brume du soir, que le vent du sud s'élève avec bruit, le ciel se voile, et je retrouve bientôt, à peu de chose près, les désagréables sensations que j'avais connues dans ces parages, neuf ans et un mois plus tôt. Il y a toutefois cette différence essentielle que le *Capitole* est un solide bâtiment, de la force de 300 chevaux, bien équipé, bien lesté, bien gouverné surtout, et je ne sais pourquoi les physionomies rébarbatives du capitaine et de ses subordonnés m'inspirent, en ce moment, une confiance que n'eussent peut-être point fait naître des allures plus civilisées et plus civiles surtout : aussi, pendant que certains groupes, formés sur divers points du pont, semblent se communiquer à voix basse leurs appréhensions mutuelles, et interrogent fréquemment, d'un œil inquiet, l'aspect du ciel qui s'assombrit de plus en plus, tranquillement assis au pied de la dunette, en face de la chambre du capitaine, je cherche à me rassurer par cette pensée que le *loup de mer* sommeille paisiblement dans son antre, et qu'il ne saurait se passer quelque chose d'un peu sérieux, tant qu'il ne fera point mine de le quitter.

Dans certain moment, pourtant, je me sens gagner par la contagion de l'inquiétude générale : c'est lorsque je vois le lieutenant *prendre le quart*, en remplacement du simple matelot chargé de cet important service, et, s'enveloppant étroitement de son caban, parcourir incessamment à grands pas, d'un bout à l'autre, cette espèce de pont qui s'étend transversalement au navire, de l'un à

Digitized by Google

l'autre tambour, sous lequel fonctionnent les roues. Je le vois s'arrêter de temps à autre, pendant quelques secondes, comme pour observer attentivement quelque chose dans le lointain ; puis, dans certain moment (*horresco referens !*) je le vois descendre assez rapidement de son poste d'observation, pour se diriger vers la cabine du commandant. — « O ciel ! pensé-je ; on va réveiller le capitaine ; la situation s'aggrave donc sensiblement ! » — Jamais, dussé-je vivre mille ans et plus, je n'oublierai les angoisses que je ressentis, pendant les quatre ou cinq minutes que dura ce colloque mystérieux, dans lequel mon imagination terrifiée me faisait voir une sorte de conseil naval, où l'on délibérait sur mes destinées. Jamais je n'oublierai non plus l'indicible soulagement que je ressentis dans tout mon être, lorsque je vis, au bout de ce temps, le lieutenant sortir *seul* de la cabine, comme il y était entré, regagner lentement son poste, s'y maintenir pendant quelques minutes, au plus, puis le céder aux matelots de service et rentrer dans son logement officiel, pour dormir paisiblement le reste de la nuit.

Voilà, je dois l'avouer la rougeur au front, une alerte qui eût bien fait rire à mes dépens les gens du métier, s'ils avaient pu lire au fond de ma pensée, sans compter plus d'un passager qui, ronflant, en ce moment, avec le calme d'une sécurité parfaite, ne soupçonnaient guère les périls que me montrait mon imagination terrorisée, se doutant moins encore qu'ils avaient dormi pendant la *tempête* et couru le danger de quelque *naufrage*, presque au moment de toucher au port !

Digitized by Google

Quelques heures après, nous entrions sains et saufs dans celui de Livourne, où nous attendaient des épreuves d'un autre genre et point du tout imaginaires, malheureusement. J'ai dit quelque part que les célèbres porte-faix d'Avignon n'étaient que des pauvres honteux, à côté des *facchini* de Gênes, et j'ai représenté leur industrie comme le *nec plus ultra* de l'exploitation de l'homme par son semblable. Mais je m'empresse de leur faire ici une consciencieuse et complète réparation d'honneur ; lorsque je parlais ainsi, je ne connaissais point encore les *facchini* de Livourne, sans quoi je me serais exprimé dans un style tout-à-fait différent. Prenez-moi un porte-faix d'Avignon, un *facchino* de Gênes, un *cicerone* de Rome, un mendiant de Naples (c'est beaucoup dire !) mêlez, combinez tout cela, extrayez-en la quintessence la plus intime, et vous aurez à peine quelque chose qui approche de.... l'industriel qui guette l'arrivée d'un *forestiere* quelconque, dans le port de la Carthage des états toscans.

A peine avons-nous touché du pied ce *littus avarum*, que deux ou trois cents de ces misérables, sortis de tous les coins et recoins, voire même d'entre les pavés, je crois, s'abattent sur nous comme une nuée de vautours affamés, nous persécutant, tous à la fois, de leurs offres de service, de leurs indications en tout genre, nous assourdissant de leurs criailleries confuses, nous tiraillant, nous bousculant dans tous les sens, et cela en face d'une trentaine de douaniers, ou gendarmes, qui les regardent faire, avec la plus stoïque impassibilité. Il est vrai que

Digitized by Google

les *doganieri* viennent de visiter nos malles, et certains qu'elles ne renferment d'armes d'aucune espèce (le seul objet prohibé, en Toscane, à ce qu'il paraît), ils nous tiennent dès-lors pour d'honnêtes gens, sans doute, et ne croient plus par conséquent devoir s'inquiéter de nous, ni de nos destinées.

Echappés, non sans peine, à cette horde déguenillée, nous pouvions nous croire désormais à l'abri de toute tentative hostile à nos finances; mais nous avions compté sans la police toscane, qui tenait à voir clair dans notre bourse, comme la douane et la gendarmerie dans nos effets. Nous avions lieu, pourtant, de nous croire en règle avec la Toscane, grâce au visa de son agent diplomatique à Paris (prix : 3 francs); mais non : un avertissement, estampé en belles lettres rouges, à côté du grand sceau de la légation, nous informe que nous sommes *tenus*, en outre, au visa des consuls toscans, à Marseille et à Gênes. (Prix : 2 et 5 francs); vous allez croire que c'est tout pour cette fois. Ah! bien oui; moyennant ces 10 francs, nous avons acquis, il est vrai, le droit de nous promener sur la Méditerranée, en vue de l'antique Etrurie et même aussi près de ses côtes que bon nous semblera, mais nous n'avons pas encore obtenu celui de poser le pied sur le rivage. Ceci sera l'objet d'un visa spécial, pour lequel nous aurons à débourser 8 *paoli*, s'il vous plaît, soit 4 francs et quelques centimes, sans préjudice de pareille somme à solder plus tard, au moment de sortir du territoire; total général : 14 francs à payer pour jouir du droit d'être bousculé et dévalisé par les *facchini* de S. A. I. le grand duc Léo-

Digitized by Google

pold II. — On ne saurait, en vérité, acheter trop cher une pareille faveur !

Pour tout dire en un mot : les deux ou trois heures que nous passons à Livourne, en attendant le départ du premier train pour Pise, sont absorbées uniquement par des soucis de ce genre, et mes impressions personnelles dans la Marseille italique se résument de la manière la plus complète et la plus concise à la fois par ces deux lignes significatives, que je retrouve écrites *ab irato* sur mon carnet de voyage, à la date du 25 mars 1857 : « *Facchini*, *doganieri* et autres canailles ; passé mon temps à vider ma bourse et à payer des visas. »

Avis au lecteur, le cas échéant.

Trois heures après, nous entrions à Pise, où la *ferrovia* nous avait conduits, en quarante minutes, et là, sans aucun respect pour les droits acquis des *ciceroni*, je me permettais de servir d'introducteur à mes compagnons dans les divers lieux que j'avais moi-même explorés jadis. Nous visitions d'abord *San Raniero*, la cathédrale, où nous appelait en premier lieu la fête du jour (25 mars), fête de précepte en Italie. Au moment d'entrer dans le célèbre *duomo*, nous rencontrions le cardinal-archevêque, Mgr. Corsi, reconduit processionnellement jusqu'à la porte principale par le chapitre diocésain et le clergé de la paroisse ; puis, après avoir entendu la messe, obligatoire en ce jour, nous admirions successivement le magnifique tabernacle, en argent massif, et divers autres embellissements de date contemporaine ; puis nous grimpions au sommet du *campanile torto*, pour embrasser l'immense

Digitized by Google

perspective qui s'offre à l'œil, de ce point éminent; puis nous redescendions au *Campo Santo*, où je remarquais, entre autres innovations survenues depuis ma précédente visite, une espèce de monument élevé à je ne sais quels *patriotes* pisans, morts martyrs de la liberté (dit le texte) dans je ne sais quelle rencontre avec les Autrichiens, en 1848, lors de la malheureuse expédition de Charles-Albert, probablement. J'avoue ne guère comprendre, si ce n'est dans le sens d'une insulte, l'à propos d'un pareil souvenir dans une ville qui obéit encore aux lois d'un prince de la maison de Habsbourg.

De là, nous passions au baptistère, qui avait échappé jadis à mes investigations. Ce monument m'a laissé comme principal souvenir celui de l'écho singulier qui est formé par ses voûtes et qui présente un effet d'acoustique vraiment merveilleux. Notre *cicerone* faisant entendre lentement et successivement (*arpégeant*, comme l'on dit en termes techniques), les trois notes qui composent l'accord parfait, chacun de ces sons se prolonge assez pour que le suivant vienne s'y superposer à son tour et *plaquer* l'accord, qui, se doublant, triplant, etc. dans les octaves supérieures, semble s'élever en vibrant dans la voûte du dôme, jusqu'à ce qu'il s'éteigne et se perde au sein de l'immensité. Je ne conçois rien de magique, de saisissant comme ce phénomène acoustique, dans un lieu semblable surtout, et l'on croirait vraiment, si l'on fermait les yeux pendant cette expérience musicale, entendre quelque fragment du concert éternel exécuté par les esprits bienheureux dans la céleste cité.

Digitized by Google

En retournant à notre point de départ, nous rencontrions la ravissante petite chapelle gothique, en marbre noir et blanc, construite sur l'un des quais de la ville, sous le nom poétique de *Santa Maria della Spina*. On ne saurait se figurer quelque chose de plus gracieux, de plus élégamment original que cette étonnante construction, placée fortuitement, en quelque sorte, dans un lieu de passage qui ne semble tout d'abord ni appeler ni admettre aucun édifice de ce genre; on croirait volontiers que les Pisans ont dû la trouver ainsi quelque matin, tombée du ciel pendant la nuit, à moins que l'on n'admette l'ingénieuse hypothèse d'un critique de ces temps-ci, qui la comparait un jour à quelque tabernacle gothique, oublié sur la rive de l'Arno par quelque orfèvre du moyen-âge. Rien de plus pittoresque et de plus juste à la fois que cette gracieuse comparaison.

Le chemin de fer, entièrement terminé depuis plusieurs années déjà, nous conduit directement à Florence, où nous entrons vers la chute du jour. Cette dernière partie de ma journée n'a légué à mes souvenirs aucune circonstance bien remarquable, si ce n'est toutefois la rencontre en wagon d'un être que je connaissais de nom et de réputation, depuis longtemps déjà, mais dont je n'avais vu encore, jusqu'à ce jour, sous une forme palpable, aucun spécimen bien caractérisé. Je veux parler de ce bipède sans plume (si ce n'est entre les doigts), de cet androgyne véritable que les Anglais ont gratifié du sobriquet si pittoresque de *blue stocking*, et que nous appelons tout simplement, nous autres gaulois, une femme savante, un

Digitized by Google

bel esprit en cotillons. Celle-ci qui, par malheur, se trouve être notre compatriote, exerce, me dit-on, depuis quelques années, les fonctions d'institutrice, dans une noble famille de Florence, qu'elle va rejoindre présentement; sa conversation, prétentieux amalgame de littérature, de science, voire même de politique (Dieu me pardonne!) n'est guère de nature à me désabuser de cette opinion que l'arbre de science n'a jamais produit que des fruits indigestes pour l'estomac des filles d'Eve, et que la pire espèce d'éducation qu'une femme puisse recevoir est celle qui lui vient de ces pédants en crinoline, aux gages du premier venu.

Que ne puis-je, hélas! communiquer mes antipathies à toutes les mères, en France et ailleurs! Il est plus d'une fille (il est plus d'un mari surtout) qui m'en remercierait quelque jour, avec l'effusion de la plus enthousiaste reconnaissance.

Digitized by Google

IV.

Florence. — L'hôtel de l'Europe. — Coup-d'œil actuel de la ville. — Un barbier optimiste. — Revue des galeries. — La bibliothèque Laurentienne. — Le musée égyptien. — Un pick-pocket.

Nous entrons donc dans Florence, à la nuit noire, et après les formalités inévitables des visas de passe-ports, permis de séjour, etc., il nous est enfin donné de nous diriger, avec nos bagages, à la recherche de quelque *albergo*. Ma pensée s'est portée naturellement tout d'abord vers la *Pension Suisse*, dont j'ai conservé, sous quelques rapports, un assez agréable souvenir; mais impossible d'y trouver place; tout est plein, jusqu'aux mansardes, et nous devons descendre jusqu'au pont de *la Trinità*, quelques mètres plus loin, vers l'hôtel de l'Europe, où nous réussissons du moins à nous caser dans les régions supérieures de l'établissement.

La contrariété assez vive que j'avais ressentie tout d'abord ne tarde pas à se dissiper lorsque j'ai vu les chambres qui nous sont destinées, la tenue générale de *l'albergo* et surtout la société tout-à-fait exceptionnelle qu'une

Digitized by Google

heureuse occurrence nous a ménagée pour l'heure des repas. « Qui a chapon, chapon lui vient, » dit certain axiôme vulgaire, plus véridique encore en voyage que partout ailleurs. Mettez-vous en route, seul, pour un voyage de quelque durée et vous aurez souvent mille maux de trouver l'occasion d'échanger quelques mots avec les gens que vous rencontrerez chaque jour à la table de votre hôtel. Le premier à qui vous adresserez la parole vous prendra, à peu près infailliblement, pour un espion politique, un chevalier d'industrie, un escogriffe, un personnage suspect à un titre quelconque, et la défiance avec laquelle on vous accueille, au début, vous décourage bientôt de tenter de nouveaux essais. C'est là le cas le moins fâcheux, toutefois, et il y a quelque chose de pis encore, à mon avis du moins : c'est d'inspirer une subite et trop vive sympathie à quelque fâcheux, qui dès-lors s'attache à vous, comme votre ombre, et ne vous laisse plus la moindre liberté de parole ou d'action. J'ai connu pratiquement ces deux genres d'épreuve et, sauf le côté fâcheux pour un très-légitime amour-propre, je préfère encore la première, sans aucune comparaison.

Aujourd'hui, je n'ai plus à redouter ni l'un ni l'autre de ces inconvénients, et la petite troupe dont je fais partie ne tarde pas à devenir, grâce aux personnages imposants qui la recommandent par leur présence, le noyau d'une société fort agréable qui se retrouve à table tous les soirs, avec un plaisir nouveau. Quelle différence, ici encore, entre les temps actuels et ceux que me rappellent mes anciens souvenirs ! au lieu de cette bande cosmopolite et

Digitized by Google

disparate que je rencontrais à la *Pension Suisse*, il y a quelque neuf ans, je me trouve cette fois au milieu d'une compagnie tout-à-fait homogène, dans laquelle l'élévation sociale, les talents et la fortune n'excluent ni la confiance ni l'affabilité. Mme la comtesse d'A.... (vieux nom cher à la Vendée) avec son fils, sa fille et quelques parents; le chevalier B..., gentilhomme belge; deux jeunes Français, de noble famille, en ce moment au début d'un voyage de circumnavigation qu'ils ont entrepris dans le bassin de la Méditerranée, tels sont nos convives de chaque soir, et je remarque, non sans un certain sentiment d'amour-propre agréablement chatouillé, que les hôtes du reste de l'immense fer à cheval, formé par la table de l'hôtel, arrêtent fréquemment des yeux de convoitise sur ce petit groupe de gens qui semblent heureux de se trouver ensemble, et dont la gaieté de bon aloi contraste sensiblement avec la gêne et le silence qui règnent dans le reste de la salle à manger.

L'aspect général de la ville n'a pas moins changé, depuis mon premier voyage, et, ici encore, c'est dans le sens le plus favorable du mot que la transformation s'est opérée. Plus de garde civique, plus de chants patriotiques, ni le jour ni la nuit, plus de rassemblements en plein vent, ou ailleurs; plus de nouvellistes de cafés et de places publiques, plus d'enseignes *progressistes*, etc., etc. La cité des Médicis, délivrée désormais de tous ses libérateurs, est redevenue ce qu'elle fut si longtemps sous les *tyrans* qui firent sa fortune et sa gloire, la cité chérie des arts, le rendez-vous de prédilection et le séjour favori des

Digitized by Google

intelligences d'élite de l'Europe entière. On sent que l'ordre matériel est reconstitué, cette fois, et j'ai la preuve de la profonde sécurité qui règne à Florence dans un seul fait que je vais narrer aussi simplement qu'il s'est passé sous mes yeux.

Maintes fois j'avais rencontré et remarqué dans les rues de la ville (plus ordinairement le long de l'Arno entre le *ponte vecchio* et le pont *santa Trinità*), un vieillard de noble prestance, à la tournure militaire, à la démarche très-ferme encore, et que, à ses moustaches blanchies, ainsi qu'au ruban rouge qui ornait l'une des boutonnières de sa redingote noire, j'avais pris, comme chacun l'eût fait à ma place, pour quelque ancien officier-général français en voyage d'agrément. Je ne sais pourquoi mes yeux s'arrêtaient avec un intérêt tout particulier sur ce personnage que je n'aurais remarqué bien certainement ni à Paris, ni dans aucune ville de France, où abondent les officiers retraités de tout grade et de toutes armes. Je devais avoir bientôt l'explication de ce problème.

Le dimanche, 29 mars, j'étais allé faire un tour de promenade au *giardino Boboli*, pour savourer les derniers instants d'un magnifique après-midi printannier. Au moment où j'arrivais sur la terrasse qui domine le palais grand-ducal du côté des jardins, j'aperçois au milieu d'un rassemblement considérable deux calèches découvertes, attelées chacune de quatre magnifiques chevaux noirs, conduits deux à deux par d'élégants jockeys. La première personne que j'interroge me répond que la

Digitized by Google

famille du grand-duc va sortir du palais pour faire sa promenade accoutumée. Désireux de voir, ne fût-ce qu'un instant, des figures qui me sont encore inconnues, je m'approche de plus près, et bientôt, en effet, je vois sortir d'un salon circulaire, ouvrant de plein-pied sur la terrasse, un groupe de quatre personnes, devant lesquelles chacun se découvre avec respect et qui se compose de deux dames d'un âge différent, d'un officier supérieur d'infanterie en uniforme, et du promeneur solitaire dont je viens de parler plus haut. Celui-ci, on l'a deviné déjà, n'était autre que S. A. I. Léopold II (1), archiduc d'Autriche, et grand-duc de Toscane; les trois autres personnes étaient la grande-duchesse, le prince héréditaire, son fils, et la princesse, épouse de celui-ci.

Ce simple fait dit toute la distance qui sépare les temps actuels des jours à jamais funestes que je voyais à Florence, neuf ans plus tôt (2).

Mais il y aurait encore bien d'autres changements à constater en Toscane, depuis cette époque, si je voulais en croire certain *barbiere-frisatore*, à qui je livre ma gorge une ou deux fois par semaine. Comme je me plaignais

(1) Fils de Ferdinand III, à qui il a succédé le 18 juin 1824, et époux en secondes noces de la princesse Marie-Antoinette, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles, et sœur du dernier roi de Naples.

(2) Il est survenu bien des changements depuis que ces lignes sont écrites. Léopold II, contraint d'opter entre sa déchéance et une alliance avec le Piémont contre la maison d'Autriche, s'est vu obligé de quitter de nouveau sa capitale au mois d'avril 1859.

Digitized by Google

à lui de l'inconstance du ciel florentin et de l'étrange température dont nous *jouissions*, depuis quelques jours : « *Ah signor !* me répond ce citoyen, zélé pour l'honneur du climat national, *le stagioni sono tanto stravaganti ! Tutto va a rovescio, quest' anno* (1). » L'excuse était ingénieuse, sans doute, et j'aurais pu m'en payer, comme de toute autre, à défaut de mieux. Malheureusement, ma mémoire trop fidèle vint me rappeler que la même excuse m'avait été alléguée jadis, dans des circonstances analogues, et je crus devoir en conclure une fois de plus que le célèbre *beau ciel de l'Italie* n'existe plus guère (s'il a jamais existé) que dans la poésie de romance, ou d'opéra-comique, dans l'imagination des touristes et.... dans les souvenirs des perruquiers.

Cependant je passe en revue avec mes compagnons les principaux monuments de Florence, pour lesquels je suis heureux de leur servir de *cicerone*. Nous visitons ensemble : la *Galleria*, le palais *Pitti*, la cathédrale, dont la façade toujours inachevée m'attriste par le contraste misérable qu'elle présente avec les magnificences du reste de l'édifice. Nous parcourons aussi les principales églises, diverses collections artistiques, et je profite de cette occasion pour combler quelques lacunes que j'avais malheureusement laissées dans mon précédent voyage. C'est ainsi que, au palais *degli Uffizi*, le curieux cabinet des bronzes modernes me présente le célèbre *Mercure* de Jean Bo-

(1) Ah ! monsieur ; les saisons sont si bizarres ! tout va de travers cette année.

Digitized by Google

logne, de Douai, popularisé en tous lieux par ses copies et ses réductions; l'urne sépulcrale des saints martyrs Protée et Hyacinthe, par Ghiberti; des fac-simile réduits de la Vénus de Médicis, de l'*Arrotino*, de la *Lotta*, du *Faune*, du Taureau Farnèse, etc. Je trouve au cabinet des bronzes antiques la *Chimère*, avec un nom écrit en caractères étrusques; une aigle romaine, qui servait d'enseigne à la 14e légion; des anneaux d'évêque, des calices antiques, des candélabres, des lampes, des éperons, des miroirs en argent poli, des vases, des armes, des outils de toute espèce, mais surtout la curieuse collection de *nielles*, parmi lesquelles figure le célèbre *Couronnement de la Vierge*, par Maso Finiguerra, l'inventeur de la gravure sur cuivre, etc. Cet objet seul eût mérité de me ramener à Florence, je crois.

Je retrouve à la *Tribune* un de ces spectacles si fréquents dans les galeries publiques et privées d'Italie, je veux dire la vue de copies exécutées simultanément par divers artistes, groupés autour d'un modèle unique, et l'on ne saurait croire quelle singulière variété d'aspects présente le même sujet traité par différentes mains. Il y a là des choses médiocres, déplorables même, il faut le dire, mais on y rencontre aussi des essais réellement dignes d'éloges, parfois même de magnifiques travaux. Un souvenir, entre autres, m'est demeuré présent à l'esprit, comme le premier jour : c'est celui d'une copie de la célèbre *Madonna del cardellino* (la Vierge au chardonneret) de Raphaël, à laquelle un artiste polonais venait de consacrer, dit-on, trois années d'un travail opi-

Digitized by Google

niâtre, et qui pouvait réellement défier, je crois, l'œil du critique le plus sévère et le mieux exercé.

Je vais revoir au palais Pitti les objets d'art qui m'ont charmé plus particulièrement, lors de mon premier voyage, et je retrouve mes impressions primitives, dans toute leur fraîcheur, en présence des merveilles disséminées dans les quatorze salons de cette royale résidence. La *Vierge à la chaise*, qu'il suffit de nommer ; l'admirable portrait de Léon X ; la *vision d'Ezéchiel* ; la *Madonna del baldacchino ;* la sainte Famille, dite *dell' impannata*, de Raphaël, avec les incomparables *Madonne* de Carlo Dolci, de Corrège, de Sassoferrato, de Guido Reni, que possède la galerie *degli Uffizi*, résument à mes yeux toutes les perfections de l'art chrétien, le seul qui me touche et puisse me satisfaire complètement.

Au moment où nous quittions le palais cyclopéen des grands ducs de Toscane, la musique d'un régiment d'infanterie autrichienne donnait une sérénade sur la place, à l'occasion de la *garde montante*, suivant l'usage reçu dans tous les états européens. J'ai conservé de cette fête musicale plusieurs souvenirs de nature très-différente, entre autres le singulier costume des officiers, portant uniformément des capotes grises, en tête de leurs soldats en grande tenue : puis, l'ensemble parfait et le *brio* de l'exécution, dans divers morceaux de repos, empruntés à quelques opéras de l'inévitable *Verdi*, le seul *maestro* reconnu officiellement par l'Italie du progrès ; puis l'aspect assez singulier de quelques instruments, de basse surtout, d'une forme encore inconnue en France, et qui

Digitized by Google

ont l'air d'être à peine ébauchés ; puis, enfin, le contraste assez singulier entre le style des morceaux que je venais d'entendre et celui d'un certain motif de marche, assez semblable par la vulgarité de sa mélodie et la pauvreté de ses formules harmoniques aux *pas-redoublés* en 32 mesures, qui formaient le répertoire des musiques de la garde nationale, au commencement de la Restauration.

Je ne sais si je dois prendre ce morceau comme spécimen du genre adopté par les *capo-bande* d'Allemagne, pour la marche des troupes. S'il en est ainsi, nos musiques françaises, si fort décriées par certains enthousiastes, peuvent encore tenir honorablement leur place dans le grand concert européen (politique à part) ou, pour mieux dire, on ferait quelque chose d'irréprochable, en ce genre, en confiant à des instrumentistes d'Allemagne l'exécution des œuvres de nos compositeurs militaires français.

Plus heureux, cette fois, que dans mon premier voyage à Florence, je dois à mes compagnons fortuits (à M. Thonissen entre autres) la possibilité de visiter plusieurs collections de science et d'art, dont j'ignorais encore l'existence, ou dont l'accès m'eût été difficile, sinon même impossible, dans d'autres conditions. Grâce à l'obligeance de M. le marquis Franzoni, neveu de l'immortel archevêque de Turin, et l'un des conservateurs de la bibliothèque Laurentienne, nous examinons avec détail cette précieuse collection fondée par Cosme le vieux, continuée par ses successeurs, et riche principalement en manuscrits parmi lesquels nous admirons le *Virgile*, le *Tacite*, le *Longus*, surtout, avec sa fameuse tache d'encre, à la-

Digitized by Google

quelle Paul-Louis Courier doit une célébrité qui survivra longtemps à celle de ses pamphlets.

Une chose m'impressionne particulièrement, au milieu de ce trésor de richesses intellectuelles ; c'est l'aspect général des lieux eux-mêmes, c'est la majesté claustrale de ces salles, où des vitraux peints par Jean d'Udine, entretiennent un demi-jour mystérieux, une sorte de religieuse obscurité ; c'est la vue de ces boiseries plusieurs fois séculaires, de ces bancs, de ces pupitres aux formes gothiques, sur lesquels sont fixés les manuscrits ; c'est tout cet ensemble silencieux et grave qui contraste si singulièrement avec la bruyante animation que nous venons de quitter, pour la retrouver bientôt. De pareilles oppositions ne sont point rares dans les mystérieuses cités du Nord ; mais au sein de la joyeuse et lumineuse Italie, un contraste de ce genre, d'autant plus saisissant qu'il est moins attendu, produit une sensation destinée à survivre longtemps aux circonstances qui l'ont vu naître.

En sortant de là nous allons visiter le musée égyptien formé des antiquités recueillies, il y a quelques années, dans la terre des Pharaons, par une expédition scientifique Franco-Sardo-Toscane, dont le personnel est représenté dans une fresque commémorative, dessinée au-dessus du portail intérieur. Plusieurs objets se disputent nos regards dans cette collection, particulièrement un char de guerre, provenant des anciens Scythes, et des bijoux antiques, non moins curieux par le travail que précieux par la matière. Quant aux antiquités égyptiennes, proprement dites, cette nouvelle visite ne me réconcilie pas

Digitized by Google

avec elles et je crois sentir encore, au moment où je récapitule mes souvenirs, l'impression glaciale que j'éprouvais jusqu'au fond de l'âme, en rencontrant dans ces salles basses, humides et froides, ces tombeaux, ces momies, ces Osiris, ces Anubis, ces sphynx, et autres monstres, fruits d'une imagination systématiquement dépravée, dignes symboles d'un dogme qui s'imposait par l'horreur et par l'épouvante. *Omnes dii gentium dæmonia* (1). Il est impossible de ne pas prendre au sérieux cette affirmation des saintes Lettres, lorsqu'on aperçoit les idoles égyptiennes, indiennes, mexicaines, chinoises, et autres semblables monstruosités.

Cette journée, accidentée déjà par tant de sensations diverses, devait se terminer par un genre d'émotion bien différent, que j'avais ignoré totalement dans mon précédent voyage et que je ne me croyais pas destiné par conséquent à connaître jamais, surtout dans les lieux où je me trouve aujourd'hui. Il est de fait que, après avoir vécu trois semaines entières à Naples, sans apercevoir de près ni de loin l'ombre d'un filou quelconque, ce n'est guère à Florence qu'on devrait s'attendre à rencontrer un industriel de ce genre, et c'est vraiment jouer de malheur que de faire sa connaissance dans une deuxième visite à la poétique cité des Médicis. Or, c'est là pourtant ce qui m'était réservé, dans la soirée du 27 mars 1857. Nous nous promenions, mes compagnons et moi, *lungo l'Arno*, par un superbe clair de lune et nous faisions un cinquième

(1) *Ps.* XCV, 5.

Digitized by Google

ou sixième tour entre le pont *della Trinità* et le palais Murat, lorsque, me trouvant un peu en arrière de la ligne formée par la bande, j'aperçois un garçon de 15 à 18 ans, qui marchait derrière nous depuis quelques instants, d'un air nonchalant et désœuvré, se rapprocher de nous insensiblement, puis plonger brusquement et subtilement la main dans la poche de derière de l'un de nos prêtres hollandais. Le mouvement fut si rapide que je ne pus ni le prévoir, ni l'empêcher, et le digne ecclésiastique n'eut connaissance du péril auquel venait d'échapper sa bourse, ou sa tabatière, qu'en entendant cette vigoureuse apostrophe : *che fate, briconaccio* (1)? qui m'échappa dans le premier mouvement de saisissement, à la vue d'une pareille audace; encore fallut-il à mes compagnons toute la confiance possible en ma véracité, pour ne pas me soupçonner d'avoir improvisé quelque *aventure*, afin de varier un peu le programme des émotions de la journée.

Allons, allons! cela commence bien, décidément, et j'ai tout lieu d'espérer que ce voyage comblera les lacunes du précédent, sans qu'il y manque rien, sous aucun rapport!

(1) Que faites-vous, maudit fripon?

Digitized by Google

V.

San-Lorenzo. — Santa Maddalena dei Pazzi. — Il Carmine. — *La* Spezieria *des Dominicains.* — San Marco *et ses souvenirs.* — *Inscriptions anciennes et modernes.*

A Florence, ainsi qu'à Rome, j'ai laissé, lors de ma première visite, bien des monuments inexplorés, et j'ai dû bénir plus d'une fois déjà les circonstances providentielles qui m'avaient fourni l'occasion de réparer des omissions d'autant plus regrettables pour moi qu'elles avaient été tout-à-fait involontaires. A Florence, en effet, non plus qu'à Rome, je n'avais personne pour m'accompagner dans mes courses, ou tout au moins pour les diriger par d'utiles indications. C'est bien inutilement, par exemple, que j'aurais compté sur mes commensaux de la *Pension Suisse* (1) pour appeler mon attention sur les souvenirs des grands hommes, à plus forte raison des serviteurs de Dieu, qui ont immortalisé la ville des Médicis, et la très-estimable *Guida di Firenze*, de même que la plupart des ouvrages de ce genre, s'adresse à une classe de clients que

(1) Voir Rome. — *Impressions et Souvenirs*, I. p. 23.

Digitized by Google

préoccupe fort peu pour l'ordinaire l'importance de pareils sujets.

Cette fois, fort heureusement, je me trouve en meilleure compagnie, et le digne abbé M., véritable pèlerin des âges antiques, toujours sur la piste des saints et de tout ce qui peut se rattacher à leur mémoire, m'apprendrait, si je l'ignorais, ou me rappellerait, si j'étais tenté de l'oublier, que Florence possède en ce genre les plus riches trésors à explorer. De concert avec lui, je passe donc en revue les principaux monuments sacrés de la grande cité Florentine, en commençant par ceux que j'énumérais dans la première partie de cet ouvrage et sur lesquels je ne reviendrai point aujourd'hui. Après le *Duomo*, *l'Annunziata*, *Santa Maria Novella*, *Santa Croce*, que j'ai visités soigneusement jadis, j'éprouve le besoin de revoir quelques autres églises, que j'ai explorées trop sommairement alors, et je cours au plus tôt à *San Lorenzo*, pour admirer cette célèbre *capella dei principi*, qui a si malheureusement échappé aux investigations de mon premier voyage.

Quelle magnificence, pourtant, que cette rotonde octogone, avec ses pilastres aux chapiteaux et aux piédestaux de bronze, avec les marbres, les jaspes, les albâtres sans prix, dont elle est lambrissée dans toute sa hauteur, depuis le pavé jusqu'à la coupole ! avec ses six tombeaux, dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la richesse de la matière, ou de l'art exquis de la mise en œuvre ! Puis, quels autres sujets d'admiration dans cette chapelle inférieure, construite par le grand Buona-

Digitized by Google

rotti, lui-même, dont le ciseau l'a enrichi de ces groupes illustres, qui seront à jamais le modèle et le désespoir de la sculpture de tous les temps : le tombeau de Julien de Médicis, avec ses deux immortelles statues du *Jour* et de la *Nuit;* le tombeau de Laurent, duc d'Urbin, avec celles non moins sublimes du *Crépuscule* et de *l'Aurore;* puis, dans la chapelle en face, *la Madonna col bambino Gesù*, accompagnée du *Saint Cosme*, d'Angiolo Montorsoli, et du *Saint Damien*, de ce même Raphaël de Montelupo, qui eut la gloire de seconder Michel-Ange, dans l'exécution du célèbre tombeau de Jules II. Voilà pourtant ce qui m'avait échappé, lors d'une première visite à Florence, et combien d'autres omissions non moins désolantes n'ai-je pas à réparer dans cette Rome, où je n'arriverai jamais assez vite au gré de mes désirs !

Le nom de Julien de Médicis et celui de sa famille se lie d'une manière nécessaire aux souvenirs d'une autre famille, non moins illustre et puissante, qui exerça jadis une influence prépondérante sur les destinées du peuple Florentin. Je veux parler de ces célèbres Pazzi, rivaux politiques des Médicis et chefs de la conspiration qui aboutit à la mort de Julien, traîtreusement assassiné dans la cathédrale par François dei Pazzi, lequel tomba bientôt victime de la vengeance populaire (1). Grâce à l'éminente sainteté de Catherine (car elle avait reçu au baptême ce nom qu'elle changea plus tard), la famille des Pazzi devait acquérir une illustration plus durable, plus glorieuse

(1) Voyez Machiavel. — *Istorie fiorentine*, lib. VIII.

Digitized by Google

surtout, que celle qu'elle poursuivit si souvent par la guerre civile et l'assassinat.

La piété des Florentins a prodigué toutes les splendeurs de l'art au sanctuaire où l'on vénère la dépouille mortelle de l'illustre carmélite, qui est l'une des gloires les plus pures de leur cité. Après avoir offert nos pieux hommages à ses reliques et assisté au saint sacrifice que l'abbé M. veut célébrer sur le tombeau de la sainte, nous admirons les divers ornements qui enrichissent le sanctuaire : ses douze colonnes en marbre de Sicile, avec leurs chapiteaux et leurs socles en bronze doré : les six médaillons de bronze représentant quelques-uns des faits principaux qui ont illustré la vie de Madeleine, mais surtout les quatre statues en marbre, dans lesquelles Montauti et Innocenzio Spinazzi ont symbolisé par d'ingénieux attributs les quatre vertus qui brillèrent d'un éclat plus particulier dans la chaste épouse de Jésus-Christ : l'innocence, l'esprit de foi, de pénitence et d'oraison.

Une autre gloire de Florence nous réclame ensuite et appelle nos pas vers une église doublement précieuse par les beautés de l'art et les souvenirs de la foi. C'est l'église *del Carmine* (du Carmel), où l'on vénère la précieuse dépouille de saint André, évêque de Fiesole, et l'éternel honneur de cette famille Corsini, qui a donné à l'Eglise le pape Clément XII, indépendamment d'un grand nombre de cardinaux. La pieuse munificence du prédécesseur immédiat de Benoît XIV, et des autres membres de sa famille, a prodigué à ce sanctuaire de spendides ornements, parmi lesquels nous admirons surtout le bas-relief en ar-

Digitized by Google

gent, sculpté sur le devant de l'urne, où repose le corps du saint évêque, et deux autres bas-reliefs, en marbre, qui décorent les murs latéraux de la chapelle. Je retrouverai bientôt à Rome quelque chose de plus somptueux, de plus magnifique, sans aucun doute ; mais le plus précieux ornement s'y fera désirer et l'insigne privilége de posséder les restes sacrés d'André Corsini dédommage amplement la chapelle du *Carmine* de l'infériorité qu'elle avoue, sous le rapport des œuvres de l'art, à l'égard du splendide sanctuaire qui est l'une des magnificences de la basilique de Latran.

Il me reste à compléter mes souvenirs au sujet de *Santa Maria Novella* par la visite d'un monument dont je ne soupçonnais point l'importance (je pourrais même dire honteusement : l'existence) lors de mon premier passage en ces lieux ; c'est la célèbre *Spezieria*, ou pharmacie, l'une des gloires du couvent adjacent à l'illustre *fiancée* du grand Buonarotti. Ici m'attendait une surprise des plus piquantes, bien que je dusse nécessairement m'attendre à une surprise quelconque. D'après les établissements de même nature qui m'étaient déjà connus, j'avais lieu de croire, en effet, que la *Spezieria* des Dominicains de Sainte-Marie devait sa célébrité probablement aux vastes dimensions, peut-être aux ornements artistiques de la salle unique dont elle se composait probablement, comme la plupart des officines de ce genre. Mais quelle agréable déception, à la vue de cette longue succession de pièces, de toutes dimensions, décorées uniformément avec la plus riche simplicité, offrant à l'œil tous les médicaments con

Digitized by Google

nus, distribués dans une série de magnifiques armoires, et cette avenue de salles, de chambres, de cabinets, aboutissant finalement à un splendide salon, destiné à recevoir les visiteurs princiers ou royaux, comme l'indique assez un ameublement d'une magnificence exceptionnelle !

Quiconque lira ces lignes, après avoir visité la pharmacie de *Santa Maria Novella*, ne pourra me faire qu'un seul reproche : c'est d'avoir atténué plutôt qu'exagéré l'objet que je veux décrire, et d'être demeuré, dans mes hyperboles apparentes, encore beaucoup au-dessous de la réalité.

De la pharmacie à la médecine il n'y a que la main, dans le domaine de la science, et la *Spezieria* des bons Pères Dominicains me rappelle tout naturellement ici le célèbre cabinet anatomique renommé dans l'Europe entière par ses préparations en cire, qui reproduisent avec l'exactitude la plus saisissante, dit-on, les diverses parties du corps humain. Je mentionnerai, pour mémoire seulement, cet établissement que je n'ai cru devoir visiter, ni dans mon premier, ni dans mon second voyage, car il m'a semblé, d'après certaines imitations, que des spéculateurs peu timorés promènent en divers lieux, et dont l'une, entre autres, est venue, il y a quelques années, affliger l'œil des habitants de ma ville natale, que ces sortes d'exhibitions, très-utiles, je n'en doute point, pour les adeptes ou aspirants de la science anatomique, ne sont d'aucun avantage sérieux pour tout autre genre de visiteurs, sans compter les dangers par trop réels qu'elles offrent aux jeunes imaginations. Il me paraît très-regrettable que les chefs de certaines municipalités n'aient

Digitized by Google

pas compris suffisamment leurs devoirs, à cet égard, malgré les avis qui leur ont été donnés plus d'une fois, en pareil cas.

Au lieu des sensations suspectes qu'eût pu éveiller en moi la visite du *Cabinet anatomique*, des émotions de l'ordre le plus pur et le plus élevé m'attendaient aujourd'hui dans un célèbre établissement religieux, dont j'ignorais même le nom, lorsque j'avais quitté Florence neuf ans plus tôt. Je veux parler du couvent de *San Marco*, l'un des deux monastères que possèdent à Florence les fils de Saint Dominique, et auquel trois personnages, illustres à des titres divers, ont assuré, depuis déjà trois siècles, une renommée plus qu'européenne. Le premier, par ordre de mérite, est le grand Antonio Pierozzi (Antonin) de Sienne, d'abord prieur du couvent de Saint-Marc, et élu, en 1445, archevêque de Florence, au refus du Frère Jean Tosini (Fra Angelico) de Fiesole, à qui le pape Eugène IV avait offert ce siége, en récompense de ses vertus proclamées, non moins que son génie, par la voix unanime des populations. Mais l'humble frère supplia instamment (dit-on) le Pontife de lui faire grâce de ce fardeau, « parce qu'il ne se sentait nullement propre à gouverner les peuples, ajoutant qu'il y avait dans son ordre un moine, du nom d'Antonin, très-ami des pauvres, très-habile dans la conduite des âmes, craignant Dieu, et beaucoup mieux fait que lui pour être revêtu de cette dignité (1). »

(1) M. De Montalembert, *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art*. pag. 252.

Digitized by Google

N'oublions pas de dire que Antonin refusa d'abord opiniâtrément la dignité qui lui était offerte, s'enfuit même plusieurs fois, pour se soustraire au fardeau redoutable que la vénération des peuples voulait lui imposer, et ne céda, en définitive, que sur l'injonction formelle du souverain Pontife, qui lui intima l'ordre d'accepter, sous peine de l'excommunication.

L'humilité de Fra Angelico nous a valu deux saints de plus, et nous a conservé en outre un sublime artiste; car il est plus que probable que le génie du pieux dominicain eût été complètement absorbé par les soins et les préoccupations du ministère pastoral, dont mieux que personne, sans doute, il comprenait l'importance et la redoutable gravité.

Une heureuse rencontre nous attendait à *San Marco*, pour compléter le charme de cette journée : c'est celle d'un jeune religieux, Polonais d'origine, ayant séjourné longtemps en France, dont l'idiome lui est familier comme sa langue maternelle, et qui, reconnaissant facilement un prêtre français dans mon compagnon de voyage, nous aborde gracieusement, pour nous offrir ses services, en qualité de *cicerone di casa*. Sous la conduite de ce bon religieux, dont je n'oublierai jamais la noble, intelligente et cordiale physionomie, nous parcourons successivement toutes les parties intéressantes du célèbre monastère, à commencer par son cloître, embelli de fresques où les faits les plus importants de la vie de saint Antonin sont représentés dans une série de vingt-huit *lunettes* (1), par

(1) Peintures à fresque, de forme semi-circulaire.

Digitized by Google

divers artistes célèbres, au milieu desquels brille encore Fra Angelico, à qui l'on doit en outre les peintures que l'on remarque dans les angles et au-dessus des portes, principalement. Un second cloître nous offre trente-neuf autres *lunettes*, qui ont pour sujet les principales actions de saint Dominique et pour auteurs Cosimo Ulivelli, Alexandre Gherardini et divers artistes contemporains.

De là, nous passons à l'église, où nous admirons parmi les tableaux et les fresques des plus grands maîtres, la magnifique chapelle dédiée au saint archevêque, par la famille Salviati, qui consacra, dit-on, 600,000 écus à l'embellir, et nous remarquons, en passant, les inscriptions funéraires de Pic de la Mirandole, et d'Ange Politien, qui remplaça dans sa tombe Laurent-le-Magnifique, transporté plus tard dans l'église de *San Lorenzo*.

Toute cette magnificence nous touche incomparablement moins, pourtant, que l'humble et pauvre cellule, habitée jadis par le saint prélat, et qui est devenue tout naturellement un sanctuaire, dans lequel nous vénérons, entre autres précieux souvenirs, un portrait qui reproduit avec une saisissante vérité, dit-on, les traits austères et l'expression profondément mortifiée que nous avons remarquée déjà dans la statue qui décore l'un des entrecolonnements du portique *degli Uffizi*.

Mais voici des souvenirs bien précieux, dans un tout autre genre.—A quelques pas de là, notre *cicerone* nous introduit dans une cellule qui, sous sa modeste et chétive apparence, est pourtant l'une des gloires les plus splendides du célèbre couvent de *San Marco*. On me com-

Digitized by Google

prendra sans peine lorsque j'aurai dit que cet étroit espace renferme l'un des chefs-d'œuvre du *Beato* (1), qui n'a jamais fait que des chefs-d'œuvre, et à coup sûr l'une des plus pures, des plus suaves, des plus ravissantes, des plus délicieuses créations de l'art chrétien. J'ai nommé la célèbre *Incoronata* (couronnement de la sainte Vierge), devant laquelle j'ai ressenti, pour ma part, des émotions jusqu'alors inconnues, et dont le seul souvenir appelle encore, en ce moment, dans mes paupières, des larmes d'attendrissement.

Qui oserait essayer de décrire jamais les magnificences de cette fresque vraiment surhumaine, et surtout l'indéfinissable caractère imprimé par Fra Angelico à la physionomie de cette Vierge incomparable, qu'il avait vue, sans doute, dans quelque pieuse extase, et qu'un écrivain sensualiste de notre siècle a souillée de l'éloge le plus odieusement injurieux, en osant l'appeler : « cet être sublime, qui est *la plus belle invention* de la civilisation chrétienne » (2). (J'aimerais mieux encore, je crois, les blasphèmes sans fard d'Helvidius, de Vigilance et de Nestorius !) Oh ! que je voudrais pouvoir amener devant cette incomparable, cette céleste *Incoronata*, tous ces barbouilleurs plus ou moins officiels, tous ces exécuteurs de commandes ministérielles, à tant le mètre, qu'un illustre auteur a si vigoureusement et si justement flagellés, dans l'une de ses pages les plus éloquentes (3) ! Il est vrai que

(1) C'est le surnom populaire de Fra Angelico, en Italie.
(2) Stendhal. — *Promenades dans Rome*, I, 55.
(3) « Quoi, cette matrone païenne, cette Junon ressuscitée, cette Vé-

Digitized by Google

Fra Angelico ne prenait jamais ses pinceaux sans s'être livré à l'oraison, en guise de préparation, et qu'il restait à genoux tout le temps qu'il employait à peindre les figures de Jésus et de Marie. Telle était la source unique où le pieux et saint artiste puisait ses inspirations. Chacun sait où vont chercher les leurs, chacun sait où vont surtout prendre leurs modèles certains industriels qui ont choisi, en peinture, la spécialité correspondante à ce qu'on appelle, dans l'argot de certains boutiquiers modernes : *L'article de sainteté !*

San Marco nous rappelle encore un souvenir à jamais célèbre dans l'histoire de l'Eglise universelle, comme dans les chroniques de la république florentine, et dans celles de l'illustre monastère qui fut l'asile de tant d'hommes de vertus et de génie. On a deviné déjà qu'il s'agit du fameux Girolamo Savonarola, personnage très-historique, dont le nom est devenu pour certaines gens de notre époque le synonyme de novateur, de réformateur de

nus habillée, cette image trop fidèle d'un impur modèle, ce serait là, pour comble de profanation, la très-sainte Vierge, la Mère du divin amour et de la céleste pureté, l'emblème adorable qui suffit à lui seul pour creuser un abîme infranchissable entre le christianisme et toutes les religions du monde, l'idéal qui évoque sans cesse l'artiste vraiment chrétien à une hauteur où nul ne saurait le suivre. Quoi, vraiment, c'est là Marie ! Mais, dites-moi, je vous en supplie, quels sont donc les profanes qui ont envahi tous nos sanctuaires, et qui, consommant le sacrilége sous la forme de la dérision et du ridicule, pour mieux flétrir la vieille religion de la France, ont intronisé le matériel, le grotesque et l'impur sur les autels du Saint-Esprit, des martyrs et de la sainte Vierge ? »

(M. de Montalembert. — *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art*, p. 170.)

Digitized by Google

l'Eglise, de tribun théologique, et qui pourrait dire, en bonne justice, à tel ou tel de ses panégyristes modernes :

. . . . . Je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Ce n'est point ici le lieu d'une dissertation en forme sur ce célèbre et singulier personnage, dont le caractère et les intentions réelles sont encore vivement controversés aujourd'hui (1). Tout ce que je puis dire, du moins, c'est que jamais grand cœur et grand esprit ne furent méconnus d'une plus étrange manière, ne furent outragés par de plus indignes éloges (sans en excepter Clément XIV lui-même); aussi je me range complètement, pour ma part, à l'opinion formulée dans le passage suivant par un illustre écrivain dont nul ne saurait nier ni la compétence ni l'orthodoxie :

« Ce n'est pas seulement à l'histoire de l'art, c'est à l'histoire religieuse, en général, que M. Rio a rendu un service essentiel, en pulvérisant les mensonges à l'aide desquels les protestants et les philosophes ont jusqu'à présent exploité le rôle joué par Savonarole au profit de leurs haines contre l'Eglise romaine. Tout dernièrement encore un professeur de théologie luthérienne (si tant est qu'il y ait encore une théologie luthérienne), à Iéna, a publié un gros volume où il cherche à démontrer que Savonarole était le digne précurseur de Luther, et même

(1) Voir, entre autres documents relatifs à ce sujet, le chapitre VIII du premier volume de l'*Art chrétien*, par Rio, et *Jérôme Savonarole*, par F.-T. Perrens (in-12, Hachette, 1856).

Digitized by Google

son rival sur plusieurs points..... M. Rio a réhabilité les opinions religieuses et politiques de ce grand homme; il a prouvé que son catholicisme était aussi pur que sa politique était sage et éloignée de la démagogie qu'on lui impute; il a reconquis pour l'Eglise la gloire et le génie de Savonarole : qu'il en soit béni (1) ! »

Ajoutons à ceci deux témoignages d'une valeur non suspecte. Le pape Paul III (dit le Père Lacordaire) déclara « *qu'il regarderait comme suspect d'hérésie quiconque oserait en accuser Savonarole,* et saint Philippe de Néri conserva toujours dans sa chambre l'image de ce grand homme (2). »

Le frère *cicerone,* à qui nous demandons à visiter la cellule occupée jadis par le célèbre prédicateur, nous répond qu'elle ne présente aucun souvenir intéressant, et que d'ailleurs on n'est pas certain qu'elle ait été réellement sa demeure. Le digne frère était-il bien renseigné ou mal disposé? Je l'ignore; quoi qu'il en soit, et malgré notre vif désir, nous ne croyons pas devoir insister auprès de lui.

Chemin faisant, j'avais remarqué dans les rues quelques inscriptions, tant anciennes que modernes, qui avaient attiré mon attention, à des titres divers. Les unes, placées sur divers points du quai de l'Arno, en amont du fleuve, consacraient la mémoire de plusieurs traits de dévouement, accomplis sur les lieux mêmes, par des citoyens

(1) M. de Montalembert. — *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art,* page 115.

(2) *Vie de saint Dominique,* page 59.

Digitized by Google

qui avaient arraché quelques-uns de leurs semblables à la fureur des flots. J'avouerai que cette pratique me paraît admirable, d'une simplicité, d'une grandeur vraiment antique, préférable à toutes les distinctions, à toutes les décorations modernes, et propre à développer, au profit de l'humanité, la plus glorieuse, la plus utile émulation. Combien il serait à désirer de la voir se propager et s'acclimater en tous lieux !

Dans quelques autres parages, notamment à l'angle des rues et dans certaines ruelles, ou passages étroits, j'avais remarqué, en 1848, l'inscription suivante, dont les caractères attestaient visiblement une haute antiquité : *Brutture proibite, sotto pena di due tratti di fune, per li otto.* Deux coups de fouet, pour une immondice déposée au coin d'une ruelle, ceci semblerait tout d'abord un peu sévère, et partant plus que suffisant pour faire naître chez les passants le sentiment de la décence et de la propreté : eh bien, cette mesure comminatoire paraît avoir été tout-à-fait inefficace, et l'édilité de Florence, désespérant sans doute de réduire les contrevenants par la crainte, a cru devoir, dans les temps modernes, essayer de les prendre, comme l'on dit, par la douceur et les sentiments. Depuis quelques années, les parages suspects ont été revêtus de grandes et larges croix, peintes en blanc sur les murs, à des intervalles très-rapprochés, depuis le niveau du pavé jusqu'à hauteur d'homme, à peu près, et surmontées d'une inscription dont je regrette de n'avoir point recueilli le texte, mais dont voici le sens très-exact : « Si la crainte des lois est insuffisante, du moins sois re-

Digitized by Google

tenu par le respect que l'on doit à la sainte croix de Jésus-Christ. »

Ce simple fait vous dit toutes les mœurs d'un peuple, et je n'ai pas souvenir que la nouvelle défense ait jamais été violée dans aucun endroit. Aussi, en retrouvant à chaque pas ces inscriptions et en constatant l'effet produit par elles, je ne pouvais me défendre de faire un pénible retour sur l'état des esprits dans mon pays natal, et d'établir un rapprochement qui n'est guère, hélas ! à l'avantage de ce dernier. Que diraient, en effet, les très-fidèles sujets du Roi-Voltaire, à la vue de prohibitions semblables, et quel serait le sort de pareilles inscriptions, s'il nous était donné de les voir s'étaler sur les places, dans les rues et les ruelles de la France, endoctrinée par les rationalistes, les sensualistes et les libres penseurs du temps actuel? Je ne sais, vraiment, qui aurait le courage de me faire une réponse un peu rassurante, et je frissonne à la seule pensée des conséquences malheureusement trop probables d'un appel de ce genre aux principes, aux sentiments religieux d'une partie de mes concitoyens.

Digitized by Google

VI.

Les chemins de fer et la buona mano. — *Retour à Livourne.* — *L'*Aquila nera. — *Un bouquin.* — *Départ.* — *Impressions nocturnes.*

Au milieu de toutes ces explorations, le temps s'enfuit rapidement, la grande semaine approche, et voici le moment venu de retourner à Livourne, pour y prendre le paquebot qui doit nous conduire à Cività-Vecchia. Donc, le mercredi 1er avril, à sept heures du matin, nous allons à la gare de la *ferrata* chercher le train qui va nous ramener directement à Livourne, en trois heures, plus quelques minutes, et pendant qu'on empile nos bagages dans les wagons, je m'amuse à examiner l'aspect des lieux et les figures de tout genre qui m'environnent. Mes yeux ne tardent pas à rencontrer certaine affiche, insignifiante dans tout autre pays, sans doute, et que moi seul ai jamais remarquée, peut être, mais à laquelle se rattache dans mon souvenir l'une des plus piquantes impressions de ce deuxième voyage à la terre classique de la *buona mano*. Figurez-vous, honnête lecteur, l'effet produit sur un œil italien par des affiches dans lesquelles on interdit

Digitized by Google

aux employés des chemins de fer, *sotto pena di multa gravissima* (1), de rien demander aux voyageurs, sous un prétexte quelconque.

. . . . . Vix postera credent
Sæcula! . . . . . .

La mendicité interdite en Italie ! Dans quel siècle vivons-nous, juste ciel ! et le soleil n'a point voilé sa face d'épouvante ! et le sol ausonien n'a point tremblé jusque dans ses couches les plus profondes ! et les populations exaspérées ne se sont pas levées comme un seul homme, pour anéantir l'auteur, les exécuteurs d'un acte aussi odieusement inoui ! Hélas ! non. Mais rassurez-vous ; force est restée aux saines doctrines, et le génie de l'antique Italie vient d'acquérir un lustre nouveau par les merveilleuses ressources qu'il a dû déployer pour éluder sinon la lettre du moins l'esprit de la nouvelle loi. Je défie bien l'Argus de police le plus défiant, le plus avisé, le plus clairvoyant, de surprendre jamais aucun des employés de la *ferrata* sollicitant directement quoi que ce soit de la munificence du voyageur. Mais si vous voyiez, lecteur, quels gracieux saluts, quels agaçants coups-d'œil, directs ou obliques, quelles caressantes contorsions de la tête et de l'échine, quelles câlines inflexions de voix, quelle pantomime intraduisible, en un mot, pour indiquer..... la chose que les paroles ne doivent point exprimer, *sotto pena di multa gravissima !*

(1) Sous peine d'une amende considérable.

Digitized by Google

J'eus occasion d'admirer de très-près ces jeux de scène et de physionomie, à l'occasion d'un homme d'équipe qui, en me voyant entrer dans la gare, s'était précipité de suite pour me débarrasser de ma valise et de mon manteau. Je le laissai faire tout à son aise, et je pris (soit dit à ma honte) un malin plaisir à jouir pendant quelques instants de l'embarras du pauvre homme, qui mourait d'envie de réclamer le salaire de ses prévenances, mais n'osait braver *la pena di multa gravissima*. Enfin, après m'être amusé assez longtemps d'une pantomime qui ferait la fortune d'un chorégraphe, assez habile pour l'introduire dans quelque nouveau ballet, je glissai dans la main du virtuose un *paolo*, qu'il put accepter en toute sûreté, puisqu'il était offert spontanément, et grâce auquel il me fut donné de jouir d'une révérence finale, qui valait tout le reste à la fois.

En attendant le départ du paquebot, nous descendons à l'*Aquila nera*, l'un des principaux hôtels de Livourne, et le pied-à-terre favori des Anglais opulents, ainsi que semble nous l'indiquer une longue suite d'appartements meublés avec une magnificence vraiment princière. Pour peu que le service et la cuisine surtout répondent à ces brillants dehors, la *gentry* de Londres ne doit pas trop regretter, pendant un séjour à Livourne, les splendides hôtels du Strand et de Piccadilly. Je me fais un devoir de donner ici ces renseignements, sans nulle rancune pour la note un peu exagérée qu'il nous fallut solder et à seule fin de justifier ma promesse au *padrone di casa* qui, au moment du départ, nous pria de *recommander* son éta-

Digitized by Google

blissement. Mais, pour l'acquit de ma conscience, j'ajouterai que je ne puis dire autre chose, et je laisse mes futurs successeurs parfaitement libres de chercher un gîte partout où bon leur semblera, s'ils exigent absolument ma garantie, pour accorder la faveur de leur clientèle à l'*Aquila nera*.

Autant que j'ai pu en juger par un séjour de quelques heures, Livourne ne possède aucun monument qui soit digne de l'attention du touriste, encore moins du pèlerin; aussi je n'éprouve aucun regret de n'avoir pas songé à descendre en ville, lors d'une station de huit à dix heures que je fis dans le port, à bord du *Léonidas*, en revenant de Rome, la première fois. Correctement, proprement, symétriquement bâtie, la Marseille italienne n'offre rien d'imprévu, de pittoresque par conséquent; et la froide régularité de ses longues et larges rues, de ses hautes et blanches maisons, que ne viennent accidenter aucun édifice public moderne, aucun reste de constructions antiques, rappelle, à s'y méprendre, au luxe près toutefois, les grandes voies boutiquières de Marseille et de Lyon. C'est vainement qu'on chercherait ici un musée, une galerie particulière, une église, un monument quelconque, le moins du monde précieux aux yeux de l'art ou de la foi. Toutes ces choses sont inconnues à Livourne, où la vie est exclusivement concentrée dans le port et dans ses accessoires, comme la pensée y semble absorbée par le commerce et la spéculation.

Donc, après avoir visité le port et jeté un coup-d'œil sur l'unique objet d'art qui décore la ville, je veux dire

Digitized by Google

la statue colossale de Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, avec les quatre esclaves maures, enchaînés à ses pieds, nous flânons à travers les rues, pour tuer le temps, et là, comme partout en voyage, le désœuvrement me conduit à rechercher la satisfaction de ma passion favorite, la manie de *bouquiner*. Ne nous plaignons point trop, néanmoins. Partout où il m'a été donné de séjourner, ne fût-ce que pendant quelques heures, ma bonne chance m'a fait mettre à peu près toujours la main sur quelque bon ouvrage, sacré ou profane, ancien ou moderne, dont je me suis emparé, comme d'un précieux souvenir de voyage, et qui m'a procuré, au retour, plus d'un agréable moment. Aujourd'hui, ma trouvaille est non moins précieuse qu'imprévue : ce sont les *Fioretti* de saint François d'Assise, ce délicieux petit livre, dont la langue archaïque et la naïve piété sont appropriées si parfaitement au récit de la vie merveilleuse du héros de la simplicité et de l'humilité chrétienne. Il ne faut vraiment désespérer de rien, en ce monde, lorsqu'on peut déterrer un pareil ouvrage au milieu des immondices littéraires et autres qui déshonorent les étalages des libraires en neuf et en vieux, à Livourne comme partout ailleurs.

Cependant la journée s'achève et le moment est venu de se rendre à bord du paquebot qui doit nous conduire à Cività-Vecchia. Ce pyroscaphe n'est autre que l'*Aventin* (encore un beau nom pour un pareil voyage) appartenant aux Messageries impériales, et qui devait acquérir, l'année suivante, une si funeste célébrité. J'étais, certes, bien loin de soupçonner, en mettant le pied sur ce

Digitized by Google

magnifique bâtiment, la triste fin que lui réservait un prochain avenir (1), et je ne soupçonnais guère davantage les événements qui devaient ensanglanter, quelques mois plus tard, les rues de la métropole commerciale des états toscans. Il est, je le répète, des parages maudits, en quelque sorte, fatalement prédestinés à des souvenirs amers pour ceux qui les visitent, et depuis la pénible aventure qui signala ma première traversée dans ces régions, jamais je n'ai pensé à Livourne, sans éprouver quelque sensation pénible, jamais je ne me suis dirigé de ce côté, sans recueillir en route quelque impression fâcheuse à un titre quelconque. On a pu le voir, déjà lors de mon dernier passage en cette ville, il y a quelques jours à peine; on peut en juger encore par le simple fait que voici.

Nous allions quitter définitivement l'hôtel, avec nos bagages, ayant déjà le pied sur le véhicule qui devait nous conduire à bord, lorsque je m'aperçois (*horresco referens!*) que j'ai oublié, dans le tiroir d'un meuble de ma chambre, presque rien, en vérité : ma gibecière de voyage, où se trouvent mon argent, mon passe-port et ma lettre de crédit !

Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit!

Je sens encore un frisson glacial me courir dans les

(1) L'*Aventin* a été coulé bas, en quelques minutes, dans les eaux mêmes de Livourne, la nuit du 29 septembre 1858, par suite d'un abordage avec l'*Hermus*, autre bâtiment de la même compagnie, qui entrait en ce moment dans le port.

Digitized by Google

veines, à la pensée de ce qui serait arrivé si ma distraction se fût prolongée quelques minutes plus tard!.. aussi, jamais, depuis cette époque, le nom de Livourne n'est venu s'offrir à ma vue, à mon souvenir, ou bien sonner à mon oreille, sans réveiller aussitôt en moi la mémoire de ce jour néfaste, avec tout un cortége de pénibles et amères émotions.

Cependant nous arrivons sur le pont de l'*Aventin*, et le premier coup-d'œil jeté sur le personnel qui l'occupe me prouve qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce qu'on nous a dit à Florence, de l'encombrement de ce navire. L'univers entier, je crois, s'y trouve représenté par échantillons, parmi lesquels domine, comme de raison, l'élément anglo-américain, qui prédomine partout, et j'entends aussi chuchoter les noms de quelques hauts personnages, entre autres celui d'une princesse russe par alliance, qui occupe, dit-on, l'une des cabines de la dunette. Au milieu du pêle-mêle des promenades sur le pont et des conversations engagées entre les divers groupes formés sur tous les points du *deck* (pour parler comme nos passagers insulaires ou transatlantiques) l'heure du départ a sonné, on lève l'ancre et l'*Aventin*, balancé par une fraîche brise du soir, commence à gagner le large, à la grande admiration de plusieurs centaines de curieux échelonnés sur les quais du port.

Mais, hélas! ma mauvaise chance ne devait pas m'abandonner encore de sitôt, dans ces parages maudits. A peine avons-nous doublé le môle, que la brise fraîchissant de plus en plus, se transforme en un vent assez vif,

Digitized by Google

qui commence à imprimer au bâtiment certain mouvement alternatif de roulis et de tangage, bien connu, hélas ! et non moins redouté des *cœurs sensibles*. En quelques minutes, le pont est déblayé de la foule élégante qui l'encombrait au sortir du port;

> **Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,**
> **Dans son compartiment chacun cherche un asile.**

Tombé l'un des premiers sur le champ de bataille et couché presque sans mouvement sur le banc qui borde les bastingages, j'aperçois quelques *faibles femmes*, demeurées inébranlables au milieu du désarroi général, continuer bravement et longtemps encore leur promenade sur la dunette, pendant que les plus robustes spécimens du genre porte-moustaches se roulent honteusement dans la poussière, ou sont allés à fond de cale dissimuler leurs angoisses et leur ignominie.

Impassibles, cependant, au milieu de la détresse commune, les hommes du bord continuent en sifflant, en fredonnant, les différentes manœuvres de leur service, comprimant parfois avec peine un certain sourire assez désobligeant, lorsqu'ils viennent à passer dans le voisinage de quelqu'une des victimes de la tourmente. Bientôt ils demeurent seuls sur le pont, absolument maîtres du terrain et, quelques instants après, commence une scène des plus singulièrement agréables qu'on puisse imaginer; je veux dire un concert vocal exécuté par ces rudes artistes, avec une variété de programme, une assurance de moyens et une verve d'exécution, dont rien ne saurait

Digitized by Google

vraiment donner l'idée. Solos, avec refrains exécutés par toute la bande; duos, trios, barcarolles avec chœurs, chants guerriers ou grivois, gracieuses cantilènes, airs à boire et à manger, tous les genres connus, en un mot, sont passés en revue, abordés successivement et enlevés avec un *brio* qui aurait mérité (obtenu sans doute) les applaudissements unanimes d'un élégant auditoire, en ce moment préoccupé de sensations d'un tout autre genre, hélas!

Jamais je n'oublierai l'impression produite sur mes nerfs par cette scène de nuit, à laquelle les circonstances extérieures concouraient à donner je ne sais quel caractère étrange et fantastique, à tel point que je croyais rêver en l'écoutant, et que je crois rêver encore, en ce moment où je consigne ici cet agréable souvenir. Le silence complet qui règnait à bord; l'aspect du ciel, voilé de gros nuages à travers lesquels la lune lancait, de temps à autre, quelques éclairs argentés, l'obscurité du pont, sur lequel le fanal suspendu au grand mât jetait par intervalles une lumière tremblotante et douteuse; le clapotement des roues de la machine, les rafales du vent, le bruit de la lame qui venait se briser contre notre bord, le sifflement des cordages, le grincement de la girouette, l'espèce de torpeur où me retenaient enchaîné le malaise et la fatigue, toutes ces circonstances réunies imprimaient à cette scène nocturne une teinte de poésie sauvage, que l'invention ne saurait atteindre, et que la plume du fantastique Hoffmann, ou la mélodie de Weber et de Franz Schubert pourraient seules retracer avec un coloris à la hauteur du sujet.

Digitized by Google

Au nombre des morceaux du programme figurait, je me le rappelle encore, la chanson si populaire du *Vigneron*, qui a fait le tour de la France, peut-être même de l'Europe, et que j'appris à connaître là, pour la première fois. Je doute fort que l'auteur de la musique (1) ait jamais entendu exécuter son œuvre, avec une verve pareille et j'étais fier pour lui, comme pour notre commune patrie, de l'effet produit, dans une circonstance pourtant aussi peu favorable, par les chants vraiment inspirés d'un artiste français.

(1) Paul Henrion.

Digitized by Google

VII.

Cività-Vecchia. — *Trois histoires de voleurs.* — Palo. — *La porta* Cavalleggieri. — *Deux souvenirs.*

Sept heures et demie du matin sonnaient à l'horloge de *San Francesco*, lorsque nous entrions dans le port de Cività-Vecchia, en compagnie du vent, qui ne nous avait point quittés depuis Livourne, et d'une petite pluie glaciale et pénétrante qui ne contribuait que médiocrement au charme de la situation. Pendant que les formalités préalables au débarquement s'accomplissent avec la *santé* et la police, je stationne sur le pont, sous l'abri de mon manteau, de mon parapluie et je vois bientôt sortir un à un de leurs retraites nocturnes mes compagnons de route, d'abord, puis différents passagers des deux sexes, dont j'avais remarqué les figures, la veille au soir, à des titres divers. Juste ciel !. quel bouleversement dans les trois quarts au moins de toutes ces physionomies si prospères, il y a quelques heures, et dont chacune fait aux dépens de la mienne, sans aucun doute, de non moins tristes et désobligeantes réflexions. Ce que c'est pourtant qu'une douzaine de nausées, aggravées d'une nuit sans sommeil,

Digitized by Google

et qu'il faut peu de chose pour terrasser, pour anéantir celui qui s'intitule fastueusement : le roi de la création !

Pendant ce temps, le *sexe faible* conserve les avantages que je constatais naguère, non sans une secrète envie, et mon humiliation redouble à la vue du frais minois des blondes filles d'Albion, qui n'ont fait qu'un somme pendant que mes compagnons et moi luttions contre les angoisses d'un mal affreux qui ne connaît ni soulagement ni remède. Il en est de même d'une foule de *gentlemen*, que je vois dégustant phlegmatiquement leur tasse de thé, pendant que j'ai encore le cœur sur le bord des lèvres, et suce péniblement une écorce d'orange, pour tonifier quelquè peu mon estomac délabré. Or, quelques-uns de ces dignes insulaires viennent peut-être de passer 20 ou 30 nuits consécutives, dans le même genre, car, tandis que l'on extrait les bagages du fond de la cale, j'ai la curiosité d'inspecter quelques-unes des adresses, sur lesquelles je lis des indications de ce genre : M. G..... de Philadelphie ; M. P.... de Boston ; M. L.... de Cincinnati etc. « Grand Dieu ! m'écriais-je mentalement, avec angoisse, s'il me fallait seulement passer trois nuits semblables à la dernière, même avec une bonne journée de repos entre chacune d'elles, je succomberais sans aucun doute et voici des hommes du grand monde, voici des femmes délicates et de frêles jeunes filles, qui ont traversé les déserts de l'Atlantique, sans perdre un seul instant ni le sommeil ni l'appétit ! C'est à mourir de honte, encore plus que de fatigue et de malaise ! Mais me voici du moins cette fois au terme de mes maux. »

Digitized by Google

Cependant, nous mettons pied à terre et tout en nous dépétrant, comme nous pouvons, de la douane, de la police, des passe-ports, des *facchini* et autres mendiants, nous échangeons quelques poignées de mains fraternelles avec des troupiers du 40e d'infanterie, qui sont venus voir s'ils ne trouveraient pas par hazard quelques *pays* parmi les nouveaux débarqués. Sous la pénible impression de nos épreuves de la nuit précédente, chacun de nous ne demanderait pas mieux que de passer à Cività-Vecchia le reste de la journée, la nuit même, la nuit surtout, et de se mettre en route pour Rome, le lendemain seulement. Mais cet adoucissement bien légitime nous est même refusé. A peine arrivés, moulus, brisés, anéantis, il nous faut absolument songer à partir, à partir de suite, même, pour nous achever par une nuit passée en voiture, et Dieu sait quelle voiture ! Voilà ce qu'on appelle une partie de plaisir ! Voilà un spécimen, entre mille autres, du charme que l'on rencontre parfois dans un voyage *d'agrément !*

Quelques mots vont expliquer cette inexorable nécessité, ce véritable décret du *fatum* des anciens. L'Impératrice-mère de Russie, attendue de jour en jour à Rome, depuis quelque temps déjà, doit débarquer, dit-on, demain même à Cività-Vecchia. Tous les chevaux de poste disponibles sont retenus d'avance pour elle et son nombreux cortège, de telle manière qu'il ne faut compter sur aucune diligence pour ce jour là, ni pour le suivant, peut-être. Donc, sous peine de passer très-inutilement deux ou trois jours entiers dans l'antique *Centumcellæ*, il nous

Digitized by Google

faut absolument partir aujourd'hui même, pendant qu'il se trouve encore quelques *vetturini* en disponibilité. En présence d'une situation pareille, nous ramassons péniblement le reste de nos forces, et nous armant d'un courage puisé dans le désespoir, nous abordons résolument et humblement à la fois l'un de ces puissants seigneurs du jour qui, ayant la conscience positive de leur importance dans les circonstances actuelles, attendent avec un calme dédaigneux, en flânant au milieu de la place, une clientèle (je devrais dire une proie), qui ne saurait leur échapper aujourd'hui.

Trop heureux encore d'un pis-aller semblable, nous nous empressons de souscrire à toutes les conditions que l'autocrate nous impose, et moyennant une somme de 240 francs, soit 34 francs et quelques centimes par tête (la chose en eût coûté 10 ou 12, en temps ordinaire), le *signor vetturino*, qui nous aurait probablement demandé l'aumône, il y a huit jours, daigne consentir à nous conduire à Rome, où nous arriverons en 13 heures, au lieu des 8 que la diligence emploie d'habitude pour ce trajet.

Donc, après un repas absorbé à la hâte, dans je ne sais quelle *trattoria* borgne de la place, nous empilons nos bagages sur l'impériale, nous empilons nos personnes à l'intérieur, et nous voilà en route, au milieu d'une pluie dont nous préservent très-imparfaitement les parois de notre antique véhicule, perméable à tous les vents.

En sortant de Cività-Vecchia, la route de Rome suit d'abord, pendant quelque temps, le bord de la mer, à quelques mètres seulement de distance, et, en aperce-

Digitized by Google

vant, à travers les hachures dessinées par la pluie, les flots de la Méditerranée, fouettée en ce moment par un vent impétueux et reflétant dans sa teinte d'un vert bourbeux le ciel grisâtre qui s'étend sur elle, je ne puis m'empêcher de songer aux tribulations promises pour la nuit suivante à ceux de nos compagnons de la veille qui doivent continuer leur route sur Naples. En ce moment aussi, ma mémoire perfidement exacte vient me rappeler un texte qui ne convient que trop à la circonstance, et qui m'assiége obstinément comme une pensée mauvaise, dont je ne puis secouer la fatigante obsession. C'est le vers célèbre de Lucrèce :

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis (1).

Seulement je repousse avec indignation le suivant, qui est l'expression du plus honteux égoïsme, qui n'est point chrétien, par conséquent, et auquel j'aime à substituer celui-ci que je trouve dans un autre coin de mes souvenirs :

Neptunum procul e terra spectare furentem (2).

Ce distique forme *centon*, je le sais; mais du moins la pensée est honnête et avouable, si la forme extérieure pèche quelque peu contre les règles de l'orthodoxie poétique.

Cependant, nous avançons insensiblement à travers les états pontificaux et notre agronome breton, que préoc-

(1) Lucrèce. — *De rerum natura*, lib. II.

(2) Horace, Epist. I, 2.

Digitized by Google

cupe fort peu l'approche de la ville éternelle, fait de temps à autre devant moi quelques réflexions sans écho sur l'aspect du sol, au point de vue de la production, sur l'infériorité relative de la culture dans ce pays et les différentes améliorations que l'on pourrait y introduire. *Non in solo pane vivit homo.* J'avoue que les questions économiques, fort importantes sans doute partout ailleurs, me trouvent très-indifférent sur la terre que je foule en ce moment. Il me répugne de concevoir les environs de Rome différents de ce que je les vois; aussi j'abonde, sans réserve aucune, dans le sens des idées formulées ainsi par l'un des écrivains qui ont le mieux compris, le mieux décrit, à mon sens, les magnificences morales de la reine des cités :

« Nulle capitale n'a des alentours aussi éminemment favorables à la méditation, à la prière, aux pensées graves et solennelles, et il est bon que Rome se distingue, à cet égard aussi, des capitales mondaines. Cette banlieue en repos, qui a la majesté du désert, sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux ; ce cimetière mélancolique et nu des agitations et des pompes de l'ancienne Rome; cette solitude des prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la ville sainte, enveloppe, comme il convient, de silence et de paix ce grand cloître de la chrétienté, sont aimés de tous ceux qui viennent séjourner à Rome, avec le désir et le bon goût de mettre leurs pensées, leurs sentiments et leur genre de vie en rapport avec le caractère d'une ville qui est éminemment *la cité de*

Digitized by Google

l'âme. Ils regretteraient que la campagne romaine vînt à subir des transformations qui finiraient, après un temps plus ou moins long, par en faire une arène de manufactures.

» Il ne faut pas raisonner de Rome comme d'une autre ville; ses convenances sont d'un ordre tout-à-fait à part. L'entourage des villes, comme celui des personnes, a une importance morale qu'on ne saurait méconnaître; il y a désordre, s'il n'est pas en harmonie avec leur caractère. Cela est vrai, surtout de Rome, qui est bien moins la capitale d'un état que la métropole d'une société religieuse, répandue par toute la terre. Si ses alentours ont physiquement quelque chose d'exceptionnel, c'est qu'elle est elle-même une exception morale entre toutes les villes du monde (1). »

Je ne me sens point de taille à développer des considérations d'un ordre aussi supérieur, et il ne me reste qu'à gémir profondément sur l'aveugle obstination de ceux qui se refusent absolument à les comprendre. Quant à ceux-là, je ne puis que les engager instamment à ne jamais visiter Rome, qui n'est point faite pour eux; ils n'y trouveraient qu'ennui et lassitude, ils n'en rapporteraient que déception et dégoût.

De temps en temps, quelque rencontre imprévue vient faire diversion à nos pensées, en les rejetant forcément sur d'autres objets. C'est ainsi que, à deux ou trois lieues de Cività-Vecchia, nous nous croisons avec une chaise de

(1) Mgr. Gerbet. — *Esquisse de Rome chrétienne*, I, p. 9-10.

Digitized by Google

poste, dans laquelle nous reconnaissons un évêque de notre pays natal, en compagnie d'un ou deux ecclésiastiques, tandis que, sur le siége de derrière, sont assis deux soldats français, armés chacun de leur fusil. Cette vue nous remet tout naturellement en mémoire les qualités suspectes du pays que nous traversons, et cent rencontres plus ou moins désagréables, arrivées à de paisibles voyageurs sur la route même que nous parcourons en ce moment. C'est ainsi que l'un de nos compagnons belges nous racontait, dernièrement, à Florence, la fâcheuse aventure arrivée, il y a quelque temps, dans ces mêmes parages, à Monsignor Marzano. Ce digne prélat, envoyé exprès de Rome à Marseille par le souverain Pontife, pour complimenter de sa part Napoléon III, lors de son passage dans cette ville, avait été guetté, à son retour, par des *malandrini* de la campagne romaine, dépouillé de tout son bagage, sans en excepter même la croix de commandeur de la Légion d'honneur que l'Empereur lui avait récemment accordée, et laissé à peu près nu comme un ver au milieu des champs, où l'avait recueilli la pieuse hospitalité des *contadini* du voisinage.

Cette légende nous cause à tous une horripilation des plus désagréables, aussi nous jetons de temps à autre à la dérobée quelques regards inquiets et défiants sur le paysage qui nous environne. Mais bientôt nous reprenons un peu d'assurance, en pensant que déjà les nuits sont moins longues et moins obscures, les routes plus fréquentées, les champs moins déserts, par suite des travaux de culture du printemps, et d'ailleurs nous ne sommes point seuls,

Digitized by Google

à beaucoup près : deux diligences, chargées jusque sur l'impériale, nous précèdent à peu de distance, et nous formons ainsi, tout le monde compris, un personnel de 25 à 30 hommes, auquel des voleurs ordinaires ne pourraient chercher querelle sans imprudence.

Cependant, nous arrivons à la première halte de notre course, et, vers les dix heures du soir, nous entrons dans la petite ville de Palo, où nos coursiers doivent prendre quelque repos, pendant que nous-mêmes vaquerons aux soins de la réfection corporelle. Deux choses m'impressionnent tout d'abord, en entrant dans cette misérable bicoque : en premier lieu la vue d'un antique château fort, délabré, situé au niveau de la route, et qui sert, en ce moment, de caserne à un détachement d'artilleurs de notre nation, puis les souvenirs de douleur et de gloire que réveille dans une âme française le nom même de cette localité. C'est à Palo, en effet, que le général Oudinot établit son premier quartier-général, lors de l'expédition de Rome, et c'est sur ce point que dut rétrograder le corps de troupes qui tenta, le 29 avril 1848, cette forte reconnaissance, dont l'insuccès fournit un si beau texte de déclamations à certaine portion de l'assemblée nationale. Un instant ce souvenir me serre douloureusement le cœur; mais je me rappelle bientôt les triomphes qui suivirent de près ce facheux début, et, du reste, la présence des soldats français, paisiblement cantonnés dans ce même lieu, n'est-elle pas un vivant trophée de la victoire la plus certaine, la plus complète pour notre glorieux drapeau ?

Digitized by Google

Toutefois, ce n'est point leur uniforme qui nous préoccupe en ce moment, mais bien l'aspect d'une douzaine de troupiers que nous apercevons disséminés autour de l'*albergo*, et rôdant, au clair de la lune, tous pareillement coiffés d'un bonnet de police et vêtus d'un manteau blanc. Ceux-ci, que la curiosité attire bientôt auprès de nous, sont des dragons pontificaux, venus de Rome aujourd'hui même, pour faire escorte à l'Impératrice douairière de Russie, et qui se reposent paisiblement à leur première étape. Nous échangeons quelques paroles avec ces braves, pendant qu'on attèle nos véhicules, et nous apprenons d'eux, à propos de l'organisation de l'armée romaine, quelques détails sur lesquels j'aurai bientôt l'occasion de revenir.

J'ai promis trois histoires de *voleurs*, dans l'intitulé de ce chapitre. Le lecteur en a déjà rencontré deux, sans prendre garde à la première, peut-être ; il me reste à lui narrer la troisième, qui se rattache à notre halte dans le village même de Palo. Ici, le *ladro* n'est autre que le *padrone di casa*, l'aubergiste lui-même, qui nous fait payer *sei pavoli* (comme il dit) autrement 3 francs par tête, un souper qui eût été déjà fort cher à 50 ou 75 centimes ; ce qui n'empêche aucunement le drôle de venir nous attendre sur le seuil de la grande porte, pour nous demander encore la *buona mano* supplémentaire, au moment de notre départ !

Cette circonstance me paraît pouvoir expliquer, dès ce moment déjà, la complète sécurité dont nous aurons joui jusqu'à la fin sur notre route. Comme nous étions conduits

Digitized by Google

par un voleur et que nous venons d'être rançonné par un autre, les *malandrini* de la campagne romaine, satisfaits de la recette du jour, auront jugé sans doute consciencieusement devoir nous laisser tranquilles pour cette fois. Nous sommes déjà bien assez dévalisés par les deux drôles en question.

Bientôt nous remontons dans notre masure ambulante, et la pensée que nous approchons de Rome nous fait envisager avec courage et gaîté les contrariétés qui peuvent nous attendre encore. Insensiblement l'espace diminue, l'aspect du terrain mieux cultivé, les habitations devenues plus fréquentes, je ne sais quoi de vivifiant répandu dans l'atmosphère qui nous environne, nous avertit que nous approchons de la ville sainte. Nous examinons avec un empressement haletant tous les objets qui semblent propres à justifier nos conjectures ; nous comptons avec une anxieuse impatience les minutes qui nous séparent encore du terme ardemment désiré de notre voyage ; enfin, nous traversons une première enceinte fortifiée; le pas des chevaux, plus retentissant, nous avertit que nous roulons déjà sur le pavé du faubourg et, quelques minutes après, nous nous arrêtons pour subir les formalités ordinaires de douane et de police, devant la célèbre *porta Cavalleggieri* (1).

Quel nom de triste et doublement douloureuse mémoire pour un cœur tout à la fois catholique et français ! C'est par

(1) Ainsi nommée, dit-on, parce qu'il y avait jadis dans le voisinage une caserne de *chevau-légers*, construite par Pie IV.

Digitized by Google

cette porte, en effet, que, dans les premiers jours de mai 1527, les hordes allemandes commandées par le traître et infâme connétable de Bourbon, faisaient leur entrée dans Rome, qu'elles allaient souiller des plus odieux et des plus abominables excès. Trois siècles plus tard, ces mêmes lieux devaient être témoins d'une scène douloureuse à d'autres titres, le sanglant échec subi par les troupes françaises, accourues à Rome pour défendre le siége de Pierre et relever le trône de Pie IX. Mystérieux secrets de la divine Providence ! En 1527, des bandes impies et sacriléges, l'opprobre et l'horreur de l'humanité, pénètrent, presque sans coup férir, dans la cité sainte, qu'elles vont remplir de deuil, inonder de sang, et épouvanter par des forfaits devant lesquels eussent reculé sans contredit les Goths et les Vandales. En 1849, des troupes catholiques, accourues pour accomplir l'œuvre de Dieu, rencontrent des obstacles, éprouvent une résistance que les hordes hérétiques ne connurent point, et doivent acheter au prix d'un siége long et pénible, au prix de sacrifices presque surhumains, l'entrée d'une ville où elles apportent les bienfaits de l'ordre et de la paix !

Quis cognovit sensum Domini (1)*? Dominus mortificat et vivificat; Dominus humiliat et sublevat* (2). Combien l'histoire des nations, comme celle des individus eux-mêmes, ne présente-t-elle pas de semblables mystères de la profonde sagesse et des impénétrables desseins de Dieu !

(1) *Rom.*, XI, 34.
(2) I *Regum*, I, II, 6, 7.

Digitized by Google

Quelques instants plus tard, nous traversions la *piazza Rusticucci*, en face de la basilique Vaticane, puis la *via di Borgo nuovo*, puis le pont Saint-Ange, et après une série de détours à travers les rues souvent étroites et tortueuses, qui séparent le môle d'Adrien du cirque agonla nous nous arrêtions sur la place de *la Minerve*, devant l'hôtel de ce nom, auquel nous venions, vers les trois heures environ, demander un gîte pour le reste de la nuit.

Digitized by Google

VIII.

Sainte-Marie-sur-Minerve. — *Le château Saint-Ange.* — *Visite à Saint-Pierre du Vatican.* — *Deux bonnes rencontres.*

« Ce n'est pas un grand mérite, assurément, que d'avoir été six fois à Rome, » dit quelque part certain auteur (1), qui se félicite, à bon droit, d'une pareille aubaine et auquel j'aurai malheureusement plus d'une occasion de revenir dans le récit de ces nouvelles *Impressions*; non, sans doute, ce n'est là un *mérite*, sous aucun rapport, car il faut, pour obtenir ce résultat, trois choses que ne saurait toujours donner la meilleure volonté du monde, à savoir : de la santé, des loisirs et de l'argent. Mais, s'il n'y a aucune espèce de mérite réel à revoir Rome une seconde fois,

(1) Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme littéraire de Stendhal. Il aurait pu ajouter que ce n'était pas non plus une grande difficulté pour un homme qui avait habité plusieurs années Cività-Vecchia, en qualité de consul français; mais le spirituel écrivain, qui affecte en toutes occasions des allures de gentilhomme, se serait bien gardé de révéler un incident aussi *bourgeois*. (Voir, au sujet de Stendhal et de ses *Promenades dans Rome*, la *Revue britannique*, dans l'une de ses livraisons de 1858.)

Digitized by Google

il y a là, en revanche, un immense bonheur, une délectation surhumaine, trop rarement offerts, hélas! à ceux-là même qui sont les plus dignes d'en jouir, à ceux qui seraient les plus capables de le comprendre.

Ici, en effet, il n'y a plus, comme la première fois, cette inquiète impatience qui s'irrite des moindres délais et craint de ne jamais atteindre assez tôt son but; cette anxieuse attente d'une merveille inconnue, mélangée parfois d'une vague appréhension de trouver les objets bien au-dessous de ce que l'imagination les a vus dans le lointain. C'est une jouissance pleine, calme et sereine; c'est la certitude absolue d'une possession qui ne saurait échapper désormais, la dégustation anticipée d'une délectation dont la nature précise n'est plus un mystère; c'est, en un mot, le bonheur véritable, pur et sans arrière-pensée, s'il peut se rencontrer quelque part ici-bas.

Telles sont mes premières sensations, au moment où je me réveille, le vendredi 3 avril 1857, à 7 heures du matin, dans l'hôtel de *la Minerve*, où j'ai dormi trois heures à peine sur les carreaux qui forment le plancher de la chambre, ayant mon manteau pour couverture et ma valise pour traversin. L'affluence des étrangers à Rome est telle, cette année, que les hôtels sont encombrés, jusqu'aux mansardes, et si je n'ai point passé le reste de la nuit, à la belle étoile, sur les degrés de l'église voisine, j'en suis redevable à deux de mes compagnons de voyage, qui ont eu la charité de m'offrir un asile dans la chambre qu'ils avaient fait retenir pour eux à l'avance, avant même de quitter notre commune patrie.

Digitized by Google

Voilà déjà deux mauvaises nuits consécutives, et un fâcheux début, par conséquent, pour un séjour qui n'est lui-même qu'une série de pérégrinations, plus ou moins longues et fatigantes. Mais, *je suis à Rome*, et qui jamais, à Rome, se trouve las le jour de son arrivée? A la nuit prochaine, donc, le soin de réparer les précédentes; hâtons-nous, en attendant, de profiter du magnifique soleil qui resplendit à travers mes fenêtres, et commençons par aller remercier Dieu de m'avoir conduit sain et sauf au terme de mon pèlerinage. Voici, tout justement, l'église de *Sainte-Marie-sur-Minerve*, à quelques pas de l'hôtel que j'habite, et je vais y faire, d'un seul coup, deux excellentes choses : d'abord adorer dans son sanctuaire l'auteur de tous les dons, puis entamer, sans retard, la longue série de mes omissions à réparer, en visitant avec détails un insigne monument que je ne connais pas encore.

J'ai dit, dans la première partie de ces souvenirs (1), que lors de mon premier séjour à Rome, l'église de *Sainte Marie-sur-Minerve* subissait de grandes réparations intérieures, par suite desquelles il ne m'avait pas été permis d'y pénétrer alors. Cet obstacle a disparu, depuis plusieurs années sans doute, et rien ne pourra m'empêcher aujourd'hui de satisfaire tout à la fois le pieux désir qui m'amène dans ce sanctuaire, comme aussi les exigences de la plus vive et de la plus légitime curiosité.

Sainte-Marie-sur-Minerve a pris son nom, suivant l'archéologie chrétienne, d'un temple érigé par Pompée,

(1) Rome. — *Impressions et souvenirs*, I, pag. 134.

Digitized by Google

dans le Champ-de-Mars, en action de grâces de ses triomphes, et sur les ruines duquel fut bâtie, à une époque inconnue, l'église actuelle, possédée primitivement par des religieuses grecques, de l'ordre de saint Basile, puis par les bénédictines du monastère de *Campo Marzo*, qui la cédèrent aux dominicains, vers la fin du 14e siècle. Telle est, en abrégé, l'histoire de ce pieux édifice qui se recommande, au milieu des innombrables merveilles de Rome chrétienne, par les souvenirs les plus vénérables, comme par les monuments les plus précieux au double point de vue de l'art et de la foi.

Citons d'abord cette curieuse particularité qu'il appartient au genre gothique, à peu près inconnu dans Rome, où les lourds piliers, les colonnettes accouplées, l'ogive, la voûte peinte en azur et constellée d'or, produisent un singulier contraste avec le chapiteau ionique, dorique ou corinthien, le *soffitto* découpé en caissons et les ornements de tout genre que comporte le style grec ou celui de la renaissance. N'ayant point vu *Sainte-Marie-sur-Minerve* avant les réparations qu'elle a reçues en dernier lieu, je me reconnais complètement incapable de décider en quoi peuvent consister ces *dévastations* contre lesquelles j'ai entendu maintes fois protester les puristes en architecture. Tout ce que je puis dire, en jugeant les choses, comme toujours, au point de vue de mes impressions personnelles, sans aucune prétention dogmatique, en matière d'art ou de science, c'est qu'il résulte évidemment de ce mélange de beautés et d'imperfections (puisque imperfections il y a), un ensemble saisissant et solennel

Digitized by Google

au plus haut degré, pour quiconque examine les objets sans parti pris. Jamais je n'oublierai, pour ma part, l'émotion que je ressentis, en pénétrant pour la première fois, dans cette haute, profonde et mystérieusement obscure basilique, si différente par son caractère, ses proportions et son effet général, de tous les monuments romains dont j'avais encore le style présent à la mémoire.

Une chose m'a frappé tout d'abord, dès mon entrée dans ce saint lieu : c'est l'aspect lointain du maître-autel, dessiné en forme de niche gothique, au centre de laquelle j'aperçois une statue couchée, représentant un personnage vêtu du froc de saint Dominique (la robe blanche, avec le scapulaire noir), et entourée d'un cordon lumineux que dessine une rangée de petites lampes allumées autour de cette pieuse effigie : approchons-nous et vénérons ici les restes sacrés d'une vierge à jamais illustre, dont les vertus furent l'une des gloires les plus éclatantes de l'ordre des Frères-Prêcheurs et l'éternel honneur de la cité qui la vit naître. J'ai nommé Catherine de Sienne, la fille du teinturier Benincasa, consacrée à Dieu dès l'âge de huit ans, « qui passa de l'atelier de son père à la cour des princes, du calme de la retraite au trouble des factions (1), » exerça, d'après les instances du pape Urbain VI, une si puissante influence pour l'extinction du schisme d'Occident, et ne cessa, jusqu'à sa mort, d'être mêlée à tous les événements qui intéressaient les destinées présentes et futures de la chrétienté. — Mais, que

(1) M. de la Gournerie, *Rome chrétienne*, I, pag. 446.

Digitized by Google

pouvait refuser Jésus-Christ à celle à qui il disait, dans la vision célèbre où il avait contracté avec elle une mystique alliance : *Figlia, dammi il tuo cuore e prendi il mio* (1).

Sainte-Marie-sur-Minerve peut m'offrir encore plus d'un souvenir de ce genre ; mais parcourons ses trois nefs et admirons, à mesure qu'ils se présenteront à mes yeux, les divers objets intéressants qu'elles vont m'offrir.

Voici d'abord, dans la première chapelle, à droite, le *Saint Louis-Bertrand*, de Baciccio ; dans la quatrième, une *Annunziata*, que l'on attribue généralement à Fra-Angelico, mais que Nibby revendique pour Benozzo-Gozzoli, peintre dont il oublie malheureusement de nous indiquer l'époque et la patrie. Dans la chapelle suivante, je trouve un *saint Sébastien*, sculpté par le Lorrain Nicolas Cordier, qui est également l'auteur des deux statues couchées sur les tombeaux de Sylvestre, et Lesa Aldobrandini, père et mère du pape Clément VIII. N'oublions pas les deux monuments funéraires, du 15e siècle, qui décorent la chapelle immédiatement suivante et dont Nibby vante, à juste titre, *lo squisito lavoro*.

Ne quittons pas cette nef, sans m'arrêter devant un monument qui n'offre pas grand intérêt, j'en conviens, au point de vue de l'art, et qui est l'un des derniers (le dernier peut-être), sous tous les rapports, parmi ceux qui embellissent l'antique sanctuaire de la *Minerva*, mais qui me parle au cœur plus que toutes ses magnificences. Ce-

(1) Ma fille, donne-moi ton cœur et reçois le mien.

Digitized by Google

lui-ci se compose d'un simple médaillon en marbre blanc, sur lequel se détache en relief le portrait d'un jeune peintre de Parme, chargé d'exécuter les fresques de l'abside, lors des dernières réparations, et qui vient de mourir, malheureusement, avant la terminaison de son travail. Les bons Pères dominicains lui ont donné la sépulture dans l'église même qu'il a embellie par son pinceau, et lui ont élevé ce modeste monument, dont la valeur est centuplée par une touchante inscription que je suis heureux de reproduire ici :

VIRGINEM
CŒLITESQUE
QUOS MENTE CONCEPIT,
MANU EFFINXIT,
IN CŒLO
CONTEMPLATUR (1).

Quelle noble et magnifique épitaphe pour un artiste chrétien ! Hélas ! il m'est douloureux de le dire, mais on chercherait vainement en France (partout ailleurs aussi, peut-être), de semblables inscriptions funéraires. Rome seule en a conservé le privilége, comme elle seule aussi sait inspirer le génie des artistes et leur dicter des œuvres qui défient à la fois les variations du goût, les caprices de la mode, et les outrages du temps.

Mais poursuivons le cours de mes explorations dans le gothique sanctuaire, et mentionnons successivement la

(1) Il contemple maintenant dans le Ciel la bienheureuse Vierge et les Saints, dont il avait ici-bas idéalisé la figure et reproduit les traits.

Digitized by Google

grande chapelle *della crociata*, propriété particulière de la noble famille Carrafa, de Naples, et consacrée à saint Thomas d'Aquin; j'y trouve le tombeau de Paul IV, œuvre médiocre de Pirro Ligorio, et sur l'autel un tableau, œuvre incontestée, cette fois, du *Beato*; viennent ensuite la chapelle Altieri, avec un tableau de Carle Maratte, représentant la sainte Vierge, entourée des saints canonisés par Clément X, membre de cette illustre famille, puis la chapelle dite *du Rosaire*, avec les quinze mystères peints par Marcello Venusti, et les principaux traits de la vie de sainte Catherine de Sienne par Giovanni dei Vecchi.

Je ne suis pas, à beaucoup près, au terme de cette brillante, quoique rapide énumération. Voici encore, dans l'abside, les tombeaux de Léon X, *il gran Mecenate delle arti* (comme l'appelle Nibby), et de Clément VII, puis sur le pavé, de ce même côté, les inscriptions funéraires consacrées à la mémoire du savant théologien Mamachi, maître du Sacré-Palais, sous Pie VI; du cardinal Casanate, à qui le couvent de la Minerve est redevable de sa célèbre bibliothèque, et du cardinal Pierre Bembo, l'un de ces brillants humanistes, qui donnèrent plus de relief à la cour de Léon X par l'éclat pittoresque de leur style, que d'édification à la grande famille chrétienne par la gravité de leur conduite et l'austérité de leurs mœurs.

Avant de passer dans la nef gauche, arrêtons-nous quelques instants devant la merveille artistique de ces lieux, devant le célèbre *Christ*, en marbre, de Michel-Ange, qui partage avec la *Pietà* de la basilique vaticane et le *Moïse* de Saint-Pierre *in vincoli*, le privilége d'attirer

Digitized by Google

les curieux de tous les pays, sans compter les naïfs hommages d'une foule de pèlerins, qui prennent probablement cette statue pour quelque reste vénéré des premiers âges chrétiens. C'est donc bien à tort, évidemment, que certain auteur contemporain s'afflige « de ce que personne ne la regarde. (1) » D'abord, il n'est pas un seul touriste qui, d'après les indications de son *guide*, ne vienne la scruter du haut en bas, avec son binocle ou son lorgnon, ne fût-ce que pour pouvoir affirmer qu'il l'a vue ; en second lieu, ainsi que j'ai pu le constater, dans maintes visites ultérieures à l'église de *la Minerve*, il n'est pas une bonne âme qui, au moment de sortir par la porte du fond, ne se fasse un devoir de déposer un respectueux baiser sur le pied droit, tellement compromis par ces fréquents hommages, qu'on a dû le revêtir d'une sandale de bronze, pour le préserver d'une détérioration semblable à celle qu'a subie, depuis longtemps déjà, le *Saint Pierre* de la basilique du Vatican.

J'avouerai humblement que la contagion de cette dévotion ne peut m'atteindre, et bien que certain auteur déjà cité m'affirme que le supplice de Savonarole *fit comprendre* à Michel-Ange la religion catholique, le Christ de *la Minerve*, trop semblable au Jupiter tonnant de la Sixtine, et tenant sa croix comme un guerrier planterait sur la brèche son drapeau victorieux (2), n'éveille dans mon âme aucun de ces tendres et douloureux sentiments

(1) Robello, page 160.

(2) « Est-ce un Christ ou un coupe-jarret, qui a l'air d'empoigner

Digitized by Google

que fait naître immanquablement dans le cœur du chrétien la vue du Sauveur crucifié.

Arrêtons-nous quelques instants, au sommet de la nef gauche, pour examiner divers monuments funéraires, parmi lesquels je remarque le tombeau du cardinal Alexandrin, neveu de saint Pie V, mais surtout la tombe de Fra-Angelico, enchâssée verticalement dans le mur, avec sa figure gravée au trait et non point sculptée en relief, comme le prétend Robello. N'oublions pas surtout sa touchante épitaphe :

Non mihi sit laudi, quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam.
Altera nam terris opera exstant, altera cœlo;
Urbs me Joannem flos tulit Etruriæ (1).

Redescendons la nef, non sans visiter la sacristie, moins illustrée par le *Calvaire* d'André Sacchi et le *saint Dominique*, de Bastaro, que par les deux conclaves tenus en ce lieu, l'un pour l'élection d'Eugène IV, en 1431, l'autre, en 1447, pour celle de Nicolas V, cet insigne patron des arts auquel Rome allait bientôt devoir de si pré-

» cette croix, pour faire un mauvais coup ? » demande, au sujet du *Christ* de la Minerve, l'auteur de l'*Arte di vedere nelle belle arti.* (Voyez J. de Maistre, lettres et opuscules, II, pag. 196.)

(1) Qu'on ne me loue point de ce que j'ai peint comme un autre Appelle, mais de ce que j'ai donné tout ce que je gagnais à vos pauvres, ô Jésus-Christ ! J'ai travaillé pour le ciel en même temps que pour la terre. Je m'appelais Jean ; la ville qui est la fleur de la Toscane (Florence) a été ma patrie.

Digitized by Google

cieux embellissements. Puis, voici successivement : la chapelle de saint Dominique, avec le tombeau de Benoît XIII, la chapelle de saint Vincent Ferrier, que je retrouverai, dans quelques jours, splendidement ornée à l'occasion de la fête annuelle du bienheureux titulaire, la chapelle suivante, avec les statues de saint Sébastien et de saint Jean-Baptiste, par Mino da Fiesole, pareillement auteur du monument élevé, vers le bas de la nef, à Francesco Tornabuoni, riche négociant florentin, parent des Médicis. Sa femme était morte, au moment où elle venait de donner le jour à un fils et Verrochio (dit M. de la Gournerie) sut faire exprimer au marbre, avec un rare bonheur, les premières douleurs de l'enfant répondant aux dernières douleurs de la mère.

Rentrons maintenant dans la grande nef, pour jouir une fois encore de l'ensemble imposant que présente à l'œil la somptueuse basilique, avec ses piliers de marbre polis à neuf dans toute leur hauteur, avec sa voûte d'azur constellée d'or et la demi-obscurité mystérieuse, à travers laquelle l'illumination permanente du tombeau de sainte Catherine produit un effet si religieux. J'ai rapidement parcouru et bien sommairement énuméré les nombreuses merveilles de cet antique sanctuaire, l'un des plus riches, des plus splendides, des plus vénérés de la ville sainte; mais le temps me presse aujourd'hui, car il s'agit avant tout de m'assurer un gîte. Plus d'une fois encore je reviendrai prier et rêver dans ces lieux.

L'expérience d'un premier voyage m'a dégoûté à tout

Digitized by Google

jamais de loger dans un hôtel, et d'ailleurs, quand je le voudrais, l'"affluence insolite des étrangers à Rome (on en compte déjà 60,000, me dit-on !) ne me laisserait pas la moindre place dans les *alberghi*, que ma chétive condition sociale peut me permettre d'aborder. Grâce aux bons offices de l'un des chapelains nationaux de Saint-Louis, le pieux abbé Figarella, auquel je suis recommandé par un ami commun, je n'ai plus qu'à transporter mon modeste bagage de l'hôtel de la Minerve à la maison n° 42 de la *via dei cestari*, située à quelques pas de là, dans le voisinage des Thermes d'Agrippa, dont on aperçoit encore des restes dans sa cour. C'est une vraie chambre d'étudiant, perchée un peu haut pour mes jambes bientôt quinquagénaires, et d'une propreté..... romaine (c'est-à-dire quelque peu douteuse); mais, à la guerre comme à la guerre; me voici à Rome, c'est tout ce qu'il me faut, et je suis encore trop heureux de m'y trouver, à ce prix.

Quant au digne abbé M., mon compagnon de pèlerinage, il a élu domicile dans une maison religieuse, voisine du Colisée, loin du bruit qui troublerait ses pieuses méditations, et il demeure convenu entre nous que, séparés topographiquement l'un de l'autre, en temps ordinaire, nous nous associerons pour toutes les courses extrà-muros, comme pour celles qui, à l'intérieur, exigeraient les indications d'un *cicerone*, déjà quelque peu versé dans la pratique des lieux.

Donc, après m'être installé sommairement dans mon nouveau domicile, je dégringole au plus vite mes trois

Digitized by Google

étages et me mets en route, sans plus tarder, pour la grande, l'incomparable basilique du Vatican. L'illustre sanctuaire n'a plus pour moi, sans aucun doute, l'intérêt de la nouveauté, le charme d'une merveille inconnue encore, longtemps désirée et longtemps attendue; je l'ai exploré jadis, de manière à ce que l'ensemble, comme les moindres détails, soient encore présents à ma mémoire, aujourd'hui comme le premier jour. Mais à défaut d'un attrait de curiosité à satisfaire, j'ai du moins un impérieux devoir à remplir, une dette sacrée de reconnaissance à payer au tombeau des saints apôtres, et je ne puis songer à autre chose, avant qu'elle soit préalablement acquittée. Cet empressement devait me porter bonheur, ainsi qu'on le verra bientôt.

A neuf années d'intervalle, je revois Rome telle que je l'avais laissée sous le rapport de l'aspect général des lieux et je retrouve sans peine ma route à travers le dédale de *vie*, de *piazette*, de *vicoli*, qui séparent la place de la Minerve de la rue *Tor di nona*. Je salue tout d'abord, avec un douloureux sentiment, l'église française de *Santa Chiara* (1), qui n'est plus qu'une montagne de débris et de plâtras, depuis le jour à jamais néfaste où elle s'affaissa soudainement sur elle-même, à l'instant où la dernière messe venait à peine d'être achevée. Je rencontre ensuite : *San Eustachio*, l'une des seize diaconies de Rome, bâtie sur le lieu même où le généreux guerrier, déjà signalé par

(1) Appartenant au Séminaire français, dirigé par les Pères du St-Esprit.

Digitized by Google

sa vaillance au siége de Jérusalem, se couvrit d'une gloire nouvelle et impérissable, en confessant, jusqu'à la mort, le nom de Jésus-Christ, avec Theopista, sa femme, Agapet et Théopiste, ses deux fils (1) : l'illustre collége de *la Sapienza*, dont je parlerai plus tard : *Saint-Louis*, que je reviendrai voir bientôt plus en détail : Saint-Antoine *des Portugais*, l'une des églises nationales de Rome, remarquable par la splendide variété des marbres qui la décorent à l'intérieur : l'ancien hôtel *del Orso*, où logea, dit-on, Montaigne, en arrivant à Rome, et qui peu fier, à ce qu'il paraît, des souvenirs d'un pareil hôte, n'a plus guère aujourd'hui d'autres clients que les *vetturini* du voisinage : la petite église de Sainte-Marie *in Posterula*, dans laquelle je remarque les tombeaux de plusieurs nobles Irlandais et une charmante table de communion, figurée par deux anges en marbre blanc, qui soutiennent une admirable draperie de la même matière : enfin le théâtre *Apollo*, la première scène lyrique de Rome, construit sur la place même où se trouvait, il y a deux siècles encore, la prison des malfaiteurs condamnés au dernier supplice.

Quelques instants après, je traversais le pont Saint-Ange, moins préoccupé, je l'avoue, de l'incomparable coupole de Saint-Pierre et du môle d'Adrien que de l'aspect du noble drapeau français, que je vois flotter sur les murs de la citadelle pontificale. Quelle sensation de bonheur se

(1) L'empereur Adrien, renouvelant, en cette occasion, les atrocités du tyran Phalaris, les fit enfermer tous quatre dans un taureau d'airain ardent.

Digitized by Google

répand dans mon âme, à cette vue, surtout en me reportant par les souvenirs à l'aspect offert par ces mêmes lieux, neuf ans plus tôt. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi !* faut-il s'écrier ici encore. Désormais le successeur de Pierre peut paître, au sein de la plus profonde paix, les brebis, les agneaux confiés à ses soins spirituels, et si jamais Pie IX, menacé par quelques nouveaux dangers, devait traverser les *corridori di castello,* pour chercher un refuge à l'ombre du drapeau français, le chef de nos soldats pourrait dire avec une fière assurance, comme jadis un autre commandant militaire, dans une circonstance bien différente, hélas ! « Je rendrai le château Saint-Ange, lorsque saint Michel, dont la statue en couronne le faîte, aura remis lui-même l'épée dans le fourreau. »

Une rencontre non moins agréable qu'inattendue allait bientôt centupler le charme de cette première impression. A l'instant même où je tournais l'angle du pont Saint-Ange, pour entrer dans la longue rue qui aboutit à la place *Rusticucci*, un bataillon du 40e de ligne, revenant de l'exercice, sapeurs et musique en tête, traversait dans toute sa longueur la *via di Borgo nuovo,* avec cette fermeté de pas et cette vigueur d'allures qui n'appartiennent qu'au soldat français. Quelles émotions diverses, pour le début de mon nouveau séjour à Rome ! Mais je ne suis pas encore au terme de mes jouissances de cette journée, et le meilleur, sans contredit, m'est réservé pour en couronner la fin.

Ce n'est plus comme autrefois, je le répète, l'attrait d'une merveille inconnue qui m'appelle aujourd'hui à

Digitized by Google

Saint-Pierre, aussitôt après mon arrivée dans Rome. J'ai visité jadis l'archi-basilique patriarcale, avec une attention religieuse et réfléchie, qui en a gravé dans mon souvenir, jusqu'aux plus minimes détails. J'y remarquerai sans doute quelques embellissements partiels, quelques monuments nouveaux, dont je connais déjà la nature, et qui excitent d'avance mon intérêt au plus haut degré. Mais toutes ces choses trouveront sans peine leur place dans l'emploi de mes journées et un vaste avenir vient de s'ouvrir devant moi. Aujourd'hui, c'est un impérieux devoir qui me conduit, avant tout, à la tombe du prince des apôtres, pour y payer un juste tribut de reconnaissance à l'éternel auteur de tous les dons.

Il y a neuf ans, en effet, que je venais une première fois en ces lieux, conduit moins encore par une légitime curiosité que par le désir de connaître la volonté du Seigneur, dans une grave circonstance qui intéressait mon bonheur dans l'une et l'autre vie. *Domine, quid me vis facere* (1)*? Domine, ut videam* (2)*! Vias tuas, Domine, demonstra mihi : et semitas tuas edoce me* (3). » Telle était la prière que j'adressais au Seigneur, du plus intime de mon âme, au moment où, agenouillé devant le tombeau du pêcheur de Galilée, je sollicitais, par l'intercession des saints apôtres, les lumières et les grâces nécessaires pour me guider dans le choix du genre de vie auquel je devais consacrer le reste de mon existence !

Lassé jusqu'au dégoût dans les voies de la frivolité,

(1) *Act.* IX, 6. — (2) *Luc,* XVIII, 41. — (3) *Ps.* XXIV, 4.

Digitized by Google

cruellement désabusé du monde et de ses fallacieuses promesses, j'éprouvais l'irrésistible besoin d'abjurer enfin la poursuite de brillantes chimères et de consacrer du moins à quelques œuvres utiles devant Dieu les dernières années d'une vie si mal employée jusqu'à ce jour. Un pareil désir est déjà par lui-même une grâce, présage assuré de grâces plus abondantes encore, et j'avais relevé mon front, humilié dans la poussière, emportant de la sainte basilique un pressentiment certain que mes vœux étaient montés jusqu'au Seigneur.

Toutefois, ce n'est point à Rome que la lumière allait se faire dans mon âme. Quelques semaines encore devaient s'écouler après mon retour en France, et au jour fixé par la miséricordieuse providence du Seigneur, un émissaire vraiment céleste, un ange à face humaine, viendrait m'apporter la réponse d'en haut, me montrer la voie dans laquelle seule je pourrais désormais trouver la paix et le salut. Huit années entières se sont écoulées depuis cette époque, huit années aussi rapides qu'une semaine, huit années les meilleures, les plus agréables à la fois, les seules vraiment occupées, vraiment utiles de mon existence déjà bien longue, hélas ! et je viens, tout en bénissant le Seigneur de ses bienfaits, solliciter de sa miséricorde cette persévérance finale, sans laquelle il ne saurait y avoir pour le chrétien ni mérites en ce monde, ni récompense dans l'éternité.

Une heure presque entière s'est écoulée dans ces indicibles émotions, dans ces ineffables joies de l'âme, et je sors de la basilique, après avoir passé une revue rapide et

Digitized by Google

sommaire de ses principales magnificences, que je viendrai bientôt admirer de nouveau, dans un plus grand détail. Six heures viennent de sonner, le soleil achève en ce moment sa brillante carrière, et les soins du corps me rappellent vers la *Trattoria del lepre*, que je suis curieux de revoir, à neuf années d'intervalle. Au moment où j'atteins le pont Saint-Ange, d'où je vais me diriger en droite ligne vers la *via dei condotti*, le bruit des pas d'un cheval, arrivant au grand trot derrière moi, me fait brusquement tourner la tête, et j'aperçois un cavalier de la garde-noble, qui adresse dans le lointain je ne sais quel signal au factionnaire français, placé vers la tête du pont. Immédiatement, celui-ci fait entendre l'appel aux armes, l'officier de service met l'épée à la main, les hommes se précipitent vers le poste, pour y prendre leurs fusils, s'alignent, l'officier en tête, et presque au même moment j'aperçois, à quelques mètres de distance, deux voitures, escortées de cavaliers, lesquelles se dirigent rapidement de notre côté.

Il santo Padre! s'écrient quelques hommes du peuple, en se précipitant à genoux. Je me range en toute hâte contre le mur du château, pour faire de même et, quelques secondes après, la main du vénérable chef de l'Eglise universelle répand, en passant, sur ma tête une bénédiction qui me semble, en ce moment, celle de Pierre, celle de Jésus-Christ lui-même, descendant du ciel pour m'absoudre et me justifier.

Quel heureux début, pour mes nouvelles pérégrinations dans la cité sainte ! et que pourrais-je ajouter, cette fois,

Digitized by Google

à de pareilles impressions? Voici une bonne journée, présage heureux de bien d'autres journées semblables ! Bénissons-en le Seigneur, et demandons-lui surtout, suivant le conseil de l'Apôtre, de ne jamais recevoir en vain ni sa grâce ni ses bienfaits.

Digitized by Google

IX.

Revue sommaire du Forum. — Saint-Clément. — Sainte-Praxède. — Sainte-Pudentienne *et la famille Pudens.*

J'ai terminé la première partie de ces récits par un aveu peu commun, je crois, en pareille matière, par un aveu non moins pénible au cœur qu'à l'amour-propre le moins susceptible, en confessant humblement que j'avais en partie manqué le but de mon premier voyage, et que, après un séjour de six semaines entières à Rome, j'avais quitté la ville sainte, laissant inexplorée par moi la plus grande partie des monuments qui intéressent au plus haut degré l'intelligence et le cœur du chrétien. Cet oubli (disons plutôt, hélas ! cette omission) bien involontaire sans doute, dans son principe, a pesé néanmoins sur mon âme, comme un remords, pendant de longues années, et l'espoir fondé de la réparer quelque jour a pu seul me consoler des pertes douloureuses que m'avait fait subir le défaut de préparation de mon itinéraire, l'ignorance des lieux, par conséquent, et l'insouciance des personnes

Digitized by Google

auxquelles je m'étais adressé, dans maintes circonstances, pour obtenir d'elles quelques utiles indications.

J'en appelle ici à tous ceux qui ont visité Rome chrétienne, avec la véritable intelligence de ses merveilles, avec le désir d'absorber jusqu'à la plus minime parcelle de ce don précieux, eux seuls pourront bien comprendre le serrement de cœur que je dus éprouver, lorsque, peu de temps après mon premier retour en France, recherchant, lisant avec une insatiable avidité tous les ouvrages relatifs à la grande métropole du christianisme, je tombai certain jour, à l'improviste, sur le chapitre où le savant auteur des *Trois Rome* fait une description si pittoresque, si saisissante et si bien sentie de l'auguste et sublime basilique de Saint-Clément. O ciel ! m'écriai-je, dans la douleur de mon âme, il existe à Rome une merveille de ce genre, et je ne l'ai point vue, et j'ai passé vingt fois, cent fois peut-être, devant ses murs, sans que le moindre pressentiment vînt m'avertir de son importance ! Et il y a dans Rome plusieurs merveilles de ce style, de cette époque, dont j'ai lu souvent les noms, sans y prendre garde, autour desquelles j'ai cent fois erré, sans soupçonner quels trésors inestimables, au point de vue de l'art, des souvenirs de la foi et de l'archéologie sacrée, s'étaient ainsi soustraites à mon admiration, s'étaient ainsi dérobées à mon ardente et légitime convoitise !

C'était vraiment à en perdre la tête : c'est ce qui fût arrivé, je crois, si la divine Providence, plaçant miséricordieusement le remède à côté du mal, n'avait utilisé mes

Digitized by Google

fautes à mon profit, en me faisant apprécier du moins la gravité de mes pertes, en m'inspirant une ferme volonté de les réparer quelque jour, et m'en fournissant plus tard, tout à la fois, les moyens et l'opportunité. Le jour est venu, enfin, et voici, après neuf années entières d'une pénible attente, qui centuple pour moi le prix de la grâce obtenue, voici le moment de combler des lacunes dont je rougis à mes propres yeux et d'anéantir tout un passé de funeste mémoire. Saisissons avec empressement cette fortune inespérée, et travaillons, cette fois, de manière à ne plus me préparer dans l'avenir, ni remords, ni regrets.

Le samedi, 4 avril, je suis donc sur pied, dès l'aurore, et profitant avidement du radieux soleil qui resplendit sur la ville aux sept collines, je me dirige en toute hâte vers les régions où j'ai tant d'omissions à réparer. Fort heureusement que la carte des lieux commence à me devenir familière, et que je m'exerce déjà sensiblement à l'art d'abréger les distances, chose fort essentielle pour un pèlerin dans ses excursions à travers les ambages de la sainte cité. Je descends donc directement *la via dei cestari,* je prends à gauche la *via dei Cesarini,* qui me conduit en face du *Gesù*, d'où j'aperçois déjà le Capitole ; je m'arrête un instant à l'*Ara-Cœli,* pour vénérer son mystérieux sanctuaire, puis je descends rapidement le *clivus asyli,* et me voici bientôt dans la *via sacra,* où je ne perdrai certes point mon temps comme Horace,

» Nescio quid meditans nugarum, totus in illis. »

Je ne manque pas d'ouvrage en ce jour, grâce à Dieu;

Digitized by Google

aussi je jette en passant un coup-d'œil rapide sur les travaux qui ont mis récemment à découvert le niveau de l'ancienne voie triomphale, sous l'arc de Septime-Sévère : sur les fouilles exécutées dans le voisinage de la colonne de Phocas, et sur l'intérieur de *Sainte-Marie-Libératrice* (1), autrefois Saint-Sauveur *in lacu*, bâtie, dit-on, sur l'emplacement même où Curtius couronna l'acte de son héroïque dévouement. « Quel rapprochement, observe à ce sujet un docte et pieux auteur, Curtius et les deux grandes victimes de la croix ! Le gouffre du Forum et le gouffre de l'Enfer (2) ! »

Je traverse ensuite *l'arc de Titus*, bien certain de n'y coudoyer aucun juif, car les enfants d'Israël évitent, soigneusement dit-on, ce passage abhorré. Je laisse sur ma droite *l'arc de Constantin* sous lequel je vois défiler, en ce moment, les cavaliers d'une batterie d'artillerie française (autre rapprochement non moins saisissant : le destructeur du paganisme à Rome et les vainqueurs de l'anarchie dans la sainte cité) ! Je néglige aussi, pour le moment, le Colisée, vers lequel me ramènera bientôt une circonstance des plus solennelles, et j'entre dans la *via di San Giovanni Laterano*, où se trouve le monument dont le nom et la pensée troublent si souvent mes rêves, depuis neuf années entières.

Le voici, sans aucun doute, puisque c'est une église,

(1) De la peste et de l'enfer, suivant cette antique inscription qu'on y lit encore : « *Sancta Maria, liberà nos a pœnis inferni et libera nos a peste.* »

(2) E. de la Gournerie. — *Rome chrétienne*, I, pag. 164.

Digitized by Google

et que je n'aperçois pas d'autre église dans toute la longueur de la rue. Mais qui eût pu deviner une basilique douze ou treize fois séculaire derrière cette longue muraille, jaunie par un badigeonnage moderne, percée de trois ou quatre étroites fenêtres et surmontée d'une espèce de clocher de village, devant laquelle j'ai passé, vingt fois et plus, sans y prendre garde, n'y voyant guère autre chose qu'un sanctuaire abandonné, ou tout au plus le modeste oratoire de quelque pieuse confrérie? Mais ici, comme dans bien d'autres lieux semblables, à Rome, *omnis gloria filiæ regis ab intus;* poussons cette petite porte verte, qu'on prendrait facilement pour celle de quelque chétive habitation particulière, et voyons donc un peu ce qu'elle dissimule à mes regards.

Ah! oui, certes, le voilà bien ce merveilleux sanctuaire, dont l'auteur des *Trois Rome* a su me donner une idée si poétique et si vraie tout à la fois, dans cette chaleureuse description que j'ai extraite de son œuvre, et dont je puis apprécier la parfaite exactitude, en présence même des lieux et des objets décrits. Voici tous ces détails, dont l'énumération produisait sur moi jadis, à la simple lecture, une impression de curiosité haletante et d'émotion fébrile, que partagera sans aucun doute le lecteur, ami des antiques souvenirs de la foi.

« Bâtie d'après les règles des constitutions apostoliques, l'église de Saint-Clément présente l'abside (*concha*) ornée plus tard d'une superbe mosaïque (1); le *presbyterium*,

(1) Elle représente Jésus-Christ et les Apôtres, sous la forme d'un

Digitized by Google

formant le chevet, espace semi-circulaire derrière l'autel, destiné à l'évêque et au clergé. Vous y voyez la chaire du pontife, plus élevée que les autres; les siéges des clercs; le ciboire (*ciborium, tegmen, tabernaculum*), tabernacle aérien, soutenu par quatre colonnes; *l'ara*, ou table de marbre servant d'autel; dans cette table, la *confession*, lieu où reposent les reliques des martyrs; devant, les *transennæ*, balustrades de marbre, à jour (1), servant de grilles pour protéger la confession. Dans le chœur (*bema*) les ambons (*ab ambiendo*), d'où l'on annonçait la parole divine; les *lectoria*, d'où se faisait la lecture des livres saints; on en compte trois, tous en marbre. Deux sont tournés vers l'autel: le plus petit, destiné à la lecture de l'épître; le plus élevé, à la lecture de l'évangile. Près de ce dernier est le *candelabrum lapillatum*, c'est-à-dire en marbre, revêtu d'une marqueterie en mosaïque. Le troisième, tourné vers le peuple, servait à lire les prophéties de l'ancien Testament. Des ambons se prêchaient aussi les homélies et les discours adressés aux fidèles. On remarque encore le *pastophorium*, lieu sacré où l'on conservait la sainte Eucharistie, comme l'indiquait saint Paulin; il est à droite et sert aujourd'hui de tabernacle pour les saintes huiles; à gauche était une armoire destinée à renfermer les livres canoniques. Saint-Clément

agneau pascal, entouré de douze brebis. Cette touchante allégorie se retrouve dans plusieurs mosaïques très-anciennes, à St-Cosme et St-Damien, par exemple.

(1) Ou plutôt des plaques de marbre, percées de trous ronds très-rapprochés.

Digitized by Google

présente encore la nef antique (*navis*), et au devant de l'église le portique quadrangulaire, *porticus quadripartitus* (1), etc. »

Quelle merveilleuse réunion de monuments les plus rares et les plus précieux ! Mais ce n'est pas tout, à beaucoup près, et combien de trésors d'un autre genre, dans les pieux souvenirs qui se rattachent à ce sanctuaire incomparable ! les restes sacrés du saint Pontife, troisième successeur de Pierre et l'un des plus illustres confesseurs de la foi de Jésus-Christ ; ceux du sublime évêque d'Antioche, dont le Colisée voisin redit, depuis seize siècles entiers, l'impérissable triomphe. Clément, Ignace, que de gloire dans ces deux seuls noms ! quel lustre immortel pour le pontificat suprême et pour l'épiscopat ! Mais quel autre souvenir peut se rattacher à cette longue inscription, que j'aperçois dans un coin de la basilique, au bas de la nef droite ? Approchons-nous et lisons :

« Dans le portique qui conduit à l'église du bienheureux Clément, il y avait jadis un nommé Servulus (2), que plusieurs d'entre vous ont connu, ainsi que moi, homme pauvre des biens de ce monde, mais riche en mérites, et qu'une longue maladie avait presque anéanti, car il était paralysé, depuis sa première jeunesse, également incapable de se tenir sur son séant, de porter la main à sa bouche et de se coucher sur un autre côté. Sa mère le servait, ainsi que son frère, et toutes les aumônes qu'il

(1) *Les trois Rome*, I, pag. 450.

(2) Saint Servule est honoré par l'Eglise romaine, le 23 décembre.

Digitized by Google

recevait, il les distribuait aux pauvres, par leurs mains. Il ne savait point lire, mais il s'était procuré les saintes Ecritures et demandait qu'on lui en donnât lecture, sans aucune interruption..... Il s'attachait à rendre grâces dans la douleur et à chanter jour et nuit les louanges de Dieu..... Le moment de sa mort étant venu, il invita les pèlerins à se lever et à chanter avec lui des psaumes, en attendant le moment de son passage à une vie meilleure. Tout d'un coup, il interrompit les chants, en poussant un grand cri, accompagné des marques d'un profond saisissement, et dit : Silence ! n'entendez-vous pas ces cantiques de louange, qui retentissent dans le ciel ! Et dans le temps qu'il prêtait l'oreille du cœur à ces chants, qu'il entendait intérieurement, sa sainte âme se dégagea des liens du corps. Mais, à l'instant même où il expirait, il se répandit en ce lieu une odeur si suave, que tous les assistants se sentirent remplis d'un délice inexprimable. Parmi eux se trouvait un de nos moines, qui vit encore aujourd'hui et qui atteste, en versant d'abondantes larmes, que jusqu'au moment où le corps fut déposé dans la terre, leurs narines demeurèrent imprégnées de cette merveilleuse odeur. Telle fut la fin de celui qui avait supporté avec patience les rudes épreuves de cette vie périssable (1). »

Que l'on se figure, s'il se peut, l'effet produit par de semblables paroles, à quelques pas seulement du lieu

(1) Saint Grégoire-le-Grand, — xve homélie, prêchée devant le peuple, dans la basilique de saint Paul, apôtre, le dimanche de la Sexagésime.

Digitized by Google

même où s'accomplit jadis la merveille célébrée par le grand Pontife, dont la vénérable basilique entendit plus d'une fois, sans doute, les solennels accents ! Combien de merveilles en ce genre il me reste encore à contempler dans la cité des martyrs et des saints !

Je quitte bien à regret ce sublime sanctuaire, où je reviendrai plus d'une fois encore évoquer ses antiques souvenirs, au milieu de cette profonde solitude, au milieu de ce mystérieux et auguste silence, qui est l'un des charmes les plus puissants des basiliques romaines, et je dirige, sans plus tarder, mes pas vers deux autres monuments sacrés, dont le nom me rappelle encore bien des oublis et des regrets.

Je laisse de côté, pour aujourd'hui, saint Jean de Latran, la *Santa scala* et Sainte-Croix de Jérusalem, auxquels je dois de si précieux souvenirs et qui recevront bientôt d'ailleurs le tribut de mes nouveaux hommages. Pour cette fois, je me borne à suivre le boulevard extérieur qui relie la Mère des Eglises à sainte Marie-Majeure et qui va me rapprocher de deux sanctuaires, dont le nom s'est associé de tout temps, dans mes regrets, comme dans mes rêves, à celui de l'auguste basilique de saint Clément. Le premier est l'oratoire construit, en l'an 160, par le pape saint Pie Ier, sur l'emplacement des thermes de Novat, frère de Praxède, d'après la prière de celle-ci, et qui, transformé en une église, vers 822, par saint Pascal Ier, sous le vocable de la pieuse vierge elle-même, dut plus tard à saint Charles Borromée, l'un de ses plus illustres titulaires, sa restauration définitive avec les embellisse-

Digitized by Google

ments de toute sorte qu'on y admire encore aujourd'hui.

Ce ne sont point, toutefois, les seize colonnes de granit de la nef principale, ni les quatre colonnes de porphyre du baldaquin, ni les degrés de l'autel, en marbre rouge antique (les plus grands blocs de ce genre connus) non plus que les mosaïques de l'abside, les chapelles Colonna, Olgiati et la célèbre *Flagellation*, de Jules Romain, qui m'attirent présentement en ces lieux. J'y viens, sollicité surtout par le puissant attrait que m'offrent deux monuments sacrés, dont l'un, invisible en temps ordinaire, est, aujourd'hui même, exposé à la vénération des fidèles, grâce à la circonstance exceptionnelle des quarante heures ou de la station quadragésimale. C'est la colonne de la flagellation, rapportée de Jérusalem, en 1223, par le cardinal Jean Colonna, légat du Siège apostolique en Palestine et qui, placée dans une niche latérale, est rendue seule visible par quelques bougies, au milieu de l'obscurité générale, artificiellement produite dans la chapelle. Afin d'obvier à certains inconvénients que la fragilité humaine doit faire prévoir et redouter, en tous lieux, il a été sagement établi que les hommes seuls pénétreraient dans la chapelle, à certains jours, et les femmes, pareillement seules, dans quelques autres solennités.

Ici encore, je trouve l'occasion de constater l'une de ces innombrables bévues traditionnelles qui se sont propagées en tous lieux, grâce à l'ignorance ou à l'incurie des maîtres de l'art. Voyez à saint Pierre *in Montorio*, par exemple, la célèbre *Flagellation*, de Sébastien del Piombo, voyez tous les sujets du même genre, traités par

Digitized by Google

les peintres de tous les temps et de toutes les écoles, vous y trouverez invariablement le Christ lié et appuyé, *dans toute sa hauteur*, contre l'une des colonnes qui soutiennent *l'atrium* du palais de Pilate ; d'où il résulte nécessairement que les verges doivent frapper uniquement sur la partie antérieure des épaules, sans pouvoir atteindre le dos qui se trouve naturellement protégé par le fût. Or, une semblable hypothèse est doublement démentie 1° : par le texte sacré (1), qui affirme positivement que *aucune partie* du corps de l'adorable victime ne restera exempte de coups et de blessures ; 2° par l'aspect de la colonne elle-même, qui *pose* bien inutilement sous les yeux des peintres, depuis six siècles entiers. Cette colonne (comme on l'appelle improprement) n'a guère qu'un mètre au plus de hauteur et présente la forme d'une borne évasée à chacune de ses extremités. Le divin Sauveur n'y était donc point *adossé*, comme on s'obstine à le représenter presque toujours, mais ses mains étaient liées derrière le dos par une corde qui venait ensuite s'enrouler, de haut en bas, autour de ce fût que j'ai décrit. Quel besoin peut-il y avoir de dénaturer une idée aussi simple, et quelles difficultés si grandes présente donc l'exécution d'un pareil sujet?

L'autre monument est le puits dans lequel le pape saint Pascal fit déposer les ossements de 2300 martyrs des deux sexes, dont les corps avaient été recueillis par la pieuse

(1) Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores (*Ps.* 128, 3.), a planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas : vulnus et livor et plaga tumens. (*Isaïe*, I, 6.)

Digitized by Google

fille du sénateur Pudens. Au-dessus de l'orifice entièrement fermé de ce puits s'élève une balustrade octogone, d'un mètre à peine de hauteur, dans le centre de laquelle on voit une petite statue colorée, qui représente Praxède, à genoux, exprimant avec respect dans un vase le sang qui imbibe une éponge qu'elle serre entre les deux mains. Je ne saurais dire l'expression de recueillement religieux et d'angélique piété que l'heureux auteur a su donner à cette ravissante physionomie.

Quelques-uns de mes lecteurs m'ont fait déjà, je ne l'ignore point, le reproche *d'aller un peu vite* dans mes descriptions et d'abréger certains détails dont on est insatiable, en pareille matière. Hélas ! il faut bien le dire : c'est la faute du sujet, beaucoup plus que la mienne propre, car je ne pourrais approfondir un détail qu'au détriment de mille autres, et si je cédais à l'attrait du récit, je courrais le risque d'employer à un seul objet une partie notable du volume où j'ai tant de choses à dire sur tant de sujets divers.

La preuve s'en trouve surabondamment dans le titre seul de ce chapitre et dans le programme de mes pérégrinations de ce jour. Saint-Clément, Sainte-Praxède, Sainte-Pudentienne, quels sujets à traiter pour quiconque a le bonheur de comprendre, de goûter le charme des antiquités chrétiennes, des monuments primitifs de la foi, le charme indicible, surtout, de ces vénérables et solitaires basiliques, contemporaines des premiers âges du christianisme, et dont la majestueuse nudité, la splendide pauvreté, l'harmonieux silence, exaltent l'âme en

Digitized by Google

la transportant dans des régions jusqu'alors inconnues! C'est là, je ne saurais trop le dire, c'est là l'incomparable beauté de Rome chrétienne; c'est là ce qui lui donne un caractère, une existence à part, au milieu de tant de cités justement célèbres, et celui-là seul peut dire avoir *vu* Rome, qui aura goûté au fond du cœur les ineffables sensations que j'indique, me trouvant, hélas! bien impuissant à les exprimer réellement jamais.

L'église de Sainte-Pudentienne complète, en les élevant à leur plus haute intensité, les impressions que le pèlerin vient de recevoir dans la visite des deux sanctuaires précédents. Quels souvenirs, en effet, et quelle histoire que celle de ce temple vénérable entre tous ceux qui font le juste orgueil de la sainte cité! Quelques mots suffiront pour justifier un éloge qui semble tout d'abord excéder les privilèges ordinaires de l'hyperbole. Sur l'emplacement même de l'église dont il s'agit s'élevait jadis la maison de Punicus Pudens, sénateur romain, qui eut l'insigne honneur d'être l'hôte de saint Pierre, pendant les premières années qui suivirent son arrivée à Rome. L'apôtre acquitta splendidement sa dette de reconnaissance, en convertissant à la foi de Jésus-Christ le sénateur lui-même, Priscille sa femme, leur fils Pudens avec Sabinella, femme de celui-ci, Timothée, Novat, Praxède et Pudentienne, enfants de ce dernier « famille heureuse (dit Mgr Gerbet, jusques dans ses noms, qui rappellent des idées de pudeur, de crainte de Dieu, d'antiquité, de renouvellement! » Sanctifiée par le séjour de tant d'hôtes illustres, la maison de Pudens fut changée, dès l'année

Digitized by Google

164, par le pape saint Pie Ier, en un oratoire, auquel succéda plus tard une église qui fut réparée plusieurs fois, à différentes époques, jusqu'au moment où le cardinal Enrico Caetani, l'un de ses titulaires, la fit renouveler entièrement, en 1598.

Telle est l'histoire sommaire d'un monument, dont l'origine et l'inappréciable importance, surtout, exigeraient des pages nombreuses de détails et de réflexions. Ici, malheureusement, comme partout ailleurs, dans le rapide récit de mes impressions, de mes souvenirs de chaque jour, je ne puis que signaler brièvement, en passant, les faits principaux, et indiquer les époques, en renvoyant le lecteur aux sources premières où il pourra compléter ses informations (1). N'eussé-je obtenu d'autre résultat que de procurer un plus grand nombre de lecteurs aux magnifiques ouvrages, dont les titres se rencontrent si fréquemment sous ma plume, j'aurais atteint, j'ose le dire, un but encore bien digne d'envie, j'aurais produit une œuvre digne de l'estime et de la reconnaissance des amis de l'art, comme de celles de tous les gens de bien.

Mais pénétrons dans l'antique sanctuaire, pour y rechercher les vestiges matériels de l'illustre famille Pudens, et les monuments de ses relations intimes avec le Prince des apôtres. Tous ces inappréciables souvenirs se trouvent concentrés dans la nef gauche, qui fit,

(1) Voir entre autres : *Les trois Rome*, I, page 331. *Esquisse de Rome chrétienne*, I, p. 184 et suivantes; *Rome chrétienne*, I, p. 6, 35, 38, etc.

Digitized by Google

dit-on, partie du palais même de Pudens, et dont le pavé en mosaïque irrégulière atteste du moins la plus lointaine antiquité. Allons tout d'abord au fond de cette nef, vénérer la merveille par excellence de ces lieux, l'autel même sur lequel le premier des pontifes chrétiens offrait le sacrifice de la nouvelle alliance : c'est cette planche, placée sous la table de l'autel moderne et que j'aperçois à travers une plaque de verre longue et étroite, qui la dérobe à des attouchements indiscrets, sans la soustraire aux regards du visiteur pieux. Vénérons à deux genoux cette relique incomparable, dont l'authenticité m'est démontrée par une inscription, que je suis heureux d'avoir recueillie : *In hoc altare Sanctus Petrus pro vivis et defunctis, ad augendam fidelium multitudinem, corpus et sanguinem Domini offerebat* (1).

Noublions pas, dans cette même nef, un monument non moins précieux, le puits dans lequel, suivant une tradition des plus certaines, Pudentienne déposait les corps des saints martyrs, dont 3,000 furent ainsi recueillis par ses soins. J'ajouterai peu d'intérêt à ce souvenir, en signalant à l'attention des amis de l'art la charmante grille en fer battu, du 13e siècle, qui sert à fermer l'orifice de ce puits. Pas un seul de mes lecteurs, peut-être, n'y penserait, dans un moment pareil, et c'est beaucoup plus tard que mon attention personnelle fut éveillée à ce sujet.

(1) C'est sur cet autel que saint Pierre offrait le corps et le sang du Seigneur pour les vivants et pour les morts, afin d'accroître le nombre des fidèles.

Digitized by Google

Quels souvenirs accumulés dans cet étroit espace, et que m'importent, après cela, le groupe, en marbre, de Giacomo della Porta, représentant Jésus-Christ qui donne les clefs à Pierre la mosaïque de l'abside, bien que estimée par Poussin l'une des meilleures de l'ancienne école, et même les marbres et les statues de la splendide chapelle Caetani? La question d'art s'atténue jusqu'au néant, dans un lieu semblable, où toutes les facultés de l'âme sont absorbées par les grandes pensées, par les illustres souvenirs de la foi. C'est ici la demeure primitive du premier des pontifes de la loi nouvelle, du vicaire immédiat de Jésus-Christ, de celui-là même qui reçut directement de son maître l'investiture du suprême sacerdoce et les clefs du royaume des cieux. C'est ici le lieu où Pierre consacra Lin et Clet, ses premiers successeurs; où il régénéra par les eaux du baptême plusieurs milliers d'infidèles que ses prédications avaient arrachés au culte des faux dieux; c'est ici le lieu même où s'est formé le noyau primitif de l'Eglise romaine, où les fidèles ont commencé à se réunir pour entendre la parole de vie et participer aux augustes mystères du culte révélé par l'Homme-Dieu : c'est ici, en un mot, c'est bien ici le berceau réel du christianisme (1)!

Maintenant, je le demande encore au lecteur capable

(1) Sainte-Pudentienne est l'une des églises cardinalices de Rome, qui a pour titulaire actuel l'illustre Nicolas Wiseman, archevêque de Westminster. Il faut espérer que le pieux et savant prélat saura s'inspirer des souvenirs de la famille Pudens, pour nous donner quelque jour une nouvelle légende digne de faire suite à *Fabiola*.

Digitized by Google

de comprendre et d'apprécier les beautés essentielles, incomparables, de la grande métropole des chrétiens, est-ce avoir *vu* Rome que d'avoir visité précipitamment, dans quinze jours ou trois semaines au plus, que l'on daigne accorder à la ville sainte, une douzaine d'églises, renommées en tous lieux par leurs beautés d'architecture ou d'ornementation, une demi-douzaine de galeries publiques ou particulières; d'avoir parcouru les allées de *Monte Pincio,* pendant quelque sérénade militaire, examiné le Colisée, au clair de la lune; d'avoir grimpé au sommet de trois ou quatre clochers, pour jouir de certains points de vue, dont chacun parle en Europe, etc., etc. Hélas ! non ; c'est avoir feuilleté tout au plus la table des matières, ou le sommaire d'un important ouvrage ; c'est en avoir lu tout juste assez pour tout confondre, tout embrouiller dans ses souvenirs, pour ignorer même le premier mot des choses dont on parle et se mettre en état d'en déraisonner pitoyablement le reste de sa vie.

Digitized by Google

X.

Le dimanche des Rameaux. — *L'office à* Saint-Pierre. — Saint-Louis-des-Français. — *La journée aux rencontres.* — *Le restaurant* Lepri.

Je n'ai fait, le jour même de mon arrivée, qu'une pure visite de politesse à la grande basilique Vaticane, me réservant de renouveler connaissance plus amplement avec elle, à première occasion, de contempler une fois encore ses merveilles et de constater en même temps, les changements, les embellissements de tout genre qu'elle a pu recevoir, depuis le jour où je la quittai pour la dernière fois. Les solennités de la grande semaine vont me fournir tout naturellement l'occasion désirée pour une semblable exploration.

Le dimanche des Rameaux, donc, de très-bonne heure, je me retrouve à Saint-Pierre, et après avoir satisfait au précepte du jour, je commence à parcourir lentement l'auguste basilique, pour passer en revue ses beautés principales et récapituler, en présence des objets eux-mêmes, les impressions toujours aussi vives que j'ai reçues et conservées, dès ma première visite à ce saint lieu.

Digitized by Google

Rien d'essentiel n'a changé, depuis neuf ans, dans l'aspect général de l'édifice, non plus que dans les objets de détail et dans l'opinion que je m'en étais formée tout d'abord. Je me retrouve aussi impassible que jamais, par exemple, devant la *Pietà* de Michel-Ange, et je ne puis m'empêcher d'établir un rapprochement entre ce groupe glacial, à mon avis (1), et l'œuvre si pathétique dont l'une des paroisses de ma ville natale a été dotée par le ciseau de Luc Breton (2). L'idée seule d'un pareil rapprochement pourra sembler le blasphème d'un ignare aux aigles de la critique; mais je suis certain d'avance que les âmes simples et pieuses seront ici, comme ailleurs, entièrement de mon avis.

Voici quelque chose d'entièrement nouveau pour moi, parmi tous ces monuments funéraires que j'ai déjà si souvent admirés, à une autre époque. C'est le tombeau de

(1) Cette opinion n'est point isolée, à beaucoup près. Voici, par exemple, dans quels termes Milizia apprécie le groupe dont il s'agit : « La Vierge de la Compassion est réellement un prodige. Une vierge qui n'a pas dix-huit ans, portant sur ses genoux un Christ mort, qui en a trente-trois, et sans avoir l'air de s'en apercevoir; petits pieds, petites mains, petit minois, avec des épaules et une taille de blanchisseuse, un bras déboîté, par-dessus le marché. C'est vraiment un groupe de prodiges ! » (*Arte di vedere nelle belle arti*, Genova, 1786, in-8°.)

(2) Luc-François Breton, membre associé de l'Institut, né à Besançon, en 1731, mort dans cette ville en 1800, travailla quelque temps à Rome, comme pensionnaire de l'école française. C'est à lui que l'on doit aussi les deux anges adorateurs en marbre, placés sur l'autel de la cathédrale de Besançon, et les deux statues en pierre (la Justice et la Force), que l'on voit dans la cour de l'hôtel de Ville de la même cité.

Digitized by Google

Grégoire XVI, récemment terminé par le sculpteur Luigi Amici, de Iesi (1), et élevé à la mémoire du prédécesseur de Pie IX par les soins des cardinaux qui lui durent leur entrée dans le sacré Collége (il en reste aujourd'hui 25, à peu près). Suivant l'usage adopté généralement pour les monuments de ce genre, la statue en pied du pontife est accompagnée de deux figures emblématiques, qui sont ici le *Temps* et la *Prudence ;* le bas-relief du soubassement, allusif à l'œuvre de la Propagation de la foi, représente divers sujets appartenant aux peuplades barbares ou infidèles, gagnées dans ces derniers temps à l'Evangile, et qui viennent présenter leurs hommages au suprême Pasteur.

On ne saurait se le dissimuler, la sculpture et la statuaire sont en pleine décadence, à Rome, comme dans le reste de l'Italie, et je n'aurai que trop l'occasion de m'en convaincre, dans le cours de mes visites aux divers sanctuaires de la grande cité.

Mais c'est sous la coupole que m'attend le plus précieux, le plus splendide, le plus merveilleux monument que ces lieux aient vu s'élever depuis ma dernière visite, et qu'ils verront bien certainement s'élever jamais. Celui-ci ne possède en lui-même aucune valeur matérielle ou artistique, et pourtant il a plus de prix aux yeux du voyageur chrétien que tous les chefs-d'œuvre réunis qui peuplent l'immense sanctuaire, dernier effort de l'art et du génie.

(1) Ancien élève de l'hospice Saint-Michel, ainsi que les deux célèbres graveurs de notre époque, Mercurii et Calamatta.

Digitized by Google

Je veux parler de cette simple plaque en marbre blanc, placée sous la statue de saint François d'Assise (l'avant-dernière, du côté gauche, entre les deux autels), et sur laquelle je lis ce peu de mots, destinés à éterniser la mémoire de la plus auguste, de la plus sublime cérémonie dont les murs du sanctuaire puissent jamais avoir le spectacle, jusqu'à la consommation des temps :

PIUS IX, *Pontifex maximus, in hâc patriarchali Basilicâ, die* VIII *decembris* MDCCCLIV, *dogmaticam definitionem* CONCEPTIONIS IMMACULATÆ DEIPARÆ VIRGINIS MARIÆ, *inter sacra solemnia pronuntiavit, totiusque orbis catholici desideria explevit* (1).

En face, sous la statue de saint Dominique et à droite, en suivant, j'aperçois trois autres plaques de marbre, sur lesquelles se lisent les noms à jamais illustres des Cardinaux et des Evêques de toutes les parties du monde catholique, accourus dans la ville Sainte, à la voix du pasteur suprême, pour prendre part au glorieux triomphe de la Mère de Dieu. Ces prélats sont au nombre de 205 : 6 cardinaux-évêques ; 45 cardinaux-prêtres ; 11 cardinaux-diacres ; 42 archevêques et 101 évêques, dont 3 élus. Quel indicible bonheur, quelle gloire impérissable pour les prélats qui voient leurs noms inscrits dans cet immortel catalogue ! quel honneur surhumain d'avoir été admis à préparer le nouveau triomphe de la Reine des cieux, à y

(1) Pie IX, souverain Pontife, dans cette basilique patriarcale, le 8 décembre 1854, a prononcé la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge Mère de Dieu, comblant ainsi l'attente et les vœux du monde catholique tout entier.

Digitized by Google

contribuer par son suffrage! quel juste sujet d'une pieuse et sainte envie pour les évêques des âges futurs lorsque, dans leurs pèlerinages obligatoires au tombeau des saints Apôtres, ils retrouveront tracés en caractères indestructibles, sur les murs de l'illustre basilique, les noms de ceux d'entre leurs prédécesseurs à qui la divine Providence accorda jadis l'honneur incomparable de prendre part à l'acte le plus solennel que l'Eglise universelle ait accompli, depuis le jour à jamais mémorable (1) où elle proclama la maternité divine de Marie, en anathématisant les blasphèmes de Nestorius!

Une autre jouissance, bien vive également et plus personnelle, en quelque sorte, m'était réservée dans cette visite à l'insigne métropole du monde catholique : c'est la vue, nouvelle encore pour moi, du tronc monumental, destiné à recueillir les aumônes des pèlerins de toutes les nations du monde, pour l'œuvre de la *Propagation de la foi*, et placé, par une ingénieuse et délicate pensée, au pied du pilier même que surmonte la statue de saint Vincent-de-Paul. On se sent doublement heureux d'être catholique et français, en présence de ce monument qui semble associer dans un commun triomphe une œuvre exclusivement française par son origine, et l'incomparable saint qui est la gloire la plus pure, la gloire par excellence du nom français.

Au milieu de toutes ces réflexions l'heure s'avance, et bientôt les harmonieux accents de la chapelle pontificale

(1) Le concile d'Ephèse, en 431.

Digitized by Google

annoncent l'entrée de l'auguste cortége qui accompagne le chef visible de l'Eglise, venant présider en personne les touchantes et sublimes cérémonies du jour. Déjà, dans le cours de la quinzaine précédente, les *San Pietrini* ont travaillé sans relâche à la décoration spéciale que le sanctuaire de la basilique reçoit pour les fêtes de la grande semaine, comme aussi à l'érection des tribunes réservées aux princes séculiers, aux ambassadeurs des puissances chrétiennes et aux étrangers de distinction. Mais, ici, je trouverai les temps bien changés et je suis loin de m'en plaindre, assurément, quoique la chose tourne par le fait à mon préjudice. Neuf ans plus tôt, les commotions politiques dont l'Europe entière subissait alors les désastreux effets, avaient éloigné de Rome la foule qui s'y porte chaque année à l'époque des grandes cérémonies pascales, et laissé, par conséquent, un facile accès aux pèlerins qui, comme moi, dépourvus de toute recommandation, dénués de toute importance personnelle, ne sauraient trouver une place commode, en de pareilles solennités, que par l'effet de quelque hasard providentiel, ou bien au prix de démarches et de précautions assujétissantes, dont peu de gens sont capables en ce monde, et moi le tout premier.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, les circonstances ne sont plus les mêmes, à beaucoup près. L'ordre matériel est rétabli, depuis longtemps déjà, dans l'Europe entière, et avec la sécurité générale on a vu renaître cet empressement qui, chaque année, à la même époque, fait affluer tant de voyageurs de tous les pays vers la terre du soleil

Digitized by Google

et des arts. On évalue, ai-je dit, à 60,000 au moins, les étrangers qui se pressent à Rome, en ce moment, et dans ce nombre plusieurs centaines de mortels, privilégiés par leur naissance, leur position sociale, ou les recommandations dont ils sont pourvus, ont envahi, jusqu'à la dernière place, les vastes tribunes dressées entre l'autel de la *Chaire de saint Pierre* et celui qui s'élève au dessus de la *Confession*. Tout l'espace demeuré libre sur le sol, au devant des tribunes, est inondé de bonne heure par des flots de spectateurs de moindre importance, mais tous uniformément vêtus du costume complètement noir, sans lequel nul ne peut être admis aux cérémonies présidées par le Pontife-Roi (1).

A la vue d'une affluence (disons le mot : d'une *cohue*) semblable je bénis du fond de mon cœur l'heureuse chance dont j'ai joui, neuf ans plus tôt, lorsque, grâce au petit nombre d'étrangers venus à Rome pour les fêtes pascales de cette lamentable année, j'ai pu, sans le moindre effort, tant à la chapelle Sixtine qu'à la basilique Vaticane, trouver une place commode pour suivre, dans leurs moindres détails, les imposantes cérémonies des jours saints. C'est avec un grand plaisir, sans doute, que j'aurais profité de la chance peu commune qui m'a conduit deux fois à Rome à l'époque des fêtes de Pâques, et que j'aurais joui, une

(1) Les cérémonies du dimanche des Rameaux eurent lieu longtemps dans les chapelles des palais apostoliques; naguère encore elles se faisaient à la Sixtine. Ce fut le pape Grégoire XVI qui régla que désormais elles se feraient dans la basilique de Saint-Pierre. Les instantes prières des étrangers que les cérémonies de la semaine sainte attirent en foule à Rome, lui firent prendre, dit-on, cette décision.

Digitized by Google

fois encore, d'un spectacle unique au monde, sous tous les rapports; mais l'attrait de l'inconnu n'est plus là, pour me donner cette énergie désespérée dont j'aurais besoin, pour affronter les obstacles de tout genre qui hérissent aujourd'hui les abords du sanctuaire. Je me contenterai donc de recevoir la bénédiction du saint Père, à son entrée dans la basilique, puis je tâcherai de saisir, dans le lointain, ce que je pourrai de l'ensemble des cérémonies, jusqu'au moment où la fatigue de l'esprit et du corps me contraindra de quitter définitivement ces lieux.

Une résolution pareille est sage, impérieusement obligatoire et je ne craindrai point de la recommander constamment aux pèlerins ou aux obscurs touristes qui arrivent à Rome, sans *protections*, sans *recommandations* dans aucun genre. Je parlerai plus loin de celles que le hasard peut offrir et de leur utile efficacité, dans certains cas.

Cependant, l'heure de l'office est arrivée. Le Pape, descendu de ses appartements par un escalier intérieur, entre dans la basilique par une porte qui se trouve à gauche de l'autel, dans la chapelle du Saint-Sacrement et se rend d'abord à la chapelle de la *Pietà*, transformée pour la circonstance en un magnifique vestiaire, où il est attendu par tous les cardinaux réunis. Là, revêtant les ornements sacrés et les insignes de sa juridiction suprême, il monte sur la *Sedia gestatoria*, s'avance à travers la grande nef, accompagné de son royal cortége et va recevoir sur le *trône de tierce* l'obédience du sacré Col-

Digitized by Google

lége, dont chaque membre vient successivement lui baiser la main, recouverte du pluvial.

Pour demeurer fidèle à la profession de principes que j'ai faite, au début de ces récits, et pour n'avoir jamais à rougir de moi-même en face d'un lecteur à qui je désire inspirer la plus entière confiance, je dois avouer que cette partie de la cérémonie, avec la procession des palmes, est la seule chose que j'aie vue de mes propres yeux, parmi les détails de la *funzione* de ce jour. Cependant, afin de ne pas laisser trop incomplet un récit qui est de nature à stimuler vivement la curiosité de ceux qui pourraient parcourir ces pages, qu'il me soit permis d'emprunter les détails essentiels de la cérémonie à certain ouvrage que j'ai cité ailleurs, à propos de la grande solennité pascale, et dont j'ai pu constater *de visu* l'exactitude scrupuleuse, dans tout ce qu'il dit à ce sujet. Je vais donc laisser parler, dès ce moment, l'auteur lui-même :

« Les palmes qui servent à la cérémonie viennent de *San Remo*, petit pays de la rivière de Gênes, et sont fournies par la famille Bresca, qui en a obtenu le privilége exclusif, depuis le temps du pape Sixte V (1). Ces palmes sont artistement ouvragées par les religieuses Camaldules (2), particulièrement celle destinée au souverain Pontife et les sept pour l'autel.

» La bénédiction achevée, le souverain Pontife s'assied,

(1) Suit le récit d'un fait historique trop connu pour le reproduire ici.

(2) Au couvent de Saint-Antoine, près de Sainte-Marie-Majeure.

Digitized by Google

un clerc de la chambre lui pose le *grémial* sur les genoux, et aussitôt les divers membres du cortége se présentent pour recevoir la palme. Les cardinaux, en la recevant, baisent la palme elle-même, la main et le genou droit du Pape. Les patriarches, les archevêques, les évêques baisent la palme et le genou. Les étrangers, admis par billet du prélat-majordome, baisent la palme et le pied seulement.

» Pendant la distribution, les chantres entonnent l'antienne : *Pueri Hebræorum, portantes ramos*, musique de Palestrina et *Pueri Hebræorum vestimenta*, à quatre voix (1) de Thomas-Louis de la Vittoria d'Avila. — Au sortir de la *fonction*, le camérier secret, secrétaire des ambassades, va porter des palmes aux souverains et princes du sang royal, qui se trouvent alors à Rome.

» Quand le sous-diacre a pris la croix pontificale, ornée d'une palme, le premier cardinal-diacre se tourne vers le peuple et dit : *Procedamus in pace*. Le chœur répond. *In nomine Christi. Amen.* La chapelle chante : *Cum appropinquaret*, et la procession se met en marche.

» Le pape, la mitre en tête et la palme à la main gauche, est porté sur la *Sedia gestatoria* par les douze *Sediarii*.

» A certaine époque, fort éloignée de nous, la bénédiction des palmes se faisait dans la petite église de *Santa Maria in Turis* (2), d'où l'on venait processionnellement

(1) Publié par le journal *La Maîtrise*, dans son nº du 15 avril 1858.

(2) Elle n'existe plus, ou du moins elle aura changé de nom.

Digitized by Google

à Saint-Pierre ; et un usage à jamais regrettable de cette procession consistait à porter triomphalement sur un brancard le texte des divins Evangiles, comme représentant la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ triomphant.

» La Passion, suivant saint Matthieu, est chantée par trois prêtres, dont le premier (*ténor*) fait la partie de l'historien. Le second (*contralto*) fait la partie appelée *ancilla*. Le troisième (*basse*) fait la partie du Christ. La chapelle fait la partie de *la plèbe*. Cette quatrième fut composée par Thomas-Louis d'Avila, contemporain de Palestrina, en 1585.

» Le Pape et les cardinaux écoutent la Passion debout et leur palme à la main.

» Aux paroles : *Emisit spiritum*, on fléchit le genou. Autrefois on se prosternait entièrement et on baisait la terre, comme l'usage en subsiste encore en France (1).

» Après le *Credo*, on chante le *Stabat Mater*, de Palestrina, à huit voix, et après l'élévation le *Benedictus*, à six voix, de Baini.

» A la fin de la messe, le cardinal célébrant publie une indulgence de trente ans. Le pape est reporté ensuite à la chapelle de la *Pietà*, avec le même cérémonial qu'à son entrée : Là il descend de *la Sedia*, quitte les habits sa-

(1) Voilà un usage vraiment digne de regrets, et l'on ne peut s'expliquer le motif qui l'a fait disparaître de la liturgie romaine, à moins que ce ne soit la saleté du pavé des églises de Rome, tellement couvert de crachats (car le peuple romain est, je crois, le plus grand cracheur du monde), qu'on ne sait vraiment où mettre le genou en terre, à certains jours et en certains lieux.

Digitized by Google

crés et remonte dans ses appartements par la chapelle du Saint-Sacrement (1). »

Telle est en substance le programme de *la fête des Palmes*, et chacun pourra se figurer sans peine, d'après la longueur habituelle de l'office du jour, même dans les simples églises paroissiales de notre pays, ce que doit être une cérémonie de ce genre, dans la basilique de Saint-Pierre, avec la lenteur solennelle qui préside aux moindres détails et la complication d'un cérémonial auquel la présence de l'auguste chef de l'Eglise et celle du sacré Collége impriment nécessairement un caractère exceptionnel de grandeur et de majesté. On en jugera par ce simple fait que, au moment où je sortais de la basilique, dans laquelle je venais de passer déjà trois heures entières, la procession, qui est l'une des premières cérémonies de l'office du jour, commençait seulement à se mettre en marche dans la grande nef! il était alors onze heures du matin, et vers une heure après midi, l'immense édifice était encore peuplé de spectateurs, qui avaient dû stationner sur leurs jambes cinq ou six heures consécutives. Tel est (sans préjudice d'une foule de tribulations en tout genre) le prix auquel il faut payer ordinairement, à Rome, le plaisir d'assister aux célèbres cérémonies qui attirent, chaque année, dans la ville sainte des milliers de visiteurs, de toutes les parties du monde connu.

Avant de quitter ce sujet, j'oserai formuler une humble

(1) *Manuel des cérémonies qui ont lieu pendant la semaine sainte au Vatican*, d'après les ouvrages de Mazzinelli, Cancellieri, etc. (Rome, imprimerie Tibérine, 1856).

Digitized by Google

observation à l'adresse de certains écrivains qui, dans le récit qu'ils nous font des cérémonies de la grande semaine à Rome, déploient parfois un enthousiasme quelque peu voisin de la naïveté. C'est quelque chose de très-édifiant, de très-touchant, sans aucun doute, que la cérémonie du *Mandatum*, par exemple (comme on l'appelle dans la liturgie romaine), autrement du lavement des pieds par le souverain Pontife, en personne, dans l'après-midi du jeudi-saint. Mais l'exemple donné par le divin Sauveur lui-même rend parfaitement intelligible, ce semble, un trait d'abnégation, qui doit coûter peu de chose au disciple, en définitive, surtout quand il pense à son maître, dans un pareil moment (1). En outre, il ne s'agit point ici de grossiers, d'ignorants et sordides pêcheurs, mais de clercs et même de prêtres, c'est-à-dire d'hommes intelligents et instruits, revêtus d'un caractère tellement auguste et suréminent, que les rois eux-mêmes s'honorent en lui rendant hommage, d'un caractère qui ne s'incline que devant la plénitude du sacerdoce, commune au Pape avec les simples évêques, et devant la juridiction sans limites qui n'appartient qu'à lui.

(1) « Comprenez-vous bien ce que je viens de vous faire? En me parlant, vous me dites : Maître et Seigneur, et vous dites bien? car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-même aux autres ce que je vous ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis : le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Si vous comprenez ceci, vous serez heureux en le faisant. » (*St.-Jean*, XIII, v. 12 à 17.)

Digitized by Google

Autre observation sur le même sujet. Je ne comprends pas trop ce que l'édification publique peut gagner à certains détails sur lequel ces mêmes chroniqueurs s'étendent avec une complaisance visible, racontant, par exemple, comment dans la cérémonie du *Mandatum*, on attache à la ceinture du pape un grémial de *batiste, tout garni de dentelle* (1) ; comment, dans telle ou telle autre cérémonie tel ou tel ornement pontifical est resplendissant d'or et de pierreries, etc. Toutes ces choses, sans doute, ont leur raison d'être, et Dieu me préserve de songer à en faire ici la moindre critique ; mais est-ce bien sur de semblables détails qu'il convient d'insister (dans ce temps surtout) lorsqu'on se propose de fortifier chez ses lecteurs l'affection pour les choses saintes et le respect de l'autorité?

Dans l'après-midi de ce même jour, j'allais m'asseoir parmi les habitués de notre église nationale, que j'avais adoptée pour ma paroisse, pendant la durée de mon séjour à Rome. Rien n'est changé là, depuis 1848, sous le rapport des œuvres de l'art, mais les monuments relatifs à notre histoire se sont accrus de quelques objets, dont la vue pénètre mon âme tout à la fois d'une émotion douloureuse et du sentiment de la plus légitime fierté. Je veux parler de ces larges dalles tumulaires, enchâssées dans le pavé de l'église, et sur lesquelles je lis avec saisissement les noms de quelques-uns des français, morts au siége de Rome, en 1849.

(1) « Ainsi *semblable* (ajoute naïvement l'auteur) au divin Sauveur, dont il est dit dans l'Evangile, qu'il se *ceignit d'un linge* (en batiste, sans doute!) le vicaire de J.-C. monte sur l'estrade, etc. »

Digitized by Google

. . . . . Terque quaterque beati,
Queis ante ora *ducum*, Romæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere !

Nobles martyrs de la plus sainte des causes, ils sont là réunis, sans distinction de dignités ni de grades, tels que la mort les choisit au jour glorieux du combat. Chaque régiment a son inscription séparée, pieux souvenir de ceux qui ont survécu et sur laquelle on lit les noms des chefs et ceux des soldats, associés dans la gloire, comme ils le furent dans les périls et le trépas. Combien je regrette de n'avoir point songé alors à retenir ces noms, promis à une double immortalité, et de ne pouvoir ici les mentionner tous !

Gesta Dei per Francos ! Voilà un nouvel anneau qui s'ajoute à cette brillante chaîne, commencée par Pépin-le-Bref et Charlemagne, si fâcheusement interrompue, à plusieurs époques de douloureuse mémoire, et que notre siècle aura la gloire de renouer pour l'accroître encore de nombreux anneaux, si les froides combinaisons de la politique ne viennent pas l'interrompre ou la briser encore une fois (1).

Cette journée du 5 avril 1857 devait être pour moi féconde en émotions de divers genres et particulièrement signalée, surtout, par les rencontres les plus agréables comme les moins prévues. J'étais allé, après l'office du matin, renouveler connaissance, au *Gesù*, avec l'excellent

(1) Ces lignes s'écrivaient dans les premiers jours de l'année 1859. Les pressentiments qu'elles expriment n'ont été que trop tôt justifiés par de tristes événements qu'il est inutile de rappeler ici.

Digitized by Google

Père de Villefort; j'avais retrouvé à Saint-Louis, dans le Père Chervaux, prédicateur de la station du Carême, un ami de jeunesse, perdu de vue, depuis de longues années, et je venais de faire, à l'église même, la connaissance de l'une des illustrations de mon pays natal, l'excellent Mgr. Bastide, prélat domestique du saint Père et aumônier en chef de l'hôpital militaire français. Parvenu à la fin d'une journée entièrement consacrée aux jouissances du cœur et de la foi, je venais de me sentir rappelé à des soins plus vulgaires, à des idées plus terrestres, et je me trouvais (pour tout dire) assis, depuis quelques instants seulement, à l'une des tables de la *trattoria Lepri*, au milieu d'un personnel qui me rappelait, sauf quelques exceptions bien caractérisées, les impressions de mon premier voyage, lorsque je vois entrer à l'improviste, qui?..... l'illustre héros du salon de 1847, ni plus ni moins, l'auteur de cette *Cléopâtre* qui occupa, pendant un an, l'Europe entière, l'auteur d'une foule d'énergiques ou gracieuses productions connues et admirées de tous,

CLESINGER, puisqu'il faut l'appeler par son nom!

Mais un sujet pareil réclame évidemment, à tous égards, les honneurs d'un chapitre exprès.

Digitized by Google

IX.

Aspect général de Rome en 1857. — *Saint-Sylvestre* in capite. — *Saint-Claude* des Bourguignons. — *L'hôpital français de* Saint-André *et son aumônier*. — *Une sérénade au* Corso.

Je suis à Rome, depuis quatre jours, et dans mon empressement à combler les lacunes de mes études précédentes, dans la crainte aussi de voir le temps me faire défaut pour cette œuvre de réparation, j'ai couru tout d'abord aux points les plus éloignés, m'inquiétant fort peu de ce que je laissais au centre de la ville, et certain d'avoir toujours bien assez de temps pour explorer consciencieusement des lieux qui ne sauraient m'échapper cette fois. Mais voici qu'un pieux mandat à remplir, une visite d'action de grâces à faire à l'un des sanctuaires de l'intérieur, pour le compte d'un ami, me ramène bientôt des extrémités vers le centre et appelle ainsi mon attention, dès le début, sur certains objets que mes prévisions avaient relégués tout d'abord au deuxième plan.

Quel heureux changement, quelle transformation totale s'est opérée, depuis neuf ans, dans l'aspect général de

Digitized by Google

Rome, et combien de fois déjà j'ai remercié Dieu, combien de fois encore je bénirai sa providence de m'avoir donné cette douce compensation de mes déceptions, de mes amertumes d'une autre époque ! Plus de cette agitation fébrile, au sein de la population, plus de cette inquiétude trépidante, plus de cette soif puérile et insatiable de bruit, de nouvelles, d'émotions violentes, qui semblaient devenus jadis l'état normal des esprits, dans la sainte cité; plus de ces cercles formés en plein air autour de quelque tribun de carrefour; plus de conciliabules politiques dans les lieux publics de réunion, sans parler de ces infâmes conventicules, de ces antres ténébreux de l'enfer, où s'organisait la révolte, où se forgeaient la calomnie et l'outrage contre Pie IX et ses serviteurs demeurés fidèles, où se préparaient le meurtre et le pillage, où l'on *répétait*, la veille même de son exécution, l'exécrable assassinat de Rossi (1). Plus de ces obscurs émissaires, de ces sourds agitateurs que l'on rencontrait partout, actifs et infatigables comme le génie du mal; plus de ces agents officiels de la propagande révolutionnaire, déshonneur du pays qui les vit naître et fléau de celui qu'ils avaient entrepris de régénérer; plus de ces sots enthousiastes, aussi nuisibles à la bonne cause, par leur faiblesse et leur crédulité, que les méchants par leur ruse et leur perfidie. On sent circu-

(1) On sait que dans la nuit du 14 au 15 novembre 1848, la veille même de l'ouverture des chambres législatives, dans un réduit voisin du théâtre Capranica, les conjurés tirèrent au sort le nom de celui d'entr'eux qui porterait le coup mortel à l'infortuné ministre de Pie IX, et que l'assassin désigné fit sur un cadavre l'essai du poignard qui devait lui trancher l'artère-carotide.

Digitized by Google

ler dans l'air un souffle de vie et de liberté, les figures sont épanouies, radieuses; chacun semble respirer à pleine poitrine, sans inquiétude pour le jour présent, sans alarmes pour le lendemain. La grande famille romaine est heureuse du retour de son chef, et le noble drapeau de la France, qui flotte dans les murs de l'illustre cité, lui garantit que son repos ne sera plus troublé désormais.

Quelle différence, aussi, dans le nombre des hôtes accourus, cette année, à ses brillantes fêtes! En 1848, il n'était pas un royaume de l'Europe qui n'eût ressenti le contre-coup de la catastrophe terrible qui venait de renverser le trône français. Le sol tremblait, de toutes parts, et nul ne pouvait songer à déserter sa propre patrie, dans ce moment de crise universelle, pour se trouver le témoin (la victime peut-être) des bouleversements qui menaçaient les peuples voisins. Quelques rares Français qui avaient, ainsi que moi, quitté le sol natal, avant l'explosion du volcan démocratique, et quelques-uns de ces touristes étrangers, qui représentent par spécimens isolés presque chacune des nations européennes aux solennités de la grande semaine, tel était à peu près l'ensemble des visiteurs de la ville éternelle; pour les fêtes de Pâques, en cette année de funeste mémoire. Mais aujourd'hui le règne d'Astrée semble revenu dans ces poétiques régions; la présence de l'auguste chef de l'Eglise au sein de sa métropole est un gage infaillible de paix, de félicité générale et la France veille, l'arme au bras, pour la défense du successeur de Pierre, comme pour la sécurité de tous. Je pourrais dire, même, qu'il y a, cette fois, excès dans le

Digitized by Google

bien, sous certain rapport ; en effet, soixante mille étrangers ont envahi, cette année, la ville sainte ; ils sont sans cesse en mouvement sur tous les points à la fois, comme les habitants affairés d'une immense fourmilière, et cette exubérance de vie qui me réjouit le cœur, à certains égards, fatigue un peu mon œil, mon oreille surtout ; aussi, me tarde-t-il bientôt que les derniers lampions éteints deviennent le signal du départ pour toutes ces bandes cosmopolites. Enfin, prenons patience; dans quelques jours je serai libre et le sol de Rome va de nouveau m'appartenir tout entier.

En attendant, allons visiter quelques-uns de ces sanctuaires qui échappèrent jadis à mes investigations mal dirigées, et commençons par deux d'entre eux, qui intéressent plus particulièrement la légitime curiosité d'un pèlerin franc-comtois. Le premier est l'antique église de Saint-Sylvestre *in capite*, l'un des titres cardinalices de Rome, devenu depuis quelques années déjà l'apanage du vénérable cardinal Mathieu, le premier pasteur du diocèse qui m'a vu naître. Cette circonstance suffirait, à défaut de toute autre, pour exciter mon intérêt au plus haut degré ; mais l'antique sanctuaire se recommande puissamment déjà par lui-même, et par ses illustres souvenirs. Bâtie, en effet, dit-on, vers l'année 261, mais existant bien certainement dès le 7e siècle, l'église de Saint-Sylvestre fut reconstruite, au milieu du siècle suivant, par le pape saint Paul Ier, qui comprit dans les bâtiments nouveaux sa propre maison paternelle, l'orna de marbres, de mosaïques et lui adjoignit en outre un monastère.

Digitized by Google

Le trésor le plus précieux, toutefois, dont le saint Pontife l'enrichit, fut l'ensemble des reliques sacrées qu'il y fit transporter, et parmi lesquelles on vénère particulièrement la *Sainte Face*, ou très-ancienne effigie de Notre-Seigneur; le chef de saint Jean-Baptiste (d'où vient au sanctuaire (1) son surnom distinctif); les corps des papes saint Etienne, saint Sylvestre et saint Antère. Quelques siècles plus tard, elle devait accroître son pieux trésor d'une partie du vêtement (le capuchon) du bienheureux patriarche des Franciscains. Demeurée dans l'abandon, pendant un assez long espace de temps, elle fut enfin relevée de ses ruines, en 1286, et restaurée une dernière fois, en 1690, par l'architecte Giovanni de'Rossi.

N'oublions pas ici un lamentable souvenir, qui se rattache à l'histoire du vénérable sanctuaire. « Le 23 avril 790 (dit un auteur de nos jours, fécond en précieux documents sur la ville sainte) au moment où la litanie (procession) stationnale se rendait de Saint-Laurent *in Lucinâ* à Saint-Georges *in Velabro*, deux officiers du palais, Paschal et Campule, parents du pape Adrien, se jettent sur Léon III, avec des gens armés, le renversent, déchirent ses vêtements, et s'efforcent de lui arracher les yeux et la langue. Le peuple qui suivait la procession se disperse, et les assassins, voyant le pontife sans mouvement et sans voix, se retirent eux-mêmes; mais Paschal et Campule reviennent bientôt à la charge; ils traînent Léon

(1) L'église de Saint-Sylvestre appartient à l'un des couvents que les Clarisses (ou *povere donne*) possèdent à Rome.

Digitized by Google

dans l'église de Saint-Sylvestre *in capite*, qui était proche, et là, au pied de l'autel, ils font ruisseler son sang sous leurs coups : puis, craignant encore qu'il ne voie, craignant qu'il ne parle, ils s'acharnent contre les organes du malheureux pontife.

» Léon III, qui recouvra miraculeusement la voix et la parole, fut rétabli sur le trône par Charlemagne, lors du voyage de ce prince à Rome, en l'an 800. » (1)

Ce n'est point sans dessein que je rappelle ici ces lamentables souvenirs. Dans le temps même où je visite les lieux qui en furent le théâtre, un illustre et saint pontife est lui-même, en de lointains climats, conspué, déchiré, et traîné dans la fange par des enfants sans entrailles, par des sujets révoltés, qui dissimulent sous les plus spécieux dehors leur esprit d'orgueil et d'indiscipline. *Inimicos ejus induam confusione.* La vérité ne tardera pas à se faire jour, et le vénérable prélat verra ses obscurs ennemis recueillir eux-mêmes la honte et la confusion qu'ils voulaient accumuler sur sa tête. Attendons avec confiance le moment marqué par la justice de Dieu !

L'église de Saint-Claude *des Bourguignons* se lie d'une manière plus directe et plus consolante surtout, aux antiques souvenirs de mon pays natal. Cédée, en 1644, par le pape Innocent X, à un curé franc-comtois, que la misère des temps avait contraint de s'expatrier, avec 500 de ses paroissiens (2), elle fut annexée plus tard à un

(1) E. de la Gournerie. — *Rome chrétienne*, I, p. 210.

(2) Voir l'*Histoire des diocèses de Besançon et de Saint-Claude*, par l'abbé Richard, II, pag. 311.

Digitized by Google

hospice, fondé, dit-on, par François Henry, bourguignon de naissance, en faveur des pèlerins ses compatriotes, qu'attiraient à Rome le jubilé ou le désir de visiter les sanctuaires de la ville éternelle, et qui recevaient là une hospitalité gratuite, pendant trois jours et trois nuits. En outre, un des chapelains attachés à la desservance de l'église était chargé, aux termes mêmes du règlement, « de conduire les pèlerins à la visite des différents sanctuaires, de leur en expliquer l'histoire et de leur en nommer les reliques. L'hospice et l'hôpital n'existent plus désormais et le clergé de *Saint-Louis-des-Français* a dû se retirer des occupations extérieures du ministère, pour acquitter en paix les obligations des autres fondations pieuses qui lui sont restées (1). »

Le souvenir de l'hospice de *Saint-Claude* me rappelle une naïve anecdote, qui me réjouissait beaucoup aux jours de mon enfance. Les chroniques bisontines rapportent que certain *Bousbot* (c'est-à-dire un habitant du quartier situé sur la rive droite du Doubs, un *Trasteverino*, dans l'espèce) étant venu à Rome, à l'occasion du jubilé, se trouvait à l'hospice de *Saint-Claude*, lorsque le saint Père vint servir à table, par humilité, les pèlerins qui s'y étaient réunis. Le Pontife, dans sa pieuse tournée, s'arrête près du *Bousbot*, met quelque chose dans son assiette, puis lui frappant amicalement sur l'épaule : « *Magnate, magnate*, (dit-il) *signor Borgo-*

(1) Barbier de Montault. — *L'Année liturgique à Rome* (Introduction).

Digitized by Google

gnone (1). » Sur quoi le digne citoyen d'Arènes ou de Battant, se retournant vers son auguste interlocuteur, et soulevant à demi son bonnet, d'un air souriant et charmé de tant d'affabilité : « *Hé, hé, grand machi, vous été bin bon ; i mainget prou, monsieu lou pape* (2). »

Quiconque a vu le jour sur les bords du Doubs admettra, sans hésiter, cette anecdote, qu'il trouvera parfaitement caractéristique de nos vieilles mœurs locales et qui se voit imprimée je pense, aujourd'hui, pour la première fois.

Maintenant, parlons un peu de l'église, fort jolie rotonde, embellie d'un portail au-dessus duquel je remarque deux statues, dont l'une, représentant saint André, est l'œuvre de Luc-François Breton, mon compatriote. Au dessous se lit cette inscription : « *Comitatus Burgundiæ sanctis Andreæ apostolo et Claudio episcopo natio dicavit.* — MDCCXIX. — Notons, en passant, que, dans la langue des romains modernes le nom de *Bourgogne* désigne indistinctement le duché, dont Dijon fut la capitale et le comté qui eut Besançon pour siége de son gouvernement. Delà, entre autres conséquences, le surnom de *Borgognone* (Bourguignon), donné aux deux peintres Jacques Courtois et Guillaume, son frère, tous deux originaires de Saint-Hippolyte, dans le département du Doubs.

Assez pauvre, du reste, en œuvres d'art, *Saint-Claude*

(1) Mangez, mangez, monsieur le bourguignon.

(2) Hé, hé, grand merci, vous êtes bien bon. Je mange assez, *monsieur le pape.*

Digitized by Google

attire surtout mon attention par les objets qui se rattachent au souvenir de la patrie absente. C'est ainsi que je remarque sur l'autel de gauche une copie très-bien exécutée par Troy, l'un des directeurs de l'académie de France, de la *Résurrection*, de Carle Vanloo, qui décore la belle chapelle du Saint-Suaire, dans la cathédrale de Besançon. C'est ainsi encore, que j'observe sur quelques pierres tumulaires les noms de plusieurs Franc-Comtois, distingués à divers titres, entre autres Joseph Briot, de Belleherbe, mort en 1781, et Pierre-Etienne Monnot, d'Orchamps-Venne, sculpteur et architecte, décédé en 1733, auteur de divers travaux parmi lesquels on peut citer avec éloge les statues de saint Pierre et de saint Paul, à Saint-Jean-de-Latran, et les deux bas-reliefs qui décorent l'autel de Saint-Joseph, à *Sainte-Marie-de-la-Victoire*.

Ajoutons que l'église de *Saint-Claude*, quoique appartenant à la France, est actuellement desservie par une congrégation de prêtres polonais, auxquels a été concédée la jouissance de la maison annexée. Cette circonstance explique l'origine de plusieurs tombes, que j'aperçois sur le pavé du sanctuaire et qui portent les noms de quelques nobles familles slaves, entre autres de celle d'un digne et vénérable personnage, dont j'aurai l'occasion de parler bientôt.

En sortant de *Saint-Claude*, je me dirigeais vers un établissement d'un autre genre, entièrement romain par son origine, par sa destination primitive et l'usage d'une longue suite d'années, mais qui est devenu français, depuis 1849, et presque franc-comtois par l'incessante acti-

Digitized by Google

vité, comme par le dévouement et le zèle infatigable de l'un de mes compatriotes, qui en est l'âme et la vie. Je veux parler de la vaste maison de Saint-André *à Monte-Cavallo,* jadis noviciat des jésuites, qui en occupent aujourd'hui encore une partie notable, et devenue, par suite de l'occupation française, un hôpital pour les soldats de la garnison que nous entretenons dans ce pays. Toutefois, le désir de voir cet établissement n'est point le motif principal de ma visite, et celle-ci s'adresse plus particulièrement à l'aumônier de l'hospice, Mgr. Bastide, auquel son dévouement héroïque, dans les circonstances les plus difficiles, a mérité une double distinction, de la part du chef de l'Etat, qui lui a décerné l'étoile des braves, et de la part de Pie IX lui-même, qui l'a spontanément admis au nombre des prélats de sa maison. Impossible de rencontrer un caractère plus franc, un cœur plus généreux, une humeur plus égale, une physionomie plus avenante que celle de ce digne aumônier, vraiment doué par la Providence de toutes les qualités les plus propres au succès de sa noble et difficile mission. Aussi, puis-je remarquer sans peine combien il est chéri autant que vénéré de ceux qui l'entourent, et je compterai bientôt au nombre des plus heureux incidents de mon voyage, comme de ma vie entière, la circonstance imprévue qui m'a mis en rapport avec lui, pour la première fois, il y a quelques jours seulement.

Ma visite de ce jour n'est pas longue, mais j'obtiens la permission de la réitérer fréquemment, et dans mes nombreux entretiens avec le digne prélat je trouverai tout à la

Digitized by Google

fois des sujets d'édification profonde, les distractions les plus agréables, en même temps que les renseignements les plus certains sur une foule d'objets qu'un étranger, même bien intentionné, peut être exposé à juger d'une manière inexacte et superficielle.

Deux sensations un peu différentes, quoique provenant d'une source commune, m'attendaient encore vers la fin de cette journée. Le soir, à huit heures, j'assistais pour la première fois à la retraite militaire, sur la *place Colonne*, et je dois convenir que mon amour-propre national souffrait cruellement de la mauvaise qualité des clairons des 25e et 40e de ligne (instruments et instrumentistes compris) en présence du peuple romain, dont l'oreille superbe se révolte instinctivement contre le moindre son douteux. Les Gaulois de Brennus n'étaient pas plus mal équipés, sans aucun doute, en l'an 363 de Rome ; les Goths et les Vandales n'avaient pas pis, quelques siècles plus tard, et de semblables trompettes eussent pu, même sans l'intervention de la main divine, renverser, je crois, jadis les murailles de Jéricho !

Quelques instants plus tard, je trouvais une compensation plus que suffisante dans une magnifique sérénade, que l'excellente musique du 40e donnait, dans la cour de l'hôtel de l'ambassade moscovite, à l'impératrice-douairière de Russie, nouvellement arrivée. Quels souvenirs! quels rapprochements et quels contrastes imprévus! La veuve de l'implacable Nicolas, gardée dans son palais par des grenadiers français, qui s'élancèrent peut-être, il y a quelques mois, à l'assaut de Sébastopol, car plusieurs

Digitized by Google

d'entr'eux portent sur leur poitrine la médaille de Crimée; les ennemis d'hier, devenus aujourd'hui des amis qui sauraient mourir, s'il le fallait, pour la défense du noble dépôt confié à leur sollicitude! Puisse-t-il nous être donné de voir, dans un prochain avenir, l'accomplissement de l'heureux présage que ces faits semblent porter avec eux! Puissions-nous bientôt nous écrier avec le Prophète royal, dans un transport universel d'enthousiasme, de bonheur et de reconnaissance : « *Videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram : auferens bella usque ad fines terræ* (1)! »

(1) *Ps.* XLV, 9, 10.
Encore un heureux présage bien promptement et bien douloureusement démenti!

Digitized by Google

XII.

Le jeudi-saint. — Le défilé des troupes. — Une visite au Musée du Vatican. — La chapelle Sixtine et les forestieri.

Ainsi que je l'ai dit plus d'une fois déjà, l'affluence insolite des étrangers à Rome, en cette année 1857, rend inabordable à un obscur pèlerin l'accès des sanctuaires où s'accomplissent les *funzioni* pontificales de la grande semaine. J'ai donc pris, dès dimanche dernier, le parti de ne point m'opiniâtrer à des tentatives nécessairement infructueuses, de ne point user mes forces physiques et morales dans une lutte désespérée, et, laissant la foule se disputer l'accès de la chapelle Sixtine, dans laquelle peuvent seuls pénétrer quelques rares élus, je ne dirigerai mes pas vers la basilique Vaticane qu'aux jours où elle célébrera des solennités également accessibles à tous.

En conséquence, après une station de quelques instants dans l'église *delle Stimmate*, ma plus proche voisine, où j'admire, en passant, la *Flagellation*, de Benefiale, la *Vergine col Bambino*, de Sébastien Conca, le *Saint-François d'Assise*, de Trevisani, je me dirige par le chemin des écoliers vers la *piazza Rusticucci*, où je me

Digitized by Google

propose d'arriver pour le moment de la bénédiction papale qui doit terminer solennellement la messe du jeudi-saint. Chemin faisant, dans le trajet du *Corso* au pont Saint-Ange, certaines commissions me conduisent chez le signor Ferrucci, agent d'affaires ecclésiastiques, rue *Monte-Brianzo*, et tout en parlant avec lui d'une foule de gens et de choses de notre connaissance mutuelle, je recueille de sa bouche un renseignement dont j'étais alors bien loin de soupçonner toute l'importance. Il m'apprend, en effet, que, dans l'après-midi du jeudi-saint, le musée du Vatican est ouvert à tous indistinctement, Romains et étrangers, *citadini* et *contadini*, militaires et bourgeois, et que la foule qui s'y presse, à pareil jour, n'est pas la moindre curiosité de ce lieu si curieux déjà par lui-même, sous le double rapport des beautés de la nature et de l'art.

Cependant, j'oublie les instants dans l'agréable conversation du signor Ferrucci et les oublie si bien, même, que le canon du fort Saint-Ange, tonnant dans le lointain, au moment où je vais prendre congé de l'aimable cicerone, m'annonce la fin d'une cérémonie à laquelle je m'étais promis d'assister pourtant d'un bout à l'autre. Grâce à Dieu, le mal n'est pas sans remède ; dimanche prochain, j'aurai ma revanche, dans des conditions bien autrement solennelles, et puisque l'affaire est manquée, pour aujourd'hui, contentons-nous d'assister au défilé des troupes qui va terminer bientôt la cérémonie. En attendant, comme j'ai quelques instants devant moi, allons visiter au fond de la maison ce magnifique jardin, dont j'aperçois la

Digitized by Google

grille de fer, doublée jusqu'aux deux tiers de sa hauteur d'une porte en bois, qui ne permet de voir que la cime des arbres espacés dans les allées.

Cospetto ! comme on dit à Rome, quelle singulière surprise et quel trompe-l'œil ingénieux ! Ce que j'ai pris, depuis la rue, depuis la cour même de la maison, pour la porte d'un vaste jardin, d'un parc même, n'est autre chose que la grille d'un balcon, s'ouvrant sur le Tibre, qui coule directement au-dessous, et les arbres, dont j'aperçois le sommet, couronnent un monticule qui s'élève dans la campagne, à trois ou quatre milles de là ! Voilà un spécimen entre autres des beautés *vulgaires* de Rome, je veux dire de ces magnificences que la nature et l'art y ont prodiguées à l'envi, jusque dans les lieux les moins visités par les touristes, jusque dans les recoins les plus obscurs et les plus infréquentés.

Cependant, je continue ma route vers la basilique Vaticane, et, à peine ai-je traversé le pont Saint-Ange, que j'aperçois, à quelques pas seulement, la première colonne des troupes qui, revenant en ce moment, de défiler sous les yeux du Saint-Père, sont en marche pour regagner leurs casernements respectifs. Rangeons-nous à l'entrée de l'une des ruelles voisines, pour examiner ces différents corps, leurs costumes actuels et les modifications de toute nature qu'ils ont subies, depuis l'époque où je les vis pour la première fois. Vraiment leur attitude est aujourd'hui méconnaissable, et constate sans peine (toute prévention nationale à part) les merveilleux effets du contact français sur ces soldats du pape, dont le nom seul était jadis une

Digitized by Google

amère ironie, pour ne pas dire même une sanglante injure.

Examinons-les tous, à mesure qu'ils passent devant moi. Voici d'abord la gendarmerie à cheval, superbe troupe, qui ne compte pas moins de 2,000 hommes, dit-on, et dont la grande tenue actuelle rappelle, à certains égards, celle des grenadiers à cheval de la garde royale française, sous le gouvernement de la Restauration. Voici les dragons, au casque à cimier de cuivre, sans chenille ni panache, et presque en tout semblables à nos cavaliers de la même arme, sauf la nuance du vert, qui est celle de nos chasseurs à cheval, le revers amarante, l'épaulette blanche et le pantalon gris, à bandes écarlates. C'est un corps magnifique, dans lequel officiers et soldats, tous d'une stature au-dessus de la moyenne, ont vraiment les allures et la tenue du cavalier français.

Vient ensuite l'infanterie, dont l'uniforme rappelle exactement celui de la nôtre, sauf quelques légères variantes dans les couleurs distinctives, dans la forme, la nuance des pompons, et dont l'origine exotique est indiquée par ces deux lettres R. E. (*reggimenti esteri*) qui se lisent sur les schakos et les boutons. Les *bersaglieri* ont la même destination, la même organisation, les mêmes allures que nos chasseurs à pied, avec lesquels on les confondrait peut-être, sans leur collet et leurs parements vert-clair, comme aussi la forme de leur sabre-baïonnette, dont la poignée rappelle celle du glaive des anciens Romains.

Voici maintenant nos troupes, composées de deux bataillons par régiment du 25e et du 40e de ligne, avec leurs

Digitized by Google

drapeaux et leurs musiques; une compagnie du génie, deux batteries d'artillerie à cheval, et les 25 ou 30 gendarmes qui représentent la force publique, au sein de notre garnison. Tout cela réuni forme un ensemble imposant et rassurant tout à la fois; aussi je suis bien tranquille sur les destinées de la ville éternelle, et la capitale des Etats du *Roi mon Père* (1) est suffisamment gardée pour le moment. Il est vrai que les attaques de vive force ne sont pas les plus à redouter aujourd'hui de la part des ennemis du trône pontifical, qui sont ceux de l'ordre public, de la société, de Dieu lui-même; il est une autre guerre non moins dangereuse, guerre sourde et perfide, dans laquelle ils sont passés maîtres, de vieille date, et je ne tarderai pas beaucoup à les voir à l'œuvre, sous ce rapport.

Cependant le défilé s'achève, la foule ordinairement peu compacte, à pareil jour, s'écoule assez promptement, et rien ne m'empêche plus de gagner la *piazza Rusticucci*, pour me diriger de là vers les célèbres galeries, en m'abritant contre le soleil sous le portique semi-circulaire de Bernini. Je traverse rapidement le *cortile* de saint Damase, le *primo loggiato* des *stanze* de Raphaël, et me rends directement au *corridojo delle lapidi*, qui forme l'entrée principale de cette incomparable collection.

Le signor Ferrucci ne m'a certes point trompé. Quel singulier coup-d'œil et quelle animation bruyante ont succédé au calme, au silence profond qui règnent en ces

(1) Ce mot, vraiment délicieux d'esprit et de cœur, est de M. Louis Veuillot.

Digitized by Google

lieux, aux jours ordinaires, lorsque les immenses travées n'ont d'autre population que quelques rares visiteurs, perdus dans l'ombre et absorbés dans l'admiration des chefs-d'œuvre, ou dans les réflexions que cette vue leur inspire! Aussi ma visite de ce jour me laissera-t-elle des impressions bien différentes de celles que j'y recueillais à une autre époque. Ce qui me frappe aujourd'hui, en effet, ce n'est plus l'incalculable quantité de chefs-d'œuvre en tout genre, accumulés dans un prétendu palais qui est à lui seul une ville entière; ce n'est pas la magnificence des interminables galeries, des innombrables salles où sont disposés dans l'ordre le plus savant, le plus artistement gradué, le plus attrayant pour l'œil, des trésors de peinture, de sculpture et d'antiquités en tout genre, que l'or du monde entier ne saurait payer. Tout cela m'est connu, déjà de vieille date, et je constate avec une vive satisfaction, que je n'ai rien omis d'important, que je n'ai rien oublié surtout de ce qui m'avait plus particulièrement impressionné dans mes précédentes explorations.

Mais ce qui est entièrement nouveau pour moi, dans la circonstance actuelle, c'est la vue du public dont les galeries sont encombrées exceptionnellement aujourd'hui. Toutes les classes de la société, toutes les nations du monde plus ou moins civilisé sont représentées, je crois, par de nombreux individus, dans une foule de plusieurs milliers de personnes qui circulent sans désordre à travers les interminables allées de ce labyrinthe de marbre, qu'on nomme le palais du Vatican. Ambassadeurs de toutes les puissances européennes, avec leur cortége officiel; gardes-

Digitized by Google

nobles pontificaux ; officiers français, de l'armée de terre et de mer ; officiers anglais, russes, hongrois, autrichiens, espagnols, etc., chacun dans leur plus splendide uniforme, se croisant, se mêlant incessamment avec des prélats, des prêtres de toutes les régions de la catholicité, avec des religieux de tous les ordres connus, avec des femmes dans tous les costumes du monde chrétien, le tout s'enchevêtrant, se combinant à l'infini, comme la verroterie d'un immense kaléidoscope : tel est le spectacle unique au monde, je crois, auquel je me trouve mêlé, pendant trois heures entières, c'est-à-dire à peu près le temps qu'il faut pour faire le tour des galeries, en marchant toujours et en s'arrêtant à peine quelques rares fois, pour examiner de plus près certains objets.

Une chose me plaît encore plus que tout le reste dans ce *Longchamps* d'un nouveau genre, c'est la merveilleuse intelligence avec laquelle l'itinéraire des promeneurs est tracé dans ce dédale d'escaliers, de salles et de cabinets. Une fois engagés dans la première galerie, les visiteurs n'ont plus qu'à marcher toujours tout droit devant eux, sans revenir jamais sur leurs pas (ce qui est rigoureusement interdit en ce jour), sans se préoccuper du chemin, qui leur est indiqué du geste, à la sortie de chaque salle, par des gardiens spéciaux placés là pour prévenir toute méprise, et surtout pour empêcher ces retours, ces chocs en sens inverse, si dangereux et si fréquents dans nos foules françaises ; puis, cette longue promenade aboutit finalement à la chapelle *Pauline*, où le Saint-Sacrement se trouve exposé, depuis l'office du matin, au milieu d'une

Digitized by Google

illumination dont la grandiose magnificence défie toute description. C'est le royal architecte du portique de Saint-Pierre et d'une partie de la basilique Vaticane elle-même. C'est Bernini qui a dessiné, dit-on, le programme de cette décoration pyrotechnique; ce simple détail rend évidemment superflu tout commentaire et tout éloge.

La chapelle *Pauline* se trouve, comme on sait, sur le même plan que la célèbre *Sixtine*, dans laquelle ont lieu, matin et soir, toutes les cérémonies de la grande semaine, depuis les ténèbres du mercredi-saint jusqu'à la messe du samedi de la même semaine, inclusivement. Au moment où j'arrive sur ce palier, vers les trois heures de l'après-midi seulement, un rassemblement déjà très-considérable est formé devant la porte de la chapelle, qui ne doit pourtant s'ouvrir que trois heures plus tard! Cette précaution n'est pas de trop, sans doute, dans les circonstances actuelles, pour les touristes ou les pèlerins dont le nom ou la condition sociale n'ont point marqué d'avance la place dans les tribunes, ou sur les sièges réservés; mais quel singulier *plaisir* que celui qui doit s'acheter au prix d'une pareille attente, d'abord, sans préjudice des luttes incessantes à soutenir dans l'intérieur, pour conserver sa place, pour maintenir une position péniblement conquise, et combien je bénis encore plus, à cette vue, la chance favorable qui m'a permis jadis de jouir, presque sans fatigue et sans peine, de toutes les merveilles offertes pendant ces jours de fête aux visiteurs de la sainte cité! Plus d'une fois encore d'ici à quelques semaines, j'aurai l'occasion d'apprécier ce bienfait doublement providentiel.

Digitized by Google

XIII.

Le vendredi-saint. — Sainte-Croix de Jérusalem. — *La* Scala sancta. — *Le chemin de la Croix, au Colisée.* — *Un plagiat de P. J. Proudhon.*

Bien différent du touriste qui recherche, en toute occasion, la multitude, l'animation des lieux, les grands spectacles de la civilisation et les vives émotions qu'ils procurent, le pèlerin se plaît, aux jours surtout de la grande semaine, dans les sanctuaires peu fréquentés par la foule, où il peut, avec une plus grande liberté d'esprit, suivre le détail des sublimes cérémonies de l'Eglise et s'identifier avec les pieux sentiments qu'elles ont pour but d'exciter dans le cœur du chrétien. C'est donc sans regret que je renonce aux pompeux offices de la chapelle Sixtine, accessible seulement à un petit nombre de privilégiés, ou de curieux *à tout prix*, et je vais dans la magnifique église du *Gesù* chercher, sous un appareil plus simple, quoique bien majestueux encore, les émotions que je ne puis songer à me procurer en d'autres lieux.

Impossible, en effet, de mieux réussir, sous ce rap-

Digitized by Google

port, que dans les chapelles ou oratoires desservis par les Pères de la Compagnie de Jésus. Soins religieux des moindres détails matériels, par esprit de foi; zèle pour le lustre de la maison de Dieu, jusque dans les serviteurs eux-mêmes; profonde piété des officiants, dont la physionomie trahit les émotions les plus intimes; profond recueillement des ministres inférieurs, dont les habitudes invétérées de prière et d'obéissance se révèlent par leurs moindres mouvements; gravité du chant, splendeur des ornements, majesté des cérémonies, tout en un mot se réunit pour impressionner au plus haut degré l'imagination, pour animer la foi, pour fortifier l'espérance, et pour vivifier la piété du chrétien. Si l'on joint à cela les vastes proportions du *Gesù*, ses richesses intérieures d'architecture, de sculpture, de peinture, de décorations en tout genre, le nombre des ministres employés dans les cérémonies, on concevra qu'un pareil pis-aller soit encore bien acceptable et, partout ailleurs qu'à Rome, sans aucun doute, l'église qui offre une réunion de beautés pareilles, verrait affluer dans son enceinte devenue trop étroite, les curieux, comme les fidèles, s'y précipitant à flots pressés.

Il est à Rome un autre sanctuaire, dont le nom se lie nécessairement aux mystères que l'Eglise célèbre le vendredi-saint et qui, pour ce motif seul, à défaut des inestimables trésors qu'il possède, mériterait déjà la visite de tout chrétien, présent à pareil jour dans la sainte cité. J'ai nommé l'illustre et vénérable basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, vers laquelle je me dirige, à la sortie de l'office, en descendant le *clivus asyli*, en suivant la

Digitized by Google

Voie sacrée, dans toute sa longueur, et laissant sur la droite le Colisée, vers lequel je reviendrai, dans quelques instants; mais avant de pénétrer dans le temple édifié par la pieuse Hélène, arrêtons-nous (c'est bien le cas aujourd'hui) dans l'auguste sanctuaire qui renferme l'un des plus précieux monuments des humiliations et des souffrances du divin Rédempteur de l'humanité.

On a compris déjà qu'il s'agit de la *Scala sancta*, ou rampe composée de vingt-huit degrés, apportés de Jérusalem par sainte Hélène et que Jésus-Christ monta et descendit plusieurs fois, dans le palais de Pilate, pendant le cours de sa douloureuse passion. Deux des marches portaient alors encore, dit-on, des traces visibles du sang répandu par l'innocente victime des péchés du genre humain. Ajoutons aux détails donnés dans la première partie de ces *souvenirs* que la *Scala sancta*, érigée, sous le pontificat de Sixte-Quint, dans le lieu qu'elle occupe présentement, y fut transportée processionnellement et placée de haut en bas, c'est-à-dire en commençant par les degrés supérieurs, de telle manière que les ouvriers ne fussent jamais obligés de mettre le pied sur aucune des marches, pour poser le degré suivant.

Ma visite de ce jour au vénérable sanctuaire que j'ai vu souvent déjà, que je verrai bien souvent encore, ne m'offre aucune particularité de nature à lui assigner une place à part dans mes souvenirs. J'y trouve, comme d'habitude, quelques rares fidèles des deux sexes, visiblement pénétrés de l'acte qu'ils vont accomplir; j'y vois quelques curieux étrangers, qui sont venus jouir du

Digitized by Google

spectacle offert par la *superstition* des pèlerins ; qui montent par quelqu'une des quatre rampes latérales (1), jettent, en passant, un coup-d'œil distrait à travers les barreaux croisés du *Sancta sanctorum*, redescendent par quelque autre des rampes parallèles, et s'en retournent comme ils sont venus, après avoir examiné quelques instants, dans le vestibule, le *Baiser de Judas*, par Jacometti. — Ce beau groupe, en marbre blanc, qui n'existait point lors de mon premier voyage, attend encore un groupe parallèle, destiné à lui servir de pendant, sur le côté gauche du saint escalier.

Au moment où j'allais redescendre par l'une des rampes de ce même côté, j'aperçois attaché à la voûte un *ex-voto* d'une espèce assez peu commune assurément, et dont la vue intéresse tout d'abord vivement ma curiosité. C'est un instrument musical en cuivre, de la famille des *saxophones*, qui est suspendu, à une certaine hauteur, directement au-dessus de l'ouverture grillée du *Sancta sanctorum*. Désireux de savoir à quelle circonstance peu commune, à quel fait miraculeux, sans aucun doute, pourrait se rattacher ce gage visible de reconnaissance envers la protection divine, j'arrête au passage un des gardiens du sanctuaire, un Frère Passioniste, et je le prie de vouloir bien me narrer l'historique d'un pareil memento. Le bon religieux me raconte en peu de mots la touchante aventure d'un jeune artiste, délivré en ce lieu, par la prière, d'une épouvantable tentation de suicide, conséquence des

(1) Celle du milieu ne se monte qu'à genoux.

Digitized by Google

plus amères déceptions du cœur, et qui, après avoir acquitté sa dette de reconnaissance, en suspendant aux voûtes du sanctuaire l'instrument de son art, le trophée de sa victoire sur l'esprit du mal, s'était consacré lui-même entièrement au service de Dieu, dans l'ordre fondé par le bienheureux Paul de la Croix.

Non est abbreviata manus Domini! — J'aurai bientôt à raconter une vocation non moins singulière, un nouveau miracle de la bonté, de la miséricorde divines, miracle qui s'est produit en plus d'un lieu, dans le cours de ces dernières années, miracle qui s'accomplit chaque année, chaque jour, à chaque heure peut-être, quelque part, sans persuader aucun incrédule, sans convertir aucun pécheur, tant est vraie, tant sera toujours vraie cette redoutable parole : « *Si Moysen et Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent!* »

En sortant du vénérable sanctuaire, harcelé sur chacun de ses degrés extérieurs par une de ces troupes de mendiants que la sévère mais juste ordonnance de Léon XII a consignés à la porte du saint lieu, je me dirige vers la basilique Sessorienne, dans l'espoir d'y trouver exposés à la vénération publique, en ce jour solennel entre tous, quelques-uns des précieux objets que possède son incomparable trésor (1); mais j'arrive trop tard, pour l'ostension qui en a été faite, dans la matinée même, et je n'aperçois d'autre signe en rapport avec les mystères du jour qu'un immense crucifix de bois, étendu sur un mauvais tapis, au sommet

(1) Voir leur détail, au chapitre XLIV.

Digitized by Google

de la grande nef, et que je puis du moins vénérer tout à mon aise, ne trouvant absolument personne dans ces lieux, si ce n'est deux ou trois douzaines de mendiants qui attendent leur clientèle dans le parvis.

Du reste, je suis bien loin de me plaindre d'une solitude qui est tout-à-fait dans l'esprit de la fête du jour, et qui, tout en augmentant sensiblement la dévotion, ajoute encore, s'il se peut, à l'effet produit sur le cœur et l'imagination par les anciennes basiliques. C'est là une sensation dont on ne saurait vraiment jamais exagérer la puissance, et ceux-là pourront me justifier de toute hyperbole, à qui il a été donné comme à moi de l'éprouver, surtout aux jours de ces grandes solennités de l'Eglise, auxquelles est attachée une grâce toute particulière de piété et de sanctification.

La providence me ménage en ce moment, à mon insu, une abondante et prochaine compensation, dont j'aurai l'occasion de parler plus tard. En attendant, je reviens sur mes pas et redescends vers le Colisée, où doivent avoir lieu, à quatre heures de l'après-midi, un sermon sur la fête du jour et le pieux exercice du Chemin de la Croix.

Si quelque chose au monde était capable de me dégoûter à tout jamais du Colisée, ce serait, j'ose le dire, l'enthousiasme réel ou factice, l'engouement sincère ou affecté qu'inspire ce monument à certaine classe de touristes et d'écrivains des temps modernes. Pas n'est besoin de dire, je pense, que je n'entends critiquer ici, sous aucun rapport, le géant des amphithéâtres, dans lequel j'admire, avec tout le monde, une insigne merveille d'ar-

Digitized by Google

chitecture, de perspective, et l'une des plus grandioses conceptions de l'esprit humain. Ce qui me désole et m'irrite parfois, en revanche, c'est l'affectation marquée de l'école philosophique, sceptique et sensualiste moderne, surtout, à résumer dans ce monument toutes les grandeurs, tous les souvenirs de la Rome des anciens jours, et à ne voir hors de là aucun objet digne, je ne dirai pas d'admiration, mais de l'attention même la plus ordinaire.

Je me rappelle, par exemple, avoir rencontré jadis à Rome une espèce de fat universitaire qui, pendant un séjour de quatre mois entiers, n'avait voulu voir de la ville éternelle qu'une douzaine de monuments, déterminés d'avance, et auxquels il revenait sans cesse (disait-il) faisant fort peu de cas de tout ce qu'il laissait en dehors. Le Colisée figurait, cela va sans dire, en tête des exceptions admises par le docte personnage; quant aux autres, je ne me les rappelle plus et ne m'en soucie guère davantage.

Quoi qu'il en soit, cette profession de foi, qui me semblait étrange alors, et surtout quelque peu calculée pour l'effet, m'a paru beaucoup moins bizarre, depuis que l'ai vue adoptée comme une espèce de mot d'ordre uniforme par quiconque n'est pas franchement et résolument disciple de Jésus-Christ. En effet, il faut bien admirer quelque chose à Rome, sous peine de se décerner de ses propres mains un brevet d'inintelligence et d'ineptie, aux yeux de tous. Or, qu'admirer, je vous prie, sans courir le risque de se compromettre quelque peu? Les catacombes sont quelque chose de bien autrement *curieux* que le Co-

Digitized by Google

lisée, sous toute espèce de rapports, et nul ne saurait se le dissimuler, même parmi ceux qui affectent de passer le plus dédaigneusement cet objet sous silence. Mais comment admirer les catacombes, sans faire profession, par le fait, de christianisme et même de catholicisme ?

Les catacombes sont les archives réelles de l'Eglise romaine, archives complètes, sans aucune interruption, fécondes en monuments positifs, irréfutables, et dans lesquelles la foi catholique peut montrer tous ses titres d'origine, conservés, sans la moindre lacune, depuis les jours des apôtres jusqu'au siècle présent. On ne peut plus, en sortant des catacombes, nier avec autant d'assurance l'institution divine de la confession, la doctrine de la présence réelle, l'antiquité du culte de la sainte Vierge et des saints, de celui des pieuses images, des médailles même, et l'on se trouve invinciblement conduit à reconnaître, avec ce bon évêque anglican, dont parle quelque part un auteur souvent cité : « que les germes du *papisme* ont été semés dans l'Eglise, déjà dès le temps des apôtres (1). » On ne peut plus *nier* les martyrs, avec l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, et il ne reste plus d'autre consolation que de chercher à les *expliquer*, avec P.-J. Proudhon.

Les vieilles basiliques, les antiques sanctuaires ne sont guère plus commodes à d'autres titres. On n'a pas toujours la ressource de les admirer sous le rapport de l'architecture et des œuvres de l'art, dont elles sont souvent dépourvues, et si l'on en parle, il faut nécessairement les

(1) Mgr. Gerbet. — *Esquisse de Rome chrétienne*, II, p. 207.

Digitized by Google

apprécier à d'autres points de vue. Mais le Colisée! quelle merveilleuse ressource pour l'écrivain qui veut parler de Rome, sans risquer de se compromettre, soit en blessant les catholiques par la liberté de ses jugements, soit en scandalisant les hétérodoxes par de pénibles aveux, ou les libres penseurs par le spectacle de ses incertitudes! Puis quelle source inépuisable de dissertations, de conjectures historiques, de récits, de descriptions, de légendes! quel thème à regrets sur les splendeurs de la civilisation romaine, sur la décadence de la reine des nations, désormais *abrutie sous le joug des cardinaux*, sur la profanation des antiques souvenirs de la veuve du peuple-roi, par les prêtres et les moines, devenus les tristes successeurs des anciens maîtres de l'univers!

Ce genre d'appréciation nous a valu, au siècle dernier, le célèbre ouvrage de Gibbon (1). Il nous a valu, depuis, bien d'autres diatribes du même genre, de la part de touristes plus ou moins rationalistes ou sceptiques, dont chacun paraît s'être fait un point d'honneur d'abonder dans le même sens que ses devanciers, c'est-à-dire de ne voir dans Rome que le Colisée et dans le Colisée que la splendeur du peuple-roi, parvenu à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, sans paraître soupçonner quel genre d'illustration désormais impérissable se rattache à cet incomparable monument.

Voyez un peu, en effet, quel lamentable *decline and fall*, pour la dominatrice des nations, pour la superbe reine

(1) History of the decline and fall of Roman empire.

Digitized by Google

des cités ! Aux lieux mêmes où la pudique et timide vestale décidait nonchalamment, par un seul geste de la main, de la vie ou de la mort du gladiateur couché sanglant sur l'arène ; aux lieux mêmes où la tourbe des *Quirites* de tout étage savourait avec volupté l'agonie des martyrs, attendant avec une fiévreuse impatience les tigres et les lions qui allaient broyer entre leurs dents les confesseurs de Jésus-Christ; dans ces lieux mêmes, quinze siècles plus tard, les disciples du Rédempteur, du divin réparateur de la substance humaine (1), viennent vénérer le sanglant instrument du salut universel et la mémoire des glorieux combattants dont le sang détrempe le sol du Colisée, dans ses couches les plus profondes. Quelle *décadence*, je vous le demande ! quelle *chute !* quelle ignominie ! et quel dommage vraiment que le *progrès* romain n'ait pas continué sa marche ascendante jusqu'aux temps bienheureux où nous vivons !

Pour de semblables visiteurs, on le conçoit, les souvenirs des martyrs chrétiens n'existent point, ou plutôt ils ne vivent que comme des narrateurs importuns qui viennent brutalement troubler parfois les poétiques rêveries des touristes, ainsi que l'a déclaré positivement l'un d'entre eux, qui se plaint très-naïvement quelque part des *distractions* jetées à travers ses méditations profondes par l'indiscrète curiosité des pèlerins. C'est incroyable, aussi je vais citer le texte : « Il faut être seul, dans le Colisée, dit

(1) Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti (*Canon de la Messe*).

Digitized by Google

l'élégant et correct écrivain. Souvent vous serez gêné *par* les murmures pieux des dévôts, *qui par* troupes de 15 ou 20, font les stations du Calvaire, on bien *par* un capucin *qui*, depuis Benoît XIV, *qui* restaura cet édifice, vient prêcher ici tous les vendredis (1). »

Or, c'est précisément ce genre de *gêne* qui m'attire aujourd'hui au Colisée, et comme je n'ai peur ni du crucifix, ni des capucins, ni des confréries non plus que de leurs *pieux murmures*, je suis venu exprès avec mes compagnons de voyage pour assister au touchant exercice du jour. Le temps et l'aspect des lieux sont particulièrement favorables à l'exécution de ce projet. Une grande pluie n'a cessé de tomber, pendant toute la matinée; le vent qui lui a succédé produit de sourds gémissements à travers les arceaux délabrés, et chasse incessamment des masses de grosses nuées noires, qui changent parfois de teinte, en passant sur le Colisée, parfois aussi blanchissent et s'entr'ouvrent, comme pour livrer passage à quelque furtif rayon de soleil, et donnent à l'ensemble des lieux une variété de teintes et d'aspects qui en augmente encore l'effet poétique et mystérieux. La nature, qui semble vraiment porter en ce jour le deuil de son divin Auteur, convie l'esprit au recueillement, le cœur à la tristesse; aussi c'est avec un religieux silence que nous attendons le commencement du pieux exercice accoutumé.

Une heure environ s'est écoulée, pendant laquelle

(1) Stendhal. — *Promenades dans Rome*, I, p. 22.

Digitized by Google

notre bande s'accroît successivement d'un évêque français, de quelques prêtres également mes compatriotes et de quelques laïcs, appartenant à diverses nations, lorsque nous voyons apparaître une troupe, guidée, par un franciscain, du couvent voisin de Saint-Bonaventure, et composée d'une douzaine de pénitents gris, portant le capuchon rabattu sur leur figure, plus d'une soixantaine à peu près de fidèles des deux sexes, rangés deux à deux, et chantant en chœur de pieux cantiques. Après un *fervorino*, d'un quart d'heure environ, prononcé par le religieux avec cet accent de piété profonde qui va réellement à l'âme et semble appartenir en propre, comme un legs traditionnel, à l'humble institut de saint François, la procession, à laquelle nous nous joignons dès lors, se met en marche pour parcourir successivement les différentes stations du pieux pèlerinage.

Aux yeux de quiconque sait voir le fond des choses, c'est un spectacle vraiment solennel que ce saint exercice, accompli dans l'enceinte même où tant de soldats de Jésus-Christ ont vaincu par la croix; c'est un immense bonheur de fléchir le genou sur ce sol trempé, jusque dans ses couches les plus profondes, par le sang de plusieurs milliers de confesseurs de la loi nouvelle. Malheureusement, (il faut en convenir avec une franchise imprudente peut-être), le laisser-aller italien nuit singulièrement, pour des yeux français du moins, à l'effet des cérémonies religieuses, même les plus augustes, et

Quelque diable aussi me poussant,

Digitized by Google

j'avais mille maux de garder mon sérieux, lorsque à la fin de chaque station, les hommes et les femmes réunis chantaient certain couplet de cantique, d'un ton qui rappelait, à s'y méprendre, les accents des bergers *bousbots*, aux représentations de la crêche, à l'époque de Noël, dans ma vieille cité de Besançon. En fermant les yeux, on aurait juré vraiment parfois entendre *Barbizie, lou Compâre, lai Naitouëre* et compagnie !

Mais revenons à la partie *sérieuse* de nos impressions de ce jour, et la chose n'est heureusement pas difficile, avec l'aspect général des lieux et les souvenirs de tout genre qui s'y rattachent. Il en est un, dans le nombre, que je veux consigner ici, quoiqu'il appartienne par sa date réelle à mon premier voyage; mais il demeura inconnu pour moi, à cette époque, et me fut révélé seulement plus tard, par la lecture de divers écrits du temps. Le 23 mars 1848 (1), le moine apostat Gavazzi, transformant en tribune politique l'humble estrade où un fervent religieux de saint Bonaventure vient rappeler chaque semaine à un pieux auditoire les ignominies et les douleurs de la Passion, adressait à la foule qui l'avait suivi dans cette enceinte un appel aux armes, terminé par cette vigoureuse apostrophe :

« Et maintenant, Romains, debout! sous le dôme du ciel qui nous prête ses plus beaux rayons, en présence du Dieu qui nous voit et lit dans nos cœurs, devant cette

(1) Etrange coïncidence entre ce fait et mes souvenirs personnels! Ce jour-là même et dans le même instant, j'étais agenouillé devant Pie IX, pressant de mes lèvres ses pieds sacrés.

Digitized by Google

croix symbolique, emblème de la liberté, sur ce sol sanctifié par le sang des Saints, jurons tous de ne rentrer dans Rome qu'après avoir égorgé jusqu'au dernier des Barbares (1) ! »

Chacun sait comment ce serment fut rempli par les combattants de Vicence et de la Cornuda, tombés victimes des sycophantes qui avaient exploité leur zèle et leur enthousiasme, en ayant soin de se tenir toujours à l'abri du danger et de se ménager un abri certain pour le moment prévu d'une défaite inévitable. C'est là l'invariable histoire de la démagogie, en tous lieux, et l'Italie ne pouvait, sous ce rapport non plus, échapper aux bienfaits de la régénération qui lui est promise par de semblables libérateurs.

Un mot encore, avant de quitter le Colisée. Lorsque j'ai parlé pour la première fois de l'amphithéâtre Flavius et des luttes sanglantes des martyrs, dont la gloire est à jamais inséparable du nom de cette auguste enceinte, j'ai fait connaître la judicieuse appréciation et l'explication toute simple du courageux dévouement des soldats de Jésus-Christ, faite par l'un des maîtres de ce temps les plus éminents en matière de convictions et de dévouements de toute espèce. Hâtons-nous de faire au grand homme une juste réparation d'honneur; le passage incriminé ne lui appartient point en propre, et l'illustre auteur d'une foule d'inventions incontestées n'a été ici, à son insu, que le plagiaire d'un écrivain qu'il eût méprisé pro-

(1) La Gournerie. — *Rome chrétienne*, II, p. 420.

Digitized by Google

bablement s'il avait jamais pris la peine de le lire. Voici ce qu'on lit dans certain ouvrage que j'ai déjà souvent cité, que je citerai plus d'une fois encore :

« Les hommes du 19e siècle ne sentent plus la passion qui faisait courir au martyre les premiers chrétiens. Notre sympathie nous donne l'idée d'une douleur qui réellement n'a jamais été sentie ; la plupart des martyrs étaient plus ou moins dans l'état *d'extase*. De 1820 à 1825, six cents femmes du Bengale se sont brûlées sur la tombe de maris qu'elles n'aimaient point. Voilà un sacrifice vraiment senti, une douleur réellement atroce. Il est bien plus aisé de braver la mort pour les intérêts d'une théorie métaphysique, soutenue par des gens d'esprit, qui de leurs discours tirent leur considération et leur subsistance ; ils persuadent aisément aux âmes poétiques qu'elles vont acquérir un bonheur éternel, au prix d'une douleur de quelques heures.

» Il paraît que ces moments de passion profonde, d'insensibilité et d'extase se sont souvent reproduits dans ces épidémies d'enthousiasme dont on trouve tant de traces dans l'histoire, toute imparfaite qu'elle est jusqu'ici. M. le docteur B. a fait un ouvrage estimé sur cette espèce d'extase, dont le magnétisme reproduit à volonté l'insensibilité parfaite (1). »

Quels aperçus pleins de générosité ! quelle hauteur de vues, quelle noblesse de sentiments ! et quel dommage, en vérité, que l'histoire du christianisme ne soit pas exclusivement confiée à la plume de semblables écrivains !

(1) Stendhal. — *Promenades dans Rome*, II, p. 116, 119.

Digitized by Google

XIV.

Le samedi-saint. — Quelques apprêts de la fête du lendemain. — La conférence de Saint-Vincent-de-Paul et l'Œuvre des militaires, à Saint-Louis-des-Français.

Aujourd'hui, de même que les jours précédents, je me garderai bien d'aller chercher fortune à la Sixtine, malgré mon vif désir d'entendre la *messa di Papa Marcello*. Je sais que la place est inabordable, et je me réserve pour la grande solennité de demain, dont la cérémonie principale est du moins accessible à tous. Après une visite *intéressée* au bon Père de Villefort, la providence universelle des Français, en ce temps pascal, je rentre dans mon domicile, pour consacrer le reste du jour à certains soins de correspondance, comptant bien le passer dans la plus complète solitude et ne m'attendant guère surtout à voir frapper à ma porte par un visiteur quelconque, dans une grande ville où je suis complètement inconnu.

Je me trompais pourtant à cet égard. En effet, à peine suis-je assis, depuis quelques instants, que la porte de ma chambre s'ouvre tout au large, et je vois paraître sur

Digitized by Google

le seuil un prêtre, en surplis et en étole blanche, qui fait une aspersion d'eau bénite sur ma personne, sur mon logement lui-même et se retire, sans mot dire, ainsi qu'il est entré. Je connais, de vieille date, ce pieux usage du samedi-saint. Neuf ans plus tôt, je me trouvais dans un cabinet de lecture, lorsque le curé de la paroisse voisine vint faire la même cérémonie, en présence d'une assemblée, composée pour les neuf dixièmes, au moins, de *free thinkers* anglais et américains, auxquels cette *mummery* (comme ils disent) dut causer beaucoup de plaisir, en vérité !

Vers la fin de l'après-midi, en faisant un tour dans le *Corso* et les rues adjacentes, je retrouvais les traditions pratiques d'un autre usage également cher à mes souvenirs ; je veux dire ces sortes d'expositions, faites par les bouchers, charcutiers, etc., des divers produits de leur industrie respective, en les utilisant pour la décoration intérieure, sans oublier les fleurs, les lumières et les pieuses images, parmi lesquelles je remarque surtout le touchant emblème de l'agneau mis à mort pour les péchés du monde. Quoique attendue et prévue même dans ses moindres détails, cette naïve manifestation de la joie populaire me touche aussi vivement que la première fois, et ma satisfaction s'accroît encore du plaisir de ne plus entendre cette étrange mousqueterie, qui m'agaçait si désagréablement les nerfs, neuf ans plus tôt.

Ce même jour, à huit heures du soir, j'allais m'asseoir, pour la première fois, sur les bancs de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui a son siége dans les bâti-

Digitized by Google

ments dépendant de Saint-Louis-des-Français, où nos clercs nationaux ont leur domicile. Je me faisais, depuis longtemps, une grande fête de cette réunion de famille, grâce à laquelle, surtout, je pouvais apprécier l'énorme différence, à tous égards, qui séparait mon premier séjour à Rome de celui qu'il m'était donné d'y faire aujourd'hui. Cette fois, en effet, je ne suis plus seul, abandonné au fond d'un hôtel public, perdu au sein d'une ville immense, en danger d'être délaissé, privé de tout secours du corps et de l'âme, si quelque adversité venait à m'atteindre.

Cette fois, un certain nombre de pas, seulement, me séparent d'un pieux et charitable compagnon de voyage, qui serait à mon chevet, au premier signal du danger. Grâce à lui, grâce à d'autres aussi, j'ai déjà fait à Rome quelques agréables, quelques utiles connaissances; j'ai fait aussi quelques heureuses rencontres, plus ou moins imprévues, qui concourent, à divers titres, au charme de mes journées, parfaitement remplies, du reste, par l'exécution d'un programme quotidien, soigneusement préparé chaque soir.

Rien ne manque donc à l'agrément de ce nouveau pèlerinage et voici que, pour comble de bonheur, il va m'être donné de passer une soirée, chaque semaine, au milieu de compatriotes, de frères par la foi, par les mœurs, par le langage, traitant avec eux des choses de la charité, m'instruisant par leur conversation, m'édifiant de leurs exemples et certain désormais de ne jamais perdre de vue les obligations de la vie chrétienne, parmi

Digitized by Google

des confrères dont la vue sera là pour les rappeler périodiquement à mon souvenir.

La conférence de Saint-Louis (ou *des étrangers*), l'une des 24 associations de ce genre que la société de Saint Vincent-de-Paul possède en ce moment à Rome, se compose, ainsi que son nom l'indique, non-seulement des Français de naissance, résidant habituellement ou accidentellement dans la cité sainte, mais encore d'étrangers, parlant notre langue et qui s'y trouvent à demeure, ou de passage seulement. On conçoit sans peine quelle physionomie tout-à-fait spéciale doivent imprimer à cette pieuse réunion les éléments si variés qui la composent, et quel intérêt doit résulter pour tous de cette fusion de tant de nationalités diverses dans le creuset commun de la charité. Qu'on en juge par cette simple énumération : le président est un gentilhomme Polonais, le vice-président, un Français, et parmi les autres membres se trouvent, un Belge, deux sujets des Etats pontificaux, un Lombard, un Savoisien, un Irlandais et un Grec-uni.

Tel est, avec une quinzaine de Français, domiciliés à Rome, plus les clercs nationaux de Saint-Louis, le personnel sédentaire, le fond permanent de la conférence ; mais il n'est guère de semaine où ce personnel ne subisse une modification quelconque, par suite du départ de quelqu'un des membres de la colonie, ou de l'arrivée de quelque nouveau pèlerin que l'on interroge avidement sur les œuvres spéciales de sa Conférence, sur les moyens d'action dont elle dispose, sur les résultats qu'elle obtient, et ici, comme partout, on est forcé d'admirer les mer-

Digitized by Google

veilleuses ressources de la Providence, qui ne se répète dans aucune de ses créations, et aussi les ingénieuses combinaisons de la charité chrétienne, qui sait varier, suivant les climats et les caractères, ses industries et ses bienfaits.

Mais il est une autre source de variété, et d'intérêt par conséquent, que la conférence de Saint-Louis présente fréquemment à ses membres attitrés, comme à ses auxiliaires de passage : c'est la visite des prélats, des ecclésiastiques, ou des religieux, que les devoirs de leurs divers ministères amènent chaque jour, de quelque point de la France, ou de ses colonies, dans la grande métropole de la catholicité. Il est peu de semaines, par exemple, où la conférence ne donne, pendant quelques instants, l'hospitalité de son local à quelque illustration de l'épiscopat français, qui vient, sur la demande formelle du président, adresser à la réunion quelques paroles d'édification et de salut. C'est ainsi que, dans le cours des deux mois qui vont suivre, je verrai successivement s'asseoir à la place d'honneur Nosseigneurs l'archevêque de Cambrai, les évêques de Tarbes, de Sées, de Saint-Dié, de Toronto (Canada) et cet illustre prélat qui, jadis l'espoir le plus brillant de la magistrature française, allait devenir, quelques années plus tard, l'une des gloires de la chaire et de l'épiscopat de notre pays (1).

Je viens de parler du vénérable évêque de Toronto;

(1) Mgr. de Bonnechose, successivement évêque de Carcassonne et d'Evreux, aujourd'hui archevêque de Rouen, fut d'abord avocat général près la Cour royale de Besançon, en 1828.

Digitized by Google

ajoutons qu'il me fut donné de l'entendre, une autre fois, dans l'église même de Saint-Louis, à propos d'une quête faite en faveur de la conférence des étrangers, et que je ne pus m'empêcher de faire, à part moi, cette réflexion qu'une foule de saintes âmes, dans mon pays natal surtout, se seraient quelque peu effarouchées, probablement, d'une pareille indépendance de pensées et de langage. Le bon prélat parle en chaire absolument comme il parlerait dans un cercle d'amis les plus intimes, ou bien à table, au dessert de quelque joyeuse et cordiale réunion de famille, racontant les choses comme elles lui viennent, sans le moindre souci du choix de l'expression, du ton, ni du geste, et excitant parfois (de propos très-délibéré) l'hilarité de son auditoire par des anecdotes de tout genre, parmi lesquelles je me rappelle encore celle du vieux juif Jacob, qui était, disait-il, le meilleur *chrétien* de tout son diocèse. Aussi les soldats, parmi lesquels je me trouvais assis, au bas de l'église, se regardaient entr'eux, de temps en temps, en souriant, en se poussant du coude, et semblaient se dire de l'œil : *Tiens, v'la un curé qu'a l'air bon enfant, tout de même!*

Hâtons-nous d'ajouter que ces excentricités de forme n'empêchent nullement le vénérable prélat de s'élever, quand il le veut, jusqu'au sérieux le plus solennel, jusqu'au pathétique le plus sublime, et l'auditoire n'avait certes nulle envie de rire, lorsqu'il vint à parler, dans certain moment, de son enfance, de ses parents, de leurs malheurs, de l'éducation sévère qu'il en avait reçue, de la charité de sa mère, de son dévouement pour les pau-

Digitized by Google

vres, de ses bonnes leçons, de ses bonnes paroles, de ses bons exemples, surtout; puis, de ses diocésains transatlantiques, de leur foi, de leur zèle, et des consolations qu'ils donnaient à son ministère; des établissements fondés jusqu'à ce jour et des résultats obtenus déjà pour l'éducation religieuse des enfants, pour l'amélioration des mœurs, etc., etc.

Puis il abordait, par un petit coin, le champ de la politique et donnait, en passant, un utile enseignement aux champions du droit divin, aux légitimistes *quand même*, à ces vieilles horloges obstinément arrêtées sur une heure invariable, en leur citant ce mot célèbre de saint Louis à Philippe-le-Hardi : « Mon fils, si vous deviez ne pas aimer votre peuple, si vous deviez ne pas *tout faire pour votre peuple*, j'aimerais mieux que la France fût gouvernée par un Anglais que par vous. »

Belle et sublime leçon ! mais combien l'ont retenue et combien sauront en faire leur profit, parmi ceux qui ont eu ainsi que moi le bonheur de l'entendre ?

Cependant, les dignes chapelains de notre église nationale ne bornent point leurs travaux à la fréquentation assidue des réunions de la conférence de *Saint-Louis*, non plus qu'à la desservance de nos divers sanctuaires, ainsi qu'aux offices quotidiens ou dominicaux d'une église qui tient lieu de paroisse aux nombreux Français présents dans la sainte cité. L'occupation de Rome par nos troupes est venue, depuis longtemps déjà, fournir un nouvel aliment à leur zèle charitable, et chaque jour du carême, comme chaque dimanche aussi, pendant le reste de l'an-

Digitized by Google

née, la chaire de *Saint-Louis* est entourée d'une foule nombreuse, empressée d'entendre la parole de vie.

Tous les évêques ou les missionnaires français, qui passent à Rome, se font un pieux devoir d'adresser quelque exhortation aux vaillants défenseurs du Saint-Siège, et ceux-ci ne manquent jamais de se rendre en foule à cet appel. Combien de circonstances, en effet, concourent à donner à ces réunions un attrait exceptionnel, et à produire sur l'âme des auditeurs l'impression la plus vive et la plus durable à la fois ! L'orateur est un de leurs compatriotes, qui compte probablement quelques diocésains dans leurs rangs ; l'église leur rappelle aussi, par ses monuments divers, quelques-unès des gloires de cette même nation dont ils sont les enfants ; la foule qui les entoure se compose de français comme eux et leurs pieds pressent la tombe de nombreux frères d'armes, qui ont succombé glorieusement pour la défense de l'Eglise et de la foi.

N'oublions pas de dire que la messe militaire, supprimée depuis trente années, en France, est célébrée chaque dimanche, à *Saint-Louis*, avec le plus grand appareil. Plusieurs fois, il m'a été donné de voir l'imposant cortège des officiers, ayant à leur tête le général en chef, le général commandant la place, et accompagnés d'un détachement en armes, avec les sapeurs et la musique, faire son entrée dans notre basilique nationale, sous les yeux d'un nombreux rassemblement de gens du peuple, qui semblaient émerveillés de ce spectacle. Je ne pouvais alors me défendre de penser aux premiers jours de ma jeunesse, où pareille chose s'offrait à mes yeux, chaque di-

Digitized by Google

manche, dans mon pays natal, et je me demandais ce que nous avions pu gagner à supprimer cet hommage rendu publiquement au Dieu des armées. La réaction contre un gouvernement déchu pouvait, dans les premiers temps, expliquer (sinon justifier) la chose ; mais ces temps sont déjà bien loin de nous, les passions se sont calmées à la longue et le jour ne serait-il pas enfin venu de rentrer franchement, ouvertement, dans la voie du christianisme, hautement avoué dans ses dogmes et ses pratiques ! C'est là un sujet que j'ose livrer aux réflexions de ceux qui ont parmi nous l'autorité et le pouvoir en main.

Digitized by Google

XV.

Le jour de Pâques. — L'ensemble des cérémonies. — Le public à Saint-Pierre, pendant l'office. — Bénédiction pontificale. — Une pénible déception.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ! Laissons de côté les souvenirs, pénibles à divers titres, de la semaine qui vient de s'écouler; pensons que la foule va s'éloigner de Rome, dans deux ou trois jours, que la ville sainte va redevenir ce que je l'ai vue autrefois, ce que je désire tant la voir encore, une ville de calme et de silence, une ville de prières, de méditation religieuse, de paisibles études, et courons jouir, à la basilique Vaticane, du magnifique spectacle que me promettent en ce jour les cérémonies de la grande solennité des chrétiens.

Aujourd'hui, comme il y a neuf ans déjà, cette pensée me préoccupe et m'absorbe, pendant le long trajet qui sépare mon domicile de l'auguste sanctuaire : « aujourd'hui, fête de Pâques, je suis à Rome; je vais accomplir

Digitized by Google

le devoir pascal à Saint-Pierre de Rome (1). » Il est de ces impressions que l'on n'éprouve jamais bien qu'une fois, qui ne sauraient se reproduire avec la même intensité, dans des circonstances identiques surtout, et que leur vivacité même condamne à périr avec les circonstances qui les ont vu naître. Telles sont, entre autres, celles qu'on ressent en présence des merveilles de la nature ou de l'art, en présence de quelqu'un de ces spectacles solennels que l'imagination, dans le lointain, grandit le plus souvent outre mesure. Mais il n'en est pas de même des jouissances du cœur, de celles surtout qui se rattachent aux grandes idées, aux grands souvenirs, aux monuments illustres de la foi chrétienne. A chaque visite nouvelle, on retrouvera devant eux ses sensations primitives, augmentées plutôt que diminuées par la connaissance précise

(1) Il était réservé à l'époque actuelle, déjà si fâcheusement privilégiée, sous plus d'un rapport, de voir les naïves et saintes joies du chrétien traînées dans la fange par un Voltaire d'estaminet. Voici en quels termes l'auteur, tristement célèbre, d'un immonde pamphlet contemporain, décrit les mœurs et les allures des pèlerins qu'attirent à Rome chaque année les solennités de la grande semaine, et voici la société dont j'ai fait partie déjà deux fois, à mon insu :

« C'est un ramassis de gens de toutes conditions, car depuis que les voyages ne coûtent plus rien, le premier venu est assez riche pour *se payer* la vue de Rome. Avocats sans causes, médecins sans malades, employés à mille écus par an, cuistres de séminaire, gens de bureau, de fabrique et de boutique, tombent ici comme la grêle, *pour la vanité de dire qu'ils y ont communié !!!* »

(E. About. *La question romaine.*)

Le style, c'est l'homme, dit-on. — D'après ce principe et le spécimen ci-dessus, chacun peut apprécier à sa juste valeur un pareil écrivain.

Digitized by Google

des objets, par l'idée nette que l'on se forme de la jouissance promise, et il n'est point à craindre que la satiété vienne la corrompre, surtout lorsque le bonheur obtenu a dû être acheté au prix d'une pénible attente, au prix d'obstacles que l'on a désespéré longtemps de pouvoir surmonter jamais.

Je vais donc avec empressement me mêler à la pieuse foule qui encombre la vaste chapelle du Saint-Sacrement, je reçois comme chacun des fidèles ma quittance (*tessera paschalis*) en bonne forme, et je me dispose à sortir du sanctuaire, au moment où les accents lointains des chantres pontificaux, qui commencent à m'arriver du fond de la basilique, annoncent l'entrée solennelle du pape et de l'incomparable cortège qui l'accompagne en ce grand jour.

Je ne reviendrai point sur les détails donnés dans la première partie de ces souvenirs, à propos du magnifique cérémonial de la solennité pascale, et d'ailleurs on va voir bientôt qu'il ne me serait guère possible d'en parler consciencieusement cette fois. Je me bornerai donc à formuler cette observation générale que tout, dans le détail des *fonctions* (funzioni) pontificales, porte un cachet à part, présente un caractère spécial et vraiment incomparable, non-seulement de grandeur et de royale magnificence, mais encore (s'il est permis de le dire) de piquante et noble originalité. Il se trouve là des choses qu'on ne voit, qu'on ne peut voir nulle part ailleurs, qui frappent tout d'abord par une sorte de singularité recherchée, de bizarrerie même, si l'on veut, et, la première sensation une

Digitized by Google

fois évanouie, l'on reconnaît bientôt que ces choses ont leur raison propre, leur nécessité d'exister et ne sauraient vraiment être ou se passer autrement.

Prenons, au hazard, quelques détails : les camériers d'honneur, les gardes-suisses, par exemple, et les chantres de la chapelle pontificale. Je vois d'ici un singulier sourire crisper les lèvres de quelques-uns de mes lecteurs, en apprenant que le pape Pie IX, dans cette année 1857, c'est-à-dire en plein 19e siècle, est entouré de gardes vêtus comme les hommes d'armes du moyen âge, comme ces *soudards* que l'on voit encore sur quelques vieilles tapisseries, ou dans quelques antiques tableaux de batailles; que, dans ce même siècle de progrès et de perfectionnement en tout genre, sous le rapport de l'art surtout, dans ce siècle, où la moindre composition musicale, dramatique ou sacrée, déploie un luxe inoui de sonorité, dans l'emploi des instruments qui doivent soutenir le chant, on n'exécute devant le premier souverain du monde, au centre de l'Europe civilisée et sur la terre classique des arts, que des morceaux de musique vocale, dont le plus récent remonte à trois siècles, et cela sans le moindre accompagnement instrumental! Tout cela semblerait vraiment incroyable; eh bien tout cela se fait, se voit, s'entend plusieurs fois, chaque année, avec une admiration toujours nouvelle, et de plus il n'y a qu'une seule voix parmi les hommes de sens et de goût pour reconnaître, non-seulement que tout cela est sérieux, beau, noble et grand, mais encore que les choses ne sauraient, en vérité, se passer d'une autre manière.

Digitized by Google

Tous ces archaïsmes d'usages, de costumes, de cérémonies, s'harmonisent tellement avec l'antiquité, avec l'esprit des solennités religieuses, avec l'aspect des lieux eux-mêmes que, non-seulement ils ne jurent point avec l'ensemble, mais encore on ne saurait se figurer que les choses puissent exister différemment, et l'on n'est plus supris que d'une chose, c'est-à-dire de ne pas éprouver la moindre surprise. On sent instinctivement que tout ce qui se fait ailleurs ne saurait convenablement trouver ici sa place, et que la majesté sans rivale de la première basilique du monde, mais surtout le caractère incomparable du pontife suprême, exigent quelque chose qui ne ressemble à rien de tout ce que l'on peut voir et admirer en d'autres lieux.

Je le demanderai sans crainte à tous ceux qui ont pu suivre de près les augustes cérémonies de la basilique Vaticane, ou de la chapelle Sixtine, aux jours des solennités de la grande semaine, est-il un seul détail du cérémonial qui les ait choqués au simple point de vue du coup-d'œil, de l'harmonie des formes, du bon goût, en un mot, et la pensée leur est-elle jamais venue, en ce moment, que les choses dussent être d'une autre manière? Que l'on se figure, en effet, les camériers revêtus du frac brodé de nos fonctionnaires civils; que l'on se figure le justaucorps, le corselet, le haubert et la hallebarde des Suisses, remplacés par la tunique, la buffleterie noire, le schako, le fusil de l'infanterie moderne, et les mystérieuses, les sublimes harmonies de Palestrina par quelque marche ou *pas redoublé* de la fabrique d'un fournisseur quelconque

Digitized by Google

du journal de musique militaire français ! Je le demande encore à tous ceux qui ont vu de leurs yeux les pompes majestueuses de l'Eglise romaine, la simple idée d'une substitution de ce genre ne leur semble-t-elle déjà pas quelque chose de pareil à une bouffonne caricature, si ce n'est même à une scandaleuse et sacrilége profanation ?

Voici, malheureusement, le revers de la médaille, dans certains détails sur lesquels je ne comptais guère tout d'abord pour grossir la somme de mes impressions et souvenirs. Je veux parler du public qui se presse, à pareil jour, dans la vaste enceinte de Saint-Pierre et qui va me fournir à son tour le sujet de nouvelles observations.

Neuf ans plus tôt, arrivé de très-bonne heure dans l'immense basilique Vaticane et placé au tout premier rang de la foule qui s'agitait autour de l'autel pontifical, j'avais cru et pu croire qu'une vaste multitude se développait, à rangs pressés et non interrompus, depuis les premiers degrés de l'autel lui-même jusque dans les profondeurs les plus reculées du gigantesque vaisseau. Quel singulier mécompte, en vérité ! neuf ans plus tard, le nombre des étrangers est presque décuple et pourtant, lorsque je pénètre dans la basilique, vers le milieu de l'office, au moment où la foule est la plus compacte, par conséquent, celle-ci m'apparaît à travers la distance comme un groupe un peu condensé, comme un de ces rassemblements quelque peu nombreux, qui se forment circulairement sur nos places, ou dans le rond-point de quelque jardin public, autour d'un orchestre militaire ou de quel-

Digitized by Google

que spectacle en plein vent. Le reste de la basilique n'est plus qu'une vaste solitude, à travers laquelle on voit errer quelques groupes, quelques personnages isolés, qui n'ont pu trouver place dans le voisinage de l'autel, par une cause quelconque, et se promènent dans les nefs latérales, parfois dans la grande nef elle-même, en attendant la magnifique cérémonie qui va bientôt les appeler au dehors.

J'avais lu, dans les récits de maints visiteurs de Rome, de pénibles réflexions sur le spectacle présenté par la basilique de Saint-Pierre, aux jours des grandes solennités pontificales, et j'avais apporté un triste pressentiment des émotions pénibles qui pouvaient m'attendre en ce lieu ; mais il m'est force de convenir que mes craintes devaient être dépassées de beaucoup par la plus affligeante réalité. On ne saurait exagérer, en vérité, dans la peinture d'un pareil désordre et le pieux auteur du *Voyage de la Trappe à Rome* est à peine à la hauteur du vrai, dans les détails navrants que je vais emprunter mot pour mot à son excellent ouvrage.

« Quels sont les étrangers qui viennent, en ce saint jour, dans la capitale du christianisme, dans le temple le plus propre à inspirer de grandes pensées, se moquer de la foi des chrétiens, rire, parler, manger et se permettre ce qu'ils ne se seraient certainement pas permis dans une mosquée ? Le dirai-je ? ce sont des chrétiens, mais de ces chrétiens égarés, que d'injustes préventions ou de secrets intérêts tiennent encore éloignés de l'Eglise, où sont morts leurs aïeux. Ce sont des Anglais, qui se feraient

Digitized by Google

scrupule, à Londres, de toucher du piano, un dimanche; des habitants d'une certaine partie de l'Allemagne, qui gardent un silence profond dans leurs temples dépouillés. On y voit aussi de ces jeunes Français, en qui l'étude des sciences a étouffé tout sentiment et qui, en matière de religion, n'admettent plus d'autres vérités que celles qui peuvent le démontrer par des chiffres.

« Il y a sans doute des exceptions : tous les Français qui cultivent les sciences ne sont pas pour cela des incrédules; beaucoup d'Anglais ont conservé du respect pour les choses saintes, ne choquent jamais les bienséances, et tous les protestants d'Allemagne ne regardent pas la croix comme un signe de superstition. Il n'en est pas moins vrai que les jours de grandes solennités, ceux où la religion déploie à Rome le plus de pompe et de magnificence, sont aussi ceux où les étrangers y viennent en plus grand nombre et y causent les plus grands scandales. La curiosité n'est pas le seul motif qui les conduise : ils y apportent de perfides intentions et, de retour dans leur patrie, ils mettent sur le compte de l'Eglise romaine des désordres dont ils sont eux-mêmes et eux seuls les auteurs (1). »

On ne saurait rien ajouter à un tableau qui est de la plus entière exactitude, et il n'est pas un seul pèlerin qui ne soit prêt à en attester chaque année, d'après son expérience personnelle, la déplorable fidélité. Je me hâte donc de sortir de la basilique, ainsi transformée par l'irrévérence des assistants en une sorte de salle de conversation, de

(1) Pag. 194, 195,

Digitized by Google

promenade publique (pour peu cela deviendrait un estaminet, je crois !) et je vais attendre sur la place *Rusticucci* le moment de me mêler à la foule accumulée sous le balcon de la *loggia*, pour recevoir la bénédiction solennelle que le Pontife suprême, le prince des pasteurs, donne en ce jour à son troupeau.

Ce moment arrive bientôt et la place doit offrir, alors, du haut de la *loggia* elle-même et des portiques voisins, le coup-d'œil le plus pittoresque et le plus solennel à la fois. Les nobles hôtes des tribunes réservées dans la basilique occupent également des places d'honneur dans le voisinage du balcon pontifical, tandis que les spectateurs d'un ordre plus infime sont massés sur la terrasse de la colonnade et sur les degrés du perron de la basilique. Les troupes romaines et françaises forment le carré sur le devant du monolithe de Sixte V ; les cinq ou six cents voitures de maître ou de louage, qui ont amené les princes de l'Eglise et de la terre, ainsi que les personnages plus ou moins illustres, soit romains, soit étrangers, sont rangées face à face dans le double hémicycle formé par le portique de Bernini, et le plan le plus extrême, en arrière de l'obélisque, est occupé tant par la population des faubourgs de Rome que par les *contadini* et *contadine*, accourus en foule des villages voisins.

C'est là un spectacle vraiment indescriptible et lorsque, au moment où le Pasteur suprême élève les yeux et les mains pour invoquer les bénédictions du ciel sur son troupeau, les cloches de la basilique jettent dans les airs leurs joyeuses volées, le bronze des batailles vient mêler sa

Digitized by Google

voix tonnante au roulement des tambours, aux fanfares des clairons et aux bruyants éclats des symphonies guerrières ; il n'est pas, j'en suis sûr, dans cette immense réunion d'êtres humains, une seule imagination qui ne soit vivement impressionnée, un seul cœur qui ne se sente profondément ému de la majesté d'un tel spectacle ; il n'est pas un seul homme, fût-il juif, musulman, idolâtre, qui ne se trouve chrétien, catholique même, dans un pareil moment.

Citons ici quelques nobles et graves paroles, qui résument d'une manière admirable tout ce que l'on saurait dire de mieux sur un pareil sujet :

« En attendant le nouvel avènement de Jésus-Christ, reparaissant dans les nues, avec sa majesté et sa puissance, il n'y a point d'autre spectacle qui en puisse donner l'idée comme celui du pape, du chef universel de l'Eglise, bénissant les fidèles accourus de toutes les parties du monde dans la ville sainte, au grand jour de la résurrection du Sauveur. A l'instant solennel, quand ses yeux s'élèvent, quand ses bras s'étendent, quand sa main forme le signe sacré, alors il quitte les proportions ordinaires de sa taille naturelle, il occupe en quelque sorte à lui seul tout l'espace qui sépare la terre du ciel ; l'édifice colossal, dans lequel il n'avait d'abord apparu que comme un point dans l'immensité, semble s'effacer, s'abaisser derrière lui, pour ne laisser apercevoir que lui. C'est une apparition du ciel, c'est le vicaire de Jésus-Christ, juge des vivants et des morts, c'est le vicaire de Jésus, père tendre et pasteur miséricordieux, dont les

Digitized by Google

paroles ne sont pas des sentences, mais des bénédictions, et dont les bras ne s'ouvrent que pour les appeler, ne se referment que pour presser le monde entier sur son cœur (1). »

Cependant la foule commence à s'écouler insensiblement ; les voitures quittent leur poste momentané, pour se placer à la file, formant une chaîne immense, qui se déroule lentement sur elle-même, et les troupes rompent leur ligne de bataille pour défiler en colonne et regagner successivement leurs quartiers respectifs. Une circonstance particulière a préoccupé le public, pendant cette partie de la solennité, et fourni matière à des commentaires de toute nature : c'est l'aspect de l'artillerie française, venue pour prendre part à la fête, avec ses pièces et ses caissons, contrairement à l'usage suivi (dit-on) pour les années précédentes, où cette arme n'était représentée, en pareille circonstance, que par ses hommes et ses chevaux. Différentes conjectures sont hasardées, à cette occasion, et suivant l'usage (trop justifié malheureusement par les faits) les versions les plus fâcheuses sont celles qui obtiennent bientôt le plus grand crédit. Mais le mot véritable de cette énigme ne sera connu que dans quelques jours, et, en attendant, une autre circonstance viendra, quelques heures après la cérémonie, récemment terminée, fournir un nouvel aliment à l'inquiétude et aux préoccupations publiques.

(1) *Instruction synodale de Mgr. l'évêque de Poitiers* (2 septembre 1856), p. 96.

Digitized by Google

Il y a neuf ans, les fêtes de Pâques demeuraient incomplètes par la suppression de la *girandola*, ou feu d'artifice, qui doit, suivant l'usage immémorial, se tirer au château Saint-Ange, le lendemain de la grande solennité. Cette année, une autre suppression dans le programme des réjouissances pascales va contrister et inquiéter tout à la fois les innombrables hôtes de la ville sainte et cela d'autant plus péniblement que rien ne pouvait la faire pressentir comme rien ne pourra d'abord l'expliquer. Je veux parler de la célèbre *luminara*, ou illumination générale du portique et de la coupole de Saint-Pierre, incomparable spectacle que j'ai esquissé sommairement dans la première partie de cet ouvrage, et qui termine invariablement, chaque année, à Rome, les somptueuses cérémonies de la pâque des chrétiens.

A sept heures du soir, comme d'habitude, la foule commence à reprendre le chemin de la *piazza Rusticucci*, qu'elle inondait naguère à flots pressés; les balcons, fenêtres et *loggie d'affittarsi* (1) se peuplent bientôt d'un personnel nombreux et élégant; les chaises réservées s'enlèvent à la force des *bajocchi* (2), des *paoli* (3), et le centre de la place elle-même s'encombre d'une multitude curieuse de jouir tout à la fois du spectacle et de son effet sur les spectateurs. Cependant le temps s'écoule, et pas un seul lampion ne fait mine de s'allumer, quoique l'horloge de la basilique annonce succcessivement les di-

(1) Loges à louer. — (2) Pièces de 5 à 6 centimes. — (3) Pièces de 50 et quelques centimes.

Digitized by Google

verses fractions de l'heure désirée, au milieu de l'attente frémissante et des signes mal contenus de l'impatience publique.

Cosa sarà questa? — Qué es eso? — What's new? — Was ist das? — Eh bien, qu'y a-t-il donc de nouveau? tels sont, suivant la patrie et le langage des interlocuteurs, les propos variés dans leur forme, mais identiques au fond, qui s'entre-croisent sur la *piazza Rusticucci*, pendant les premiers quarts d'heure. Mais enfin il arrive un moment où l'espérance n'est plus possible. Quelques voitures commencent à tourner bride ; quelques spectateurs pédestres, lassés d'une vaine attente, prennent le chemin du pont Saint-Ange ; ils sont suivis de quelques autres, d'abord, puis de beaucoup d'autres, puis enfin le mouvement devient général, universel, la foule compacte finit par s'ébranler comme un seul homme, et bientôt il ne reste plus sur l'immense place que deux ou trois pacifiques *forestieri*, ennemis du bruit, de la cohue, et qui, en attendant le moment de regagner leur logis solitaire, s'arrêtent pour contempler une fois encore, à la faveur d'un splendide clair de lune, les admirables jeux de la lumière et des ombres à travers les gerbes jaillissantes des deux magnifiques fontaines, à travers les galeries, les colonnes, et les statues de l'incomparable portique de Bernini.

Digitized by Google

XVI.

Il Gesù. — *Quelques-uns de ses hôtes, anciens et modernes.* — *Nouvelle déception.* — Non est mortua, sed dormit!

Voici une de ces journées, qui dédommagent le pèlerin de bien des déboires et effacent au fond de son âme plus d'un pénible souvenir. La fin, il est vrai, ne répondra pas au début, et je pourrai dire, une fois de plus, avec le Sage : *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais profitons toujours du bien qui se présente et bénissons la divine providence, quand il lui plaît de nous accorder quelques instants de répit au milieu de nos soucis et de nos luttes de chaque jour.

Aujourd'hui, lendemain de Pâques, une bien grande jouissance du cœur m'est réservée. D'après l'offre spontanée de l'excellent Père de Villefort, je dois assister à la messe célébrée par le général de son ordre, dans la chambre même de saint Ignace, transformée depuis sa mort en une chapelle domestique, puis visiter quelques-uns des lieux les plus intéressants de cette maison-mère

Digitized by Google

du *Gesù*, à jamais célèbre dans les fastes de l'Eglise elle-même, non moins que dans l'histoire particulière de la célèbre Compagnie, par tant d'hommes également illustres et saints qui passèrent ou finirent leurs jours dans son enceinte.

A six heures du matin, donc, je me dirige vers le quartier-général du jésuitisme (comme eût dit le *Constitutionnel*, dans son bon temps), et après avoir monté plusieurs rampes intérieures, je suis introduit, à travers un étroit et long corridor, dans le vénérable sanctuaire, qui fut jadis la demeure de l'un des plus grands serviteurs de Dieu, dans tous les temps, de l'un des plus insignes héros de l'Eglise militante, de l'un des plus nobles cœurs, de l'un des plus grands esprits, des plus vastes génies qui aient jamais honoré l'espèce humaine et qui, malgré cela (pour cela même, peut-être), a laissé ici-bas le nom le plus généralement méprisé, vilipendé, conspué jusqu'à l'horreur et l'exécration.

Voyez si jamais créature humaine fut abreuvée de pareilles ignominies! Auteur inspiré d'une règle religieuse, admirable déjà au simple point de vue de la connaissance des hommes, d'une règle avec laquelle le grand Richelieu se faisait fort de gouverner l'univers entier; fondateur d'un ordre visiblement suscité par la providence pour les besoins exceptionnels d'une époque calamiteuse entre toutes pour l'Eglise de Jésus-Christ; puissant en doctrine, puissant en paroles, puissant en œuvres de zèle et de charité, le grand Ignace de Loyola n'a laissé qu'un nom abhorré de certaines gens, à l'égal de celui des plus

Digitized by Google

insignes malfaiteurs, et l'un des plus indulgents parmi ses insulteurs, ses calomniateurs de toutes les époques, le qualifiait en ces termes, il y a quelques années encore : *Cet aventurier espagnol, rempli d'exaltation et un peu fou.* Il est vrai que le même bel-esprit désirait voir l'histoire des jésuites écrite par un athée, *sine irâ et studio* (1) !

Odio eritis omnibus PROPTER NOMEN MEUM. Jamais prophétie fut-elle accomplie dans un sens plus littéral, et fut-il jamais une application plus ingénieuse, et plus rigoureusement vraie, tout à la fois, que celle que la Compagnie de Jésus s'est faite de ce texte à elle-même, ainsi qu'à ses œuvres, dans tous les temps et dans tous les lieux ?

Combien de puissantes et solennelles émotions m'attendent dans ce pieux sanctuaire, dont la vue m'en rappelle un autre non moins vénérable que j'avais le bonheur de visiter, sous d'autres cieux, il y a de longues années déjà (2) ! Ici, en effet, tout concourt à impressionner au plus haut degré le cœur et l'imagination de quiconque possède l'inappréciable bienfait de la foi : la messe, à laquelle j'assiste, est célébrée par le 22e successeur de saint

(1) Stendhal. — *Promenades dans Rome,* I, p. 68.

(2) La *santa casa* de Loyola, dans le Guipuzcoa (Espagne), ou maison paternelle de saint Ignace, dans laquelle le futur fondateur des jésuites fut touché de la grâce divine, sur le lit de douleur où l'avait confiné sa glorieuse blessure de Pampelune. Cette maison, conservée intacte, est enclavée comme un joyau inappréciable dans le magnifique établissement fondé plus tard par la compagnie de Jésus.

Digitized by Google

Ignace, par le vénérable Père Beckx, dont j'ai déjà remarqué, aux offices publics de la semaine précédente, le recueillement presque céleste et la séraphique piété; l'autel est situé à la place même où le héros de Pampelune offrit à Dieu, dans le silence des nuits, tant de ferventes prières, où il remit son âme avec confiance entre les mains de Celui dont il avait constamment recherché la plus grande gloire, dans toutes ses démarches; et, tout autour de la chambre, de saisissantes inscriptions consacrent la mémoire des événements intéressants à divers titres, miraculeux même quelquefois, dont ce lieu fut le témoin privilégié : « Ici saint Charles Borromée vint célébrer le saint sacrifice, pour la seconde fois depuis son ordination. — Ici saint Philippe de Néri vint souvent visiter saint Ignace et s'entretenir avec lui des choses de Dieu. — Ici la très-sainte Trinité se rendit visible à saint Ignace, pendant qu'il écrivait le livre de ses Constitutions, etc., etc. (1). »

Puis des autographes, pieusement encadrés, viennent mettre sous mes yeux les caractères tracés par la main

(1) Chacun se rappelle encore tout le bruit fait, il y a quelques annés, à propos des *Constitutions* de saint Ignace et de la célèbre édition de Prague, surtout. C'est une lecture curieuse, en effet, pour quiconque, après avoir suivi attentivement le texte, d'un bout à l'autre du livre, termine par la lecture des *Commentaires* dont l'éditeur a jugé à propos d'illustrer ce travail. Jamais le mot célèbre de certain lieutenant-général de police ne se trouva justifié d'une manière plus évidente, et c'est vraiment un chef-d'œuvre hors ligne que l'habileté avec laquelle le commentateur a su torturer parfois la pensée la plus simple, la plus claire, la plus *honnête*, à la fois, pour en exprimer le sens le plus machiavélique et le plus odieux.

Digitized by Google

des illustres serviteurs de Dieu qui ont habité ou visité ces lieux, à différentes époques : saint François de Borgia, le bienheureux Alphonse Rodriguez, le vénérable Berchmans, saint Alphonse de Liguori, saint Vincent de Paul (1) lui-même, figurent dans cette collection, précieuse à tant de titres, et il me semble entendre leurs voix solennelles s'échapper de ces muets caractères, sur lesquels j'appuie mes lèvres avec l'enthousiasme de la tendresse et de la vénération.

Un dernier et plus saisissant spectacle m'est réservé au moment où je vais quitter ces lieux. Le bon frère coadjuteur, qui m'accompagne dans mon pèlérinage, presse du doigt un ressort invisible, qui relève en un clin-d'œil un long rideau de soie bleue, étendu de toute sa longueur sur la glace d'un cabinet vitré, devant lequel nous sommes arrêtés en ce moment. Je vois à l'instant se dresser devant moi, comme par l'effet d'une apparition miraculeuse, la vénérable effigie de saint Ignace, c'est-à-dire une image en relief, reproduisant exactement la stature du glorieux patriarche, avec ses traits soigneusement moulés en cire, vêtue des ornements sacerdotaux qui étaient à son usage quotidien, des habits et de la chaussure même qu'il portait dans les derniers jours de son existence.

(1) Dans cette lettre, le glorieux père des Filles de la charité signe : Vincent Depaul (d'un seul mot). J'avouerai ici que cette orthographe, bien authentique, me soulage singulièrement, car je n'avais jamais pu comprendre comment le fils d'humbles et pauvres cultivateurs se trouvait porteur d'un nom singulièrement disparate dans une famille aussi peu favorisée que la sienne sous le rapport de la fortune et de la condition.

Digitized by Google

Defunctus adhuc loquitur ! C'est bien là sa grave et noble physionomie, telle que la tradition l'a conservée jusqu'à nous; c'est bien ce front tout à la fois méditatif et serein, ce front développé, signe certain d'une haute intelligence; ce teint bilieux, indice d'une volonté ferme et d'une persévérance à toute épreuve; cette courte stature qui appartient en propre aux hommes actifs, énergiques et entreprenants tout à la fois; c'est bien cet extérieur de simplicité, de pauvreté, d'humilité, cet ensemble indéfinissable qui caractérise les vrais serviteurs de Dieu, ce trésor de perfections laborieusement acquises, qu'il a légué comme une marque distinctive à chacun de ses innombrables enfants.

N'oublions pas une circonstance bien intéressante de mes souvenirs de ce jour. Au moment où j'entrais dans le vénérable sanctuaire domestique, où je m'attendais à me trouver à peu près seul avec le célébrant, deux personnes avaient déjà pris place dans l'un des coins de son étroite enceinte : un jeune homme et une jeune femme, appartenant visiblement, malgré leur extérieur simple et modeste, aux classes les plus élevées de la société. La présence du jeune homme, seul, ne m'eût aucunement surpris; pèlerin, lui-même, sans doute, ancien élève des Pères de la Compagnie et connaissant particulièrement quelques-uns des hôtes habituels du *Gesù*, il avait sa place marquée là, aux mêmes titres que moi. Mais une femme, une jeune femme surtout, introduite dans l'intérieur de la clôture, c'est-à-dire dans un lieu dont l'accès est interdit à son sexe par les prohibitions canoniques

Digitized by Google

les plus sévères; il y avait là de quoi stimuler au plus haut dégré la curiosité, même la moins exigeante ; aussi j'attendais, non sans quelque impatience, le moment où je pourrais demander au *portinajo* le mot de cette énigme singulière à tous égards.

Ce mot ne se fit pas attendre et il devait ajouter un nouveau prix aux souvenirs et aux impressions de cette mémorable journée. Les deux jeunes gens étaient le comte N., grand d'Espagne, de première classe, dona N., son épouse, tous deux descendants l'un de saint Ignace, en ligne collatérale, l'autre de saint François de Borgia, en ligne directe, et devant lesquels, par conséquent, devaient s'ouvrir, à double titre, fût-ce même en vertu d'un privilége exceptionnel, les portes d'un lieu plein de tant de souvenirs glorieux pour les auteurs de leur noble lignée.

Extrema gaudii luctus occupat, disais-je au début de ce chapitre; voici le moment venu de justifier une citation de si funeste présage. Commencée dans la joie, inaugurée par l'une des plus grandes consolations qui puisse être offerte à un pèlerin, dans la ville sainte, cette journée du lundi de Pâques devait, suivant les traditions immémoriales de Rome, se terminer par une délectation d'un genre tout différent, mais non moins exceptionnelle, sous un autre rapport. Je veux parler de la célèbre *girandola*, ou feu d'artifice, ordinairement tiré le lundi soir, et qui forme le dernier tableau des scènes solennelles, magnifiques à divers titres, dont les habitants et les visiteurs de la ville éternelle ont eu le spectacle, pendant les derniers jours qui viennent de s'écouler. Vaine espérance, hélas !

Digitized by Google

Dès le milieu du jour, le bruit se répand dans Rome que la *girandola*, n'aura point lieu, de même que la *luminara* s'est fait inutilement désirer la veille, et ce qui ajoute à l'amertume de la déception, c'est qu'on n'indique aucun motif qui puisse justifier une telle mesure, c'est qu'on ignore s'il s'agit d'un simple ajournement ou bien de la suppression totale de cet épisode non moins cher aux Romains eux-mêmes qu'aux plus insatiables *forestieri*.

Je ne saurais dire quel pénible sentiment vient assombrir mon âme, à cette simple nouvelle, qui semblerait d'abord ne devoir m'occasionner tout au plus qu'une légère contrariété, car il ne s'agit, en définitive que d'un retard, sans doute ; j'arrive seulement à Rome, j'y suis pour longtemps encore et j'aurai probablement plus d'une occasion de récupérer mes pertes de ce jour. Mais je ne puis m'empêcher d'établir un rapprochement bien douloureux entre ce qui arrive aujourd'hui et ce que je voyais à pareille époque, il y a neuf ans. Déjà, lors de ma première visite à Rome, les fêtes pascales étaient privées de ce complément, que l'habitude a rendu indispensable aux indigènes, comme aux étrangers eux-mêmes et les conjectures qui circulaient alors au sujet de cet incident, les raisons plausibles mises d'abord en avant, pour l'expliquer dans un sens favorable, n'avaient abouti en définitive qu'à la découverte de la plus pénible réalité.

Je sais très bien que les temps ne sont plus les mêmes, grâce à Dieu ; le drapeau français flotte sur les murs de la forteresse pontificale et nos soldats, l'arme au bras,

Digitized by Google

veillent jour et nuit pour la défense de l'antique patrimoine de saint Pierre; mais, si le génie du mal est enchaîné dans le puits de l'abîme, *pour un peu de temps*, il n'est pas, du moins, entièrement anéanti. Je n'ignore point que le retard de ces fêtes, que chacun réclame, peut s'expliquer sans peine, ainsi qu'on le prétend, du reste, par l'attente incessante d'un auguste personnage étranger, à qui la municipalité romaine peut vouloir en réserver le spectacle, afin de fêter plus splendidement sa bienvenue. Je n'ignore point toutes ces choses, mais je ne sais pourquoi tout cela ne peut me satisfaire complètement, et certains demi-mots, chuchotés mystérieusement de côté et d'autre, viennent malheureusement à l'appui des pénibles soupçons qui se sont présentés tout d'abord à mon esprit.

Attendons, patientons, mais sans nous abandonner à une sécurité qui ne serait point sans périls. L'esprit du mal, qui sait revêtir toutes les formes, peut dans un moment donné simuler même les apparences d'une trompeuse paix. Mais, ne l'oublions point, sa haine est implacable; il guette, il attend dans l'ombre l'heure, le moment favorables, et c'est à la haine révolutionnaire, surtout, que l'on peut appliquer littéralement les paroles que le divin Maître fit entendre jadis auprès du lit funèbre de la fille du prince de la synagogue : « Elle n'est point morte, mais elle sommeille. » *Non est mortua, sed dormit* (1). »

(1) *Marc*, v, 39; *Luc*, viii, 52.

Digitized by Google

XVII.

Les trois sanctuaires des Eaux-Salviennes. — *Saint-Paul* extra-muros. — *Une prophétie.* — *Sainte-Cécile* in Trastevere.

Voici, fort heureusement, une journée qui va faire la diversion la plus agréable à celle d'hier comme à quelques-unes des précédentes aussi. Il s'agit aujourd'hui, en effet, de reprendre ma tournée de *réparations*, interrompue forcément par les souvenirs, par les solennités de la grande semaine, et l'une de mes plus pressantes obligations, en ce genre, va me conduire, sans plus tarder, à l'illustre basilique de Saint-Paul, hors les murs.

L'attrait le plus vif, à mes yeux, de cette pérégrination, n'est pas le désir de constater les progrès de l'œuvre de reconstruction, depuis ma précédente visite. Neuf années entières de travaux non interrompus ont dû, sans doute, opérer un changement complet dans l'aspect des lieux; les maçons ont cédé la place aux marbriers, aux sculpteurs, aux mosaïstes, les plâtriers aux peintres, aux do-

Digitized by Google

reurs, aux décorateurs dans tous les genres, et l'édifice, que j'ai laissé à l'état d'ébauche très-imparfaite, est depuis ce temps, je le sais, une œuvre presque achevée sous tous les rapports. C'est néanmoins un intérêt beaucoup plus pressant qui me rappelle aujourd'hui vers ces lieux. Sans dédaigner, tant s'en faut, les merveilles de l'art ancien ou moderne, je me sens plus spécialement attiré, dans Rome, vers les monuments qui intéressent la foi du pèlerin, les origines, les progrès du christianisme, le passage des saints sur cette terre d'exil, et le nom de la basilique du grand docteur des nations se lie, dans ma mémoire, au souvenir d'une lacune des plus amèrement regrettables que j'aie constatées dans mes explorations, au retour du premier voyage qui m'a conduit dans la sainte cité.

Ceux-là me comprendront mieux qui, connaissant à fond la carte des antiquités sacrées de la grande métropole, sauront que je rentrais dans Rome, certain jour, il y a neuf ans, au retour de Saint-Paul *extrà-muros*, sans avoir visité aucun des trois précieux sanctuaires qui se trouvent groupés l'un à côté de l'autre, à un mille environ de la basilique, et sans même en soupçonner l'existence. Saint-Paul *aux trois fontaines ;* Saint-Vincent et Saint-Anastase, Sainte-Marie *Scala cœli,* tels sont les noms de ces trois trésors, vraies perles enfouies dans les sables du désert, et sur lesquelles aucun *Guide,* cela va sans dire, n'est jamais venu jadis appeler un peu sérieusement mon attention ! Courons-y tout d'abord, pour éviter quelque nouvelle mésaventure et relisons, chemin faisant, la merveilleuse histoire de ces sanctuaires, afin d'apprécier

Digitized by Google

mieux encore le bienfait inespéré qui va m'être offert dans quelques instants.

Ici, comme presque toujours, en pareil cas, je demanderai de préférence mes informations à l'auteur qui a le mieux vu, à mon sens, qui a vu avec les yeux du cœur, de la foi, de la piété tendre et naïve, les monuments chrétiens dont abonde le sol de la sainte cité.

« A un mille de distance de la basilique, en suivant une route solitaire, tracée entre de nombreux accidents de terrain, on traverse sur un pont étroit les *Eaux-Salviennes*. La vue de ce ruisseau vous fait tressaillir, car elle rappelle vivement la mort du grand apôtre. Bientôt vous êtes en face des églises des saints Vincent et Anastase, et de Sainte-Marie *Scala cœli*, qui, avec celle de Saint-Paul, forment un triangle allongé. Ici, le pèlerin catholique est tenté d'ôter sa chaussure, tant la terre qu'il va fouler est sainte. L'église des saints Vincent et Anastase (1) a vu saint Bernard priant sur ses dalles, et sacrifiant sur les autels.

Bâtie, en 625, par Honorius Ier, restaurée en 772 par Adrien Ier, réédifiée par saint Léon et magnifiquement dotée par Charlemagne, en 800, l'église de Saint-Anastase, avec le monastère voisin, fut cédée en 1140, par le pape Innocent II, aux religieux de Citeaux. Le premier supérieur de la nouvelle colonie devint, quelques années plus tard, le pape Eugène III; à cette double circonstance est

(1) Saint Vincent, diacre, martyrisé à Valence (Espagne) l'an 303, durant la persécution de Dioclétien. Saint Anastase, moine persan de l'ordre de saint Basile, décapité en Perse, sous Chosroès, l'an 627.

Digitized by Google

dû le voyage de Saint-Bernard. Le style roman domine dans l'église de Saint-Anastase, empreint d'un caractère de pureté et de vigueur fort remarquable ; les douze apôtres, fresque dégradée de Raphaël, ornent les pilastres, et de nombreuses reliques enrichissent les autels.

Voici, à quelques pas de distance, de nouveaux témoins, non moins illustres, mais bien autrement nombreux ; nous sommes à l'église de Sainte-Marie *Scala cœli*. Sous vos pieds reposent *dix mille deux cent trois martyrs* (1) dont le sang abreuva la terre que vous foulez. Ici est la catacombe de saint Zénon, sur la porte de laquelle on lit une inscription qui conserve la mémoire de ce fait. On se sent tellement absorbé par ce grand souvenir, que c'est à peine s'il reste assez d'attention pour examiner l'église. Réédifiée au 16e siècle par les cardinaux Pierre Aldobrandini et Alexandre Farnèse, elle est de forme octogone, et possède, à la voûte du chœur, la première mosaïque moderne où le bon goût s'allie aux richesses du dessin et du coloris. Un jour, pendant que saint Bernard disait ici la messe pour les morts, on vit une échelle miraculeuse, qui touchait de la terre au ciel, et un grand nombre d'anges qui en montaient les degrés ; de là le nom de *Scala cœli* que cette église, plusieurs fois rebâtie, a toujours conservé.

En sortant, le premier objet qui frappe les regards est le frontispice élancé de Saint-Paul *aux trois fontaines*,

(1) Soldats romains, égorgés avec Zénon, leur tribun, l'an 298, sous Maximien.

Digitized by Google

sur lequel brillent ces mots, écrits en grandes lettres d'or :

S. PAULI APOSTOLI MARTYRII LOCUS,
UBI TRES FONTES MIRABILITER ERUPERUNT (1).

C'est en tremblant qu'on approche de ce vénérable sanctuaire ; le saisissement augmente, lorsqu'on y pénètre et surtout lorsque les regards contemplent les objets qu'il renferme. A l'angle de l'église, derrière une forte grille en fer, voici la colonne où Paul était lié, quand la hache du licteur lui trancha la tête. Cette colonne, ou plutôt ce tronçon de colonne, est de marbre blanc et peut avoir cinq pieds de hauteur sur quatre de circonférence.

« En venant au lieu du supplice (2), Paul avait opéré plusieurs miracles, entre autres la conversion de trois soldats qui faisaient partie de l'escorte, Longinus, Acestes, et Megistus, martyrisés trois jours après ; ce n'était là que le prélude de miracles plus grands encore. Sa tête tombe, et deux miracles paraissent : au lieu de sang, c'est du lait qui jaillit : la colonne, la terre, le bras, la chlamyde du licteur en sont inondés. La tête fait trois bonds, et des trois points du sol qu'elle a touchés sortent trois fontaines qui coulent encore. Elles sont renfermées dans l'église (3), laissant entre elles quatre pieds environ d'in-

(1) Lieu du martyre de l'apôtre saint Paul, où trois fontaines jaillirent miraculeusement.

(2) Dans le même temps, saint Pierre était conduit sur le mont Janicule, où il allait aussi consommer son sanglant sacrifice.

(3) Chacune sous un autel différent.

Digitized by Google

tervalle, et conservant chacune sa température différente.

Ce qu'on éprouve, à la vue de ces eaux miraculeuses, ce qu'on éprouve en les approchant de ses lèvres, ce qu'on éprouve, ce qu'on demande, ce qu'on désire, après en avoir bu, il n'est pas un chrétien qui ne l'imagine; mais celui-là seul peut le savoir, qui a joui de ce bonheur » (1).

Je suis, grâce à Dieu, de ce nombre et puis certifier par mon expérience personnelle que le pieux auteur n'exagère aucunement dans ses appréciations, si ce n'est peut-être aux yeux de certains *positivistes*, qui se rencontrent aujourd'hui, non-seulement sous le paletot du touriste frivole et sceptique, mais parfois aussi (j'ai le regret de le dire) sous l'habit même le plus vénérable et le plus sacré. Il est pénible, il est douloureux et tout à la fois exact de constater que les funestes influences du jansénisme et du gallicanisme lui-même, la réserve, la défiance et la désaffection qu'ils ont fait naître dans les esprits, à l'égard du Saint-Siége, ainsi que de tout ce qui tient à Rome, à ses doctrines et à ses traditions, ont refroidi sensiblement la piété parmi nous. Puis la tendance favorite du caractère national venant en aide à ces fâcheuses prédispositions, de concert avec le prétendu besoin de certains *ménagements* à garder avec les faibles, qu'il ne faut pas trop effaroucher, dit-on, il en est résulté que les plus robustes dans la foi se sont mis à douter d'abord, puis à traiter légèrement, puis à discuter et définitive-

(1) Mgr. Gaume. — *Les trois Rome*, III, p. 204.

Digitized by Google

ment à classer au nombre des légendes apocryphes (*fabulæ aniles*) des traditions qui avaient passé jusqu'alors pour incontestables, au sein de l'Eglise universelle, à tel point même qu'elles sont encore aujourd'hui consignées dans le bréviaire romain!

S'il était permis d'ajouter quelque chose aux descriptions, aux réflexions du pieux et savant auteur que je viens de citer, je dirais que l'aspect des lieux eux-mêmes contribue encore puissamment à l'effet produit sur le cœur du pèlerin par la vue des trois vénérables sanctuaires des *Eaux Salviennes*. C'est à une distance assez considérable de Rome, c'est au sein d'une solitude profonde, c'est dans le désert même, en quelque sorte, qu'il faut aller chercher ces précieux monuments de la foi des premiers âges, et je ne saurais dire quel degré d'intérêt ces circonstances réunies viennent ajouter à la vénération qu'ils inspirent déjà par eux-mêmes. Je l'ai dit ailleurs plus d'une fois et ne me lasserai jamais de le répéter : c'est une sensation sans analogue, en ce monde, que celle qui est produite sur l'imagination, sur le cœur du chrétien, par la rencontre, quelquefois imprévue, de ces antiques sanctuaires, contemporains des premiers âges du christianisme et disséminés dans les environs de Rome, où le choix de leur emplacement fut déterminé par les faits auxquels ils servirent de théâtre et dont ils devaient perpétuer indéfiniment le souvenir.

C'est là, on peut le dire, la Rome *véritable*, la seule digne de ce nom, comme elle est digne des hommages enthousiastes du monde entier. Quiconque n'a pas goûté

Digitized by Google

cette Rome-là, quiconque ne s'y est pas attaché de toutes les forces de son âme, quiconque ne s'en est pas séparé avec douleur, emportant avec soi l'impérieux désir, l'irrésistible besoin de la voir encore, celui-là ne comprend point Rome, ne connaît point, n'a point *vu* Rome; il ne la comprendra, ne la connaîtra, ne la *verra* jamais, dût-il y passer cinquante années de sa vie, dût-il ajouter même quelques centaines de volumes à tant de milliers d'écrits inspirés déjà par cet incomparable, par cet inépuisable sujet.

La chose est tellement vraie, tellement accablante d'évidence, qu'elle arrache parfois les aveux les plus significatifs aux incrédules, tout au moins aux indifférents de bonne foi. « Oh! quelles jouissances un chrétien doit éprouver à Rome! » J'entendais un jour cette exclamation, à moitié douloureuse, sortir de la bouche d'un homme qui n'est chrétien, lui-même, ni par la pratique, ni même par une conviction qu'il n'a jamais songé sérieusement à former en lui, mais dont l'âme droite et le cœur chaleureux sont capables de comprendre les beautés sans rivales de la sainte cité. Combien de semblables aveux (de semblables regrets, hélas!) n'entendrais-je pas s'échapper d'une foule de cœurs oppressés, si le respect humain, si la crainte d'un juste reproche d'inconséquence entre sa conduite et les principes que l'on professe ne venaient comprimer beaucoup trop souvent de pareilles expansions!

Maintenant, retournons à Saint-Paul, pour constater les progrès des travaux exécutés pendant ces neuf der-

Digitized by Google

nières années. Quel merveilleux changement s'est opéré dans ces lieux ! Ces vastes nefs, jadis obstruées d'échafaudages monstrueux, qui interceptaient l'air et la lumière, encombrées de pierres, de matériaux et de débris de tout genre, véritable image du chaos qui précéda l'origine des choses, ces nefs sont aujourd'hui resplendissantes de marbres, de stucs, de dorures, et la plus pure lumière inonde le sanctuaire, jusque dans les lointaines profondeurs de l'abside. Quelques ornements de détail manquent sans doute à l'ensemble, et, sous ce rapport, le travail de restauration n'est pas encore voisin de son terme ; mais du moins l'aspect général est celui d'un édifice récemment et à peu près complètement achevé.

Il est pénible, toutefois, d'être obligé de convenir que la basilique quinze fois séculaire, anéantie par la catastrophe du 16 juillet 1823, n'est réellement remplacée sous aucun rapport. Un nouvel édifice a surgi sur les bases qui supportaient les constructions primitives de Constantin, restaurées successivement par Valentinien II, par Théodose, Arcade, Honorius, puis perfectionnées par divers papes, jusqu'à Pie VII lui-même, dont le lit de mort fut éclairé par la lueur sinistre de l'horrible incendie. Mais les descriptions que l'histoire nous a conservées de la basilique primitive et les parties qui ont pu survivre au désastre que je viens de rappeler, spécialement la façade orientale, la *tribune* avec ses mosaïques du 13e siècle et son autel papal, de la même époque, l'arc triomphal de Galla Placidia, qui sépare la tribune de la nef principale, toutes ces vénérables antiquités, miraculeusement pré-

Digitized by Google

servées, et quelques autres du même genre, nuisent singulièrement par leur voisinage, par les souvenirs qu'elles évoquent, de même que par leur beauté vraiment monumentale, aux modernes magnificences que n'avouerait pas toujours un goût bien épuré.

« Aujourd'hui, dit un docte et pieux auteur, la nouvelle basilique renaît de ses cendres; mais tout semblable à l'ancien que soit le nouvel édifice, exhalera-t-il ce parfum d'antiquité qu'on respirait dans le premier? et au milieu de ses nouvelles colonnes de granit de Corse et de marbres d'Egypte ne nous prendrons-nous point à regretter les beaux marbres de Paros, le porphyre, le cipollin, la brêche violette, qui, des temples des gentils, étaient venus chercher un asile dans le temple du grand Apôtre (1)? »

On ne saurait se le dissimuler, en effet, l'architecture et l'ornementation religieuses sont présentement en pleine décadence à Rome, comme partout ailleurs, et j'aurai malheureusement plus d'une occasion de m'en convaincre dans mes visites à divers sanctuaires qui sont maintenant en état de réparation. Quelle pénible déception, par exemple, pour le pèlerin qui se dirige vers la basilique de l'Apôtre des gentils, lorsqu'il aperçoit dans le lointain, au lieu de ce style simple, sévère et si profondément religieux, auquel l'ont habitué les merveilleux sanctuaires de *Saint-Laurent*, de *Saint-Clément*, de *Sainte-Agnès*, de *Saint-Nérée* et tant d'autres, une de ces constructions

(1) E. de la Gournerie, *Rome chrétienne*, I, pag. 87.

Digitized by Google

sans caractère, des temps modernes, un magasin à fourrages, une usine à gaz, une filature, tout ce que l'on voudra, en un mot, mais, à coup sûr, jamais un édifice consacré au service et à la gloire de Dieu. Quel spectacle, aussi, que ce ridicule *campanile*, indigne même du plus misérable village, pour des yeux habitués non-seulement à la sublime coupole de Saint-Pierre et aux différents dômes construits sur ce modèle, mais encore aux tours byzantines de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure, de Sainte-Marie *in Cosmedin* et de tant d'autres monuments de l'art vraiment chrétien, disséminés sur tous les points de Rome et dans ses environs!

Les pertes de Saint-Paul sont incalculables et irréparables à tout jamais. J'ai parlé déjà de celle qui est relative aux reliques précieuses, déposées à différentes époques dans le sol de la basilique, et dont la place est désormais impossible à reconnaître, par suite de l'anéantissement des inscriptions qui servaient à la déterminer. Du moins elles subsistent toujours en ces lieux, d'une manière certaine, et la dévotion des pèlerins peut encore trouver à se satisfaire, sous ce rapport, même en l'absence du témoignage des yeux. Mais comment compenser jamais la perte de tant de précieux monuments de l'art des divers âges chrétiens, particulièrement de cette inappréciable collection des portraits des souverains pontifes, commencée par saint Léon-le-Grand, continuée par saint Symmaque, puis par Benoît XIV et Pie VII lui-même (1)? Ces portraits ont

(1) Voir, au sujet de cette collection, la savante et intéressante

Digitized by Google

été remplacés, il est vrai, par une suite de médaillons en mosaïque, d'une valeur réelle, sans doute, comme œuvres d'art, mais dépourvus de ce prestige si imposant qui se rattache à une incontestable antiquité. D'ailleurs, quelle garantie d'authenticité peuvent présenter les effigies des successeurs de Pierre, de ceux surtout qui furent contemporains des premiers âges de l'Eglise, lorsqu'on reconnaît sans peine que le portrait du souverain pontife actuel, de Pie IX lui-même, ne ressemble pas le moins du monde à son vénérable original ?

Quoi qu'il en soit de ces imperfections de détail, la basilique de Saint-Paul vient de renaître de ses cendres, pour quelques siècles encore, il faut l'espérer, et cela sans le moindre respect pour les prévisions d'un docteur de ces derniers temps, qui avait laissé tomber du haut de sa science la redoutable prophétie que voici : « Léon XII a entrepris de reconstruire Saint-Paul.... après un ou deux siècles d'efforts *inutiles*, on renoncera au projet de refaire cette église, qui est d'ailleurs tout-à-fait *inutile* (1). »

Très-inutile, j'en conviens sans peine, pour les faiseurs et les liseurs de romans, tels que la *Chartreuse de Parme* et autres pareils produits du même auteur. Fort heureusement, pourtant, que de semblables arrêts ne sont point sans appel ; aussi, sans nul égard pour les paroles fatidiques de l'un des oracles de l'ancien *Constitutionnel*, Grégoire XVI s'est permis d'activer vigoureusement les

dissertation de Mgr. Gerbet, dans son *Esquisse de Rome chrétienne*, I, pag. 347 et suiv.

(1) Stendhal. — *Promenades dans Rome*, II, p. 95.

Digitized by Google

travaux de reconstruction de la basilique, et Pie IX a poussé l'oubli de toutes convenances jusqu'à la consacrer solennellement, dans la journée du 10 décembre 1854 !!!

Depuis ce jour mémorable, l'antique sanctuaire a retrouvé ses solennités accoutumées et aujourd'hui même la *station* quadragésimale y attire une foule nombreuse de pèlerins indigènes et étrangers. Cette vue me rappelle que Saint-Paul se trouvait primitivement en communication directe et immédiate avec Rome par le moyen d'un double portique, ayant environ deux kilomètres d'étendue, dont les derniers vestiges disparurent au 10e siècle, et qui venait aboutir, près de la porte d'Ostie, aux murs extérieurs de la sainte cité.

Ce devrait être un spectacle bien imposant que celui de cette immense colonnade, abritant sous ses voûtes les longues processions de pieux pèlerins, et ce souvenir me fait regretter doublement les temps antiques, à la vue des charretées de *minenti* (1) coiffées en cheveux et endimanchées d'une manière uniforme, que je rencontre sur la route, à mon retour, attirées beaucoup moins, je le crains, par le désir de vénérer les restes sacrés des saints apôtres, que par la perspective de quelque petit goûter dans les *trattorie*, plus ou moins *antiche*, du voisinage, d'où elles reviendront, à la nuit, criaillant, piaillant, nasillant, à travers les rues de Rome, au grand trot de leurs haridelles, dans de chétifs *legni* (2). Ce sont là, me dit-on,

(1) Femmes de la bourgeoisie inférieure et du petit peuple.

(2) De *legno*, littéralement un *bois* (ou morceau de bois) terme générique pour désigner, à Rome, une voiture de louage.

Digitized by Google

des *mœurs populaires;* c'est possible, mais alors tant pis pour le peuple et le pays où règnent de semblables *mœurs !*

Comme nous avons aussi notre *legno,* nous en profitons pour rentrer dans Rome et aller visiter, bien loin de Saint-Paul, un autre sanctuaire où la fête du jour appelle également nos pas. C'est la délicieuse basilique de Sainte-Cécile *in Trastevere,* vers laquelle m'attirent de bien précieux souvenirs, conservés de mon premier voyage, mais surtout, il faut le dire, l'impérieux besoin de réparer une de ces omissions qui ont pesé sur mon âme, comme un remords, pendant de bien nombreuses années. Je vais emprunter à l'un des admirateurs les plus fervents, à l'un des plus judicieux appréciateurs de la Rome chrétienne quelques paroles propres à faire connaître toute l'étendue de ma faute, comme à faire comprendre aussi l'amertune de mes regrets et la sincérité de mon repentir :

« L'église de Sainte-Cécile est noble et élégante ; mais le beau portique qui la précède, la riche châsse d'argent dans laquelle reposent les dépouilles mortelles de la chaste martyre, le pavé d'albâtre sur lequel elle est placée, le jaspe, l'agathe, les pierres orientales qui la décorent, les quatre-vingt-dix lampes qui brûlent perpétuellement devant elle, tout ce luxe est peu de chose près des pieux souvenirs qui se rattachent à ce lieu vénéré. On voit encore, près de la première chapelle, à main droite, la chambre de bain où le préfet de Rome voulut faire étouffer la jeune vierge, et où elle reçut la mort. Les tuyaux de plomb qui portaient les eaux, et les tuyaux de brique

Digitized by Google

qui répandaient de brûlantes vapeurs dans l'étuve existent toujours ; précieuses antiquités, qui élèvent l'âme par des pensées de vertu et de courage, au lieu de l'abaisser, comme tant d'autres, par des idées de plaisir, de débauche, ou d'une grandeur fastueuse et oppressive (1). »

Hélas ! oui ; cette salle de bains, ce théâtre encore visible des combats et de la gloire de l'aimable Cécile, de l'immortelle épouse de Jésus-Christ, c'est-à-dire la partie sans comparaison la plus curieuse de cette inappréciable basilique, le sanctuaire véritable de ce sanctuaire sans rival, la perle inestimable de ce trésor de splendides souvenirs, c'est là précisément ce qui m'avait échappé, lors de mes premières visites, faute d'indications convenables, et deux mois vont à peine me suffire pour combler toutes les lacunes de ce genre que j'ai malheureusement à constater dans mes souvenirs !

Puisse un aveu, si pénible au cœur, prémunir contre de pareilles méprises quelques-uns des futurs visiteurs de la ville éternelle et leur faire comprendre surtout la nécessité de préparer soigneusement le programme de leur pèlerinage en de semblables lieux; à ce compte, je bénirai une erreur, qu'il m'a été donné, du reste, de réparer amplement plus tard, et je proclamerai heureuse une faute qui sera devenue, pour eux, comme elle est devenue pour moi-même, la source de si vives, de si pures jouissances pour l'esprit et pour le cœur.

(1) E. de la Gournerie. — *Rome chrétienne*, I, pag. 56.

Digitized by Google

XVIII.

Saint-Laurent extrà-muros. — Mirabilis Dominus! — *Une autre* prophétie. — *La villa Albani.* — *Le cercle militaire français.*

Voici encore une visite de *réparation !* Mais, cette fois du moins, je ne puis attribuer qu'à une chance défavorable les lacunes laissées dans mes explorations précédentes, car ici les indications, mêmes les plus consciencieuses des *Guides* et des *ciceroni* n'auraient guère servi qu'à me montrer la terre promise, sans me fournir les moyens d'y pénétrer jamais. Il eût fallu, en effet, pour compléter ma première visite, une réunion de circonstances que la meilleure volonté ne pouvait suffire à préparer et que la divine providence me ménageait, dans la seconde, pour me dédommager des sacrifices qni me furent prescrits autrefois par la plus inéluctable nécessité.

La vieille basilique de Saint-Laurent *hors les murs* n'a rien à m'offrir d'inconnu, sous le rapport des beautés d'architecture ou d'ornementation. Je la retrouve, à cet égard, telle que je l'admirais, il y a neuf ans, et sauf

Digitized by Google

quelques soins de propreté, quelques détails de restauration exécutés depuis cette époque, par exemple la rénovation du mobilier trop délabré de son autel principal, quelques réparations au pavé de marbre du *presbyterium*, et un ensemble généralement moins négligé, je crois la voir telle qu'elle apparut, certain jour, à mes yeux émerveillés comme une véritable révélation des temps antiques, comme une vision des premiers âges du christianisme, personnifié dans l'un de ses plus vénérables, de ses plus illustres monuments.

L'auguste sanctuaire possède des trésors d'un autre genre, trésors demeurés inconnus pour moi jadis, et dont l'existence m'a été révélée plus tard par les récits de pèlerins plus favorisés. Il n'est sorte d'épreuves que je ne fusse disposé à subir, cette fois, pour combler d'aussi fâcheuses lacunes; mais la providence a merveilleusement disposé toutes choses, pour me donner gratuitement, en ce jour, la satisfaction la plus complète et la plus abondante compensation.

Chemin faisant, l'abbé M..., mon pieux compagnon de voyage, m'a raconté une singulière histoire, qui ajoute un degré de plus à l'intérêt que me présentait déjà, par lui seul, notre pèlerinage de ce jour à la vénérable basilique de Saint-Laurent. Il y a huit ans, m'a-t-il dit, le fils unique d'une riche veuve de Lyon se trouvait appelé par son âge à figurer sur la liste du tirage à la conscription, pour l'année courante. Myope de naissance et pourvu, par conséquent, d'un cas d'exemption du service militaire, il ne prend aucune précaution contre les chances du sort, amène

Digitized by Google

un mauvais numéro, dont il ne se préoccupe guère, et ne songeait plus à rien lorsqu'il reçoit un jour, à l'improviste, sa feuille de route, avec injonction de rejoindre de suite, sous les peines ordinaires en pareil cas, son régiment, alors en garnison dans ma ville natale.

Il part donc, muni d'une lettre par laquelle ses parents prient l'abbé M..., aumônier de l'hôpital Saint-Jacques, de lui venir en aide, soit pour obtenir une sentence de réforme, soit pour lui procurer un remplaçant, dans le plus bref délai. Cette affaire exige naturellement quelques formalités, souffre même quelques difficultés et quelques retards, vu les circonstances de l'époque, de manière à nécessiter pour le jeune homme un séjour d'un mois à Besançon. Pendant ce temps, il lie connaissance d'une manière plus intime avec le digne aumônier, qui entretient avec lui quelques relations pendant les premiers mois qui suivent son retour dans sa ville natale, et n'est pas médiocrement surpris d'apprendre, après une assez longue interruption de leur correspondance, que le riche héritier, renonçant aux séduisantes promesses d'un brillant avenir, vient de quitter tout-à-coup le monde pour se consacrer sans réserve au service de Dieu, dans l'ordre de saint François.

Mais ce n'est pas tout encore : le Père Joseph-Marie, comme on l'appelle maintenant parmi ses frères, se trouve présentement à Rome, au monastère de Saint-Laurent *extrà-muros*, et nous arrivons tout juste pour recueillir les prémices de ses nouveaux pouvoirs, pour baiser ses mains tout humides encore de l'onction sainte, car il a

Digitized by Google

célébré hier le saint sacrifice, pour la première fois. Quelle surprise, on peut le concevoir, pour le bon abbé M..... de se voir aux genoux d'un capucin, de 30 ans, qu'il rencontrait, il y a huit ans à peine, dans le brillant attirail d'un élégant jeune homme du plus beau monde, et qu'il retrouve, sans transition préparatoire, sous l'humble froc d'un moine mendiant! C'est pour nous une chose merveilleuse d'entendre de sa bouche les détails historiques de cette vocation singulière s'il en fut jamais et surtout de voir marcher pieds nus, en toutes saisons, un homme qui l'année de son entrée au noviciat, ne pouvait, nous dit-il, au cœur même de l'été, sortir dans les rues de Lyon, sans porter des bas de laine, renforcés quelquefois de chaussons de la même étoffe. *Mirabilis Dominus in Sanctis suis!*

Grâce au Père Joseph-Marie, nous visitons dans ses moindres parties la vieille et vénérable basilique, dont nous étions bien loin de soupçonner toutes les richesses cachées. Nous pénétrons dans la *Confession* du maître-autel, où reposent le corps du patron de ce sanctuaire et celui de saint Etienne, le premier martyr, tous deux honorés du même grade dans la hiérarchie ecclésiastique, tous deux associés dans la gloire d'un commun triomphe. Nous vénérons quelques-unes des pierres qui furent l'instrument du supplice d'Etienne, une dalle de marbre blanc, sur laquelle fut déposé le corps à demi-consumé de l'illustre diacre de saint Sixte et qui porte encore des traces irrécusables de l'holocauste; puis nous visitons successivement une chapelle souterraine, enrichie des plus pré-

Digitized by Google

cieuses faveurs du Saint-Siége et l'entrée de la catacombe de sainte Cyriaque, découverte derrière le maître-autel, depuis le premier pèlerinage que j'ai fait en ces lieux.

Quelle journée, Seigneur! et cela au lendemain de la journée non moins merveilleuse, dont je recueillais les souvenirs, au chapitre précédent! Et dire que, à Rome, les journées de ce genre peuvent se succéder, sans interruption, pendant des mois entiers! Et dire que certaines gens ont vécu à Rome, de longues années, que d'autres y vivent encore, depuis longtemps déjà, sans soupçonner le premier mot de ces merveilles incomparables de la cité sainte, non plus que des délices surhumaines dont la visite attentive, sérieuse, de ses sanctuaires, de ses monuments sacrés, inonde chaque jour l'âme et le cœur du pèlerin!

Bénissons le Ciel d'être du nombre de ces *pauci electi*, qui n'ont rien de commun que leur titre avec ces *happy-few*, auxquels a dédié son œuvre certain auteur dont le nom reviendra plus d'une fois encore sous ma plume dans le cours de ces récits. Celui-ci avait visité Rome, *à cinq reprises différentes*, dit-il, et nous avons pu voir déjà, par maints passages empruntés à ses souvenirs, quel profit il avait tiré d'une fortune pareille. Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises, avec un semblable initiateur, et voici, entre autres, un passage digne de faire pendant à la fameuse *prophétie* sur la basilique de Saint-Paul. — Ecoutez bien, lecteur :

« On regarderait (dit-il) la proposition d'établir un cimetière hors de la ville, *comme l'une des plus grandes*

Digitized by Google

impiétés possibles ; le cardinal Consalvi lui-même n'osa la risquer (1). »

« *Proh ! Curia, inversique mores !* » comme dit Horace ; *l'impiété* qui fit reculer vers la fin du siècle dernier, l'illustre ministre de Pie VII n'a pas arrêté Pie IX, dans la seconde moitié du siècle actuel. Aujourd'hui, la basilique de Saint-Laurent *extra-muros* est voisine d'un vaste cimetière établi par Pie VIII, lorsque l'invasion du choléra fit supprimer l'usage des inhumations dans les églises, cimetière magnifiquement enclos, parfaitement entretenu, et qui renferme dans son enceinte une pieuse chapelle où les corps des fidèles sont déposés pendant la nuit, en attendant qu'ils soient confiés à la terre, le lendemain, par les soins d'une pieuse confrérie. Il faut convenir que le pauvre Stendhal a peu de chance, dans ses *prophéties,* et je n'irai pas bien loin, sans avoir à constater encore un autre démenti, très-irévérencieusement donné par les faits aux savantes prévisions de cet astrologue d'un genre nouveau.

Après avoir pris congé du Père Joseph-Marie, nous remontions dans notre *legno,* pour nous faire conduire à la *villa Albani,* où nous avions rendez-vous avec l'excellent Mgr. Bastide, qui devait nous servir de *cicerone* dans la visite de cette magnifique résidence. Pour arriver à ce terme de notre course, nous devons nous diriger vers la *porta Pia,* en suivant à l'extérieur cette longue enceinte d'antiques fortifications qui relie, sans discontinuité, cette

(1) Stendhal. — *Promenades dans Rome,* II, p. 165.

Digitized by Google

porte à celle de *San Lorenzo*. C'est là un des aspects les moins étudiés, et pourtant les plus pittoresques et les plus caractéristiques de Rome, que cette solitude qui commence partout, aux portes mêmes de la ville sainte, que la vue de ces longues murailles délabrées, accidentées, à de rares intervalles, de tours ou de vigies d'une structure inusitée dans la fortification moderne; puis, à des distances déterminées, ces étroites enceintes formées au pied des murs eux-mêmes par une barrière (ou barricade) quadrangulaire et destinées, nous dit-on, à fournir un abri au promeneur pédestre contre l'impétuosité des troupeaux de buffles et de chevaux sauvages qui parcourent fréquemment cette voie; puis le silence mystérieux de ces régions, auxquelles n'arrivent pas, même affaiblis, les bruits lointains de la ville aux sept collines, toutes ces circonstances réunies contribuent à imprimer un caractère exceptionnellement sérieux et solennel aux lieux déserts que nous parcourons; aussi, d'un accord spontané mon compagnon et moi gardons le plus profond silence, pendant cette singulière traversée, nous absorbant, chacun de notre côté, dans les pensées et les sentiments que fait naître en nous l'aspect des lieux et des objets qui s'offrent successivement à nos regards.

Cependant, nous atteignons la *porta Pia*, substituée par Pie IV, en 1564, à celle de l'enceinte d'Honorius, qui se trouvait plus à droite et prenait son nom de Nomentum (1), colonie latine du territoire des Sabins. Nous lais-

(1) Aujourd'hui Lamentana, village à 12 milles de Rome.

Digitized by Google

sons à droite la voie Nomentane, qui nous reverra, dans quelques jours, poursuivant un autre itinéraire; nous continuons à longer l'enceinte murale jusqu'à la *porta Salara,* devenue tristement célèbre par l'entrée d'Alaric, en 409, et quelques minutes après, nous mettons pied à terre devant la grille de la splendide *villa* qui doit son nom au cardinal Alexandre Albani.

Ce nom, qui fut celui du pape Clément XI, devait recevoir un nouveau lustre de l'intelligente magnificence et du goût éclairé pour les arts que l'illustre prélat a déployés dans la construction et la décoration de cette noble résidence, dont il traça lui-même les plans. Ajoutons que le restaurateur de la science archéologique, l'immortel Winckelmann, présida en personne au choix comme à l'arrangement des objets divers qui embellissent cette royale demeure, et nous comprendrons qu'elle passe pour l'une des plus magnifiques parmi les habitations de ce genre qui forment un si brillant cortége à la reine des cités.

Il est de fait qu'on ne saurait facilement concevoir, encore moins donner l'idée d'une pareille réunion des merveilles de la nature et de l'art; aussi, dans l'impossibilité d'aborder une semblable tâche, dois-je me borner, ici comme d'habitude, à la simple énumération des objets qui m'ont impressionné davantage. Les voici, dans l'ordre où mes souvenirs et mes notes vont me les présenter.

1° Le *Palais*, au-devant duquel règne (ou plutôt *triomphe,* suivant l'expression pittoresque de Nibby) un

Digitized by Google

splendide portique, découpé en arcs, et peuplé de groupes de marbre, parmi lesquels je remarque les statues assises d'Auguste, de Faustine et de Jules-César; celle-ci, avec la statue en pied, du Capitole, sont, je crois, les seules effigies bien authentiques du célèbre dictateur. 2° *Le vestibule ovale*, avec ses statues d'Isis, de Cérès et les masques, de dimension colossale, représentant l'un *Bacchus*, l'autre *Hercule*, qui ornaient jadis le théâtre de Marcellus. 3° La *salle ovale*, où je trouve un prétendu *Ptolomée*, de l'école de Praxitèle; un *Cupidon*, se préparant à tirer de l'arc, et une grande conque, autour de laquelle est sculptée une *Fête de Bacchus*, avec *Hercule* endormi. 4° La *galleria nobile*, qui pourrait se contenter, pour seuls ornements, des marbres précieux et variés dont ses murs sont revêtus, dans toute leur hauteur, mais qui offre encore à l'admiration du visiteur plusieurs bas-reliefs antiques (*Hercule et les Hespérides*, entre autres), les statues de *Jupiter*, de *Pallas*, et les peintures dont Raphaël Mengs a décoré le magnifique plafond de cet appartement.

Citons encore, dans diverses pièces : le fameux bas-relief de l'*Antinoüs*, trouvé à la *Villa Adriana*, près de Tivoli; l'*Apollon Saurochtone* (ou tueur de lézards) en bronze; une petite statue de *Diogène*; un merveilleux buste d'*Esope*, le seul que l'on connaisse; deux autres bas-reliefs, dont l'un représente *Diogène dans son tonneau, s'entretenant avec Alexandre*, et l'autre *Dédale fabricant des ailes pour Icare*; un paysage peint à fresque, véritable merveille de coloris et de perspective; une

Digitized by Google

statue de *Marsyas*, etc., etc., et je n'aurai fait qu'indiquer bien sommairement les principaux objets d'art qui, joints aux beautés naturelles du site et aux magnificences des divers points de vue, rehaussées encore par l'art du jardinier-décorateur, font de cette résidence vraiment royale l'une des plus insignes merveilles d'un pays où abondent les merveilles en tout genre.

Ajoutons un petit souvenir historique à l'énumération que je viens de placer sous les yeux du lecteur.

En 1798, le Directoire français confisqua toutes les propriétés de la famille Albani, aussi bien que celles de la famille Braschi. La magnifique villa Albani fut dépouillée de ses sculptures et de ses marbres, qu'on expédia à Paris, avec les livres et les tableaux qu'elle contenait. Il ne fut jamais restitué que quelques caisses, qui se trouvaient sous scellé à la douane romaine, en 1802. En 1814, le cardinal Joseph Albani, appuyé par les gouvernements d'Autriche et de Rome, demanda la restitution de la propriété de sa famille. Quoique alliée par les liens du sang à la maison d'Autriche la famille s'était trouvée dans la gêne, par suite de cette confiscation. Le 9 octobre 1815, le célèbre relief d'*Antinoüs* fut rendu au sieur Santi, commissaire du cardinal; et en décembre suivant, les autres sculptures de ce musée, au nombre de 39, furent achetées pour le Louvre par Louis XVIII. Parmi celles-ci se trouvent la belle statue d'*Euripide*, un autre *Antinoüs*, un *Hercule*, également précieux, et plusieurs bustes de prix. Quant aux tableaux, aux livres et à un grand nombre d'objets d'art glyptique, on

Digitized by Google

n'en apprit plus rien, du moins que nous sachions (1).

On nous faisait remarquer, en sortant, les dégâts commis dans le jardin et dans les bosquets par les illustres *patriotes* de 1848, les dignes émules de ceux qui saccageaient, quelques mois plus tard, la basilique de *Saint-Pancrace*, et nous frémissions en pensant aux destinées promises par de pareils misérables au peuple qu'ils prétendaient émanciper. Si du moins la leçon pouvait profiter à ceux qui l'ont reçue! mais, hélas! à Rome, comme ailleurs, il est bien à craindre que l'expérience ne soit pas complète encore, et que la fascination déplorable de la génération actuelle n'exige de nouveaux et plus terribles enseignements!

Cette journée, déjà si féconde en émotions diverses, devait m'offrir, encore, dans sa dernière partie, un contraste piquant avec les objets et les pensées de toute nature qui m'avaient occupé jusqu'alors. Grâce à une lettre de recommandation, réelle et efficace, dont je m'étais muni avant mon départ, je pénétrais ce soir, pour la première fois, dans le *Cercle* fondé par les officiers de la garnison française, au premier étage du palais de la *Piazza Colonna*, qui a été mis généreusement à leur disposition, depuis plusieurs années déjà, par la munificence pontificale. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi!* Combien de fois, chaque jour, n'ai-je pas l'occasion de répéter intérieurement cette exclamation du Roi-Prophète, lors-

(1) Le cardinal Wisemann. — *Souvenirs sur les quatre derniers papes*, pag. 78, note.

Digitized by Google

que je revois dans Rome, à neuf ans de distance, les mêmes lieux, les mêmes objets, avec les changements que la providence y a opérés dans l'intervalle ! Quels tristes et pénibles souvenirs ! Il y a neuf ans que le palais de la *Place Colonne*, restauré depuis 1839, et alors occupé, dans toute sa partie inférieure, par l'administration des postes, était le point de réunion de rassemblements suspects, surtout aux jours, alors trop fréquents, où les journaux de France et d'Angleterre venaient à manquer, pendant plusieurs courriers consécutifs. Là je voyais, tous les matins, une foule compacte de bourgeois, d'ouvriers, de gens du peuple, désertant leurs paisibles occupations quotidiennes, et poussés par cette inquiétude fébrile, par cette insatiable curiosité que Pie IX décrivait si éloquemment, quelque temps après (1), recueillir avec une avide crédulité les fausses nouvelles, les anecdotes malignement controuvées et perfidement disséminées par des orateurs de carrefours ou d'obscurs agitateurs, s'exciter, s'échauffer, s'aigrir mutuellement, seconder à leur insu les criminels projets de la démagogie de l'époque (2), et aller reporter dans leurs familles, propager dans leur voisinage les impressions malsaines qu'ils venaient de recueillir à travers les rues de la cité.

Ces temps sont déjà loin de nous, Dieu merci, et l'aspect des lieux a changé comme la marche des événements

(1) Voir l'*Allocution de Pie IX* dans le consistoire tenu à Gaëte, le 30 avril 1849.

(2) In every age, the *vilest* specimens of human nature are to be found among demagogues. (Macaulay, *The history of England*, II, 159.)

Digitized by Google

eux-mêmes. L'administration des postes, transférée, depuis plusieurs années déjà, dans l'une des cours du *palazzo Madama* (1), voisin de notre église nationale, ne voit plus guère stationner aujourd'hui devant ses bureaux de distribution que les *forestieri*, de passage à Rome, qui viennent, à l'arrivée de chaque paquebot français, chercher des nouvelles de leur famille ou de leurs affaires, et dont j'augmente moi-même le nombre, tous les samedis. Pendant ce temps, le *palazzo Colonna* voit s'agiter sous son vestibule et dans les vastes pièces qui forment son premier étage, une population toute particulière, dont les vives allures contrastent singulièrement avec celles de la foule désœuvrée qui encombrait, quelques années auparavant, la place où s'élève la célèbre colonne, érigée par le sénat et le peuple, pour perpétuer le souvenir des victoires de Marc-Aurèle Antonin.

Ces hôtes nouveaux sont les officiers des divers corps de la division d'occupation française, qui trouvent chaque soir, dans le Cercle fondé par eux, un centre de réunion et par conséquent le moyen d'entretenir, avec l'esprit de corps, ces relations sociales, nécessaires à l'homme, en toutes circonstances, mais surtout au militaire presque toujours éloigné de sa famille et de ses amis. Différentes salles réunissent entre eux, suivant les lois de la hiérarchie, les officiers des différents grades; puis quelques autres pièces, plus élégamment meublées, renferment la bibliothèque, le cabinet de lecture pour les journaux

(1) Bâti par Catherine de Médicis, avant qu'elle fût reine de France.

Digitized by Google

français ou étrangers, le salon de conversation pour les invités; et la vaste terrasse, qui surmonte le portique, embellie par un petit jardin, par une fontaine jaillissante, même, se transforme à volonté, au moyen d'une vaste tente, en un charmant *belvédère*, pour les jours où les ardeurs du soleil deviennent plus difficiles à supporter.

La présence de nos soldats à Rome est d'abord pour tout cœur français et catholique un légitime sujet d'orgueil et de joie. On est tout à la fois heureux et fier de voir le siége de Pierre sous la protection des braves qui l'ont défendu si vaillamment jadis, qui sauraient mourir encore aujourd'hui pour sa défense et l'on sent son âme transportée d'un indicible enthousiasme, à cette pensée que l'on est soi-même l'un des enfants de la nation que Dieu a daigné choisir pour opérer par elle de si grandes choses. Mais, il faut le dire en toute sincérité, une triste réflexion ne tarde pas à assombrir un peu ces premières impressions, à jeter quelques ombres sur ce consolant tableau. Ce que j'ai *entendu* (sans *écouter*), de la conversation de nos officiers, soit dans leur Cercle, soit dans les divers lieux qu'ils fréquentent, m'a donné sujet de douter si le séjour de la cité sainte avait bien réellement produit sur eux ces heureux effets que chacun se plaisait à en désirer, à en attendre même.

D'abord, la tendance légère et railleuse de l'esprit français ne trouve que trop matière à s'exercer ici, aux dépens d'une foule d'usages civils, religieux même, dont il est malheureusement bien facile de dénaturer le sens et la portée. D'un autre côté, nos soldats, dont on appréhen-

Digitized by Google

dait, non sans quelque raison, l'influence sur cette partie de la population avec laquelle ils sont en contact plus habituel, ont déjà commencé à familiariser celle-ci avec certaine légèreté d'appréciations, avec certaine facilité de plaisanterie qui a les personnes sacrées et les choses saintes pour objet; ceux d'entre eux qui sont demeurés fidèles aux croyances de leur jeune âge se trouvent en butte aux obsessions de la propagande anti-religieuse; et j'entends dire certain jour, par exemple, à l'un des membres du clergé de *Saint-Louis*, que nos soldats sont, depuis quelque temps déjà, l'objet de tentatives incessantes de perversion et de corruption, de la part des soldats italiens eux-mêmes. L'inverse eût paru plus probable, au début de l'expédition de Rome, et c'est ainsi, pourtant, que l'esprit du mal sait souvent déjouer les calculs les plus rationnels, démentir les prévisions les mieux fondées en apparence!

Encore un mot sur les chefs. Je voudrais sincèrement me persuader, avec quelques bonnes âmes, que le séjour de nos officiers à Rome aura été pour le plus grand nombre d'entre eux une source infaillible d'édification et de salut. Sans aucun doute, la divine miséricorde aura marqué pour plus d'un d'entre eux leur passage dans la Jérusalem catholique par quelques grâces d'élite, et plus d'un, sans doute, aura trouvé le chemin de la foi pratique et de la vie éternelle, par conséquent, dans la cité des martyrs et des Saints. Mais, hélas! pour combien d'autres cette grâce n'aura-t-elle pas été reçue en vain, peut-être? Combien d'entre eux, abusés par de trompeuses apparences,

Digitized by Google

par quelques-unes de ces misères, inséparables en tous lieux de l'humanité déchue, confondant la masse avec les exceptions, l'abus avec la loi commune, et jugeant de tous par quelques-uns, ne reviendront-ils pas dans leur patrie, imbus des préjugés les plus déplorables et réussiront d'autant plus facilement à les propager, qu'ils auront eu sous les yeux, pendant de longues années, les gens et les choses dont ils trouveront l'occasion de parler plus tard?

Mais voici des signes beaucoup plus fâcheux encore, sans comparaison. Je crois ne manquer à aucune convenance, à aucune des lois même les moins sévères de la délicatesse, en reproduisant ici un fait qui m'a été narré (comme il l'aura été bien certainement à plusieurs autres), sans la moindre de ces précautions qui semblent indiquer un secret. Le jeune officier, à qui j'avais été recommandé, pour me faciliter l'accès du *Cercle*, me racontait, certain jour, dans un moment d'expansion, que plusieurs tentatives d'assassinat sur des soldats français, dont la presse révolutionnaire avait fait grand bruit jadis, *n'avaient pas été volées* (ce sont ses propres termes), et que le peuple romain n'avait pu se faire aux airs de conquérants que certains militaires auraient voulu porter jusque dans les familles de leurs hôtes.

A nous les filles des papistes!

. . . . . .

Ici tout appartient aux braves (1).

Etc., etc. — Tout cela peut se chanter sans péril, à l'o-

(1) *Les Huguenots*, acte III.

Digitized by Google

péra, devant un public essentiellement *tolérant;* mais rien de cela ne peut se pratiquer impunément à Rome où, dans les veines des *Trasteverini*, bouillonne encore le vieux sang de Lucrèce et de Virginius. Je le répète : mon *autorité* n'est point suspecte et il faut que de pareils faits soient bien avérés, bien connus de tous, pour qu'on ne craigne pas de les narrer ainsi, sans la moindre précaution, devant le premier venu.

Toutefois, il faut le dire, ces fâcheux excès, déjà très-rares, dès le principe, ont complètement disparu, dans le cours de ces dernières années. Quant aux impressions erronées, quant aux préjugés, dont je parlais tout à l'heure, je n'oserais prévoir pour eux une aussi courte durée et j'ai tout lieu d'appréhender, bien au contraire, qu'ils ne fassent un chemin, qu'ils n'obtiennent un succès, rarement promis, hélas! même aux meilleures, aux plus utiles et surtout aux plus incontestables vérités!

Digitized by Google

XIX.

Les couvents-casernes. — *Sainte-Agnès* in Piazza Navona. — *Un avis très-utile au sujet des* custodi. — *Le théâtre* Emiliani *et l'affiche du jour.*

J'ai décrit, dans l'un des précédents chapitres, les magnificences de la *Minerve* restaurée ; mais j'ai omis, à propos du couvent auquel appartient cette illustre église, une particularité très-remarquable pourtant et qui se rattache à un état de choses tout-à-fait nouveau pour moi, dans ce deuxième séjour à Rome ; je veux dire l'occupation d'une partie du monastère par un détachement de soldats français. Le paisible et scientifique asile des Dominicains a dû se laisser envahir par la force armée ; à toute heure du jour, j'aperçois quelque *frate*, faisant sur le seuil de la porte, toute grande ouverte, la causette amicale avec l'un ou l'autre des troupiers du poste, et tous les soirs, à huit heures, j'entends le son du tambour de la retraite ébranler, en revenant de la *piazza Colonna*, les échos du cloître, sous lequel il vient s'engouffrer avec fracas.

Sur tous les points de la grande cité, mon œil est in-

Digitized by Google

cessamment frappé de quelque contraste de ce genre : le monastère de *San Agostino*, celui des capucins, le palais de Venise, etc., sont occupés par l'infanterie ; le couvent de saint Sylvestre *in capite*, par le génie ; l'artillerie est logée au palais Barberini, comme aussi dans le quartier des *quatre Fontaines*, les fourrages sont hébergés dans les thermes de Dioclétien ; les malades ont trouvé un asile au noviciat des jésuites, à *Monte-Cavallo* et chaque jour, vers neuf heures du matin, je vois une ou deux compagnies d'élite, sapeurs et musique en tête, aller relever le poste d'honneur qui veille, dans le voisinage de saint Pierre, à la garde du Vatican. Il y a dans tout cela de l'animation, du pittoresque, sans aucun doute, comme il s'en trouve dans tous les contrastes bien tranchés, et ce coup-d'œil égaie tout d'abord l'imagination, comme le regard ; malheureusement, une triste réflexion vient promptement assombrir la perspective, et le cœur, dilaté par une première impression, se resserre bientôt au souvenir des événements qui ont amené ce nouvel état de choses, à la pensée des causes qui le maintiennent, à la prévision de celles qui peuvent le prolonger d'une manière indéfinie.

On ne saurait se le dissimuler, en effet, l'occupation de Rome par les troupes françaises, c'est un monument du triomphe momentané de l'anarchie sur la plus noble et la plus sainte des causes ; c'est une proclamation permanente de l'insuffisance des moyens ordinaires pour le maintien de la paix et de l'ordre dans le gouvernement des états pontificaux ; c'est, en un mot, l'indice le plus significatif

Digitized by Google

que la révolution ne fait que sommeiller, en attendant le moment d'un réveil funeste pour le monde entier (1). A ce titre, la vue de nos soldats, si elle flatte, à certains égards, le sentiment national, ne peut qu'attrister bientôt profondément le cœur du chrétien par les douloureux souvenirs qu'elle évoque, par la pénible situation qu'elle accuse, par les funestes événements dont elle fait pressentir la possibilité.

Mais continuons ma course vers la *piazza Navona*, où me rappelle encore une de ces réparations comme j'en ai tant à faire envers une foule de monuments sacrés dont les beautés principales sont demeurées jadis inconnues pour moi. Il y a neuf ans, en effet, je visitais, à plusieurs reprises même, l'intéressante église de *Sainte-Agnès* et je croyais la connaître à fond, parce que rien ne m'avait échappé alors dans les détails de son architecture et de son ornementation intérieure, depuis la coupole de Bor-

(1) Le jour même où j'écrivais ces lignes, je lisais dans un journal de Paris le passage suivant :

« Le respect que les catholiques portent au vicaire de Jésus-Christ a sauvé jusqu'à présent le souverain qui règne sur l'Italie centrale; mais la patience humaine a des bornes, et il n'est personne qui ne sache que si la France venait à retirer sa main, c'en serait fait, à Rome, du pouvoir temporel de la papauté. Notre présence ajourne la crise, mais ne la supprime pas..... Nous ne savons pas ce que nous réserve l'avenir, mais nous savons bien qu'en renonçant au pouvoir temporel, *à la motte de terre*, Pie IX prendrait le meilleur moyen de sauver la papauté. »

(*La Presse*, numéro du 4 décembre 1858.)

Les événements de 1859 et certains écrits qui s'y rattachent sont venus bientôt paraphraser ce texte, de manière à ne pas y laisser la moindre obscurité !

Digitized by Google

romini jusqu'à la croix grecque dessinée par les quatre autels, depuis les fresques de Ciro Ferri jusqu'aux statues et aux bas-reliefs de Raggi, de Maini et de Ferrata (1). Hélas! ici encore je n'ai vu que l'enveloppe, l'écorce des choses, et leur substance, leur essence intime s'est complètement soustraite à mes regards. Le lecteur chrétien pourra juger de ma douloureuse surprise lorsque, peu de temps après mon retour à Rome, les lignes suivantes tombèrent inopinément sous mes yeux.

« Je suis descendu dans le lieu infâme où fut exposée Agnès. Ses voûtes, d'une antique architecture, ses vieilles mosaïques y rappellent la scène dont il fut le théâtre plus vivement encore que le bas-relief de l'Algarde, qui est placé sur l'autel. Voyez-vous cette infortunée conduite par deux soldats? Les habitantes de ce vil repaire l'accueillent par des risées obscènes. C'est chose étrange, en effet, chose ridicule que cette réserve, cette modestie angélique? Elles veulent dépouiller Agnès, mais ses cheveux croissent aussitôt, l'inondent de toutes parts et servent de rempart à sa pudeur. Le fils du préfet de Rome ose la fixer d'un regard impur, mais il tombe mort sur la place (2). »

Hélas! oui, dois-je dire ici encore; c'est le théâtre de ces merveilleux événements que j'ai toujours omis de visiter, lorsque tant de fois mes pérégrinations à travers la ville sainte m'ont ramené dans le voisinage du cirque agonal, et j'ai quitté Rome, après un premier séjour de six

(1) Surtout celui qui représente *la mort de sainte Cécile*, et qui est, à mon avis, l'un des chefs-d'œuvre du genre.

(2) E. de la Gournerie. — *Rome chrétienne*, I, p. 71.

Digitized by Google

semaines, sans en avoir même soupçonné l'existence!

Certain recueil périodique anglo-français (1) plaisantait fort agréablement naguère l'auteur des *Trois Rome*, en affirmant que le docte prélat « exige » de tout futur visiteur de la ville éternelle la lecture préliminaire des 50 volumes in-folio qui composent les *Annales* de Baronius. Mgr. Gaume n'a jamais rien dit ni pu dire de semblable, je n'ai pas besoin de l'affirmer; mais il donne à tout pèlerin, ou voyageur catholique, (le seul dont il s'occupe, du reste) le salutaire conseil de préparer attentivement son voyage en lisant les ouvrages relatifs aux antiquités sacrées, ainsi qu'aux divers sanctuaires de Rome, sous peine de tomber dans des omissions déplorables et je puis invoquer malheureusement mon expérience personnelle à l'appui des recommandations de l'illustre prélat. Je n'ai, sous aucun rapport, l'autorité requise pour me permettre de rien ajouter à des enseignements venus d'une semblable source, mais je puis du moins utiliser mes souvenirs particuliers au bénéfice de quelques futurs visiteurs de la ville sainte, en cherchant à les prémunir contre certaines erreurs dont je me suis trouvé la victime, quelquefois par défaut, d'autres fois par excès de précaution.

La plus fâcheuse, dans ce dernier genre, est celle qui me fit repousser systématiquement jadis les offres de services des *custodi* et *ciceroni*, dans une foule d'occasions où je croyais pouvoir me passer de leurs indications plus

(1) La *Revue britannique*. — Livraison de novembre 1858.

Digitized by Google

ou moins superflues, mais surtout de leurs renseignements plus ou moins désintéressés. C'est une chose souvent pénible, on ne saurait en disconvenir, que l'obséquiosité de semblables officieux, et la répugnance naturelle qu'ils soulèvent se complique, dans certains cas, du dégoût qu'inspire la spéculation sur les choses saintes, sur la foi et la piété des pèlerins. Le premier mouvement, donc, est presque toujours de repousser leurs avances et le sentiment que je viens d'exprimer, beaucoup plus que le soin de ma bourse, m'avait déterminé jadis à refuser obstinément leurs offres de service, dans toutes les occasions. Je m'étais applaudi même parfois de cette noble résistance et je me savais bon gré d'avoir rompu avec les traditions de mes devanciers, d'avoir refusé noblement un impôt vexatoire, d'avoir protesté contre une exigence tyrannique et inauguré, en quelque sorte, une ère nouvelle d'indépendance et de liberté pour les touristes et les pèlerins.

Tout cela est très beau, sans aucun doute, au point de vue de la dignité humaine ; malheureusement, tout cela est payé trop cher, en définitive, et si l'on échappe ainsi aux obsessions de quelques sordides exploitateurs du lieu saint, ou court le risque, en revanche, de se privèr d'indications, de renseignements parfois très-utiles, très-précieux même et que l'on regrette amèrement plus tard, alors qu'il n'est plus temps de compenser ses pertes ou de réparer ses omissions. Promptement désabusé par les erreurs d'une autre époque, je me suis embarqué, cette fois, avec la ferme résolution de ne négliger aucune source

Digitized by Google

d'information, tant infime soit-elle; j'interroge tout le monde, j'accepte, je *provoque* même (quantùm mutatus) ! les offres des *ciceroni* de tous les étages, et si je me trouve exposé à semer parfois quelques *paoli* en très-pure perte, je m'en console sans peine par cette pensée que j'ai acquis ainsi, du moins, tel ou tel renseignement, auquel j'ai dû telle ou telle jouissance de l'esprit ou du cœur, que l'or de l'univers entier ne saurait payer jamais. Je ne saurais trop engager mes lecteurs à faire de même, dans l'occasion, et n'eussent-ils appris autre chose dans la lecture de ce livre, je crois qu'ils ne devraient point regretter le temps qu'ils auront mis à le parcourir.

Comme application immédiate du principe que je viens d'établir, je n'attends point aujourd'hui les offres de service des *custodi* de Sainte-Agnès et je vais tout droit à la sacristie demander la permission de pénétrer dans le souterrain formé par les voûtes qui soutenaient les degrés du *cirque agonal,* construit par Septime-Sévère et devenu le théâtre du glorieux triomphe de l'illustre vierge. Ce n'est point, toutefois, le magnifique bas-relief d'Algardi qui m'attire en ces sombres lieux; c'est le désir de vénérer les souvenirs qu'ils rappellent, de rendre grâce à Dieu des merveilles qu'il a opérées pour sa gloire, par les plus faibles instruments, pour la confusion des *forts* de ce monde, d'offrir mes hommages pieux à la patronne de ce sanctuaire, d'appuyer respectueusement mes lèvres sur le sol sanctifié par la trace de ses pas et surtout de solliciter son assistance, dans ces combats non moins humiliants que pénibles, si bien décrits, à mon sens, par ces vers

Digitized by Google

empruntés à l'antique liturgie de mon diocèse natal :

> **Mundus, caro, dæmonia,**
> **Diversa movent prælia;**
> **Incursu tot phantasmatum**
> **Turbatur cordis gaudium... (1).**

On ne saurait trop le dire, sans crainte d'exagérer jamais : Rome est par excellence, la ville des contrastes, dans tous les genres, contrastes heurtés, parfois même impitoyables jusqu'à la brutalité; les extrêmes les plus distants s'y coudoient à chaque pas, et l'on n'a jamais plus de chance d'y faire quelque rencontre burlesque, ou bouffonne, qu'au sortir de quelque monument, sacré ou profane, sérieux par sa nature, et se rattachant par sa destination, ou par son origine, à de nobles pensées, à des sentiments de l'ordre le plus élevé. Je venais de descendre les escaliers de *Sainte-Agnès*, je m'étais arrêté quelques instants devant l'admirable fontaine, qui consacre tout à la fois le souvenir de l'un des plus glorieux triomphes de Bernini et celui de la fin tragique de Borromini (2), son rival, et j'allais continuer ma route vers le palais *Madama*, pour regagner de là mon domicile, lorsque mes regards sont attirés par une affiche de spectacle, d'une forme et d'une dimension auxquelles mon œil n'est pas encore habitué. Je m'approche machi-

(1) Prose de la Toussaint, à Vêpres, dans le bréviaire de Besançon.

(2) Borromini, devenu presque fou de jalousie du succès de Bernini, se perça de son épée, dans un accès de fièvre chaude. (Voir tome II, chap. XLVI.)

Digitized by Google

nalement et je lis l'annonce suivante, que je copie textuellement, sur les lieux mêmes :

TEATRO EMILIANI.

Questa sera, martedi, 21 aprile 1857, in marionette si rappresenterà

ALESSANDRO IL GRANDE

con due pulcinelli (1).

Vanitas vanitatum ! Telle est donc l'inévitable fin de toutes les choses, d'ici-bas ! Voilà donc le dernier mot de l'histoire des empires, des conquérants et des peuples les plus fameux ! Voilà donc l'inéluctable destinée de la gloire qui se rattache aux grands noms et aux grands événements qui ont fait époque dans les fastes de l'humanité ! devenir le sujet d'un divertissement populaire, le héros d'une farce triviale et grotesque, fournir un thème aux élucubrations de quelque Aristophane de la halle ou de quelque Thespis de carrefour ! *Vanitas vanitatum!* avoir été le fils de Philippe de Macédoine, le disciple d'Aristote, le vainqueur des Perses, le conquérant de Babylone, prophétisé par Daniel, célébré par l'auteur inspiré du premier livre des Machabées, comme le guerrier « qui livra un grand nombre de batailles, prit les villes les plus fortes de toutes les nations et tua les rois de la terre ; qui passa jusqu'aux extrémités du monde, s'enrichit des dépouilles des nations les plus éloignées et devant qui la terre stupé-

(1) Théâtre Emiliani. Ce soir, mardi 21 avril 1857, on représentera, en marionnettes, Alexandre-le-Grand avec deux polichinelles.

Digitized by Google

faite garda le silence (1),» avoir été, en un mot, le prototype achevé du héros comblé de tous les dons du génie, de toutes les faveurs de la fortune et de la gloire; tout cela pour venir, après vingt siècles d'une illustration sans rivale, fournir aux habitants de la *piazza Navona* l'occasion de quelque accès de gaîté bouffonne, de quelque divertissement assaisonné au gros sel ; tout cela pour voir, en présence d'un auditoire composé des *minenti* et des *birrichini* de Rome, ses hauts faits travestis de la manière la plus grotesque, et la lutte héroïque des Macédoniens et des Perses ravalée aux proportions d'un dialogue des halles, d'une lutte à coups de langue et de batte entre deux polichinelles,

ALESSANDRO IL GRANDE..... con *due pulcinelli !!!*

(1) I *Machab.*, I, 1, 3.

Digitized by Google

XX.

Saint-Pierre in vincoli. — *Saint-Martin et Saint-Sylvestre* des Monts. — *John Bull à Sainte-Marie* des Martyrs.

La tâche que je me suis imposée, cette fois, ne nuit en aucune manière à mon indépendance; aussi, tout en recherchant avec un soin particulier les divers monuments sacrés qui ont échappé à mes investigations primitives, je ne néglige aucune occasion de visiter de nouveau, de visiter même fréquemment, suivant leur importance relative, les sanctuaires qui m'ont laissé jadis quelque souvenir précieux au point de vue des chefs-d'œuvre de l'art ou des traditions de la foi. A ce double titre, l'antique église de *Saint-Pierre-ès-liens* réclame l'une de mes premières visites, et c'est avec un vif empressement que je me dirige, le plus tôt qu'il m'est possible, vers la basilique à laquelle se rattachent, avec le nom vénéré du Prince des apôtres, de si glorieux, de si magnifiques souvenirs.

N'oublions pas, en effet, l'origine merveilleuse de cette

Digitized by Google

illustre église, et les graves événements dont elle fut le théâtre, à diverses époques, toutes circonstances sur lesquelles j'ai le regret d'avoir passé trop rapidement une première fois. Je vais les emprunter, comme d'habitude, à l'un des auteurs modernes qui ont le mieux compris et le mieux décrit les pieuses richesses de la sainte cité.

« Saint Pierre, arrêté à Jérusalem et jeté en prison par l'ordre d'Hérode, fut lié d'une double chaîne. L'ange du Seigneur délivra le prisonnier; ses fers, restés dans le cachot, furent recueillis par les gardiens que l'apôtre avait eu le temps de convertir. L'église naissante de Jérusalem conserva, comme le plus précieux trésor, ce gage des souffrances de son père, et l'environna toujours d'un respect et d'une tendresse filiale. Il en fut de même jusqu'au 5e siècle. C'est alors (l'an 436) que l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose-le-Jeune, étant venue à Jérusalem, emporta les chaînes de l'apôtre à Constantinople. Elle en retint une, qui fut déposée dans la superbe basilique construite exprès pour la recevoir; elle envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien.

» Cependant, le souverain pontife voulut comparer cette chaîne avec celle dont saint Pierre fut lié dans la prison Mamertine, par ordre de Néron, et qu'à l'exemple de leurs frères de Jérusalem les fidèles avaient conservée avec un soin religieux. En présence de tout le peuple, il les rapprocha l'une de l'autre. Par un miracle toujours subsistant, les deux chaînes s'unirent aussitôt, en sorte que aujourd'hui elles n'en forment qu'une seule. En mé-

Digitized by Google

moire du prodige et en l'honneur de saint Pierre, le pape, de concert avec l'impératrice, édifia la basilique de Saint-Pierre-*ès-liens*. La chaîne y fut déposée : elle y est encore, après avoir reçu les hommages de toutes les générations qui se sont succédé depuis le 5e siècle jusqu'à nos jours (1). »

Si l'on ajoute à cette inappréciable relique les corps des sept frères Machabées, renfermés dans le maître-autel, les chefs de sainte Constance, de sainte Emérentienne et l'un des bras de la glorieuse vierge Agnès, on aura quelque idée de l'attrait que la noble basilique offre à la piété de ses visiteurs, et des richesses qu'elle possède aux yeux de quiconque a reçu du ciel le bienfait inestimable de la foi.

Il est superflu, je pense, de dire que je n'ai vu par moi-même aucun des objets que je viens d'énumérer, non plus qu'une foule d'autres semblables, dont j'ai parlé déjà, ou dont je trouverai l'occasion de parler plus tard. Des aubaines de ce genre ne sont point faites pour un vulgaire pèlerin, qui est venu à Rome tout bonnement pour prier Dieu, pour vénérer ses saints et se fortifier dans sa croyance par l'étude des traditions, par l'examen des monuments les plus augustes de sa foi. Encore passe si j'étais quelque écrivain du *Siècle* ou de *l'Opinion nationale*, un membre influent de quelque loge maçonnique ou quelque libre-penseur, venu dans la ville des papes chercher quelque argument inédit contre le Saint-Siége.

(1) *Les trois Rome*, III, pag. 322.

Digitized by Google

On fait parfois des frais d'amabilité, à Rome, en faveur de pareils *pèlerins*, et il n'est sorte de prévenances dont ils ne soient l'objet, dans l'occasion (1). Mais à quoi bon tant de cérémonies, je vous demande, avec un pauvre hère, qui croit tout simplement, tout *bêtement*, ce que lui enseigne la sainte Eglise, et quel profit peut-on se promettre avec de pareilles gens ?

N'oublions pas de mentionner ici quelques événements dont la basilique de Saint-Pierre-*ès-liens* fut le théâtre, à différentes époques, et qui se lient d'une manière intime à son histoire. C'est là que le cardinal Frédéric (2), abbé du Mont-Cassin, conduit de force par le peuple romain, véritable interprète de la volonté de Dieu, dans cette circonstance, fut, d'une voix unanime, proclamé pape, sous le nom d'Etienne IX, qu'il devait rendre si vénérable, pendant son trop court pontificat. C'est là aussi que le grand Hildebrand, pareillement entraîné par le peuple, lors de la cérémonie des funérailles d'Alexandre II, fut proclamé pontife suprême par les cardinaux et le clergé, tandis que les voûtes de la vieille basilique retentissaient de ces cris : Saint Pierre a élu l'archidiacre Hildebrand ! Saint Pierre a élu le pape Grégoire !

Franchissons, d'un seul bond, l'intervalle de plusieurs siècles et transportons-nous au mois de juillet 1846. A cette époque, la grande nef de Saint-Pierre-*ès-liens* jouis-

(1) Chacun sait, par exemple, de quelles aimables attentions le futur auteur de la *Question romaine* fut jadis l'objet de la part du cardinal Antonelli.

(2) Frère de Godefroi-le-Barbu, duc de la basse Lorraine.

Digitized by Google

sait d'un spectacle non moins consolant que nouveau pour elle, en voyant 1600 conspirateurs, condamnés jadis par Grégoire XVI, et tout récemment amnistiés par Pie IX, qui venait de monter depuis un mois à peine sur le trône pontifical, communier solennellement au pied de son autel principal, comme pour appeler Dieu à témoin de la sincérité de leur repentir et de leurs promesses. Puisse un pareil serment avoir un meilleur sort que tant d'autres, prodigués à la même époque, prodigués plus tard, en d'autres lieux, et dont la violation, sacrilégement odieuse, sera une infamie de plus pour la faction qui n'a jamais reculé devant aucune hypocrisie pour parvenir à ses coupables fins (1)!

Ces souvenirs, toutefois, ne sont pas les seuls qui m'aient ramené à San Pietro *in vincoli*. Il y a là quelques précieux monuments de l'art, qui me rappellent aussi dans son enceinte, et je suis curieux, par exemple, de savoir si, à neuf années d'intervalle, le *Moise* de Michel-Ange produira sur moi l'impression que je ressentis, à la première vue de cette œuvre, justement célèbre en

(1) L'abbé Margotti raconte que parmi les nombreux conspirateurs, qui avaient sollicité la clémence de Pie IX, après son retour à Rome, en 1850, quatre chefs militaires seuls éprouvèrent un refus, parce que, au moment même où le gouvernement recevait leur demande, il avait dans les mains la preuve de menées commencées ailleurs, et qu'ils voulaient conduire à leur fin, aussitôt que la clémence du pontife leur aurait permis le retour dans leur patrie. (*Les victoires de l'Eglise*, etc., p. 392.)

Tel est, en effet, le résultat le plus positif de l'*amnistie*, dans tous les temps et dans tous les lieux!

Digitized by Google

tous lieux. Hélas! ni *Moise* ni moi n'avons changé, et je commence même à comprendre un peu les fureurs de l'irascible *Milizia*. Je préfère, toutefois, la critique d'un spirituel prélat français, qui en présence d'un prêtre, notre compatriote, beaucoup trop enthousiaste, à son avis, du style *religieux* de Michel-Ange, comparait malicieusement (m'a-t-on dit) à un *vieux Faune*, l'étrange législateur juif imaginé par Buonarotti (1).

L'une de mes plus grandes jouissances, dans ce nouveau pèlerinage, c'est de m'écarter autant que possible des régions dont je connais la topographie, d'éviter les monuments qui pourraient me servir de jalons pour guider mes pas à travers le dédale de Rome, et d'aller devant moi au hasard, m'en remettant à la providence du soin de guider mes pas. Déjà plus d'une fois j'ai dû à ce système de véritables *trouvailles*, des rencontres d'autant plus précieuses qu'elles étaient plus inattendues (dans ces moments là, du moins), mais rien jusqu'ici ne saurait se comparer aux jouissances qui m'étaient réservées dans le cours de cet après-midi.

En sortant de *San Pietro in vincoli*, j'étais sur le point de redescendre vers le Colisée, par la ruelle qui m'avait conduit à la basilique dont elle porte le nom,

(1) Pour comprendre le sel de cette ironie, il faut savoir que Michel-Ange, prenant beaucoup trop à la lettre le texte biblique, a figuré par deux *cornes* réelles, courtes et obtuses, les rayons lumineux (*cornua*) qui environnaient la face du saint législateur des Hébreux, lorsqu'il redescendit de la montagne, où il était allé recevoir de Dieu lui-même les tables de la loi.

Digitized by Google

lorsque je ne sais quelle inspiration soudaine me suggère l'idée de continuer ma route dans un autre sens, en suivant cette ruelle (*la via delle sette salle*), qui longe l'église sur la gauche pour se diriger ensuite vers des régions demeurées inconnues pour moi jusqu'à ce jour. Les circonstances sont peu engageantes, il faut en convenir; la température est pesante et une pluie vraiment romaine (c'est tout dire) ne cesse de ruisseler depuis le matin, sauf quelques rares éclaircies, qui rendent le retour du mauvais temps plus affligeant encore. A peine ai-je fait quelques pas dans ces quartiers solitaires, que ma vue se dirige machinalement vers un antique bâtiment, que j'aperçois à travers une porte cochère entr'ouverte, situé au fond d'une cour à demi-rustique, où l'herbe se fait jour entre les pavés. C'est quelque vieille église, sans doute, pensé-je, quelque sanctuaire insignifiant sous le rapport de l'art, tout au moins, et dont aucun *Guide* bien certainement ne parle à ses lecteurs. Entrons cependant; je ne sais qui me dit qu'il peut y avoir derrière ces vieux murs quelque chose pour le cœur et l'imagination du pèlerin.

Quelle surprise merveilleuse et quelles sensations j'éprouve encore, en ce moment où je cherche à exprimer le premier effet produit sur moi par le spectacle inattendu de toutes les richesses accumulées dans ce lieu! Tout d'abord, je reste immobile d'admiration devant l'ensemble général du pieux édifice, devant ces trois nefs, que séparent entre elles 24 colonnes corinthiennes, de marbres différents (genre de beauté que j'ai déjà rencontré dans plus d'une église à Rome), devant ce majestueux autel

Digitized by Google

principal que je vois s'élever dans les airs, au sommet d'une double rampe semi-circulaire, de l'effet le plus monumental et le plus grandiose. Rien ne m'étonnera plus, lorsque je saurai que Pierre de Cortone, l'auteur de l'incomparable *Confession* de *Sainte-Martine*, au Forum, est aussi l'architecte décorateur de *Saint-Martin-des-Monts*. Ce nom devait porter deux fois bonheur au génie du grand artiste.

Mais approchons : voici bien une autre surprise. La balustrade, à hauteur d'appui, qui s'étend de l'une à l'autre rampe, au-dessous du maître-autel, forme l'entrée d'un escalier conduisant à une espèce d'église inférieure, ou portique semi-circulaire, dessiné par des colonnes placées en perspective, autour de la *Confession*, proprement dite, et qui, par l'artifice de leur disposition donnent à l'œil l'idée d'une profondeur considérable. Sous la conduite d'un bon frère Carme, qui veut bien me servir de *cicerone* dans l'auguste enceinte, je descends les degrés de cette noble rampe, et ma vue s'arrête d'abord sur une longue inscription latine, en caractères très-antiques, malheureusement obscure dans quelques-unes de ses parties essentielles et qui est relative aux saints martyrs dont les corps sont déposés dans ces lieux. Mais poursuivons. Voici, au centre du portique, la *Confession*, qui renferme outre les reliques du glorieux pontife Martin, mort exilé dans la Chersonèse, au 7e siècle, les restes précieux des papes Sotère et Fabien, ses prédécesseurs, apportés de la catacombe de Sainte-Priscille, sur la voie *Salaria*, de même qu'une foule d'autres « *dont les noms sont connus*

Digitized by Google

de Dieu seul, » comme l'inscription tumulaire le dit avec tant de grandeur et de simplicité. Voici, derrière la *Confession,* au centre de l'abside, un curieux monument des épreuves du christianisme naissant, une de ces pierres rondes dont les Romains se servaient ordinairement pour peser et que les bourreaux attachaient pendant les persécutions, soit au cou, soit aux pieds des chrétiens, lorsqu'ils les précipitaient dans le Tibre, ou leur infligeaient quelque autre genre de supplice. Plusieurs sanctuaires de Rome m'ont déjà offert et m'offriront encore de pareils souvenirs, dignes de toute la vénération de quiconque apprécie l'incomparable bienfait de la foi de Jésus-Christ.

Mais ce n'est là encore que le prélude et la plus faible partie des merveilles qui m'attendent en ce saint lieu. Après que j'ai fait le tour du portique inférieur, et au moment où je me dispose à remonter les marches qui conduisent au vaisseau principal, mon guide me fait entrer à droite, dans un corridor, en forme d'escalier, qui me conduit, au bout de quelques pas, dans un vaste, obscur et humide souterrain. « Otez votre chaussure, aurait pu me dire ici le pieux *cicerone,* car la terre que vous foulez est sainte ! » Quelle merveilleuse histoire, en effet, que celle du lieu où je me trouve en ce moment ! C'est ici la vénérable église, construite au 4e siècle par le pape saint Sylvestre, sur un terrain appartenant au prêtre Equitius, son ami, dans le voisinage des thermes de Domitien, et qui formait alors l'un des *titres* (ou paroisses) de la ville. Cette église (dit Mgr. Gerbet), était encore connue et fréquentée, non-seulement à l'époque de Charlemagne, mais

Digitized by Google

encore beaucoup plus tard, puisqu'on y a retrouvé l'effigie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry. L'invasion de Robert Guiscard, qui couvrit de ruines le mont Esquilin, ensevelit sous ses décombres la rampe qui conduisait à ce souterrain sacré et après un certain laps de temps, l'église elle-même avait fini par tomber dans l'oubli le plus absolu.

Cependant (continue l'auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne*) (1) une vague idée d'un oratoire fondé par saint Sylvestre se conservait parmi les religieux du monastère des Carmes, qui desservaient l'église supérieure ; mais pour le public sa mémoire était entièrement perdue, lorsque en 1637 ce vénérable monument fut découvert, avec tous les indices les plus irrécusables de son identité. Sur les murs étaient peints saint Sylvestre et saint Martin, auxquels saint Symmaque avait dédié la basilique surajoutée par lui à l'église primitive ; d'autres peintures représentaient l'Enfant Jésus, la sainte Vierge, saint Pierre, saint Paul et quelques bienheureux des siècles suivants.

Rien ne peut égaler (dit un autre auteur) l'aspect de désolation de ce sanctuaire froid, désert, verdi par l'humidité et par le temps ; mais, enfin, saint Sylvestre a prié là et l'on ne peut fouler aux pieds le pavé antique, à petits carrés blancs et noirs, sans penser qu'il a été foulé de même autrefois par un grand pontife et par les Pères de deux conciles. Dans cette église, en effet, se réunirent

(1) I, p. 363.

Digitized by Google

successivement, en 324 et 325, deux assemblées solennelles, qui confirmèrent la foi de Nicée et anathématisèrent l'hérésie d'Arius. La première, célébrée en présence de Constantin lui-même, de sainte Hélène, sa mère, et de Calpurnius Pison, préfet de Rome, comptait 284 évêques; la seconde réunit 225 Pères, seulement (1).

Un chrétien seul peut comprendre les émotions mystérieuses qui s'emparent de l'âme du pèlerin, dans une visite à ces lieux à jamais augustes et sacrés. On aimerait à s'y enfermer seul, pendant une journée entière, pour vénérer cette antique image de Marie, devant laquelle s'agenouilla le saint pontife Sylvestre et qui semblait présider le Concile assemblé dans la vue de rendre gloire à la divinité de son Fils; pour s'absorber dans la méditation des grands événements dont ces lieux furent le théâtre, pour évoquer, en quelque sorte, les ombres des illustres et saints personnages qui en peuplèrent la solitude, à deux époques à jamais mémorables des annales de l'Eglise de Jésus-Christ; pour entendre leur voix majestueuse et solennelle proclamer les dogmes augustes de notre croyance, désormais fixée d'une manière impérissable, par le symbole de Nicée, qui reçut, à cette même place, une sanction, une consécration définitive.

« Cette profession de foi, si belle à entendre (dit un illustre auteur, souvent cité) lorsqu'elle est chantée par mille voix, dans nos grandes solennités, fera sur vous une impression particulière si, avant de quitter l'église de

(1) Mgr. Gaume. — *Les trois Rome*, I, p. 477.

Digitized by Google

saint Sylvestre, vous la récitez, à voix basse, dans quelque coin de ce souterrain. Cette pratique de piété convient éminemment à ce lieu, qui l'inspire tout naturellement. C'est un des mérites et des charmes de Rome, que d'avoir une foule de monuments, dont chacun suggère des pensées et des souvenirs, qui donnent aux pratiques ordinaires de la dévotion un attrait particulier et comme une saveur nouvelle. La piété y peut bien aisément, si elle le veut, échapper aux inconvénients de l'uniformité. La ville où le sentiment de l'unité est le plus complètement satisfait est aussi celle qui répond le mieux à un autre besoin de l'âme, celui de la variété dans cette unité même (1). »

Quel trésor de merveilles, encore une fois, que l'église de Saint-Martin-des-Monts ! et encore ai-je dû exposer d'une manière bien succincte un sujet qui serait inépuisable en détails du plus haut intérêt. Mais combien de touristes la connaissent-ils, même de nom, cette précieuse basilique ? et combien de voyageurs, chrétiens peut-être, ne quitteront-ils pas Rome, après un séjour plus ou moins prolongé, sans se douter que la sainte cité renferme un pareil monument dans son enceinte ! Cette pénible réflexion s'est présentée déjà souvent à mon esprit, dans le cours de ce pèlerinage, elle s'y présentera bien souvent encore, et chaque fois, en pensant avec bonheur aux ineffables délices dont le voyageur frivole ne soupçonne même pas l'existence, je sentirai s'accroître en moi le sentiment d'une enthousiaste gratitude envers la divine

(1) Mgr. Gerbet. — *Esquisse de Rome chrétienne*, I, p. 369.

Digitized by Google

providence qui a bien voulu me choisir, au milieu de tant d'autres, pour me faire connaître et goûter de pareils bienfaits. — *O si scirent donum Dei !*

Après les magnificences que je viens d'admirer dans l'église souterraine, les beautés artistiques de la basilique supérieure ne peuvent que me trouver un peu indifférent; aussi, passé-je plus rapidement que je l'eusse fait sans doute partout ailleurs devant les fresques dont Gaspard Poussin a décoré les murs de l'église, de concert avec Nicolas, son frère, comme aussi devant celles dans lesquelles deux auteurs inconnus ont représenté l'un des conciles tenus par saint Sylvestre, dans l'oratoire que je viens de quitter, et l'intérieur de Saint-Pierre et celui de Saint-Jean-de-Latran, tels qu'ils existaient avant la reconstruction de l'une et l'autre basilique. Je reviendrai voir en détail ces objets, avec quelques autres; mais, pour aujourd'hui, je veux rester sous les impressions que je viens de recevoir, et auxquelles je tiens à n'associer aucun sentiment de nature étrangère, dans la crainte de commettre une véritable profanation.

Voici, malheureusement, un souvenir d'une espèce bien différente, et qui devait faire ombre à ce magnifique tableau.

Quelques instants plus tard, en regagnant mon modeste domicile, je passais comme d'ordinaire dans le voisinage du Panthéon, et, après avoir examiné quelque temps les travaux de dégagement et de restauration exécutés récemment par Pie IX, autour de l'antique édifice, débarrassé désormais des ignobles masures qui le serraient et

Digitized by Google

l'étouffaient jadis de toutes parts, je venais d'entrer dans la rotonde, où le Saint-Sacrement se trouvait exposé, ce jour-là, d'une manière solennelle. J'étais à genoux, depuis quelques secondes à peine devant la chapelle où reposent les cendres de Raphaël et de sa noble fiancée, lorsqu'un bruit de pas précipités, retentissant tout-à-coup sur les dalles du sanctuaire, me fait retourner vivement la tête, pour reconnaître la cause d'un genre d'évolutions assez insolite en pareil lieu. J'aurais dû m'en douter tout d'abord ! c'est un citoyen d'Albion qui, tout en donnant le bras à une dame, le binocle sur le nez, le nez au vent et le chapeau solidement assis sur la tête, s'avance gaillardement, pour lorgner de plus près la *Madonna del Sasso*, sans plus de cérémonie qu'il eût fait dans quelque galerie, publique ou privée, de son pays natal. Or le digne insulaire ne pouvait guère prétendre ici cause d'ignorance, car l'ostensoir visiblement exposé, les cierges allumés en grand nombre sur l'autel et la vue des fidèles pieusement agenouillés sur les dalles, l'avertissaient suffisamment qu'il se trouvait dans un sanctuaire, et non point sur le théâtre de quelque *great* (ou *little*) *exhibition*.

Le scandale ne fut pas de longue durée, fort heureusement, car au premier bruit, un gardien du temple accourut pour sommer le visiteur incongru de vouloir bien découvrir sa tête, ou vider immédiatement les lieux. Ce dernier parti sembla plus du goût de *John Bull*, qui, se retournant tout d'une pièce, sans quitter sa coiffure, se remit en marche vers la porte, du même pas qu'il venait d'entrer. De retour *at home*, le *worthy citizen* aura porté

Digitized by Google

plainte, sans aucun doute, à *son gouvernement* contre le fanatisme et la brutalité des bedeaux romains; quelque *Morning* (ou *Evening*) *Chronicle* se sera fait l'écho de ses doléances, aura pris fait et cause pour le citoyen opprimé de la Grande-Bretagne, et Dieu veuille que quelque futur panégyriste de l'Angleterre ne vienne pas encore nous vanter ce *patronage* si actif, si efficace, à l'appui de ses magnifiques théories sur le gouvernement représentatif, sur l'indépendance et la liberté britanniques, opposées à l'asservissement et à la dégradation morale de son misérable pays !

Digitized by Google

XXI.

Sainte-Marie in viâ. — *La galerie* Sciarra. — *L'atelier de* Clesinger. — *La* Luminara *et la gaîté romaine.*

Le lendemain de ce jour, dans une tournée de visite à différents sanctuaires, déjà décrits ailleurs, je rencontrais, au fond d'une ruelle parallèle au *Corso*, une petite église, l'une des moins connues, sans doute, de la généralité des touristes, des pèlerins eux-mêmes, et qui m'a laissé pourtant l'une des plus agréables impressions que j'aie reçues dans la sainte cité. C'est l'un des deux sanctuaires que possède à Rome la congrégation des *Servites* (1), la pieuse et poétique église de Sainte-Marie *in viâ*. Disons quelques mots de sa curieuse origine.

« La tradition porte qu'une tuile, sur laquelle se trouvait peinte l'image de la Sainte Vierge, tomba dans un puits; alors on vit l'eau sur laquelle flottait la tuile,

(1) Ou serviteurs de Marie, fondée au XIIIe siècle par quelques marchands florentins.

Digitized by Google

bouillonner et s'élever jusqu'au bord. Le cardinal Capocci, dont le palais était tout près, ému de ce prodige, recueillit la tuile, la plaça dans sa chapelle et fit élever exprès, en l'honneur de Marie, une église où le puits miraculeux se trouva renfermé. On voit celui-ci dans la première chapelle, à droite, en entrant. »

Voilà, il faut en convenir, une étrange histoire, mais il y a quelque chose de plus étrange encore, sans comparaison, c'est la source qui me l'a fournie. En effet, je ne l'emprunte ni à Mgr. Gaume, le plus mal noté aux yeux des puristes de la légende et de la tradition, ni à Mgr. Gerbet, ou à tout autre chroniqueur non moins suspect de jésuitisme, mais tout au contraire à certain auteur qui n'affiche, certes, aucune prétention au *mysticisme* et que j'ai surpris même, plus d'une fois, en flagrant délit de réticences quelque peu voisines du respect humain (1). Fiez-vous donc maintenant aux apparences et permettez-vous de juger un auteur quelconque, sur un spécimen de ses écrits !

En sortant de ce pieux et élégant sanctuaire (2), je me dirigeais vers le palais Sciarra-Colonna, guidé par les agréables souvenirs que j'avais conservés de mes visites du temps jadis à la précieuse galerie qui est l'honneur de cette noble résidence. Mais ici m'attendait une déception non moins pénible qu'imprévue. Depuis la mort de son

(1) Robello. — *Curiosités de Rome et de ses environs*, p. 103.

(2) Sainte-Marie *in viâ* (qu'il faut se garder de confondre avec Sainte-Marie *in viâ latâ*, dans le *Corso*) est le titre cardinalice de Mgr. Donnet, archevêque de Bordeaux.

Digitized by Google

dernier propriétaire, la galerie Sciarra est fermée, en grande partie, aux visiteurs exotiques ou indigènes, et ne sera ouverte de nouveau, dit-on, qu'après le jugement définitif d'un procès capital qui se trouve actuellement engagé entre les héritiers. Tel est l'avis notifié au public par la princesse Colonna Barberini, suzeraine actuelle de ce noble manoir, et affiché sur la porte extérieure de la galerie, en compagnie d'une espèce d'ordonnance de police concernant les artistes de tout pays, qui veulent être admis à la faveur de copier quelqu'un des chefs-d'œuvre de la collection.

Cependant, il m'est permis de passer en revue quelques-unes des œuvres capitales qui m'avaient si vivement impressionné lors d'une première visite, et je retrouve, avec un plaisir centuplé par l'attente, comme par la fidélité de mes souvenirs : l'incomparable *Joueur de violon*, de Raphaël, la plus gracieuse production, peut-être, du plus gracieux des peintres, dont elle semble reproduire, d'ailleurs, la propre physionomie ; les *Joueurs*, de Michel-Ange de Caravage, véritable scène de la vie réelle, brutalement prise sur le fait; la *Vanité*, la *Modestie*, ces deux admirables créations allégoriques de Léonard de Vinci ; la *Tentation de saint Antoine*, par Breughel, et l'autre scène à laquelle ce Scarron de la peinture a donné le titre d'*Orphée dans le palais de Pluton* : les deux *Madeleine*, du Guide; le *Saint Sébastien*, du Pérugin, l'un des plus magnifiques spécimens d'un sujet qui a, de même que le précédent, exercé soit en peinture, soit en sculpture, tant de maîtres de toutes les écoles, moins attirés, je le crains

Digitized by Google

bien, par leur vénération pour l'illustre martyr, que par le désir de traiter le genre nu, dans toute sa crudité. La *Mort de la Vierge*, d'Albert Durer, le *Saint Jacques* et le *Saint Jérôme*, du Guerchin, etc., etc.

De là, je me dirigeais vers un *musée*, d'un genre entièrement nouveau pour moi jusqu'à ce jour, et que je ne m'attendais certes guère à trouver à Rome, dans ce deuxième voyage, auquel il devait fournir un épisode également imprévu et intéressant au plus haut degré. J'ai parlé incidemment, au Xe chapitre de ce volume, de ma rencontre tout-à-fait fortuite, au restaurant Lepri, le jour même de mon arrivée, avec l'un des artistes français de notre temps, qui ont acquis la plus grande notoriété dans l'Europe entière, me réservant de consacrer plus tard quelques lignes spéciales, tant à l'artiste qu'à ses productions. Depuis ce temps, j'ai revu Clesinger plus d'une fois et il n'est même guère de jours où je ne le retrouve, soit au *Caffé greco*, à l'heure du déjeûner, soit à la *trattoria Lepri*, de 6 à 7 heures du soir, sans préjudice de maintes rencontres plus ou moins fortuites et fréquentes à travers les rues et les places de la grande cité. Il m'a invité plus d'une fois à visiter son atelier, et j'ai avidement accepté cette heureuse aubaine ; mais différentes circonstances m'ont empêché d'en profiter jusqu'à ce jour et je saisis avec empressement la première occasion qui se présente d'introduire un élément tout-à-fait nouveau dans le programme de mes observations, d'augmenter ainsi la somme de mes impressions et de mes souvenirs.

J'entends d'ici le lecteur (si c'est un artiste ou un écri-

Digitized by Google

vain) se demander avec une certaine surprise ce qu'il peut y avoir de commun entre le sculpteur le plus renommé des temps modernes, et l'obscur, l'infime *bourgeois* qui se permet de raconter au public ses aventures de voyage, ni plus ni moins qu'un savant, en mission officielle, ou bien quelque feuilletoniste très-décoré du *Moniteur*, ou du *Journal des débats*. Rassurez-vous, grands hommes de la plume ou du pinceau; l'honneur de la confrérie est sauf dans cette aventure, et je dois la connaissance familière d'un *lion* de l'art moderne à cette bourgeoise circonstance que nous sommes compatriotes d'abord, puis quelque peu de la même famille, par suite de relations que je vais préciser en peu de mots.

Le 22 octobre 1814, à 4 heures de l'après-midi, le secrétaire de l'état civil de la commune de Besançon, enregistrait, au n° 832 des actes de l'année courante, la naissance de *Jean-Baptiste*, fils de Georges-Philippe Clesinger, doreur, et d'Anne-Gabrielle Doroz, son épouse, ne soupçonnant guère, sans doute, qu'il signalait, dans son jargon bureaucratique, l'apparition d'une étoile de la première grandeur, au sein de la pléiade artistique du siècle présent. L'enfant, baptisé le jour même, avait pour parrain mon vénérable père, alors simple notaire dans notre *endroit*, et bien éloigné lui-même, assurément, de pressentir les hautes destinées d'un filleul qui, du reste, ne daignerait pas porter habituellement ses modestes noms de baptême, échangés par lui plus tard contre l'unique prénom qu'il devait emprunter au premier des empereurs romains.

Digitized by Google

Cependant *Auguste* Clesinger avait déjà fait de sensibles progrès dans la sculpture, sous la direction de son père, artiste lui-même d'un certain mérite, lorsque le cardinal de Rohan-Chabot, nouvellement nommé archevêque de Besançon, frappé des qualités peu communes qui semblaient se révéler dans ses premiers essais, le conduisit avec lui à Rome pour y développer ses facultés, par le contact habituel des maîtres et des chefs-d'œuvre de l'art. La vue des grands modèles dut sans doute exercer une influence puissante sur le génie de mon compatriote; cependant rien de remarquable ne sortit alors de ses mains et ne pouvait faire augurer son illustration future dans l'art de Michel-Ange et de Canova; un instant même, le protégé de l'éminent et à jamais regrettable prélat put sembler perdu pour les arts, lorsque, par l'effet de l'une de ces fantaisies assez communes chez les hommes d'imagination ardente et inquiète, il s'engagea volontairement dans un régiment de cavalerie, alors en garnison dans le chef-lieu d'un département voisin. Tout Besançon a pu voir maintes fois, le bonnet de police sur l'oreille et le modeste galon de brigadier sur la manche, le futur auteur de cette prétendue *Cléopâtre*, dont l'apparition devait causer un tel remue-ménage dans le monde artistique, et s'imposer si violemment à l'attention publique, au *salon* de l'année 1847.

Dégoûté promptement d'un métier dont ne pouvait guère s'accommoder la mobilité de ses goûts et l'indépendance naturelle de son caractère, Clesinger retourne à Paris, où il s'occupera dès lors exclusivement de son art

Digitized by Google

de prédilection. Ses travaux, ses succès, ses échecs même sont aujourd'hui connus de tous, depuis l'œuvre qui marqua ses débuts d'une manière si éclatante, jusqu'à cette *Liberté* qui encombra pendant quelques mois la place Bourbon, dans l'année 1848, jusqu'au François Ier, le dernier et, à ce qu'il paraît, le moins heureux produit de son énergique ciseau. De même que son compatriote Courbet, d'Ornans, et tous les artistes d'une valeur incontestable, chez lesquels prédominent le sentiment personnel et le parti pris, Clesinger compte des partisans fanatiques, mais surtout des détracteurs impitoyables, dont sa foi inébranlable en lui-même et sa gauloise franchise doivent (s'il faut le dire) singulièrement augmenter le nombre; aussi serait-il malaisé de classer présentement un talent qui n'avoue aucun maître et ne relève d'aucune école. Un vaste avenir est ouvert devant lui; peut-être n'a-t-il pas encore trouvé sa voie *véritable* (je me plais à le croire, du moins), et peut-être quelque œuvre inattendue viendra-t-elle à l'improviste, montrer sous une face, entièrement nouvelle et définitive cette fois, le talent auquel nous devons tant de productions empreintes d'un caractère si divers jusqu'à ce jour.

En attendant, Clesinger habite Rome, depuis quelques mois déjà, *via del Corso*, dans le voisinage de l'ambassade russe, et c'est sur le côté gauche d'une troisième cour que je trouve au rez-de-chaussée l'atelier, ou, comme disent plus noblement les italiens, l'*étude* (lo studio) du sculpteur, dont s'enorgueillit, quoi qu'il en dise, ma bourgeoise cité. Ici, tout annonce, dès l'abord, un artiste entière-

Digitized by Google

ment à son œuvre, par conviction sincère, par l'effet d'un besoin, d'un attrait irrésistible et sans la moindre préoccupation de la mise en scène de sa personne. Ici, par conséquent, point de divans, de pianos, de panoplies, de chibouques, de kriss, de kangiars, de chinoiseries, de niaiseries en tout genre, prétentieusement groupées avec un laisser-aller qui n'est qu'à la surface ; ici, on le voit tout d'abord, le seigneur du logis n'attend ni courtisans, ni adulateurs, ni élèves jurant à tout propos sur la parole du maître, et ne s'apprête pas à poser devant un cercle de complaisants, qui se croient obligés de payer par de nauséabondes flagorneries l'honneur d'être admis à l'intimité d'un demi-dieu. Ici, tout rappelle le brutal sans-façon de Michel-Ange s'enfermant pour la journée entière, dans la Sixtine, avec une croûte de pain dans sa poche; ici on ne trouve que du plâtre, de la terre glaise, des ébauchoirs, des ciseaux, des maillets, du marbre, dont les éclats disséminés tapissent tous les recoins de la chambre ; ici, en un mot, on sent l'homme de parti pris, de conviction sincère, ardente, et l'on se prend à espérer qu'il sortira un jour, d'un ciseau tout prêt à répondre à l'appel des inspirations les plus nobles et les plus élevées, quelque chose de vraiment beau, de vraiment grand, quelque chose de monumental et d'impérissable.

Plusieurs ouvrages importants sont actuellement en cours d'exécution chez Clesinger En voici les principaux, autant que mes souvenirs me les rappellent, et en les classant d'après le degré d'importance qu'une première impression, confirmée par plusieurs examens successifs, m'a fait

Digitized by Google

attacher à chacun d'eux : *Sapho*, assise sur le promontoire de Leucade et au moment de se précipiter dans les flots : une *Bacchante*, qui danse ; un *Hercule enfant*, nouvel essai non moins malheureux que tous les essais d'un sujet évidemment impossible en sculpture ; un *buste*, entièrement terminé, qui représente la noble et intelligente physionomie de lord Marlborough, plus quelques autres moindres sujets que je regrette de n'avoir pas examinés de plus près pour les signaler et les apprécier individuellement ici.

N'oublions pas un magnifique *taureau de la campagne romaine*, exécuté en plâtre seulement et exposé, depuis peu, chez un mouleur du voisinage, où il reçoit journellement la visite et recueille les suffrages enthousiastes de tous les étrangers de distinction, qui se trouvent à Rome en ce moment.

L'œuvre capitale, au milieu de tout cela, c'est sans aucun doute, la *Sapho*, composition éminemment noble et poétique, au sujet de laquelle, je pense, les opinions ne sauraient être partagées. Eh bien, s'il faut le dire, malgré cela (peut-être à cause de cela même), toutes les sympathies de Clesinger se concentrent sur *la Bacchante*, son œuvre favorite, dont il peut à peine détacher ses yeux et dont il se plaît à énumérer les perfections diverses, avec une verve de conviction qui ne saurait laisser aucun doute sur le genre de *beau* que comprend et affectionne de préférence l'auteur de la *Femme piquée par un serpent*. Or, en mon âme et conscience, je ne puis, à beaucoup près, partager l'enthousiasme de l'auteur pour une

Digitized by Google

œuvre dans laquelle, avec le meilleur vouloir du monde, je ne saurais absolument voir autre chose que la personnification de l'ivresse grossière et de la débauche qui l'accompagne, qu'une *meretrix* du plus bas étage, qu'une immonde prêtresse de la *Venus vulgivaga,* dans le paroxysme de ces appétits ignominieux qui sont l'opprobre de son sexe et en font parfois un être sans nom parmi les choses créées.

Amicus Plato, sed magis amica veritas!

J'attendais mieux, pourtant, de Clesinger, après certaine profession de principes, que j'avais recueillie jadis de sa bouche, et que je crois devoir consigner ici. Certain jour de l'année qui suivit son triomphe, je causais de la soi-disant *Cléopâtre*, dans un cercle public de ma ville natale et je soutenais, à peu près seul contre tous, qu'un tel sujet n'appartenait point à l'art sérieux et *digne*, à l'art proprement dit, par conséquent; aussi, tout en me réjouissant, pour l'auteur comme pour ses compatriotes, du succès obtenu par un enfant de notre vieille cité, j'exprimais le regret que ce triomphe ne se rattachât pas à quelque œuvre d'un caractère tout différent. Je dois avouer que ce point de vue trouva peu de sympathie chez mes interlocuteurs, très-jeunes gens pour la plupart, et que je passai aux yeux des uns pour un *capucin*, aux yeux des autres pour un critique émasculé.

Or, quelques mois après, Clesinger vient à Besançon; je le rencontre certain jour, dans ce même cercle et je lui raconte franchement ce qui s'était dit, de part et d'autre,

Digitized by Google

à son sujet : « Eh bien, me répond l'artiste, avec sa rondeur comtoise et militaire, *les autres* sont de f..... bêtes, et c'est vous qui aviez raison. Il s'agissait de frapper un grand coup, pour mon début, et j'ai choisi le sujet qui pouvait le mieux forcer l'attention publique ; mais ce n'est point là de l'art tel que je le conçois, tel que je l'aime, et vous verrez bientôt quels sujets m'occupent en ce moment. »

Hélas ! pourquoi le vent d'un succès populaire a-t-il emporté de semblables promesses ? Les avis seraient désormais unanimes sur la valeur bien réelle de mon compatriote, et la France compterait, de l'aveu de tous, nationaux et étrangers, un sculpteur éminent, un grand artiste de plus !

La fin de ce même jour me réservait une jouissance impatiemment désirée, quoiqu'elle ne fût pas entièrement nouvelle pour mes yeux et que ma mémoire en eût conservé fidèlement jusqu'aux moindres détails. Je veux parler de la célèbre *Luminara*, qui devait avoir lieu dans la soirée du jour même de Pâques, et que de pénibles circonstances ont dû faire ajourner cette fois. Je ne reviendrai point sur la description de cette fête pyrique dont j'ai donné les principaux détails dans la première partie de ces *Souvenirs*. Ici, le programme est invariablement le même, et comme le public se renouvelle en grande partie, chaque fois, il y a toujours l'excitation de la curiosité, le sentiment d'une vive surprise et d'une admiration réellement enthousiaste chez tous ceux qui ont la bonne fortune d'être admis, ne fût-ce qu'une fois dans leur vie, à

Digitized by Google

ce spectacle merveilleux au-delà de toute expression. Aussi, quoiqu'il n'offre plus, par la suite, l'attrait si piquant de l'imprévu, ne manque-t-il jamais, pourtant, de voir accourir chaque fois le peuple de Rome, en foule compacte, et c'est dans cette occasion, comme aussi et plus spécialement encore peut-être dans une autre dont je vais parler bientôt, que l'on apprécie toute la justesse de l'observation formulée en ces termes par l'un des plus jeunes, et déjà pourtant l'un des plus vénérables parmi les prélats qui font la gloire de l'Eglise de France, au siècle présent.

« Une des preuves que le peuple romain n'est pas malheureux, c'est qu'il est joyeux. Regardez-le dans les fêtes publiques : c'est un entrain, c'est une gaîté, dont nos villes n'offrent plus le spectacle. Ce peuple, que l'on représente comme turbulent et dépravé, vous le voyez, jusque dans le tourbillon du plaisir, plein d'égards et de convenances, mesurant avec un tact exquis son degré de familiarité ou de réserve à la position hiérarchique de chacun, obéissant au signal de la retraite, avec une docilité et une promptitude qui tiennent du prodige. Une cité, au sein de laquelle se remueraient des passions violentes, des haines profondes, des jalousies sociales, ne pourrait impunément permettre à sa population un seul quart-d'heure des réjouissances comme celles dont on est témoin à Rome, pendant les huit jours qui précèdent le carême (1). »

(1) *Instruction pastorale de Mgr. l'évêque de Poitiers* (1856), p. 71.

Digitized by Google

Ces dernières paroles n'exigent point de commentaire. Chacun sait ce qu'est devenue, depuis longtemps déjà, parmi nous, cette vieille gaîté française, jadis proverbiale en tous lieux, et les faits quotidiens de notre histoire contemporaine se chargent de justifier surabondamment le triste rapprochement, les pénibles réflexions, les regrets douloureux de l'éloquent et vénérable prélat.

Digitized by Google

XXII.

Sainte-Marie de la Victoire. — *Une épreuve de l'Eglise triomphante.* — *Sainte-Marie* des Anges. — *La* Girandola.

Certaines régions de Rome semblent plus particulièrement propices non-seulement à la prière et à la récapitulation des pieux souvenirs, mais encore à l'effet produit sur le cœur et l'imagination par les merveilles des arts ou les antiques monuments de la foi. Ces régions, favorisées entre toutes, sont ordinairement les plus solitaires, les plus éloignées de l'animation, du bruit tumultueux qui règne au cœur de la cité romaine, et dans ce nombre j'aime à placer au premier rang le *quadrivium* incomparable formé par ces deux lignes immenses, dont l'une part de la *porta Pia,* pour aboutir à *Monte Cavallo,* tandis que l'autre s'étend de l'obélisque de la *Trinità dei Monti* jusqu'à celui qui se dresse derrière la *tribune* de Sainte-Marie-Majeure. La partie surtout qui se développe entre la place des *Quatre-Fontaines* et la porte Pie offre un attrait tout spécial au pèlerin, non moins qu'à l'artiste

Digitized by Google

et à l'archéologue lui-même, par la satisfaction des plus chers instincts de l'un et de l'autre. C'est là, en effet, qu'abondent les antiques sanctuaires, les archaïsmes de la foi et de la piété, aussi bien que les ruines profanes qui attestent la magnificence du peuple-roi, aux jours lointains déjà de sa puissance et de sa gloire.

Trois monuments, entre autres, me rappellent aujourd'hui de ce côté : *Sainte-Marie-de-la-Victoire*, *Sainte-Marie-des-Anges* et les thermes de Dioclétien. Le premier n'a rien à m'offrir de nouveau ni d'imprévu, car j'ai encore présents à la mémoire les trophées de la bataille de Vienne, suspendus à ses voûtes, comme aussi les divers ornements, d'un tout autre genre, qui font la gloire de ce gracieux sanctuaire ; mais je suis désireux surtout de m'assurer si je n'aurais pas été induit en erreur par les impressions défavorables que m'a laissées jadis la *Sainte-Thérèse* de Bernini. Hélas ! ici encore je me retrouve le même, à neuf ans de distance, en face de ce groupe réellement déplorable, et mon opinion n'a pu qu'être fortifiée, dans l'intervalle, par les étranges éloges que j'ai vu prodiguer depuis ce temps, à l'auteur, qui fût mort (j'aime à le croire) de honte et de douleur, s'il avait pu les lire ou les entendre. Jugez-en, lecteur honnête et pieux, par cet unique spécimen, que j'emprunte à l'un des critiques de la plus haute volée, parmi ceux qui ont illustré les trente premières années du siècle présent :

« Sainte Thérèse est représentée dans l'extase de l'amour divin ; c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle. Un ange, qui tient en main une flèche, semble découvrir

Digitized by Google

la poitrine de la sainte, pour la percer au cœur; il la regarde d'un air tranquille et souriant. Quel art divin! quelle *volupté!*..... Le ciseau grec a-t-il rien produit d'égal à cette tête de sainte Thérèse? Le Bernin a su traduire, dans cette statue, les lettres les plus *passionnées* de la jeune espagnole (1). »

Est-ce assez d'opprobre pour vos saints, Seigneur, et jamais les sacriléges blasphémateurs de la réforme allèrent-ils aussi loin, dans leurs plus sauvages excès? Grâce à l'inintelligence parfois révoltante de certaines gens que l'on est convenu d'appeler les maîtres de l'art, grâce aux inepties traditionnelles de leur école et aux commentaires enthousiastes de leurs fanatiques admirateurs, voilà pourtant les ridicules travestissements, les odieux outrages que subissent l'austère majesté de l'histoire et les principes les plus sacrés. Thérèse d'Avila, le plus noble cœur, le bon sens le plus héroïque, le jugement le plus solide et le plus sain dont le *sexe fort*, lui-même, ait pu se glorifier à aucune époque, celle que le suffrage solennel du Saint-Siège a placée au rang des écrivains inspirés de Dieu, des docteurs même de l'Eglise universelle, Thérèse est devenue pour certains écrivains de ces derniers temps, le type sacramentel de la femme visionnaire, exaltée par son imagination jusqu'au délire même des sens, disons le mot (en fermant les yeux de honte et de douleur), de la femme victime des ignominieux transports de l'hystérie! Jamais le ricanement satanique de Voltaire connut-il de

(1) Stendhal. — *Promenades dans Rome*, I, p. 275.

Digitized by Google

pareils blasphèmes, et jamais son infernale école descendit-elle à d'aussi abominables excès ?

Je conçois encore les odieux travestissements que la haine de Jésus-Christ et de son Eglise a pu faire subir, sous la plume de l'athéisme et de l'hérésie, au caractère de quelques-uns des plus vigoureux athlètes des combats du Seigneur; je conçois jusqu'à un certain point saint Dominique, saint Vincent Ferrier, saint Pie V, lui-même, devenus, aux yeux des *free-thinkers* de ce temps, de farouches et sanguinaires tyrans de la pensée humaine ; je conçois encore Grégoire VII ravalé aux proportions d'un vulgaire ambitieux ; je conçois le noble et généreux caractère d'Ignace de Loyola rabaissé au rôle d'un sombre fanatique et d'un Machiavel enfroqué : la simple malice humaine, l'ignorance et les préjugés de certaine éducation suffisent pour expliquer de semblables aberrations, qui ont du moins pour point de départ des actes mal interprétés, ou des textes dénaturés par de perfides commentaires. Mais Madeleine, le type sublime de la femme régénérée, de la pécheresse réhabilitée par la grâce de Jésus-Christ, Madeleine outragée dans les secrets de son héroïque pénitence par des pinceaux lascifs ou des ciseaux indiscrets ; mais le nom de l'aimable Agnès, devenu le synonyme rigoureux de la pudeur niaise et même équivoque; mais Thérèse, ce noble cœur, ce vaste esprit, la femme forte par excellence, transformée en une femmelette nerveuse, jouet de son imagination et de ses sens; mais tant de sublimes vertus, ridiculisées, bafouées et traînées dans la fange, voilà de ces choses qui ne peu-

Digitized by Google

vent, en vérité, se comprendre que par l'influence directe de l'ange de l'abîme, par l'action combinée de toutes les puissances matérielles et morales de l'enfer!

Hâtons-nous de quitter ce triste sujet, auquel je n'aurai que trop l'occasion de revenir plus tard, et poursuivons ma promenade solitaire à travers ces poétiques et saintes régions. Voici d'abord une rotonde isolée, devant laquelle j'ai passé jadis maintes fois, sans y prendre garde, et qui valait pourtant la peine de l'examiner quelques instants. Ce bâtiment, parfaitement conservé dans sa forme extérieure, est l'ancien *calidarium* des thermes voisins de Dioclétien. Donné, dit-on, par la comtesse Santa Fiore, à Jean de la Barrière, l'instituteur des Feuillants, il devient plus tard une église paroissiale, un titre cardinalice même, sous le vocable de l'illustre abbé de Clairvaux, et, dans ces derniers temps, Pie IX vient d'en restaurer l'intérieur, à ses frais personnels. Les échafaudages sont à peine enlevés, depuis quelques jours, et l'odeur encore toute fraîche des peintures accuse la récente terminaison des travaux.

Sainte-Marie-des-Anges n'exige encore fort heureusement aucune réparation intérieure, pour cause de dégradation imminente ou accomplie; mais la pieuse munificence du glorieux pontife qui préside en ce moment aux destinées de l'Eglise universelle n'a pas attendu la ruine totale ou partielle de l'édifice, pour lui faire éprouver l'effet de ses soins protecteurs. Le pavé de la basilique vient d'être entièrement renouvelé à ses frais, et les marbriers terminent, en ce moment, un travail qui don-

Digitized by Google

nera son dernier lustre au sanctuaire créé par le puissant génie de Michel-Ange. C'est avec un intérêt égal à celui des premiers jours que je visite, dans ses moindres détails, cette merveilleuse église, véritable trésor de richesses artistiques, enfoui dans la solitude, enseveli en quelque sorte sous les décombres, et je ne puis me lasser d'admirer le génie prodigieux de l'homme qui sut, en faisant revivre ainsi ce cadavre plusieurs fois séculaire, s'assimiler, en quelque manière, les priviléges incommunicables du Tout-Puissant.

Mais ce n'est point la seule perle qui se trouve égarée parmi les débris des thermes de Dioclétien, de cette construction gigantesque bâtie, dit Mgr. Gaume, par 40,000 chrétiens condamnés aux mines, et dont le sang répandu pour la foi inonda ces lieux arrosés de leurs sueurs, comme il cimenta ces murailles élevées de leurs mains (1). Une ville entière pourrait se cacher parmi ces décombres, dont la dernière occupation française a déjà su tirer parti, pour son compte, en y organisant un magasin de fourrages. Dans un autre coin se trouve le vaste couvent des fils de saint Bruno, avec son cloître, construit par le grand Buonarotti lui-même et sans contredit le plus magnifique de Rome par l'ampleur colossale de ses proportions. Cent colonnes de travertin, largement espacées entre elles, sur vingt-cinq de face, forment un grandiose quadrilatère, au milieu duquel se développe un vaste jardin qui doit fournir surabondamment aux besoins des hôtes de la maison.

(1) *Les trois Rome*, I, p. 317.

Digitized by Google

Accompagné par l'un des frères lais, qui veut bien me servir de guide, je commence à parcourir ce majestueux portique et mes yeux sont frappés tout d'abord par une ingénieuse et piquante singularité. Sur la porte de chacune des cellules qui s'ouvrent sous les vastes galeries, j'aperçois une pieuse image, en noir, et au-dessous une feuille imprimée, qui me paraît renfermer quelques pieuses sentences. Mais, chose assez étrange, presque aucune de ces images ne me semble être en bon état : l'une est déchirée, à l'un de ses angles, dont le fragment pend encore à un clou ; l'autre est horizontalement fendue, ou dentelée sur ses bords ; une autre est à moitié roulée sur elle-même ; enfin, il n'en est pas une seule qui ne présente quelque avarie plus ou moins essentielle. Un pareil désordre me surprend péniblement, dans un lieu surtout où règne, du reste, une propreté vraiment exquise, et je m'approche officieusement de l'une de ces *gravures*, pour enfoncer l'un des quatre clous qui la soutiennent et qui semble ne plus tenir dans le bois que par sa pointe. Plaisante déception ! toutes ces images sont peintes sur la porte même, et je viens d'être la dupe d'une illusion d'optique, répétée à chaque cellule, mais avec une telle variété de perfection, une si parfaite vraisemblance, que tout visiteur s'y tromperait infailliblement comme moi.

Au moment où nous allons sortir du cloître, pour gagner la cour extérieure, mon guide ouvre, tout-à-coup, une petite porte percée dans le mur, et je recule avec un premier mouvement de saisissement irrésistible, en voyant se dresser devant moi, à l'improviste, un vieux

Digitized by Google

moine de Saint-Bruno, dont la placide et souriante physionomie ne tarde pas à me rassurer. Encore une illusion d'optique, mais bien plus frappante que toutes les autres: le bon frère, à cheveux blancs, n'est qu'une peinture, comme tout le reste, et mon guide, après avoir joui quelques instants de ma surprise, m'apprend, avec un sentiment visible de satisfaction triomphante, que cette effigie est celle d'un frère convers de l'ordre, marié avant d'entrer en religion, et dont un fils, religieux lui-même, occupa plus tard le trône pontifical. Je laisse à mon digne *cicerone* la responsabilité de sa pieuse légende, que j'admets, du reste, pour mon compte, sans aucune répugnance, et je la livre au public, sans autre garantie que la conviction visible du narrateur.

Cette journée, comme déjà la précédente, devait se terminer par un de ces épisodes, qui font tout à la fois contraste dans les impressions et époque dans les souvenirs du visiteur de la sainte cité. Aujourd'hui même, j'allais voir la célèbre *girandola*, ou feu d'artifice pascal, différé de huit jours, cette année, ainsi que l'illumination de la coupole de Saint-Pierre et pour le même motif, sur lequel il est temps de m'expliquer enfin. L'arrivée d'un auguste personnage n'était, m'assure-t-on, qu'un prétexte pour dépister les soupçons du public et détourner son attention d'un objet bien autrement sérieux. Dans les derniers jours de la semaine sainte, les nouvellistes romains (les maîtres achevés du genre) avaient fait courir le bruit qu'une révolution démocratico-socialiste venait d'éclater à Paris, avec un plein succès, et le gouvernement ponti-

Digitized by Google

fical, craignant que ce bruit, perfidement exploité par des agitateurs clandestins, ne fournît l'occasion de quelque grave désordre, dans la soirée de Pâques et du lendemain, avait retardé de huit jours l'une et l'autre fête, afin de se ménager le temps de vérifier les faits, dans l'intervalle.

Mais revenons à la *girandola*, véritable merveille, digne de faire pendant à l'illumination de la coupole de Saint-Pierre, et je ne saurais, en vérité, rien dire de mieux à son éloge. Un pareil spectacle est réellement indescriptible et ou le comprendra sans peine lorsqu'on saura, par exemple, que la toute première pièce de cette fête pyrotechnique est précisément celle par où l'on termine, en France, le plus beau feu d'artifice, même dans les plus grandes occasions. Notre *bouquet* final n'est ici que le commencement de la soirée ! Puis, le choix du théâtre ajoute encore à l'effet, si c'est possible. Les arbres de la terrasse du *Pincio*, les balustrades, les rampes d'escalier, les statues qui les décorent, le bruit des eaux, l'aspect du ciel lui-même, tout cela joue son rôle spécial dans l'ordonnance générale de la fête et concourt à lui donner un aspect réellement grandiose et sans analogue en aucun lieu.

Qu'on juge de l'ensemble par ce simple détail. Une église gothique, illuminée d'abord sur toute la largeur de sa façade, se trouve métamorphosée subitement, quelques minutes après, en un splendide palais, éclairé à l'intérieur, comme au jour de quelque réception royale ou princière, puis plus tard en une série de cascades, qui

Digitized by Google

versent des torrents d'un liquide embrasé. Maintenant, que dire de ces mille petits épisodes joyeux, grotesques même, qui viennent parfois égayer la fête, à l'improviste, et soulager par un éclat de rire universel les poitrines oppressées depuis longtemps par l'admiration ? Il y a là des fusées, par exemple, que l'on dirait vraiment animées, tant l'on remarque de vivacité, d'esprit et de malice dans leurs cabrioles plus ou moins bouffonnes et désordonnées ; puis, à côté de cela, des feux roulants de mousqueterie, accidentés par intervalles d'une canonnade dont l'effet, décuplé par les échos du *monte Pincio*, donne réellement l'idée d'une bataille de premier ordre ; l'assaut de Sébastopol ne devait pas être pis que cela par le mélange du feu, du bruit et de la fumée.

Mais ce que je trouve de plus neuf, de plus spirituel et de plus intelligent à la fois, dans tout cela, c'est le trait final, bien supérieur, ainsi qu'on va le voir, à notre invariable *bouquet*, qui ne vous aveugle, pendant quelques secondes, par son éclat fulgurant, que pour vous laisser ensuite enseveli dans la plus complète obscurité.

Au dernier moment, un certain nombre de comètes, c'est-à-dire d'étoiles, traînant derrière elles un immense panache d'étincelles, partent simultanément et horizontalement, à deux ou trois pieds au-dessus de la foule amoncelée sur la *piazza del Popolo*, se dirigeant, rapides et droites comme des flèches vigoureusement décochées, vers des poteaux disposés circulairement autour de l'enceinte, et que l'obscurité totale n'a point permis d'apercevoir jusqu'à ce moment. Là elles se brisent et allument,

Digitized by Google

par le choc, des feux de couleurs variées qui illuminent, en un clin-d'œil, la place entière, de la façon la plus splendide, et facilitent à la foule le moyen de se retirer sans confusion, sans accidents, par les trois larges rues qui aboutissent, du centre de la ville, au théâtre où vient de briller la *girandola*.

Voilà, certes, une idée vraiment neuve, originale, utile surtout, et je suis quelque peu honteux pour mon pays qu'il ne se soit pas encore avisé de pareille chose ! Il faut espérer que nos grands faiseurs de Paris *l'inventeront* quelque jour, comme ils ont découvert le régime cellulaire, établi, depuis longues années déjà, dans ces Etats romains qu'ils daignent s'occuper si charitablement de *réformer* aujourd'hui. Ici, comme dans bien d'autres cas, il faut rendre justice à l'Italie; c'est la terre classique des divertissements populaires, comme des splendeurs aristocratiques, et nulle part, je crois, on ne comprend, on n'organise aussi bien le plaisir en plein vent. Le peuple, en effet, *s'amuse* vraiment en pareille circonstance et de tous côtés on entend de joyeuses bandes débiter les drôleries les plus originales par l'accent et la mimique, ou bien chanter en chœur des cantilènes du pays, souvent interrompues par les *lazzi* ou les improvisations comiques de quelque bouffon de la société.

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint !

Puissent ces joyeux enfants du plus tendre des pères, ces fortunés sujets du meilleur des souverains, ces habitants privilégiés de la plus belle patrie qui soit sous le

Digitized by Google

ciel, conserver toujours cette insouciante et franche gaîté que tous les droits politiques ne leur donneront jamais ! Puissent-ils, surtout, puissent-ils se défier toujours des sycophantes qui s'occupent avec un si tendre intérêt de l'amélioration de leurs destinées, et tenir pour suspects, au premier chef, ces faux prophètes, *aux vêtements de brebis* (1), qui témoignent tant de zèle et d'ardeur pour assurer leur bien-être et leur indépendance !

(1) *Matth.*, VII, 15.

Digitized by Google

XXIII.

Sainte-Marie des Monts. — *Deux souvenirs.* — Sainte-Sabine. — Saint-Alexis. — *Un mot sur quelques églises restaurées à Rome dans ces derniers temps.*

L'une des plus vives et des plus pures jouissances du pèlerin, dans la grande métropole du catholicisme, c'est de rechercher la trace des serviteurs de Dieu qui l'ont illustrée, à toutes les époques de son histoire, c'est surtout de suivre les pas de ceux d'entre eux auxquels le rattachent plus étroitement parfois les liens d'une commune patrie. Sous ce rapport, le pèlerin français est peut-être l'un des plus privilégiés parmi les membres de la grande famille chrétienne, car il ne saurait faire un pas dans la ville sainte, sans rencontrer quelque monument qui lui rappelle, à un titre quelconque, l'éclat jeté sur son pays natal, par quelqu'un de ceux qui furent ses maîtres et ses modèles dans la foi. Indépendamment des neuf églises, ou chapelles, qui appartiennent en propre à la France, dans

Digitized by Google

Rome (1), il est plus d'un sanctuaire où rayonne la gloire de quelqu'un des protecteurs de notre pays et qui conserve quelque précieux souvenir de leur séjour ou de leur passage dans la sainte cité. Mais je ne sais quel intérêt spécial, quelle secrète prédilection m'attire de préférence vers le dernier, le plus obscur et le plus méprisé d'entr'eux. Disons, en quelques mots, l'histoire de ce nouveau protecteur qu'un récent décret du Saint siége vient d'assigner à la patrie de sainte Geneviève et de saint Louis.

Benoît-Joseph Labre fut le plus éminent de ces pauvres héroïques, qui protestèrent jusqu'à la fin contre les empiètements de la vie matérielle. Né en France, à Amettes, au diocèse de Boulogne, le 26 mars 1748, il fit, à l'âge de 22 ans, le voyage de Rome, à pied, et sans autre secours que les aumônes du chemin, après avoir déjà parcouru l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, essuyant d'immenses fatigues, voyageant à pied, toujours seul et exposé à toutes les intempéries des saisons. Une fois arrivé dans la ville sainte, il ne la quitta plus que pour quelques pèlerinages, pour celui de Lorette, particulièrement, qu'il faisait une fois, chaque année. Mais un attrait irrésistible le ramenait toujours aux tombeaux des apôtres, et il vivait près d'eux dans une mortification et une pauvreté qui trouvaient encore le moyen d'être généreux. Lorsque Benoît Labre mourut, tel était le renom de sa sainteté, qu'une foule

(1) Saint-Louis. — Saint-Yves *des Bretons*. — Saint-Nicolas *des Lorrains*. — Saint-Denis *aux quatre fontaines*. — Saint-Sauveur *in thermis*. — Saint-Claude *des Bourguignons*. — Sainte-Claire. — La Purification et la Trinité-des-Monts.

Digitized by Google

immense assiégea son cercueil, jusqu'au jour de son enterrement. On remarqua alors que ses membres avaient gardé leur souplesse. Plusieurs miracles, d'ailleurs, eurent lieu par son intercession.

Le bruit de ces miracles vint aux oreilles d'un citoyen des Etats-Unis, de cette puissante république américaine qui, alors, commençait à naître à la vie politique. C'était un ministre presbytérien, fort attaché à sa secte, et qui n'était venu à Rome que pour y chercher des armes contre l'Eglise. En entendant parler des guérisons opérées sur le tombeau de Benoît-Labre, M. Thayer tourna en ridicule le nouveau saint et ses miracles. Puis, il questionna les témoins, il recourut aux hommes de l'art, dont la science s'avoue si difficilement vaincue, et leurs réponses le jetèrent dans une angoisse inexprimable. Quelque temps après, M. Thayer était prêtre catholique et retournait comme missionnaire dans sa patrie (1).

Déjà, lors de mon premier voyage à Rome, j'avais remarqué dans notre église nationale de *Saint-Louis* une image représentant le serviteur de Dieu, sous l'humble et misérable costume qu'il a rendu plus glorieux que la pourpre des rois; j'avais lu l'appel adressé à ses compatriotes, pour subvenir aux frais du procès de sa béatification projetée, et je m'étais empressé de joindre mon offrande à celles des fidèles de toutes les nations dont les vœux ardents réclament une reconnaissance canonique des vertus héroïques du pauvre de Jésus-Christ. Depuis

(1) E. De la Gournerie. — *Rome chrétienne*, II, p. 365.

Digitized by Google

ce temps, j'ai la consolation de constater que la pieuse propagande fait son chemin, je trouve cette image, cet appel répandus dans un grand nombre d'églises, purement romaines, et je ne puis même guère entrer dans quelque sanctuaire, sans y rencontrer la même invitation passée désormais à l'état permanent. Cette circonstance, en attirant mon attention, vient d'exciter en moi le désir de connaître mieux celui qui est l'objet de ces pieux hommages; aussi c'est avec le plus grand bonheur que j'apprends, certain jour, que la tombe de Benoît-Joseph Labre existe à Rome et se trouve dans une église dont le nom même est demeuré jusqu'à ce jour totalement inconnu pour moi.

Cette église est celle de *Sainte-Marie des Monts*, ainsi nommée du quartier *Dei Monti*, où elle est située, à l'un des angles de la *via Leonina*, dans le voisinage du *Forum* de Trajan. Dépourvue de tout intérêt, sous le rapport de l'histoire et de l'art, cette église se recommande uniquement à la dévotion des pèlerins par une image miraculeuse de la sainte Vierge, que l'on y vénère sur parole, cela va sans dire, car elle n'est presque jamais visible, suivant l'usage romain. Ce sanctuaire m'avait échappé, lors de mon premier voyage, et il m'eût échappé probablement cette fois encore si, quelque temps avant mon départ pour Rome, je n'avais lu dans l'*Univers* certain article en réponse à une attaque dirigée par le *Siècle* contre le saint mendiant, et contre les honneurs que l'Eglise se proposait alors de rendre à sa mémoire.

A ce propos je dois dire que l'*Univers* m'avait paru

Digitized by Google

assez faible dans sa défense et que, contrairement à son habitude, le *mot propre* lui avait fait à peu près constamment défaut dans cette occasion. Telle est la conséquence malheureusement inévitable d'une position trop peu nette pour aborder résolument certains sujets, qui réclament une complète indépendance de la presse périodique et de toute camaraderie politique ou littéraire. Comment, en effet, un publiciste de profession, comment un poète dramatique, même décent, ou un romancier, même honnête (s'il existe), tous gens battant monnaie, comme chacun sait, et vivant grassement de leurs industries respectives, comment tout ce monde-là pourrait-il affirmer avec aisance et conviction surtout que l'homme qui embrasse la pauvreté volontaire, à l'exemple de Jésus-Christ, des apôtres, et d'un grand nombre de saints, est un personnage beaucoup moins *inutile*, sans comparaison, dans son *improductivité* matérielle, beaucoup moins nuisible, surtout, à la grande famille sociale, qu'un écrivain de petits, voire même de grands journaux politiques ou littéraires, qu'un chansonnier, tant célèbre, tant *national* puisse-t-il être, que l'auteur, même le plus inépuisable et le mieux renté de drames historiques ou autres, de romans plus ou moins intimes, de comédies et de vaudevilles même modérément orduriers ?

C'est un progrès admirable, il faut en convenir, que l'existence d'un ordre social d'après lequel les premiers prédicateurs de l'Evangile et son divin auteur lui-même, ne pouvant justifier d'aucun *domicile*, d'aucun *moyens d'existence*, auraient en ce temps-ci maille à partir,

Digitized by Google

chaque jour, avec la police, en leur double qualité de *mendiants* et de *vagabonds !* C'est aussi quelque chose de fort curieux, assurément, que de voir les apôtres de la démocratie contemporaine, les grands amis, les chaleureux avocats du *peuple*, se moquer d'un homme du peuple, d'un pauvre, d'un *prolétaire*, que l'Eglise élève aux honneurs des autels, de voir les hommes si affairés, si grandement *utiles* (comme chacun sait), du journalisme politique et littéraire, c'est-à-dire d'un métier de paresseux, s'il en fut oncques, invectiver vertueusement et sérieusement surtout, contre l'oisiveté, contre le désœuvrement et l'inutilité de qui que ce soit !

Quelle pitoyable confusion d'idées et de principes ! — Mais revenons à mon sujet.

Je découvre, non sans quelque peine, la tombe du vénérable serviteur de Dieu, dans l'église de Sainte-Marie *des Monts*. C'est une simple pierre, incrustée dans le pavé, au sommet de la nef, du côté droit, presque habituellement invisible sous les chaises qui la recouvrent, et que foulent, chaque jour, d'un pied très-probablement ignorant ou distrait, les fidèles, romains ou autres, qui viennent assister à quelque pieux exercice de la paroisse. Je m'agenouille avec respect sur cet humble monument, j'approche mes lèvres de la pierre sanctifiée et mes yeux s'arrêtent sur une inscription, dont je suis heureux de pouvoir donner ici le texte précis :

« *Hic jacet venerabilis servus Dei,* BENEDICTUS-JOSEPH LABRE, *Boloniensis diœcesis in Gallia, mortuus XVI kal. maias, Romæ, feria IV Hebdomadis majoris A. D.,* 1783,

Digitized by Google

ætatis suæ 35; *sepultus die sancto Paschæ, sub vesperas* (1). »

C'est fort inutilement que le voyageur chrétien chercherait dans un *Guide* quelconque les détails qu'on vient de lire, et qui ne sont qu'un spécimen très-incomplet de ce qu'il y aurait à faire dans ce genre, au sujet d'une infinité de sanctuaires romains. Voici, à ce propos, une preuve, entre mille autres, de la nécessité d'un ouvrage tout-à-fait spécial sur cette matière.

Aujourd'hui même, en cherchant l'église de Sainte-Marie *dei Monti*, je tombe, au coin de la *via Alessandrina*, sur un autre édifice que je ne connaissais pas même de nom jusqu'alors et qui porte ce titre, au-dessus du fronton : *Sancta Maria regina Angelorum, in macello martyrum* (un certain nombre d'églises, à Rome, ont ainsi leur vocable inscrit sur la porte principale). Cette chapelle ne m'ayant rien offert de remarquable, à première inspection, j'allais me retirer, au bout de quelques secondes, lorsque j'aperçois dans un coin, sur la gauche, un puits scellé avec un cadenas, et sur ce puits une pierre ronde, percée de deux trous, comme celles que j'avais déjà remarquées dans les basiliques de Sainte-Marie *in Trastevere*, de Saint-Martin *dei Monti* et quelques

(1) Ci-gît le vénérable serviteur de Dieu Benoît-Joseph Labre, du diocèse de Bologne, en France, mort à Rome le 16 avril, jour du jeudi saint, de l'an du Seigneur 1783, dans la trente-cinquième année de son âge. Il a été inhumé le saint jour de Pâques après Vêpres.

Benoît-Joseph Labre, déclaré vénérable par Grégoire XVI le 22 mai 1842, a été béatifié par Pie IX le 9 juin 1859.

Digitized by Google

autres. C'était là, probablement, quelque précieux monument des premiers âges chrétiens, quelque puits renfermant les corps de confesseurs, immolés dans ces lieux même, et la pierre avait été, sans aucun doute, suspendue au cou de quelque martyr, précipité dans le Tibre, comme celle du pape saint Calixte, par exemple, dans l'insigne basilique des Transtévérins.

Impossible de rien savoir, à cet égard, ni du *Guide* que j'ai sous les yeux, ni d'une mendiante à chapeau, qui vient me tendre la main sous le nez, aussitôt qu'elle me voit pénétrer dans l'église, où elle s'est embusquée pour attendre la pratique, ni du sacristain lui-même, qui ne sait répondre à mes questions que ces quatre mots sacramentels des *ciceroni* et *custodi* arrivés au bout de leur science : *Sarà qualche cosa d'antichità* (1). Je sors, non sans avoir quelque peu rudoyé la *poverina* et le sacristain lui-même, et je rencontre, fort heureusement, à quelques pas de là, un bon Père de Saint-François, qui me met, en trois mots, à peu près au courant de l'affaire.

Quand il s'agit, en revanche, de quelqu'une de ces *curiosités* que les Anglais viennent voir, sur la foi de leur *hand-book*, oh ! alors, le *signor custode* est ferré sur l'article ; en effet, les statues et les tableaux sont *d'un bon rapport ;* mais les monuments pieux et les reliques *font peu d'argent*. Voilà le thermomètre certain de l'érudition de tous ces industriels, qui ont élu domicile et ouvert boutique dans le lieu saint !

(1) « C'est probablement quelque antiquité. » — Grand merci du *renseignement !*

Digitized by Google

Cependant, la providence me tenait en réserve un ample et prompt dédommagement pour toutes ces contrariétés.

Je venais de franchir le seuil de *Sainte-Marie*, et j'avais fait quelques pas à peine dans l'une des ruelles du voisinage, lorsque mon oreille est frappée à l'improviste par le son lointain d'une clochette, entrecoupant, à des intervalles réguliers, les accents d'un chœur de voix qui appartiennent à des personnes de sexe différent. Je m'avance dans la direction du chant, et bientôt le plus imposant spectacle vient ravir mes yeux et réjouir mon âme tout à la fois. Une centaine, au moins, d'hommes et de femmes, rangés séparément sur deux lignes parallèles, précédés de la croix et tenant chacun un cierge à la main, sont suivis d'un prêtre qui porte le saint ciboire sous un voile, abrité lui-même par un vaste parasol, ou pavillon en soie blanche (*ombrellino*), qu'un sacristain tient élevé au-dessus de sa tête, en marchant derrière lui. Cette pieuse procession vient d'accompagner le saint Viatique, porté au domicile d'un malade par les soins de quelqu'une de ces associations paroissiales, formées à Rome, en 1694, d'après le vœu spécial d'Innocent XII, et le cortége rentre en ce moment dans l'église, pour réciter en commun quelques prières et recevoir la bénédiction du prêtre, avant de se séparer.

Voilà, en vérité, un magnifique, un sublime spectacle, et l'on ne saurait exagérer jamais dans le récit de semblables impressions. Jusqu'ici, je dois en convenir, à l'exception des majestueuses *fonctions* pontificales, pendant

Digitized by Google

la semaine sainte, et de quelques rares cérémonies, auxquelles j'ai parfois assisté, d'une manière plus ou moins fortuite, j'ai souvent trouvé quelque chose à désirer dans les manifestations de la piété romaine, sous le rapport du sérieux extérieur, de la dignité des gestes, de la démarche, et j'aurai encore, avant peu, l'occasion de citer quelques faits en ce genre. Mais ici, je suis heureux de le proclamer, ici tout est en rapport avec la solennité de l'acte, et le recueillement des membres du cortége, s'harmonisant parfaitement avec la profonde piété visible sur les traits du prêtre lui-même, dénote clairement l'esprit de foi qui anime tous les acteurs d'une aussi touchante manifestation de la charité chrétienne. Je n'hésite pas à placer cette rencontre au rang des plus précieux souvenirs de mon double pèlerinage et je crois vraiment éprouver encore, au moment où je raconte un pareil épisode, les sentiments indicibles qui remplissaient mon âme, dans cet heureux instant.

Encore sous l'impression d'un incident également touchant et pittoresque, je dirigeais bientôt après mes pas vers une région féconde en monuments et en souvenirs, dont la pensée se liait, dans ma mémoire, aux plus pénibles sentiments. Ceux-là comprendront mes regrets et ma honte, qui sauront que j'ai parcouru jadis le plateau de l'Aventin, sans visiter ni *Saint-Alexis*, ni *Sainte-Sabine*, c'est-à-dire que là, comme dans plusieurs circonstances du même genre, je me suis contenté d'une première et unique tentative, demeurée infructueuse, ne songeant nullement à la récidiver à cause de la distance, à cause

Digitized by Google

de la fatigue, de la chaleur, que sais-je encore? justifié à mes propres yeux par la bonne volonté dont j'avais fait preuve dans un moment donné et ne soupçonnant guère, hélas! l'importance des lieux dont je m'éloignais avec une déplorable indifférence.

Voici pourtant ce que c'est que les églises de Sainte-Sabine et de Saint-Alexis.

La première fut construite, au 5e siècle, sur le lieu même de l'habitation de sa sainte patronne (1), et le pape saint Grégoire y fit entendre plusieurs de ses homélies. Donnée par Honorius III aux Frères-Prêcheurs, elle a vu passer sous ses voûtes et s'agenouiller au pied de ses colonnes saint Dominique, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne, saint Pie V lui-même, et plusieurs conclaves furent tenus dans le couvent qui lui est annexé (2).

Ajoutons que tous ces grands serviteurs de Dieu ont laissé des traces matérielles de leur passage dans l'illustre monastère. La cellule, occupée jadis par saint Dominique, est devenue, grâce aux soins de ses enfants et à la munificence des souverains de la catholique Espagne, un petit sanctuaire splendidement décoré. On voit encore la chapelle où il priait habituellement, celle où il passa plusieurs fois la nuit avec Saint-François-d'Assise, dans les doux épanchements d'une conversation toute céleste, la salle où il donna l'habit de son ordre à Saint-Hyacinthe,

(1) Noble dame romaine, décapitée l'an 124 de Jésus-Christ.

(2) E. de la Gournerie. — *Rome chrétienne*, I, p. 127.

Digitized by Google

noble polonais, et, dans le cloître même, un oranger planté de sa propre main.

Trois siècles plus tard, le 24 décembre 1550, un pauvre moine entrait dans Rome, à jeûn, exténué de fatigue et se dirigeait vers le mont Aventin, où les dominicains possédaient déjà l'illustre couvent de Sainte-Sabine. Le prieur, le prenant, à son aspect misérable, pour quelque vagabond, qui venait tenter fortune à la cour pontificale, le reçut froidement et lui dit même d'un ton railleur : « Que venez-vous chercher ici, mon père ? Venez-vous voir si le collége des cardinaux est disposé à vous faire pape ? — Je viens à Rome, répondit le moine, parce que les intérêts de l'Eglise m'y appellent; j'en sortirai aussitôt que ma tâche sera remplie. Jusques-là, je ne vous demande qu'une courte hospitalité et un peu de foin pour cette mule (1). »

Celui que le prieur de Sainte-Sabine prenait pour un aventurier, le 24 décembre 1550, était élu pape, seize ans après, le 7 janvier 1566, sous le nom de Pie V, et inscrit un siècle plus tard dans le catalogue des bienheureux ! La cellule qu'il habita quelque temps, dans le voisinage de celle qu'avait occupée le fondateur de son ordre, est devenue, comme celle-ci, un sanctuaire des plus vénérés.

Voilà ce que c'est que le couvent de *Sainte-Sabine*, voilà quels furent ses hôtes, à diverses époques, et encore j'abrège singulièrement la récapitulation des souvenirs

(1) M. de Falloux. — *Histoire de saint Pie V*, I, p. 17.

Digitized by Google

auxquels se rattache le nom de cet asile qui abrita successivement tant d'illustres et saints personnages. Ce n'est pas tout, pourtant, et je dois encore une visite à son église, qui va m'offrir plus d'un objet digne de l'intérêt du voyageur artiste et chrétien. Construite vers 425 (dit Nibby), par un prêtre illyrien, nommé Pierre, dans le voisinage du temple de *Juno Regina*, qui avait été élevé par Camille, après la conquête de Véies, et dont les colonnes corinthiennes, en marbre de Paros, ont enrichi le nouveau sanctuaire, elle fut restaurée, en 824, par Eugène II, en 1238 par Grégoire IX, qui la consacra de nouveau, puis successivement par le cardinal Cesarini, en 1541, et par Sixte V, en 1587. Ces diverses réparations ne lui ont heureusement pas enlevé ce cachet d'antiquité, qui fait la gloire, comme le charme, des basiliques primitives, et je retrouve là, dans plus d'une partie, ces disparates de style et d'époque, ces constrastes heurtés d'antique et de moderne, cet harmonieux désordre, en un mot, qui donne une physionomie si solennelle aux vieux sanctuaires de Rome, et dont la première vue imprime dans l'âme une émotion que l'action du temps ne saurait détruire ni même affaiblir jamais.

Ce n'est pas à dire, pourtant, que l'art moderne soit complètement désintéressé, dans les travaux de restauration de Sainte-Sabine; les fresques de *Zuccari*, dans la chapelle de saint Hyacinthe, et celles de *Silvagni*, dans la *tribune*, suffiraient au besoin pour le prouver; mais le mérite de ces deux œuvres d'art est complètement annihilé par le redoutable voisinage d'un tableau placé sur

Digitized by Google

l'autel du fond de la nef droite, et qui représente la sainte Vierge, dans la gloire, avec saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, agenouillés, sur le premier plan. Ici, je dois renoncer à toute appréciation de détail. Une *Madone* de Sassoferrato, c'est tout dire, et je crois que l'incomparable auteur de tant de gracieuses productions s'est surpassé lui-même, comme il a surpassé tous ses rivaux, par cette œuvre qui est restée dans mon souvenir comme l'idéal exquis de la suavité, de la grâce et de la pureté qui conviennent à l'art chrétien.

Cependant, je n'ai pas encore épuisé tous les sujets d'admiration que me réserve l'antique monastère de Sainte-Sabine. Le bon frère, qui m'a conduit avec le plus charitable empressement dans toutes les parties de cette vénérable demeure des Saints, ne veut pas me congédier avant de m'avoir montré l'une des merveilles qui en font le charme extérieur, merveille qui allait m'échapper infailliblement, sans l'invitation du pieux *cicerone*, car pas un *Guide* n'en parle, quoique ce genre de détails soit assurément de leur compétence. Il s'agit du *giardino di casa*, et surtout de cette terrasse du haut de laquelle on voit se développer l'un des plus splendides panoramas que puisse créer le pinceau, que puisse même rêver la fantaisie.

En vérité, je ne saurais me lasser de le redire : c'est quelque chose de fabuleux que cette incessante variété de perspectives offerte par les divers horizons de la ville aux sept collines ! Après la terrasse de *Monte Pincio*, après le deuxième étage des *Loggie* de Raphaël, le Belvedère, la terrasse de *Saint-Grégoire*, sur le mont Cœlius

Digitized by Google

et celle de Saint-Pierre *in Montorio;* après le *Monte Testaccio* et le *campanile* du Capitole, il semblerait que toutes les combinaisons de perspective dussent être épuisées et que l'œil ne saurait désormais rencontrer que des redites en ce genre. Erreur profonde ! le sol de Rome est inépuisable en magnificences de toute sorte, et d'autres surprises succéderont bientôt à la surprise nouvelle qui s'offre en ce moment à mes regards. Seulement, les éléments du tableau seront groupés, combinés d'une manière toute différente ; le principal deviendra l'accessoire et les points lumineux d'aujourd'hui s'atténueront demain dans la demi-teinte, ou se perdront dans une complète obscurité.

Par exemple : j'ai sous les yeux, en ce moment, mais dans un sens inverse, la perspective que j'admirerai demain, à pareille heure, des hauteurs lointaines du Janicule, au pied de la double rampe qui donne accès dans l'église de Saint-Pierre *in Montorio.* La vénérable basilique m'apparaît aujourd'hui dans le lointain, sur la gauche, au sommet d'une montagne aride et déserte, où elle me donne l'idée d'une antique chapelle, but vénéré de quelque pieux pèlerinage, et le dôme de Saint-Pierre décrit à l'horizon sa courbe merveilleuse, tandis que la vallée du Tibre s'étend à mes pieds, comme un abîme de verdure, à l'extrémité duquel j'aperçois, d'un côté, Saint-Paul perdu dans une brume lumineuse et, du côté opposé, sur les hauteurs de *Monte Pincio*, la façade lointaine de la noble villa Médicis.

J'étais absorbé dans une muette extase, qui se fût pro-

Digitized by Google

longée sans limites, si l'heure ne m'eût averti qu'il fallait me hâter, pour visiter, à temps utile, un sanctuaire du voisinage, auquel je dois également un hommage de réparation. C'est l'antique église de *Saint-Alexis*, construite sur l'emplacement même de la maison dans laquelle le fils du sénateur Euphémien « au retour d'un long voyage, eut la *singulière idée* (comme dit l'auteur d'un *Guide* fort connu) de se loger sous un escalier, dans la maison de son père, sans se faire connaître, et de se soumettre, pendant 17 ans, à des privations inouïes.» Cette idée, très-*singulière*, en effet, a valu à l'Eglise un grand saint de plus et je m'étonne qu'un autre écrivain, non suspect, à beaucoup près, sous le rapport de l'orthodoxie, présente sous la forme dubitative un fait officiellement constaté par le martyrologe et le bréviaire romain (1). Il me semble qu'on peut, sans trop de crédulité, risquer son opinion sur de pareilles garanties. Quoi qu'il en soit, le monastère qui succéda au palais d'Euphémien est devenu, en dernier lieu, l'une des habitations des *Somasques* (2) à Rome, et l'église, appelée jusqu'alors du nom de Saint-Boniface, a perdu son vocable primitif, pour prendre celui d'Alexis, dont la précieuse dépouille en fait le plus riche ornement.

Deux objets, contemporains du glorieux confesseur, sont encore visibles dans ce saint lieu : le puits, dont

(1) Voir l'un et l'autre au 17 juillet.

(2) Clercs réguliers fondés au XVIe siècle par saint Jérôme Emiliani, et qui ont pris ce nom de la ville de Somasco, où ils eurent leur premier établissement.

Digitized by Google

l'eau servait à étancher sa soif et l'escalier sous lequel il demeura dix-sept années, inconnu de ses parents eux-mêmes, qu'il voyait à chaque instant du jour passer près de lui. Cet escalier, renfermé dans une enveloppe vitrée, qui permet de le voir distinctement, est placé à l'entrée de la nef gauche et la statue, en marbre, du Saint, le représente couché sous cette rampe de bois, tel qu'il était au moment de recevoir la couronne promise à ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ. Je tiens d'autant plus à donner ces détails, qu'on ne pourra m'accuser de les avoir empruntés à qui que ce soit, car aucun *Guide* n'en parle, cela va sans dire, et des ouvrages même écrits dans un esprit éminemment chrétien, gardent, je ne sais trop pourquoi, le plus profond silence à cet égard.

Je ferais peut-être bien d'imiter cette prudente réserve, au sujet de certaines impressions, d'un autre genre, que j'ai recueillies dans l'église de *Saint-Alexis*, comme déjà dans d'autres sanctuaires, et que je ne puis résister à l'envie de consigner ici. Je veux parler de l'effet produit sur les amis de l'art chrétien, sérieux et digne, par le singulier style des décorateurs modernes en Italie, et même à Rome, où le détestable goût du badigeonnage, si vigoureusement et si justement flagellé par l'auteur du *Catholicisme dans l'art* (1), fait disparaître chaque jour dans quelques-uns des sanctuaires de la ville éternelle ce vernis de vénérable antiquité, qui leur assignait une valeur inestimable aux yeux des amateurs du *véritable*

(1) Page 86 et suivantes.

Digitized by Google

beau. Il n'est guère d'année, en effet, où quelques-unes des trois cents églises de Rome ne reçoivent quelques embellissements ou restaurations, plus ou moins importantes et nécessaires. Mais hélas ! la triste manie du badigeonnage, signe irrécusable de décadence et de la corruption du goût, prend actuellement faveur dans la ville sainte, et on lui doit déjà la dévastation de plusieurs antiques sanctuaires, dont le caractère auguste et vénérable disparaît entièrement sous le pinceau des peintres en bâtiment, qui sont décidément les *maîtres mosaïstes* de l'époque. Comme la foi du peuple chrétien ne sait plus fournir du stuc, ou du marbre, pour la décoration des temples, on est obligé d'en fabriquer économiquement avec le balai des barbouilleurs !

Mais quittons, pour le moment, un triste sujet, auquel je n'aurai que trop l'occasion de revenir, avant la fin de ces récits.

Digitized by Google

XXIV.

San Marco. — *La grande Litanie.* — *Saint-Pierre* in Montorio. — Saint-Pancrace *et les souvenirs de* 1849.

L'une des chances les plus heureuses que puisse rencontrer le pèlerin qui visite, en esprit de foi, les sanctuaires de la ville éternelle, c'est de s'y trouver quelqu'un de ces jours, bénis entre tous, où elle célèbre quelqu'une de ses fêtes les plus solennelles, quelqu'une de ces pieuses cérémonies, transmises de siècle en siècle par une tradition non interrompue, et dont l'origine se confond souvent avec celle de l'Eglise même de Jésus-Christ. Une année entière ne suffirait certainement pas à l'épuisement de ce pieux programme, où chaque jour a son emploi réglé d'avance; aussi, dans l'impossibilité de parcourir jamais ce cycle en entier, le pèlerin doit-il s'estimer heureux de pouvoir du moins profiter des circonstances qui coïncident avec le temps de son séjour dans la sainte cité.

Avisé, cette fois, à temps utile, je me garderai bien de manquer au rendez-vous que le *Diario Romano* me donne

Digitized by Google

pour ce jour, 25 avril, à *San Marco*, d'où la célèbre procession, dite *la grande Litanie* (1), doit partir pour se rendre à Saint-Pierre du Vatican. De bonne heure, je suis au palais de Venise, et en attendant l'arrivée successive des diverses corporations séculières et régulières qui doivent composer le cortége sacré, je vais passer en revue les parties du monument qui me sembleront mériter quelque attention plus particulière. Le moment ne saurait être mieux choisi, en vérité ; en ce jour solennel, la basilique a revêtu ses ornements les plus splendides, a déployé ses richesses, dans tous les genres, et ouvert ses pieux trésors ; mais les marbres précieux qui revêtent jusqu'au sol même, les colonnes de porphyre du baldaquin, la mosaïque de l'abside, qui attirent les regards du visiteur, aux jours ordinaires, disparaissent aux yeux du pèlerin devant les magnificences d'un autre genre que l'illustre sanctuaire va lui offrir aujourd'hui.

L'antique église du pape saint Marc partage, en effet, avec huit autres basiliques romaines le privilége d'offrir à la vénération des fidèles, certains jours déterminés, ces *ostensions* qui sont l'une des plus imposantes solennités

(1) Instituée en 594 par saint Grégoire-le-Grand, pour obtenir la cessation d'une peste tellement cruelle que quatre-vingt-dix personnes tombèrent mortes dans le trajet de la procession. Elle se composait primitivement de sept bandes parties de sept églises différentes, pour se rendre à Sainte-Marie-Majeure. Elle portait alors le nom de *Litanie septiforme*, et fut renouvelée tous les ans depuis cette époque, mais sans être divisée en différentes bandes. Vers la fin du VIIe siècle elle fut fixée au 25 avril, jour où on la célèbre encore aujourd'hui. (*Rome chrétienne*. I, 155, 156.)

Digitized by Google

de la cité sainte, et l'autel de la chapelle du Saint-Sacrement se couvre, en ce jour, d'une infinité de reliquaires, de toutes formes, de toutes époques, moins précieux encore par la matière que par le travail, dans lesquels sont exposés à la vénération du peuple chrétien d'insignes fragments de la dépouille mortelle d'un grand nombre de serviteurs de Dieu.

Si quelque libre penseur sourit dédaigneusement à ce puéril détail, je n'ai rien à lui dire, et ne songe aucunement à violenter sa croyance. Quant aux âmes simples et bonnes dont ces pieuses *niaiseries* (comme dirait le *Siècle*) entretiennent la foi et vivifient la charité, je n'ai pas besoin de leur affirmer ici que Rome ne propose à la vénération des fidèles que des objets déclarés par elle *entièrement authentiques*, avec cette maturité d'examen qu'elle apporte en toutes choses, et qu'elles peuvent s'abandonner, sans aucune crainte d'*idolâtrie* ou de *superstition*, aux pieux sentiments que fera naître en elles la vue des innombrables merveilles opérées par la main du Tout-Puissant, pour la gloire de ses élus.

Mais, pendant que j'admire toutes ces choses, la procession commence à s'organiser, à se mettre en marche, et il ne me reste plus qu'à me diriger promptement vers le portique extérieur, pour voir passer de plus près les divers éléments qui la composent. Voici d'abord : les élèves du collége des orphelins, avec leur costume blanc, des pieds à la tête, chapeau compris; viennent ensuite : 1° le *clergé régulier*, représenté par les religieux déchaussés de la Pénitence, par les Augustins, les Capucins, les Hié-

Digitized by Google

ronymites, les Minimes, les Tertiaires de saint François, les Conventuels, les Mineurs observantins, les grands Carmes, les Servites et les Dominicains; 2° *l'ordre monastique,* qui ne compte que les deux familles des Camaldules et des Cisterciens; 3° le *clergé séculier*, qui comprend le séminaire romain et les desservants des 54 paroisses de Rome; 4° les collégiales de Saint-Jérôme-*des-Esclavons,* de Sainte-Anastasie, des saints Celse et Julien, de Saint-Ange *in pescheria,* de Saint-Eustache, de Sainte-Marie *in viâ latâ,* de Saint-Nicolas *in carcere*, de Saint-Marc et de Sainte-Marie *des martyrs*, marchant toutes sous une même croix; 5° les basiliques mineures de Sainte-Marie-*de-monte-Sancto*, de Sainte-Marie *in Cosmedin*, de Saint-Laurent *in Damaso* et de Sainte-Marie *in Trastevere;* 6° les basiliques majeures ou patriarcales de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Jean-de-Latran, chacune ayant à sa tête, de même que les précédentes, sa croix, sa clochette et son pavillon (1). Le chapitre de Saint-Jean, auquel est uni celui du *Sancta Sanctorum*, se fait remarquer entre tous par ses deux croix stationnales, précieux vestiges de l'art ancien, dont l'une appartient au 14e siècle et l'autre porte la date de 1451. Enfin le cortège se termine par Mgr le vice-gérant, suivi du tribunal du vicariat.

Ce prélat se distingue par un costume spécial, que j'ai remarqué déjà dans d'autres circonstances, car il porte une soutane de couleur gris-cendré et les pompons qui

(1) Immense parapluie fabriqué d'une étoffe à larges bandes verticales, jaunes et rouges, se succédant alternativement. Il se porte comme les bannières dans nos processions françaises.

Digitized by Google

ornent la tête de ses chevaux, comme aussi les rênes qui servent à les guider, sont de couleur verte, au lieu de la nuance amarante qui se remarque uniformément dans l'équipage des cardinaux. Un ecclésiastique, à qui je demande l'explication de cette particularité, me répond que le prélat, sorti des rangs de la milice de Saint-François, doit conserver toujours la couleur particulière de ses vêtements primitifs, comme un souvenir permanent de son humble origine.

Cependant, les dernières lignes du pieux cortège ont disparu dans les ruelles étroites qui avoisinent le palais de Venise, et pendant qu'elles se dirigent lentement vers la basilique Vaticane, au chant des hymnes sacrés, je profite de la première matinée complètement belle que j'aie vue encore à Rome, pendant ce deuxième séjour, pour gravir les hauteurs lointaines du Janicule et jouir une fois encore du splendide panorama dont le souvenir m'a poursuivi bien souvent dans mes rêves de ces dernières années. Mais ce spectacle, je dois le dire, n'est ni le seul ni le plus puissant attrait qui me rappelle vers ces lieux, auxquels donnent un intérêt tout nouveau pour moi certains événements dont ils furent le théâtre, peu de temps après ma première visite, et dont je vais retrouver, après huit ans, les traces malheureusement bien visibles encore aujourd'hui.

Le lecteur n'a pas oublié que les premières opérations du siège de Rome, en 1849, durent être dirigées contre les *villas* Pamphili et Corsini, qui couronnent le Janicule et qui étaient occupées, de même que l'église voisine de

Digitized by Google

Saint-Pancrace, par les hordes fanatisées, accourues de tous les points de l'Europe, sous le commandement en chef de l'aventurier génois Garibaldi. Ces trois points, attaqués et défendus avec une égale vigueur, de part et d'autre, pris et repris plusieurs fois successivement par les tyrans et les libérateurs de Rome, doivent offrir encore probablement quelques vestiges de la lutte acharnée qui ensanglanta ces paisibles régions de la solitude et de la prière. Après avoir joui du spectacle de Rome, rendue à la paix et à la liberté, sous la paternelle domination du pontife suprême, j'éprouve le besoin d'aller visiter le théâtre de la lutte qui prépara si péniblement ce résultat, de voir à quel prix durent s'accomplir les brillants faits d'armes qui ont ajouté, de nos jours, un nouveau chapitre au livre admirable, continué sans interruption depuis les premiers jours de notre histoire, sous ce titre visiblement inspiré de Dieu lui-même : GESTA DEI PER FRANCOS (1) !

Me voici donc, de nouveau, sur cette vaste terrasse, qui s'étend au-dessous de l'escalier de Saint-Pierre *in Montorio*, et voici devant moi cette incomparable perspective, dont le premier aspect me jeta jadis dans un étonnement voisin de la stupéfaction. Mais ce spectacle, si splendide qu'il soit, ne saurait m'arrêter bien longtemps en ce jour; il n'a désormais plus rien d'imprévu pour mes yeux et j'aurai, du reste, plus d'une occasion de venir le contempler encore. Hâtons-nous de monter la

(1) Tel est le titre d'une histoire des premières croisades, par Guibert, abbé de Nogent-sous-Coucy, de l'ordre de saint Benoît, au XIe siècle. Elle a été publiée par dom Luc d'Achéry, en 1651.

Digitized by Google

rampe qui conduit au sanctuaire, afin de rendre grâce au Dieu des victoires et d'admirer de mes propres yeux ces merveilles de préservation, dont il fut favorisé, dit-on, au milieu des désastres inséparables de la fureur des combats. En effet, le dôme élevé par Bramante sur le lieu même du martyre de l'apôtre est demeuré intact, au milieu même des ruines qui l'environnent de toutes parts, et pas une seule de ses pierres ne semble avoir reçu la moindre atteinte.

E un miracolo ! e un vero miracolo (1) ! me dit, sur le ton d'un pieux enthousiasme, le bon père Franciscain, qui me fait les honneurs du vénérable sanctuaire, avec un empressement bien propre à me dédommager de la nonchalante indifférence que je trouvais jadis chez le *cicerone* de ma première visite en ces lieux. Miraculeux ou non, un pareil fait est très-remarquable, assurément, au milieu de la dévastation générale dont ces lieux furent le théâtre, à côté de ce *campanile*, par exemple, que l'on a dû reconstruire dans toute sa hauteur, à côté de ces maisons voisines, dont quelques-unes encore portent les cicatrices des plus cruelles blessures, à côté de l'église elle-même, dont la nef gauche présente une chapelle entièrement saccagée par l'explosion d'un projectile français.

Ce contraste m'affecte douloureusement, aussi je ne me sens point le courage de renouveler la plaisanterie, quelque peu cruelle, que certain de mes compatriotes adressait, il y a quelques années, en ces mêmes lieux, à

(1) C'est un miracle ! c'est un vrai miracle !

Digitized by Google

un pieux et vénérable *cicerone*, le même peut-être qui me sert de guide aujourd'hui. Le bon Père venait de montrer au visiteur le temple de Bramante, avec sa voûte demeurée intacte, au milieu de la dévastation presque universelle des édifices du voisinage et, dans la ferveur de sa reconnaissance pour la grâce de préservation spéciale dont la rotonde avait été l'objet, il avait répété plusieurs fois, avec une animation sans cesse croissante : *E un miracolo ! un vero miracolo !*

Quelques instants plus tard, mon compatriote et son *cicerone* rentraient ensemble dans la basilique par la porte latérale, qui fait communiquer la nef droite avec le cloître des Franciscains, et se trouvaient par conséquent tout d'abord en face de certaine chapelle, où l'explosion d'une bombe française n'a pas laissé intact un seul des objets qu'elle renfermait.

E questo, Padre, sarà anche un miracolo (1) *?* dit, en souriant, l'impitoyable railleur, tandis qu'il montrait du doigt au Père les traces irrécusables de l'horrible dégât.— « *Andiamo, andiamo,* répond le bon franciscain, en secouant le bras de son interlocuteur, avec un feinte indignation, qui déguisait mal son envie de rire : *sempre, sempre burloni, questi francesacci* (2) *!* »

Pour moi, je me garderai bien d'imiter le scepticisme de mon compatriote, et je ne puis m'empêcher de reconnaître, avec mon pieux *cicerone*, quelque chose de réel-

(1) Et cela, mon père, est-ce aussi un miracle?

(2) Allons, allons ; toujours le mot pour rire, ces diables de Français !

Digitized by Google

lement providentiel et, en tout cas, de bien heureux, dans la préservation d'un monument doublement précieux, au point de vue de l'art et de la foi, surtout, je le répète, au milieu d'une dévastation qui n'a pas épargné les édifices les plus voisins de l'antique et vénérable sanctuaire.

Cependant, je me hâte de quitter ces lieux, qui recevront plus d'une fois encore ma visite, et après m'être arrêté quelques instants devant le magnifique château-d'eau de *l'acqua Paola*, dont les colonnes ioniennes et l'attique, protégés par un pli de terrain, n'ont rien souffert du voisinage des batteries françaises, je regagne le chemin creux et abrupte qui me conduit, après quelques instants d'une marche pénible, à la porte à jamais célèbre de *San Pancrazio*.

Il y a évidemment quelque chose de nouveau dans ces régions, depuis ma dernière visite; mais il me serait impossible, d'après l'aspect des lieux eux-mêmes, de conjecturer la nature des faits accomplis. Je vois bien une partie des murs d'enceinte entièrement renouvelée; je vois une magnifique porte, qui a remplacé celle que le pape Urbain VIII fit construire, et de chaque côté de cette porte, faisant face à la ville, deux petits bâtiments en pierre, qui servent de corps-de-garde, l'un au poste des troupes pontificales, l'autre aux douaniers de service sur ce point. Je n'ai pas souvenir, il est vrai, d'avoir vu jadis quelque chose de semblable, en ces lieux ; mais de pareils travaux peuvent être exécutés, en temps ordinaire, au sein de la paix la plus profonde, et rien encore ne me

Digitized by Google

révèle d'une manière bien palpable que la guerre ait passé ici, avec toutes ses horreurs, il y a quelques années seulement.

Encore quelques pas et il n'y aura plus de méprise possible, à cet égard. Grand Dieu ! quel désolant spectacle vient s'offrir tout-à-coup à mes yeux épouvantés. Le *vascello* (1), de la noble famille Giraud, semble avoir subi récemment la secousse de quelque horrible tremblement de terre, et le *Casino des quatre-vents*, cette élégante création de Clément XII, l'un des membres de l'illustre famille Corsini, qui en a toujours conservé la propriété, n'offre plus aujourd'hui qu'un seul pan de mur (celui de la façade principale) criblé à jour par les boulets. Puis, sur une foule de points, combien d'autres dégâts, que l'œil exercé d'un ingénieur civil ou militaire pourrait seul apprécier et qui attendront longtemps encore, peut-être, une indispensable réparation !

. . . . . En quo nos discordia cives
Produxit miseros! . . . . . .

Pourrait s'écrier, aujourd'hui encore, le dernier propriétaire de cet illustre manoir (1), qui a pu voir toutes ces ruines, avant de terminer sa longue carrière et reconnaître, trop tardivement hélas ! l'inanité de ses chimériques illusions.

Mais ce n'est pas tout encore. Prenons le chemin qui

(1) Casino ainsi nommé vulgairement, parce que l'ensemble de ses bâtiments affecte la forme d'un vaisseau.

(1) Le prince Jérôme Corsini. Voir au chapitre XXX, vers la fin.

Digitized by Google

s'ouvre sur la gauche, au-dessous du *casino*, et dirigeons-nous vers la basilique, également ancienne et vénérable, qui fait la gloire de ces régions désolées. Voici encore un de ces objets qui avaient échappé aux explorations de mon premier pèlerinage, mais dont j'ai appris plus tard la valeur incomparable, et pas un seul monument de ce genre ne pourra désormais se soustraire à mes ardentes investigations. Quels inappréciables souvenirs, en effet, se rattachent à ce bâtiment solitaire, perdu en quelque sorte au milieu d'une campagne presque déserte, où le promeneur insouciant l'honore à peine, en passant, de quelque regard distrait ! Ecoutons ce que nous disent à ce sujet les maîtres de l'archéologie sacrée :

Saint-Pancrace était un jeune romain qui, à l'âge de 14 ans, fut baptisé, ainsi que son oncle Denis, par le pape saint Marcel, confessa courageusement la foi chrétienne et souffrit le martyre, l'an 311 de Jésus-Christ. Le lieu où il avait été décapité fut consacré, l'an 372, par un oratoire que le pape saint Félix éleva d'abord sur le cimetière du saint prêtre Calepodius, et qui fut ensuite notablement augmenté par Félix III. Restaurée successivement par Honorius Ier, au 7e siècle, puis par Adrien Ier, dans le siècle suivant, cette église fut enfin réédifiée, en 1609, par le cardinal Torres de Monreale, son titulaire, et conduite à son terme, en 1673, par les carmes déchaussés, à qui elle fut confiée par Alexandre VII et qui la possèdent encore aujourd'hui.

Ajoutons que cette basilique, tombée dans l'abandon, de 1798 à 1814, se vit réduite alors à un tel état de dé-

Digitized by Google

gradation qu'en 1816, lorsqu'une restauration nouvelle fut jugée indispensable, il fallut murer deux à deux, pour les transformer en de simples pilastres, les belles colonnes cannelées qui ornaient primitivement la nef. Mais déjà la vénérable basilique avait subi des pertes bien autrement regrettables par la disparition des *ambons*, qui lui donnaient un caractère si saisissant d'antiquité primitive, comme aussi par celle du siège de marbre, dans lequel saint Grégoire s'était assis pour prononcer sa 27e homélie, et par celle de l'inscription tumulaire du consul Crescentius, tige de la noble famille des Crescenzi, qui joua un rôle si prépondérant dans les affaires de Rome, aux 10e et 11e siècles. C'est aussi dans l'église de Saint-Pancrace que le pape Innocent III avait couronné Pierre II roi d'Aragon, en décembre 1204, et c'est encore dans ce lieu que se faisaient les épreuves judiciaires par le fer et l'eau, qui avaient été importées primitivement par les Lombards et ne furent complètement abolies à Rome qu'au 13e siècle, par le concile de Latran.

Tout ceci n'intéresse guère, il est vrai, que les archéologues et les érudits ; mais voici quelque chose qui concerne plus particulièrement la foi et la piété du visiteur chrétien. J'ai dit, en commençant, que l'église de Saint-Pancrace était bâtie sur le lieu même où le jeune martyr consomma son glorieux sacrifice. Une inscription, tracée dans le pavé de l'église (1), indique la place précise où la tendre victime fut immolée, et cette place est au-

(1) Dans la grande nef, vers le bas, du côté droit.

Digitized by Google

jourd'hui semée de fleurs, car c'est en ce jour même (12 mai) que l'Eglise romaine célèbre sa fête, et je devrai à cette circonstance particulière d'avoir pu pénétrer enfin sans difficulté dans une enceinte dont j'avais toujours trouvé la porte impitoyablement fermée, lors de mes visites précédentes. A cette occasion, aussi, la vieille basilique a revêtu ses plus splendides habits de fête et livre tous ses pieux trésors à la vénération des fidèles et des pèlerins.

Après avoir payé un juste tribut d'hommages et de supplications aux généreux combattants dont ce lieu consacre la mémoire, je parcours lentement les diverses parties de l'église, pour en examiner les beautés plus en détail. Je remarque avec intérêt les quatres colonnes de granit qui décorent le *presbyterium;* les quatre colonnes de porphyre qui soutiennent le baldaquin de l'autel; la magnifique urne, également de porphyre, placée sous l'autel et dans laquelle repose le corps du saint titulaire, avec d'autres précieux débris; les *soffitti* des trois nefs, divisés en caissons artistement sculptés, mais auxquels manque la dorure dont les priva la mort prématurée du cardinal Torrès, alors titulaire de l'église, qui avait entrepris, à ses frais personnels, ce magnifique travail d'ornementation.

Les *ambons* de la grande nef ont disparu, comme je l'ai dit plus haut, et il n'en reste désormais d'autre souvenir qu'une fresque en grisaille qui les représente, sur le mur, à l'endroit même où ils se trouvaient placés jadis, ainsi qu'une colonne de marbre violet, qui servait de sup-

Digitized by Google

port à l'un d'eux. Au fond de la nef gauche, j'aperçois une rampe longue et étroite, qui s'enfonce obliquement sous le pavé : c'est l'entrée de la catacombe de Saint-Calépode, dans laquelle fut déposé primitivement le corps de saint Pancrace, avec un nombre infini de martyrs dont les noms sont connus de Dieu seul; puis, au sommet de la grande nef, à gauche en sortant, une inscription qui consacre le souvenir des réparations exécutées dans le sanctuaire, par Pie IX, en même temps qu'elle inflige un stigmate indélébile de honte et d'infamie aux indignes profanateurs de ce saint lieu. Et quand on pense que de pareils misérables furent l'objet des sympathies et des vœux hautement exprimés de ceux qui voulaient alors *régénérer* l'Italie et l'Europe entière !

En retournant à Rome, je rencontrais, à quelques pas du sanctuaire, le cardinal Villecourt, ancien évêque de La Rochelle, qui venait célébrer solennellement l'office du jour, dans la vieille basilique, dont il est le titulaire actuel. Ici, comme partout et toujours, on retrouve le grand cœur, le noble esprit de Pie IX, qui a voulu consacrer par un témoignage public et solennel sa gratitude envers la France, à laquelle il doit le rétablissement de son pouvoir temporel et sa rentrée dans ses états. Une vénérable église, quinze fois séculaire, souillée par les abominables excès (1) d'une horde sans honneur et sans foi, réparée avec

(1) On rapporte que les soldats de Garibaldi, non contents de dépouiller et de dégrader l'église de Saint-Pancrace, jetèrent à l'entrée des catacombes les carcasses des plus vils animaux, comme pour les confondre avec les ossements de leurs pères les premiers chrétiens.

Digitized by Google

un empressement généreux par les soins du pontife suprême, et devenue l'apanage d'un prince de l'Eglise, choisi parmi les fils de cette vaillante nation qui eut la gloire de servir d'instrument aux merveilleux desseins de la providence, tel est l'aspect que présente, telles sont les idées qu'éveille, en ce moment, la noble basilique de *San Pancrazio*.

Est-il dans Rome, je le demande, est-il dans l'univers entier un spectacle plus grand, plus consolant, plus flatteur à la fois, pour l'esprit, pour le cœur, pour le juste orgueil national d'un chrétien et d'un français?

Chacun connaît maintenant le mot récent de leur digne chef lui-même sur la papauté et son pouvoir même spirituel.

Digitized by Google

XXV.

Le Forum *de Trajan.* — *Sainte-Agathe* alla Suburra *et quelques églises du Viminal.* — *Premiers bruits du prochain voyage de Pie* IX.

Me voici, aujourd'hui, sur un point bien éloigné du théâtre de mes explorations de la veille ; j'ai quitté le Janicule pour le Viminal, la solitude pour les quartiers populeux, et les tristes souvenirs d'une guerre impie pour les douces émotions, pour les consolantes créations de l'ordre et de la paix. C'est là, on ne saurait trop le redire, trop l'admirer surtout, c'est là l'un des attraits, l'un des charmes les plus puissants de la cité sainte, que ces contrastes incessants que présentent son sol, ses monuments, son histoire de toutes les époques, et rien ne saurait se comparer aux jouissances qu'éprouvent le pèlerin, le voyageur sérieux, dans cette gradation constante d'intérêt, dans cette succession, dans cette opposition fortuite d'émotions produites souvent par les objets les plus disparates, surtout si l'on ne s'astreint pas à suivre méthodiquement un programme quelconque, et si l'on s'aban-

Digitized by Google

donne parfois à l'inspiration du moment pour le choix de son itinéraire du jour. C'est là, je crois, l'un des côtés les moins étudiés de la vie du voyageur chrétien, dans Rome, et j'oserai signaler ce point à l'attention toute spéciale de ceux de mes lecteurs qui pourraient projeter quelque pèlerinage à la cité des merveilles de l'art et de la foi.

L'une des régions les plus curieuses de Rome, sans contredit, après l'incomparable *quadrivium* des Quatre-Fontaines, c'est l'immense *via Magnanapoli*, qui part de l'un des angles du Forum de Trajan, pour aboutir à la basilique lointaine de Sainte-Marie-Majeure, après un parcours sinueux, dans lequel elle suit toutes les aspérités du sol le plus accidenté que présente la ville aux sept collines. C'est à travers ces parages que va se diriger ma course de ce jour ; mais arrêtons-nous d'abord sur le *Forum* lui-même, et promenons un coup-d'œil attentif sur ce qui reste aujourd'hui de l'une des plus insignes merveilles que la ville des Césars ait jamais léguées à l'admiration des âges futurs.

Laissons ici la parole à l'auteur de l'un des meilleurs ouvrages publiés dans ces derniers temps pour guider l'étranger dans la visite des antiquités de Rome. On ne saurait mieux dire, à mon avis, et en moins de mots surtout, ce qu'il importe de connaître sur l'un des vestiges les plus curieux de la splendeur des anciens maîtres du monde.

« Tout ce que l'art peut inventer de plus beau, tout ce que le génie de l'homme peut produire de plus parfait, tout se trouvait réuni dans le Forum de Trajan, sur une

Digitized by Google

superficie de 330,000 pieds carrés, dont on ne voit tout au plus aujourd'hui que la sixième partie. Il y a quarante ans encore, cette place n'existait pas et l'espace était entièrement couvert par des églises et des maisons. Un jour, sous l'administration française, on démolit tout, on creusa le sol, et à la grande satisfaction des archéologues et des curieux savants, une portion du Forum de Trajan fit son apparition au grand jour, avec son ancien pavé de marbre et des tronçons de colonnes encore debout. Alors, on put mieux juger du plan et de la forme de ces splendides monuments.

» Les anciens Romains dont la vie était tout extérieure, appelaient *Forum* certaines places destinées, les unes aux réunions du peuple et aux discussions des affaires civiles et politiques, les autres pour la vente de certaines marchandises : ce n'étaient, à proprement parler, que des marchés. Parmi les premiers, le plus ancien, le plus célèbre était le Forum romain, situé entre le Palatin et le Capitole. Après la république, plusieurs empereurs voulurent avoir leur Forum particulier, pour y attacher leur nom, et chacun chercha à surpasser l'autre dans l'embellissement de ces lieux. Trajan, à son tour, voulut un *forum*, bien que Rome n'en eût pas strictement besoin. A son retour de la guerre contre les Daces, il appela auprès de lui le célèbre Apollodore, de Damas, et le chargea de lui construire une bibliothèque, une basilique, un temple, un *forum* et une haute colonne, sur laquelle seraient sculptés ses hauts faits. Il fut servi selon ses désirs. Pour niveler le sol et obtenir une plaine assez vaste pour

Digitized by Google

contenir tant de choses, Apollodore dut couper une grande partie du mont Quirinal, dont la base arrivait tout près de la rue *del macel dei Corvi*. Il en résulta un parallélogramme de 1,100 pieds de longueur sur 500 pieds de largeur.

» A son extrémité-nord, Apollodore construisit un temple entouré de larges portiques, et que Adrien, le cousin de l'empereur, lui dédia ensuite, sous le nom de temple de Trajan. A 60 pieds de distance, il éleva sa colonne coclide, ou en spirale, entourée aussi d'un portique, et ayant sur les deux côtés, oriental et occidental, deux grandes salles qui servaient de bibliothèque. Après la colonne, vers le sud, il bâtit une basilique à cinq nefs, coupées par quatre rangs de colonnes et décorée de statues et de marbres précieux. On y entrait par trois portes latérales, du côté du *forum*, en montant cinq degrés de marbre jaune antique. Une vaste cour se déployait devant cette entrée; elle avait 30 pieds de chaque côté, et était entourée, aussi bien que la basilique, de portiques en colonnades. Au centre était la statue équestre, en bronze, de l'empereur. C'était là le *forum* de Trajan. Deux arcs-de-triomphe, situés en ligne droite, l'un devant le temple et l'autre devant le *forum*, servaient d'entrée générale.

» Telle était la disposition de tout cet ensemble de choses; mais on se formerait difficilement une idée de la richesse des matières dont ce tout était composé. Les frontons, les corniches, l'attique étaient d'un travail parfait, et une multitude de statues en marbre, ou en bronze doré, des premiers artistes grecs, complétaient cette mer

Digitized by Google

veilleuse décoration. Cependant, vers le 10e siècle, des barbares (on ignore lesquels) eurent le courage de mettre le feu à ces prodiges de l'art. Tout fut détruit, excepté la colonne; elle seule nous reste entière, debout, magnifique, comme un monument précieux de l'antiquité romaine et de la perfection des arts, à cette époque. C'est là une des plus belles pages de l'histoire de l'empire.

» Cette colonne, d'ordre dorique, est composée de trente-quatre blocs de marbre blanc, de Carrare, unis ensemble par des crampons de bronze. Le chapiteau est d'un seul morceau, ainsi que le piédestal de la statue. Sa hauteur totale, depuis le pavé jusqu'à l'extrémité de celle-ci, est de 132 pieds; son sommet est au niveau du mont Quirinal; son diamètre inférieur est de 11 pieds, 2 pouces; près du chapiteau, il n'est que de dix pieds. Au sommet est un balcon, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues de Rome; on y monte par un escalier tournant, taillé dans le marbre et composé de cent quatre-vingt-deux marches, de deux pieds deux pouces de largeur; cet escalier est éclairé par quarante-trois petites ouvertures.

» La colonne est entourée entièrement d'un bas-relief en spirale, qui suit la direction de l'escalier intérieur et fait vingt-trois fois le tour de la colonne; on y compte jusqu'à deux mille cinq cents figures de deux pieds de hauteur; celles qui sont près du chapiteau ont plus de relief et aussi une proportion plus forte. Les diverses parties de cet immense poème de pierre représentent des sujets tirés des deux expéditions de Trajan contre les Daces: ce sont des marches d'armées, des campements, des batailles, des

Digitized by Google

passages de fleuves, en un mot, tous les épisodes d'une action guerrière; c'est le portrait le plus fidèle que les romains nous aient laissé d'eux-mêmes et aussi de leurs ennemis.

» Ces magnifiques bas-relief rivalisent avec ceux du Parthénon; ils offrent le plus parfait modèle du style dit historique; rien n'y est recherché, rien n'y est négligé. Le piédestal est orné de trophées d'aigles et de guirlandes de chêne, d'un travail exquis. Les cendres de Trajan furent déposées sous ce piédestal, dans une urne d'or; sa statue couronnait le sommet de la colonne. Constant II, dans sa rage de dépouiller Rome, la fit transporter à Constantinople; Sixte V la remplaça par la statue de saint Pierre, haute de onze pieds, et en même temps, par une louable initiative, il faisait déblayer le piédestal, qui se trouvait alors tout-à-fait enseveli (1). »

Ajoutons, pour compléter ces détails, que la colonne Trajane, ainsi que les fûts mutilés qui dessinent encore les nefs de l'ancien Forum, se trouvent maintenant à plusieurs mètres au-dessous du sol actuel, encadrés par une grille de fer, à hauteur d'appui, qui permet de saisir l'ensemble comme les détails de cette merveilleuse création.

Avant de quitter ces lieux, il convient de rappeler un grand souvenir du christianisme, qui se rattache aux débris du Forum de Trajan; c'est celui de la célèbre basilique Ulpienne, dont on voit les débris, au milieu même de la place, et dans laquelle Constantin convoqua une as-

(1) Robello. — *Curiosités de Rome*, p. 114.

Digitized by Google

semblée du peuple romain, pour lui annoncer officiellement (dit Mgr. Gerbet) les funérailles du monde païen et le couronnement chrétien du monde nouveau. « Depuis que j'ai rattaché les détails de cette scène à l'ensemble de cette place (continue le pieux et savant auteur), ce lieu a pris pour moi un nouvel aspect. La statue de saint Pierre, placée par Sixte V sur la colonne, n'est plus solitaire, et les débris de la basilique, gisant ou relevés autour d'elle, sont aussi par les souvenirs qu'ils retracent, un monument chrétien (1). »

Voilà de ces rapprochements non moins saisissants qu'imprévus, de ces hautes et larges vues, qui viennent illuminer tout un ensemble, et que le voyageur chercherait vainement dans les livres fabriqués pour le guider à travers les monuments de la capitale du monde païen, dans la métropole des pontifes de la loi nouvelle. Ce simple rapprochement suffira pour faire comprendre quel genre de préparation réclame un pareil voyage et à quelle source doivent être puisés, en pareil cas, les documents, les informations préliminaires.

Les deux rotondes qui bornent, au sommet, le *forum* de Trajan, où leurs coupoles jumelles produisent un effet si pittoresque, portent les noms de *Santa Maria di Lore* et de *Santissimo Nome di Maria*. Celle-ci n'offre aucun objet bien remarquable, au point de vue de l'art ou des souvenirs chrétiens; mais l'autre, que la corporation des boulangers a choisie pour le siége officiel de sa pieuse

(1) *Esquisse de Rome chrétienne*, I, p. 260.

Digitized by Google

confrérie, se recommande par sa coupole, à double calotte, construite à l'instar de celle de Saint-Pierre, par la forme octogone de sa nef, par quelques bons tableaux du Pérugin, du chevalier d'Arpino, de Pietro Tedeschi, mais surtout par sa charmante statue de *Sainte Susanne*, l'une des meilleures œuvres de François Du Quesnoy, de Bruxelles, que les Romains ont appelé *il Fiammingo* (le Flamand,) suivant leur usage instinctif d'éviter toutes les consonnances antipathiques à la délicatesse native de leur idiome.

Une fois engagé dans la *via Magnanapoli*, je vais rencontrer, presque à chaque pas, quelque sanctuaire intéressant à un titre quelconque. Voici d'abord la jolie petite église de *Sainte-Catherine-de-Sienne* entièrement remise à neuf, depuis peu de temps, à ce qu'il paraît, et qui, simple à l'extérieur, comme l'admirable vierge, dont elle rappelle la gloire et les vertus, resplendit, à l'intérieur, de marbre et de dorures. C'est dans le couvent adjacent des religieuses dominicaines que se trouve enclavée la magnifique tour quadrangulaire, en briques rouges, construite (dit Nibby) du vivant d'Innocent III, vers l'an 1210, par les fils de Pietro di Alessio, et dans laquelle certains archéologues ont voulu voir la *Tour des Milices*, érigée par Auguste ou Trajan, pour le casernement des troupes qui gardaient le *forum* voisin; d'un autre côté, l'opinion populaire croit y retrouver celle sur laquelle Néron monta, pour jouer de la lyre, tandis que Rome subissait, par ses ordres, les horreurs d'un incendie qu'il devait attribuer ensuite aux chrétiens.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit de ces opinions contradictoires, ce curieux monument du moyen-âge, se trouvant compris aujourd'hui dans une clôture monastique, est dès lors inaccessible aux curieux, qui se trouvent privés du plaisir de le visiter et de jouir, du haut de la plate-forme, de l'un des points de vue les plus magnifiques et les plus vastes, sans doute, que l'œil puisse embrasser, en aucun lieu.

Détournons-nous un peu sur la gauche, dans la direction du Quirinal, pour aller visiter la petite église de *Saint-Sylvestre,* qui appartient présentement aux Prêtres de la mission, ou Lazaristes romains. Le nom et les souvenirs de saint Vincent de Paul suffiraient à eux seuls, pour m'attirer vers ce sanctuaire; mais j'y trouverai plusieurs objets qui ne sont point indignes de compter au nombre des produits les plus remarquables de l'art. Voici, en effet: le *Baptême de Constantin,* par Nucci; une *Assomption,* sur ardoise, par Scipion Pulzone, dit le *Gaetano,* mort à 38 ans, comme le grand Raphaël; voici quatre petits chefs-d'œuvre du Dominiquin, représentant: *David* qui danse devant l'arche; *Judith,* montrant la tête d'Holoferne aux habitants de Béthulie; *Esther* évanouie devant Assuérus, et *la Reine de Saba,* assise sur le trône avec Salomon.

Citons encore: *Saint-Jean* et *Sainte-Madeleine,* deux belles statues d'Algardi; le *Mariage de Sainte-Catherine,* par Mariotto Albertinelli; les fresques du chevalier d'Arpino, représentant quelques faits de la vie de Saint-Etienne, le proto-martyr, etc. Enfin, dans un autre genre,

Digitized by Google

le tombeau du célèbre historien des guerres de Flandre, le cardinal Guido Bentivoglio.

Voilà bien des merveilles réunies dans une de ces églises dont les *Guides* daignent à peine mentionner le nom, pour mémoire, et devant lesquelles maint visiteur de la ville éternelle a passé vingt fois, peut-être, sans soupçonner que l'intérieur pût lui offrir le moindre intérêt. Quand je n'aurais obtenu d'autre fruit de mon travail que de précautionner quelque futur pèlerin contre les omissions de tout genre auxquelles on est presque inévitablement conduit par l'insuffisance des *ciceroni*, vivants et imprimés, je croirais avoir fait encore une œuvre utile au public et j'aurais droit, ce me semble, de compter sur les sympathies reconnaissantes de mes lecteurs.

Mais retournous à la *via Magnanapoli* et poursuivons désormais en ligne droite mes explorations dans ce quartier.

Voici d'abord l'église des *Saints Dominique et Sixte*, dont le vocable associe les noms du glorieux patriarche des Frères-Prêcheurs et du saint Pontife, dont l'antique sanctuaire fut leur premier asile dans Rome. De même qu'un grand nombre d'églises romaines, (celles des monastères de femmes, en particulier) le sanctuaire dont il s'agit est rarement ouvert aux fidèles, ou du moins il se ferme de très bonne-heure, dans la matinée, après les messes dites, et je dois à une circonstance toute particulière de pouvoir y pénétrer librement aujourd'hui. Profitons de cette occasion pour admirer quelques bons tableaux, son riche pavé de marbre, tout nouvellement

Digitized by Google

restauré, mais surtout pour vénérer les objets sacrés qu'elle offre en ce jour à la pieuse curiosité des fidèles : la *Madone*, attribuée à saint Luc ; la main droite, desséchée et stigmatisée, de sainte Catherine de Sienne et deux reliques insignes de saint Sixte II et de saint Thomas d'Aquin. Bénissons l'heureuse occurrence qui me procure à la fois tant de sujets d'admiration, dans des genres si divers.

Voici, un peu plus loin, sur la gauche, le palais Aldobrandini, puis à droite, l'église de *Saint-Bernardin de Sienne*, aujourd'hui fermée, mais dans laquelle la fête prochaine du bienheureux titulaire me permettra bientôt de pénétrer, et presque en face, la basilique de ces quartiers, un sanctuaire doublement vénérable par son antiquité et les souvenirs qui s'y rattachent, l'église cardinalice et diaconale de Sainte-Agathe *alla Suburra*. Cet oratoire date au moins du 5e siècle et son histoire présente une particularité des plus curieuses, s'il est vrai, comme tous les archéologues s'accordent à le dire, qu'il fut livré par Flavius Ricimer aux prêtres ariens et embelli par ses soins, pour lui servir à lui-même de sépulture. Purifié, vers la fin du 6e siècle, par saint Grégoire-le-Grand, qui l'orna de peintures et de mosaïques, il fut rendu alors au culte orthodoxe, qui en a conservé, depuis cette époque, la possession désormais incontestée.

On ne saurait trop déplorer que le barbouillage moderne ait fait perdre à cette vénérable église, comme à tant d'autres, ce cachet de haute antiquité qui lui assignait une valeur incomparable aux yeux de l'archéologue sa-

Digitized by Google

cré, et même d'un vulgaire pèlerin, tel que celui qui écrit ces lignes. Mais hâtons-nous de dire que les temps modernes ont fait leur œuvre, à *Sainte-Agathe,* par certains souvenirs qui se rattachent à l'époque actuelle, et surtout par un monument dont le nom seul fait tressaillir le cœur de l'homme libre et du chrétien. Je veux parler du cénotaphe, en marbre blanc, élevé à Daniel O' Connell, dans la nef gauche de l'église et sur lequel un bas-relief retrace l'un des épisodes les plus glorieux de la vie de l'illustre émancipateur.

Mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome, mon âme au ciel, avait dit le héros surpris à Gênes par la mort (1), au moment où il se rendait à Rome pour y présenter l'hommage de sa vénération filiale au père commun des chrétiens. Ce pieux désir ne pouvait manquer d'être exaucé, dans toute sa plénitude, et le Démosthène catholique devait jouir en outre d'un honneur bien précieux pour sa mémoire, puisque sa dépouille mortelle est confiée à la garde des prêtres irlandais auxquels appartient l'église de *Ste-Agathe,* avec le collége qui s'y trouve annexé.

N'oublions pas ici un monument funéraire d'une autre époque et d'un autre genre, le tombeau du fameux Lascaris (André-Jean), avec son épitaphe composée par lui-même, dans sa langue maternelle, et traduite en vers latins par Luc Holstenius; c'est là, du reste, à peu près le seul vestige d'antiquité que présente la vieille église diaconale de Sainte-Agathe *alla Suburra.*

(1) Le 15 mai 1847.

Digitized by Google

Poursuivons ma route à travers les pentes rapides et les lignes brusquement brisées du mont Viminal, où chaque pas me rapproche d'un sanctuaire vénéré, dont j'ignorai longtemps le prix et même l'existence. C'est l'église cardinalice de Saint-Laurent *in Paneperna* (1) bâtie sur le lieu même où l'illustre diacre de saint Sixte consomma son douloureux martyre par le supplice du feu. Quel précieux souvenir à joindre à tous ceux que j'ai déjà recueillis, à son sujet, et quelle profusion d'hommages rendus par la ville sainte à la mémoire du glorieux confesseur de Jésus-Christ (2) ! Déjà l'antique église de Saint-Laurent *in Lucina* m'a offert ses chaînes, avec l'instrument de son supplice, et je vénérais, il y a quelques jours seulement, dans la basilique de la voie Tiburtine, la pierre sur laquelle fut déposé son corps sanglant et à demi-consumé. Aujourd'hui, un souvenir non moins précieux appelle dans un autre lieu mes vœux et mes hommages. Sur les pas d'un frère Franciscain, préposé à la garde extérieure du sanctuaire, je descends dans une crypte sur laquelle est construit l'autel principal, et à la lueur douteuse d'une

(1) Que certains écrivains, bien renseignés d'ordinaire, appellent inexactement *in Panisperna*. Il est d'autant moins facile de se tromper à cet égard que le mot *Paneperna* se trouve écrit à tous les angles de la rue qui conduit à *San-Lorenzo*. Maintenant, quelle est l'origine de ce nom singulier? C'est ce que j'ai cherché inutilement dans les ouvrages les plus spéciaux, et je m'étonne qu'aucun d'eux n'ait pris à tâche de satisfaire la légitime curiosité du pèlerin sur ce point.

(2) Il y a dans Rome huit églises qui portent le nom de Saint-Laurent.

Digitized by Google

torche dont la flamme nous a guidés à travers ces régions obscures, j'aperçois distinctement un massif en briques, véritable soubassement de l'autel sur lequel fut offerte en holocauste la victime d'agréable odeur.

Un chrétien seul peut comprendre ce qui se passe, en un pareil moment, dans une âme chrétienne; aussi je n'essaierai point d'analyser des émotions que toute parole humaine est impuissante à traduire, et je dois me borner à répéter ici, avec un pieux écrivain de nos jours : « Qu'est-ce que Rome, pour qui n'a pas le sentiment chrétien? quelque chose de froid comme un musée et de triste comme une tombe, tandis que, pour le chrétien, le musée et la tombe s'animent au souffle de cet esprit de vie, qui fait toujours de Rome la grande institutrice de l'univers (1). »

Saint-Laurent *in Paneperna* n'offre aucun objet d'art à la curiosité du *forestiere*, si ce n'est peut-être, sous le rapport de la composition, la grande fresque dans laquelle *Pasquale Cati* a représenté le martyre du saint titulaire; mais le pieux visiteur est amplement dédommagé de ses privations en ce genre, surtout lorsqu'il sait que ce sanctuaire s'enorgueillit jadis de posséder le corps de sainte Brigitte, la fille des rois (2), et qu'il possède encore aujourd'hui ceux des saints Crespin et Crespinien, deux humbles artisans, d'origine patricienne, devenus les pa-

(1) E. de la Gournerie. — *Rome chrétienne*, II, pag. 454.

(2) Le corps de sainte Brigitte fut transporté en Suède, l'an 1373.

Digitized by Google

trons de la France, par l'apostolat qu'ils y exercèrent (au 4e siècle) comme par le choix de leur résidence et le théâtre de leur martyre.

Une pénible impression devait signaler pour moi la fin d'une journée, si féconde en émotions de l'ordre le plus élevé et le plus doux à la fois. J'apprenais, en rentrant, et cela de la source la moins douteuse, que le voyage projeté depuis quelque temps par Pie IX dans ses états, voyage dont l'opinion publique se préoccupait beaucoup, ces derniers jours, était une chose désormais certaine, à tel point que le départ même était fixé définitivement au lundi 4 mai prochain.

Cet événement, si grave parmi les événements contemporains et destiné à faire époque dans l'histoire même de l'Eglise (1), doit exercer aussi, pour un double motif, une influence marquée sur l'avenir de mon deuxième pèlerinage. D'abord, il me faut renoncer absolument, dès ce jour, à tout espoir d'approcher la personne sacrée du saint Père, car le tout premier effet du voyage entrepris par Pie IX est précisément d'arrêter net toutes concessions d'audiences publiques ou privées, à tel point même, dit-on, que des lettres d'admission, accordées quelques jours auparavant, ont été annulées et réclamées par les dragons, de service pour cet objet, au domicile même des impétrants.

Mais, ce n'est pas tout encore. D'après notre plan primitif, mon compagnon de voyage et moi devions quitter

(1) Voir l'allocution de Pie IX au consistoire du 27 septembre 1857.

Digitized by Google

Rome, dans les premiers jours de mai, pour nous rendre à Lorette, puis à Venise et rentrer en France par l'Italie du Nord. Or, voici que le voyage de Pie IX vient à l'improviste déconcerter un plan si judicieusement combiné. Chacun est libre, sans aucun doute, d'apprécier à son point de vue personnel les conditions qu'il juge les plus avantageuses pour l'accomplissement d'un pèlerinage à quelque sanctuaire célèbre dans l'univers entier ; aussi, d'après ce principe, je ne suis aucunement surpris de voir un grand nombre d'étrangers, actuellement présents à Rome, mon compagnon de voyage entre autres, se réjouir d'une circonstance qui va attirer en foule les populations, dans des lieux qu'ils craignaient de trouver déserts ou infréquentés.

Pour mon compte, je ne saurais comprendre un pèlerinage, qu'à la condition d'un isolement presque total et de ce silence mystérieux qui dispose si bien l'âme aux grandes impressions de la foi. J'aimerais, en un mot, retrouver aux abords de la *Santa-Casa* de Lorette, cette solitude pleine de recueillement, de mystère et de poésie, qui me parle si puissamment au cœur et à l'imagination, dans les sanctuaires de la grande cité. Puisqu'il n'en peut être ainsi, dans les circonstances présentes, sachons du moins me résigner à la volonté divine. Lorette, qui m'échappe aujourd'hui, pour la deuxième fois, sera pour moi, quelque jour, je l'espère, l'objet d'un voyage tout-à-fait spécial, qui me dédommagera surabondamment de mes privations actuelles ; et je vais, en attendant, passer un mois de plus à Rome, où je ne suis pas sûr de revenir jamais.

Digitized by Google

Décidément la providence a disposé toutes choses pour le mieux : ici, comme dans une foule de circonstances précédentes, j'aurai lieu de bénir sa main qui me soutient, lorsqu'elle semble me frapper, et qui, me faisant tirer avantage de la tribulation même, saura faire tourner à mon bénéfice réel les événements en apparence les plus hostiles à mes projets.

Digitized by Google

XXVI.

L'Eglise des Douze-Apôtres. — *Souvenirs de Michel-Ange et de Canova. — Une digression à propos de Clément XIV. —* Sainte-Marie-Egyptienne *et la confrérie du Saint-Sacrement.*

C'est aujourd'hui le premier jour de mai (à Rome, du moins, si ce n'est à Saint-Pétersbourg) (1), et les indications du calendrier grégorien, comme celles du *Diario Romano,* me conduisent, au début de cette journée, dans une église qui doit m'intéresser à plus d'un titre, puisqu'elle compte vulgairement au nombre de celles qui furent bâties par le premier César chrétien. Malheureusement, cette origine est contestée, il faut le dire, et, plus malheureusement encore, après plusieurs réparations successives et une reconstruction même totale, par Martin V, elle dut être détruite, au commencement du der-

(1) Chacun sait que la réforme de Grégoire XIII n'a pas été admise en Russie, et le calendrier moscovite se trouve par conséquent en retard de 12 jours sur le nôtre. Ainsi, le 1er mai, à Rome et à Paris, par exemple, correspond pour Saint-Pétersbourg au 20 avril.

Digitized by Google

nier siècle et totalement réédifiée par François Fontana, moins la façade supérieure, élevée en 1827, aux frais du jeune Torlonia, duc de Bracciano. Cette restauration eut lieu sur les dessins de Joseph Valadier, l'un des architectes français qui ont eu, à diverses époques, l'insigne honneur de concourir à l'embellissement de la sainte cité.

Telle est, en peu de mots, l'histoire de cette église, qui intéresse la France à un autre titre, puisqu'elle est immédiatement contigüe au noble palais Colonna, devenu, depuis bien des années déjà, le domicile officiel du représentant de la France auprès du Saint-Siége. Seul, parmi tous les membres de la diplomatie européenne, l'ambassadeur français à Rome jouit du privilége de voir, en ce moment, l'étendard de sa nation protégé par des soldats de cette nation même, et ce n'est pas sans un vif sentiment d'orgueil patriotique que j'apperçois deux voltigeurs du 40e régiment, se promenant l'arme au bras devant la longue façade, tandis que le reste du poste stationne par groupes dans la cour du palais, ou sur la place voisine. Je ne puis faire un pas à travers la ville sainte, sans y remarquer quelque contraste de ce genre, auquel mon œil devrait être habitué, depuis longtemps déjà, ce semble, et qui chaque fois pourtant fait vibrer en moi la fibre chrétienne et patriotique, avec une nouvelle intensité.

Mais avançons vers le vénérable sanctuaire, où m'attendent bien des objets précieux, au double point de vue qui m'intéresse, les monuments de l'art et les souvenirs de la foi.

Arrêtons-nous quelques instants, d'abord, dans le ves-

Digitized by Google

tibule, pour examiner deux objets dont l'origine est séparée par un immense intervalle d'années, puisque l'un est une aigle romaine, en bas-relief, entourée d'une couronne de chêne, trouvée dans les fouilles du *Forum* de Trajan et que l'on dirait sculptée d'hier, tant le relief en est vigoureusement accusé; l'autre est le cénotaphe, non moins simple que gracieux, élevé par Canova à la mémoire du graveur Giovanni Volpato, dont l'amitié dévouée lui avait fait obtenir du gouvernement pontifical l'exécution d'un autre monument funèbre, que je vais admirer bientôt dans l'une des nefs, et qui fut peut-être l'origine de la fortune de l'illustre sculpteur vénitien.

Entrons dans l'église par la porte qui se trouve à l'angle du vestibule. Mais quel est cet objet, que j'aperçois tout d'abord, au sommet de la nef principale, et dont l'aspect contraste si singulièrement avec les magnificences toutes modernes du reste de l'édifice? Une large ouverture carrée, pratiquée au centre du pavé de la nef, est surmontée d'une lampe, soutenue par quatre branches de fer, qui partent de chaque angle de cette ouverture, pour se réunir en courbe, à leur sommet. Voici, sans doute, quelque précieux vestige d'antiquité chrétienne, quelque lieu consacré par les cendres des confesseurs ou le sang des martyrs; appprochons-nous pour m'en assurer, cependant, car, suivant l'usage, en pareil cas, aucun *Guide*, aucun ouvrage, même spécial, ne me donne le plus léger renseignement à ce sujet.

J'avais bien conjecturé; une antique inscription, gravée autour de l'ouverture quadrangulaire, m'apprend que

Digitized by Google

cette crypte renferme les restes mortels des saints Diodore, prêtre, Marien, Chrysanthe et de quelques autres serviteurs de Dieu, enfermés vivants dans les catacombes, et dont les restes furent recueillis, quelques siècles plus tard, par un saint pontife, qui les porta lui-même, nus pieds, jusqu'au lieu où ils reposent aujourd'hui.

Parcourons maintenant les diverses parties de l'antique église, et admirons successivement les œuvres d'art qui la décorent : le *Triomphe de l'ordre de saint François*, peint sur la voûte de la grande nef par Baciccio ; dans la nef droite, la *Madone* antique, pieux hommage du cardinal Bessarion ; le *Martyre des saints apôtres Jacques et Philippe*, par Domenico Muratori, le plus grand tableau d'autel qui soit à Rome (dit Robello); la *Chute des anges rebelles*, fresque d'Odazzi, à la voûte de la *tribune;* enfin, les deux tombeaux, placés de chaque côté du maître-autel, et dont l'un, celui du cardinal Riario, fut dessiné, dit-on, par le grand Buonarotti.

Mais c'est dans la nef gauche que m'attend la merveille sculpturale de ces lieux, le tombeau de Clément XIV, par Canova, qui a su placer au-dessus de la porte de la sacristie, dans un espace étroit et incommode, par conséquent, l'un des plus beaux monuments funéraires érigés à la mémoire des pontifes romains. Le choix de l'église des *Douze-Apôtres* pour la sépulture de Ganganelli s'explique sans doute par les liens intimes qui unissaient ce pontife à la grande famille de saint François, et le bonheur de se retrouver au milieu des humbles religieux, qui furent ses frères, doit adoucir pour lui l'amertume des hommages

Digitized by Google

infligés à sa mémoire par une classe d'enthousiastes, que l'on ne rencontra jamais dans les rangs des amis de Dieu, ni des défenseurs de son Eglise.

Singulière et lamentable destinée du prédécesseur de Pie VI ! Pressé, harcelé, tourmenté, sans trève ni pitié, par les diplomates-philosophes qui avaient juré la ruine de la religion, sous le prétexte de la destruction des jésuites; menacé d'un schisme par les souverains, aveuglément ligués contre leurs plus énergiques défenseurs, le malheureux Ganganelli, forcé de prendre un parti décisif, après seize ans d'une lutte désespérée, prononce enfin, non point la *condamnation*, mais l'*abolition* de la Compagnie de Jésus, et se verra condamné lui-même à recueillir, pour prix unique de cet inutile sacrifice, la douleur d'avoir servi d'instrument, bien involontaire, sans doute, aux sanglantes rancunes de l'hérésie et du philosophisme, la douleur plus amère encore d'avoir mérité (par le fait, du moins) les ovations enthousiastes de l'athéisme et de l'impiété.

Compulsus feci ! compulsus feci ! s'écriait, quelques mois après, l'infortuné pontife, expirant victime de ses regrets, victime de ses longues tortures morales, et la tourbe philosophique attribuait hautement cette mort à la vengeance des religieux sacrifiés ! En tout autre temps, en tout autre pays, une pareille infamie fût tombée devant le mépris universel, et n'eût jamais dépassé l'enceinte du bouge immonde où elle avait pris naissance. Mais, grâce à la philosophie, grâce au jansénisme, son allié fidèle, son auxiliaire inséparable, elle a pu conquérir droit

Digitized by Google

de cité dans les masses, où elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; le poëte *national*, vaillamment secondé par la propagande irréligieuse, lui a trouvé un écho dans tous les cabarets de notre belle patrie, et, dernièrement encore, un journal universitaire examinait *sérieusement*, à propos d'une publication récente, la question de savoir si les jésuites avaient, ou non, réellement empoisonné Ganganelli (1) !

Voilà où nous en sommes encore aujourd'hui ! — Mais continuons mes investigations dans la sainte basilique, où je trouve encore, en redescendant la nef, la chapelle de saint François d'Assise, avec le tombeau du connétable Philippe Colonne, celui de son épouse et, dans la chapelle suivante, entre deux fûts de marbre vert antique, le beau tableau danslequel Giuseppe Cades, peintre romain du dix-huitième siècle, a représenté *saint Joseph de Copertino*.

Deux observations, en passant, au sujet de cette peinture.

La première concerne l'auteur, doué, dit Robello, d'un talent d'imitation (ou plutôt de contre-façon) qui tenait réellement du prodige. « Faites-nous, lui disait-on, un dessin à la manière de Michel-Ange, ou de Raphaël, ou de tout autre grand peintre ; aussitôt, *sans désemparer*, il exécutait un dessin qui, mis ensuite à côté de l'original, n'en pouvait être distingué par les plus grands con-

(1) Voir la *Revue de l'Instruction publique*, dans l'un de ses numéros de 1858.

Digitized by Google

naisseurs. Il faut dire, à son honneur, qu'il n'abusa jamais d'un talent si dangereux (1).

L'anecdote est peu flatteuse, assurément, pour les jurés-priseurs en peinture, et j'aurais peine à croire, pour mon compte, à la possibilité d'une imitation aussi parfaite si je n'avais vu moi-même, à Florence, il y a un mois à peine, le fait que je racontais, quelques chapitres plus haut. Il est vrai qu'il s'agissait ici non point d'une copie exécutée, jour et nuit, *sans désemparer*, mais d'un labeur patient qui avait occupé trois années consécutives.

La seconde observation se rattache au serviteur de Dieu, qui a fourni le sujet du tableau de Giuseppe Cades, et dont le nom a subi sous la plume de certains écrivains de nos jours la plus fâcheuse, la plus ridicule transformation. Je veux parler de Saint-Joseph de Copertino, que certains hagiographes et journalistes religieux de notre époque ont jugé à propos d'appeler de *Cupertin*, à la grande joie du *Charivari*, du *Siècle* et consorts, pour lesquels ce nom, ainsi défiguré, est devenu bientôt (comme celui de Marie Alacoque, pour Voltaire) un thème inépuisable de facéties, en même temps que la plus haute expression possible, suivant eux, de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition.

Voilà un des nombreux *services* rendus à la cause sainte par certains docteurs qui régissent l'Eglise de France, dans les temps où nous vivons !

Un illustre souvenir se rattache encore à la basilique

(1) *Curiosités de Rome*, p. 109.

Digitized by Google

des XII Apôtres, ou plutôt au monastère des *Conventuels*, qui lui est annexé : c'est celui du grand Michel-Ange Buonarotti, mort sur cette paroisse, le 17 février 1564, et dont le corps fut déposé, pendant quelque temps, dans le corridor qui conduit de l'église au couvent et à la sacristie. Enlevé clandestinement par des émissaires toscans (dit Robello) il fut expédié à Florence, sous la forme d'un ballot de marchandises, et inhumé dans l'église de *Santa Croce*, où j'ai contemplé récemment encore le monument qui renferme sa glorieuse dépouille.

En face du cénotaphe érigé à sa mémoire, je remarque la tombe du célèbre cardinal grec Bessarion, patriarche de Constantinople, l'un des orateurs les plus éminents du concile de Florence, et l'un des plus insignes protecteurs des lettres, au 15e siècle, mort à Ravenne, dit-on, du chagrin que lui avait causé un affront publiquement reçu de Louis XI, lors de sa légation en France, auprès du fils de Charles VII. Feller proteste quelque part contre une opinion semblable, et tout homme sérieux pensera, comme lui, que l'injure ne tombait pas d'assez haut pour mériter d'être prise autant à cœur par l'illustre prélat.

Mais voici des souvenirs d'un tout autre genre, et je trouve dans mes impressions de cette journée un de ces contrastes comme il s'en rencontre si fréquemment en Italie, à Rome surtout, la ville aux contrastes par excellence.

Maintes fois, en errant sur les bords du Tibre, dans cette région semi-rustique et mystérieuse, qui s'étend depuis le *Ponte Rotto* jusqu'à Sainte-Marie *in Cosmedin*,

Digitized by Google

je m'étais arrêté en face de ce curieux édifice quadrangulaire, qui a pour nom le *Temple de la Fortune virile* (1), l'un des monuments les plus entiers de Rome païenne et qui, avec le temple circulaire de *Vesta*, son proche voisin, suffirait, suivant l'enthousiaste Robello, pour motiver un voyage à la grande cité. Maintes fois aussi, j'avais admiré ses colonnes ioniques, son élégante simplicité de style, l'harmonie parfaite de ses proportions, la délicatesse de la frise qui surmonte sa corniche, et je croyais connaître tout ce qu'il pouvait m'importer de savoir à propos de cet antique monument, qui intéresse plus généralement le savant que le chrétien et les touristes que les pèlerins de la ville éternelle.

J'étais, à ce sujet, dans une grave erreur, que la rencontre d'un pieux *cicerone* devait fort heureusement dissiper, lors de mon deuxième voyage. Sous le vocable, vraiment inspiré, de *Sainte-Marie-Egyptienne*, le temple de la *Fortune virile*, consacré d'abord par Jean VIII à l'auguste Reine des cieux, est devenu l'une des églises nationales des Arméniens, auxquels il fut concédé postérieurement par saint Pie V. Il est passé, depuis cette époque, à d'autres propriétaires, dont je vais parler tout à l'heure; mais il lui reste de son occupation primitive quelques souvenirs matériels, qui ne sont point indignes de l'intérêt du visiteur chrétien. L'un, qui se trouve dans un recoin (à gauche, en entrant) de la nef unique, est une

(1) Bâti primitivement par Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui était fils d'une esclave, et reconstruit sous la république, à la suite d'un incendie qui l'avait entièrement consumé.

Digitized by Google

imitation très-exacte, dit-on, de la chapelle du Saint-Sépulcre, à Jérusalem ; je pense qu'il s'agit uniquement de la forme et non point de la matière, encore moins des proportions de ce monument sacré et vénérable entre tous. Quoi qu'il en soit, la rencontre d'un tel objet, dans une église placée sous un pareil vocable, est un de ces heureux à-propos, qui abondent dans la ville éternelle, et qui contribuent, avec mille autres, à en faire un lieu vraiment sans rival dans le monde entier.

Les autres souvenirs de l'appropriation primitive de *Sainte-Marie-Egyptienne* sont quelques tombes, que l'on y voit incrustées dans le pavé de la nef, et qui frappent l'œil, tout d'abord, soit par leur antiquité déjà lointaine, soit par la singularité des caractères orientaux, employés dans les inscriptions dont quelques-unes sont revêtues. Plusieurs d'entre elles sont pour moi, par conséquent, le livre fermé de l'Apocalypse; mais il en est d'autres, dont je puis, fort heureusement, pénétrer le sens. Je remarque, dans ce nombre, celle d'un vénérable prélat arménien, mort à Rome, lors d'une visite qu'il était venu rendre, du fond de l'Orient, au Prince des évêques; j'y vois aussi celle d'un riche joaillier, de la même nation, qui avait consacré son immense fortune à l'acquisition du royaume des cieux, par le soulagement des pauvres, et auquel est appliquée de la manière la plus ingénieuse et la plus touchante, à la fois, la parabole évangélique du marchand qui cherche de belles perles (1) et qui, en ayant

(1) *Matth.*, XIII, 45, 46.

Digitized by Google

découvert une, du plus grand prix, va vendre tout ce qu'il possède au monde pour en devenir l'heureux acquéreur.

C'est là une beauté réellement incomparable des sanctuaires de Rome, que la rencontre incessante de ces inscriptions, conçues dans un style dont la cité sainte semble seule posséder le secret, et qui, frappant l'œil souvent à l'improviste, arrivent à l'âme, dans certains moments, comme un avertissement solennel de Dieu lui-même. Combien de fois déjà j'ai regretté de n'avoir pas recueilli un plus grand nombre de ces pieux documents, qu'il est si doux de retrouver plus tard, et quel puissant intérêt de pareilles citations ne donneraient-elles pas souvent, à défaut de tout autre, aux impressions et aux souvenirs d'un pèlerin !

Du sublime au ridicule il n'y a souvent qu'un pas, dans Rome elle-même, où les extrêmes les plus opposés, les contrastes les plus heurtés se coudoient presque à chaque pas, non-seulement dans la rue, non-seulement au milieu de la foule, mais encore dans les réduits les plus solitaires, parfois même dans les mystérieuses profondeurs du lieu saint. Pendant que je poursuis le cours de mes explorations à travers les tombes arméniennes, la Confrérie du Saint-Sacrement, érigée dans la basilique voisine, de Sainte-Marie *in Cosmedin*, et à laquelle appartient en propre, désormais, l'église de *Sainte-Marie-Egyptienne*, commence la récitation de l'office, qui doit être suivi de la messe, à laquelle je désire assister, pour satisfaire au précepte du jour.

J'avais déjà dû comprimer quelques velléités de rire, en

Digitized by Google

voyant apparaître successivement les *confrères*, dont la mine et la tournure fort peu ecclésiastiques, sans compter la brusquerie du geste, de la démarche, et les allures heurtées, contrastaient si singulièrement avec leur longue robe blanche et le camail bleu, qui leur donnaient une sorte d'apparence de religieux. Mais ce n'était rien, au prix de ce qui allait suivre, et je ne sus bientôt plus à quel saint me vouer, dans ma détresse, lorsque ces pieux *pulcinelli* eurent entonné leur étrange psalmodie.

C'est quelque chose de réellement inimaginable, pour qui ne l'a pas vu, et d'incompréhensible pour celui-là même qui le voit souvent, que l'aisance merveilleuse du peuple italien, dans les cérémonies du culte, et le sans-gêne débraillé de ses allures dans le lieu saint. Dieu me préserve de juger des intentions, que lui seul peut connaître ! et je suis tout disposé à croire, même, sans la moindre hésitation, que la simplicité plus que familière de ces bonnes gens n'est pas moins agréable à ses yeux que l'attitude plus sévèrement recueillie de ceux qui prennent au pied de la lettre le : *Pavete ad sanctuarium meum* (1). Il n'en est pas moins vrai que tout cela produit une étrange impression sur un œil français et ne justifie que trop les appréciations malveillantes de certains écrivains qui, jugeant les choses d'après le côté purement extérieur et palpable, en concluront, sans hésiter, que les Italiens ne prennent pas plus au sérieux leur croyance que les pratiques ordinaires de leur dévotion.

(1) *Lévitique*, XXVI, 10.

Digitized by Google

En revanche, commé tout cela est *romain* (c'est-à-dire comme tout cela se passe à Rome), tout cela devient admirable aussitôt, par le fait même, aux yeux de certaine coterie dont le mot d'ordre est l'enthousiasme *quand même* pour tout ce qui se fait, se dit à Rome, par n'importe qui de Rome, de certaine orthodoxie bruyante et *hargneuse* surtout (comme dit M. de Montalembert), qui s'est attribué depuis quelque temps, parmi nous, la mission de déconsidérer, de conspuer l'épiscopat, pour la plus grande gloire du Siége apostolique, sachant mettre, au besoin, son zèle au service de ses rancunes et venger des griefs personnels, en frappant sur le dos d'un évêque avec le bâton pastoral du pontife romain.

Certains *condottieri*, surtout, s'entendent merveilleusement à diriger les opérations de cette guerre non moins perfide que dangereuse et chacun a pu voir déjà, dans plus d'un lieu, dans plus d'une circonstance, avec quelle cordiale entente la consigne est exécutée dans toutes les occasions.

Digitized by Google

XXVII.

Une messe grecque à Saint-Athanase. — *Sainte-Marie* du Peuple. — *Quelques monuments de la rue* Ripetta. — Santo Onofrio *et le tombeau du Tasse.*

Ainsi que je l'ai constaté déjà dans la première partie de ces souvenirs, chacune des nations catholiques possède à Rome au moins un sanctuaire spécial, consacré pour l'ordinaire, sous l'invocation du patron principal de la nation elle-même, et auquel un hôpital ou un séminaire se trouve le plus habituellement annexé. A ce titre, la sœur chérie de l'Eglise romaine devait dresser aussi sa tente dans ces parages et ajouter un sanctuaire de plus aux nombreux sanctuaires que possède en ces lieux la grande famille des chrétiens de l'Occident. C'est l'oratoire placé sous le patronage du grand docteur de l'Eglise grecque, la petite et modeste chapelle de *Saint-Athanase*, située *via del Babuino*, à quelques pas seulement de la place d'Espagne et d'autant plus facile à reconnaître qu'elle est la seule que l'on rencontre dans cette rue, voisine des

Digitized by Google

brillants hôtels de la *gentry* voyageuse, et peuplée généralement par les peintres, les mosaïstes et les marchands de coûteuses fantaisies à l'usage des touristes opulents.

« L'église de Saint-Athanase (dit M. E. De la Gournerie) fut construite en 1577, au-dessous du mont Pincius, par Giacomo della Porta, pour le collége grec que venait de fonder Grégoire XIII, d'après les conseils de l'évêque de Sitia. Le rit grec, tel qu'il avait été admis par le concile de Florence (1), devint seul d'usage dans cette église, et la langue grecque fut aussi la seule parlée dans l'établissement, afin que les jeunes gens n'en perdissent pas l'habitude et qu'ils pussent un jour rendre d'éminents services en Orient à la cause de la catholicité (2). »

Tel est le sanctuaire vers lequel m'appellent aujourd'hui les indications de l'*Année liturgique*; aussi, à dix heures du matin, mes pas se dirigent vers la *via del Babuino*, activés par le désir empressé d'assister aux cérémonies, entièrement nouvelles pour moi, jusqu'à ce jour, de l'Eglise d'Orient. Malgré l'exiguïté du local, je trouve sans peine une place commode, hors de l'étroite enceinte réservée aux *personnagi di distinzione* et bientôt je vois se dérouler successivement, avec une majestueuse lenteur, les différentes parties de l'office divin.

Ici, je ne puis que regretter bien vivement qu'il n'existe point (à ma connaissance du moins), au sujet des rites de

(1) En 1439. Il eut pour résultat la réunion des Grecs à l'Eglise latine, réunion qui ne fut malheureusement pas de longue durée.

(2) *Rome chrétienne*, II, p. 208.

Digitized by Google

l'Eglise grecque, un travail semblable à celui qui a été fait, il y a quelques années, sur la liturgie arménienne, par un prélat de la maison pontificale, Mgr. Lapostolest (1). En effet, avec un pareil document sous les yeux, je pourrais esquisser aujourd'hui, dans leurs parties les plus essentielles, tout au moins, les admirables cérémonies que je dois renoncer à décrire et dont aucun récit ne saurait, en vérité, dépeindre le solennel et sublime caractère.

Mais, du reste, comment faire comprendre par la simple parole, l'ensemble, comme les détails de ces rites également pittoresques et grandioses, aussi différents à l'extérieur de ceux de l'Eglise latine que le jour peut l'être de la nuit? Comment rendre sensible, par exemple, au moyen de quelques mots, l'effet produit sur les yeux, comme sur l'imagination, sur le cœur lui-même, par la vue de ce vénérable pontife (2) à la stature majestueuse, à la longue barbe, déjà blanchie par les travaux et les années; par l'aspect de ces ornements épiscopaux, d'une forme insolite pour les chrétiens d'Occident, de cette mitre, dont la forme rappelle celle de la tiare du pasteur suprême; de ce bâton pastoral, offrant la configuration du *tau* grec, de ces ornements, si étranges pour nous, des diacres, sous-diacres et autres assistants aux mystères sacrés? Comment analyser cette succession si pittoresque de cérémonies, sans

(1) *Liturgie de la messe arménienne.* — Venise, de l'imprimerie des Méchitaristes de Saint-Lazare, 1851.

(2) Mgr. Stefano Missiri, archevêque d'Irenopoli et directeur du séminaire grec annexé à l'église de Saint-Athanase.

Digitized by Google

analogue dans le rit latin, et qui semblent avoir pour but d'impressionner vivement l'imagination des orientaux : ce chant du *kyrie eleison*, qui entrecoupe fréquemment les autres prières, et reparaît à des intervalles périodiques, comme pour ranimer et soutenir l'attention du peuple chrétien ; ces génuflexions, ces révérences, ces bénédictions multipliées, dont l'une est donnée par le pontife lui-même, avec un flambeau à trois branches, symbole sans doute de la lumière éternelle et de la divine Trinité ; puis cette marche processionnelle du clergé officiant, à l'offertoire, ainsi qu'à la communion, laquelle a lieu sous l'une et l'autre espèces, pour les fidèles comme pour les prêtres eux-mêmes ; mais par dessus tout cette mystérieuse invisibilité du célébrant, dont la présence est dissimulée aux assistants par un épais rideau, pendant toute la durée du saint sacrifice, etc., etc. ? Il y a dans tout cela quelque chose de majestueux, de solennel, de grandiose même, qui émeut profondément le cœur, en même temps qu'il parle vivement à l'esprit et à l'imagination ; tout cela semble indiquer, en un mot, que ce sont là vraiment les sublimes et redoutables *mystères* de notre foi.

La messe terminée, l'évêque s'assied sur son trône, placé du côté de l'épître, et distribue lui-même le pain bénit aux fidèles, qui viennent préalablement s'agenouiller devant lui et baiser son anneau pastoral. Il ne s'agit pas ici, comme dans le rit latin, d'un pain unique, pesant plusieurs kilogrammes, et que l'on divise en un grand nombre de parcelles, distribuées individuellement à tous les membres de l'assistance ; ici, ce sont de petits pains séparés,

Digitized by Google

de forme à peu près hémisphérique, et que chaque fidèle reçoit entier, de la main du pontife célébrant. Le mien a pris place dans un musée de pieux souvenirs, provenant de mon double pèlerinage et dont je ne saurais trop recommander l'idée, pour leur propre compte, à tous les futurs visiteurs de la métropole du monde chrétien.

N'oublions pas de dire que la chapelle pontificale rehaussait par ses chants la majesté de la cérémonie dont je viens d'analyser rapidement les traits principaux. Quelle admirable musique et quelles splendides voix! Quel ensemble surtout dans l'exécution! On croirait, en vérité, entendre un orgue dont les tuyaux seraient autant de gosiers humains, mais un orgue réellement *animé*, intelligent, ayant tout à la fois la conscience de sa mission sublime et celle de la puissance de ses effets. Je ne sais à quoi tient cette différence, et il en est peut-être de cet objet comme de la basilique Vaticane elle-même, lors d'une toute première visite; mais la musique pontificale n'avait pas produit sur moi, jusqu'à ce jour, la centième partie de l'effet que j'éprouve aujourd'hui; c'est là encore une sensation tout à la fois nouvelle et bien précieuse qui m'attendait lors de ma deuxième visite aux sanctuaires de la grande cité (1).

Au sortir de *Saint-Athanase*, la proximité des lieux m'invite à passer en revue quelques-unes des églises de ces régions et mes pas se dirigent tout d'abord vers la

(1) Voir, au sujet de la chapelle pontificale, la note à la fin du 2e volume.

Digitized by Google

plus voisine, en ligne directe, vers l'antique et vénérable sanctuaire de *Santa Maria del Popolo*. J'ai raconté ailleurs son origine et décrit ses principales beautés intérieures, sur lesquelles je n'ai point à revenir aujourd'hui, car aucun changement notable ne s'y est opéré depuis ma dernière visite. Cependant, au moment où je vais sortir de l'église, mon œil est frappé à l'improviste par une inscription de date récente, et dans laquelle je crois reconnaître tout d'abord, écrits dans ma langue maternelle (circonstance assez notable à Rome), des noms qui me sont familiers depuis mon enfance. Je m'approche de plus près et je lis ces mots :

A la mémoire de PHILIBERT HUGON, *abbé de Baume, au comté de Bourgogne, évêque de Mâcon, cardinal-prêtre du titre des* saints Jean et Paul, *décédé le* 14 *décembre* 1484, *et inhumé sans monument* à Sainte-Marie-du-Peuple, *le colonel* HUGON D'AUGICOURT, *chef d'état-major de la division française à Rome, le* 20 *septembre* 1855.

Voilà, certes, une véritable impression de voyage, d'autant plus vive qu'elle est plus inattendue ! Aussi m'empressé-je de la consigner sur mes tablettes, comme un souvenir non moins honorable pour le brave militaire, mon compatriote, auteur de ce pieux hommage à la mémoire d'un ancêtre vénéré, que pour l'illustre prince de l'Eglise qui en est l'objet.

Mais continuons ma promenade à travers la rue *Ripetta*, et réparons tout d'abord une omission de mes premiers récits, en consacrant ici quelques lignes à la description d'un monument célèbre d'antiquité profane, qui

Digitized by Google

existe dans ces régions. C'est dans la rue transversale, dite *via dei Pontefici*, la première à gauche, que se trouvent, au n° 57, les restes du célèbre mausolée construit par Auguste lui-même, pour recevoir ses propres cendres, mausolée dans lequel descendit avant lui le jeune Marcellus et qui reçut par la suite la dépouille mortelle d'Octavie, sœur d'Auguste, d'Agrippa, son gendre, de Drusus, de Germanicus, de Claude et de Nerva. Transformé en forteresse, au 12e siècle, par les Colonne, lors de leurs tentatives contre le pouvoir temporel de Paschal II, il fut démantelé, en 1169, par le peuple romain, et depuis ce temps il n'offre plus qu'une ruine informe aux regards du visiteur.

« D'après les vestiges qui nous en restent, dit l'auteur de l'*Itinerario di Roma*, on pourrait difficilement se faire une idée de sa magnificence primitive, si Strabon, écrivain contemporain d'Auguste et de Tibère, ne nous avait laissé une belle description de ce monument, au 5e livre de sa géographie. Sur un large soubassement circulaire de marbre blanc s'élevait, dit-il, un *tumulus* de terre, planté, jusqu'au sommet, d'arbres toujours verts. La statue en bronze d'Auguste en surmontait le faîte; les tombes d'Auguste lui-même, celles de ses parents et de ses familiers étaient creusées sous le *tumulus*, et derrière le monument s'étendait un bois, entrecoupé d'admirables promenades. Au milieu se trouvait l'*Ustrinum* (1), en marbre blanc, entouré d'une grille de fer et ombragé de

(1) Lieu destiné à la crémation des cadavres.

Digitized by Google

peupliers. Enfin, l'entrée du mausolée, qui regardait le midi, était décoré de deux obélisques, de granit rouge, sans hiéroglyphes, érigés par l'empereur Claude. »

Il serait malaisé de reconnaître aujourd'hui tant de magnificences dans les débris qui leur ont succédé, et l'œil exercé d'un archéologue peut seul retrouver encore les linéaments oblitérés de ces merveilleuses constructions. Des deux obélisques mentionnés par Strabon, l'un décore actuellement la place de Sainte-Marie-Majeure, l'autre s'élève en face du Quirinal, entre les chevaux de Phidias et de Praxitèle, et le *tumulus*, en s'écroulant dans la salle souterraine, a formé un terre-plein, sur lequel on avait construit, vers la fin du dernier siècle, une espèce d'amphithéâtre qui sert encore parfois, pendant l'été principalement, à divers jeux populaires. On y donnait même, dit Nibby, des courses de taureaux, qui furent définitivement prohibées et supprimées par Pie VIII.

Sic transit gloria mundi ! Au risque de passer pour un *obscurantiste*, un *éteignoir* (comme on disait dans l'ancien *Constitutionnel*), ou pour un *sacristain*, un *bedeau* (comme disent encore aujourd'hui le *Siècle* et le *Charivari*), je déclare hardiment ici, une bonne fois pour toutes, que je ne porte qu'un très-médiocre intérêt à certains monuments de la Rome païenne, que je les vois disparaître, sans regrets aucuns, et que l'aspect des Franciscains, par exemple, chantant les louanges du vrai Dieu, et vénérant, sur les débris du temple de Jupiter Capitolin, la croix qui a sauvé le monde, éveille en moi de tout autres sentiments, que ceux d'une douloureuse com-

Digitized by Google

misération sur le *decline and fall* prétendus de celle qui est encore plus que jamais et sera, jusqu'à la consommation des temps, la Reine des cités.

Les Césars ont vécu; paix et surtout miséricorde à leurs cendres, qui en ont grand besoin! Que l'archéologue et l'antiquaire s'évertuent à rechercher l'emplacement de leurs palais et jusqu'aux moindres vestiges des fastueuses constructions de ces bourreaux de l'humanité, cela les intéresse, et cela peut être même utile, à certain point de vue, que je ne conteste ni ne blâme. Pour moi, le souvenir de ces anciens maîtres du monde est la moindre des choses qui me préoccupe à Rome, et ce n'est pas pour compléter mes informations sur ce point que j'y reviens, avec une ardeur si impatiemment contenue pendant de longues années. D'autres objets absorbent ici mes pensées et stimulent mes désirs; qui les aime, me suive, et marchons ensemble à leur découverte, sans plus tarder.

Continuons donc mon pacifique pèlerinage à travers les pieux monuments de la *via Ripetta*. Voici d'abord un sanctuaire doublement cher au cœur du voyageur catholique et français, celui d'un saint dont le nom est demeuré, en tous lieux, dans la mémoire du peuple, parce qu'il vécut volontairement pauvre, et voua son existence entière à la pratique des œuvres de la plus héroïque charité. Né à Montpellier, d'une famille noble, vers la fin du 13e siècle, Roch visita Rome, en pèlerin véritable, et trouva, dans les ravages exercés par la peste qui désolait alors l'Italie, l'occasion de se dévouer au soulagement des victimes de cet épouvantable fléau. De retour en France,

Digitized by Google

il y consacra le reste de ses jours aux pratiques de la pénitence la plus austère, de la charité la plus dévouée, et revint mourir, en 1326, dans la ville qui lui avait donné le jour. On *assure* (dit le prudent Godescard) que son intercession a fait cesser le fléau de la peste, dans plusieurs localités.

Rome, qui a beaucoup moins peur de se compromettre que le méticuleux chanoine de Saint-Victor, *affirme* positivement les miracles que saint Roch opéra *plus d'une fois*, par la vertu du signe de la croix (1), et invoque le serviteur de Dieu comme un protecteur spécial et puissant contre le terrible fléau des épidémies. L'église de San-Rocco *à Ripetta* est une preuve de l'antiquité de son culte, car en 1657, elle exigeait déjà des réparations considérables et, en 1832, l'architecte français Valadier en renouvelait totalement la façade, aux frais de la famille romaine Vitelli. On y remarque, disons-le en passant, deux ou trois bons tableaux : une *Vierge*, de Baciccio, *avec saint Roch et saint Antoine ;* un *saint Antoine de Padoue*, par Mathias Preti (dit le Calabrais), et une *Crêche* de Balthazar Peruzzi, malheureusement gâtée par des retouches faites au siècle suivant.

Ici, comme partout à Rome, la charité marche de pair avec la dévotion, et la pieuse munificence d'un prince de l'Eglise (le cardinal Antoine-Marie Salviati) a voulu rendre le nom de saint Roch plus cher encore à la piété populaire, en annexant à son sanctuaire un hospice pour

(1) Voir le *Martyrologe* et le *Bréviaire* romains, au 16 août.

Digitized by Google

les femmes pauvres, en mal d'enfant. L'énumération complète et raisonnée des établissements charitables de Rome ne saurait appartenir à ces rapides récits; elle ne demanderait pas moins qu'un volume spécial, un ouvrage à part, tel par exemple que l'intéressant travail de Mgr. Morichini (1). C'est à ce livre inappréciable que je renvoie les lecteurs désireux de s'édifier complètement sur cet important sujet.

L'église de *San-Girolamo degli Schiavoni*, située quelques pas plus loin, sera aujourd'hui, pour mes yeux, une chose, sinon encore inconnue, du moins tout-à-fait nouvelle. Il y a neuf ans, en effet, j'essayais d'y pénétrer, dans une de mes pérégrinations à travers la rue *Ripetta;* mais alors, comme à *Sainte-Marie-sur-Minerve* et comme dans d'autres églises encore, le sanctuaire était inaccessible par suite des travaux de réparation intérieure qu'on s'occupait activement d'y exécuter. Je n'aurai rien perdu pour attendre, il est vrai; cependant, ici encore, je regretterai de n'avoir pas vu le pieux monument dans son état primitif, afin de juger plus sûrement, par le contraste, de l'importance et du mérite des restaurations. Aujourd'hui, *San-Girolamo*, comme *la Minerve*, comme *Sainte-Catherine-de-Sienne*, est resplendissant de marbres fraîchement polis, de stucs, de dorures et de tous ces gais ornements que savent prodiguer avec tant d'intelligence et de profusion le génie et le goût italien.

(1) *Institutions de bienfaisance publique à Rome.* — Traduit par M. de Bazelaire.

Digitized by Google

Ce n'est point là, toutefois, ce qui m'impressionne le plus dans les réparations qu'a reçues l'église nationale des Esclavons, et mon attention se trouve bientôt absorbée par un genre d'ornementation entièrement nouveau pour moi jusqu'à ce jour, je veux dire les fresques récemment terminées par *Gagliardi*, celles surtout des deux chapelles du transept, représentant *l'adoration des Mages* et le *Calvaire*. A l'exception, peut-être, de la grande fresque dont Pinturicchio a décoré la tribune de *Sainte-Croix-de-Jérusalem* et qui, grâces à des retouches intelligentes, a conservé une certaine apparence juvénile, je n'ai guère vu jusqu'ici que des peintures murales plus ou moins altérées par la malice des hommes, ou par l'action du temps; aussi la fraîcheur, la vivacité du coloris des *affreschi* de *San-Girolamo*, s'harmonisant parfaitement, du reste, avec l'aspect général de l'église elle-même, dont la jeunesse a été renouvelée, comme celle de l'aigle (1), me font éprouver une sensation essentiellement distincte de celle qu'avaient produite en moi, jusqu'à ce jour, les œuvres d'art du même genre que j'ai déjà pu admirer en d'autres lieux.

Dans quelques années d'ici, l'église de *San-Girolamo* verra s'élever près d'elle un établissement, dont je suis heureux de saluer ici d'avance l'apparition. Un pieux évêque de Bosnie et de Servie, résidant à Diakowar (Mgr. Strossmeyer), vient d'offrir, dit-on, une somme de 50,000 francs, afin d'aider à la fondation d'un collége

(1) *Ps.* CII, 5.

Digitized by Google

ecclésiastique, où des jeunes gens Slaves, de toute nation, seront instruits dans les sciences sacrées, comme aussi afin de favoriser la publication de livres liturgiques, dans la langue nationale, par la typographie de la Propagande. *Charitas nunquàm excidit !*

Le voisinage des lieux me rappelle un sanctuaire célèbre de ces régions, un nom cher entre tous à la piété romaine, et c'est avec un empressement qui n'est pas sans mélange d'une certaine inquiétude, que je me dirige vers l'église de *San-Agostino*, pour y vénérer, avec la foule toujours compacte, la célèbre *Madonna del parte.* Un premier coup-d'œil jeté dans l'intérieur du temple suffit pour dissiper toutes mes appréhensions. Je retrouve à sa place ordinaire la pieuse statue, qui n'a subi aucune atteinte sacrilége et, chose merveilleuse entre toutes ! les trésors qui l'environnent sont eux-mêmes demeurés intacts, au milieu des sacriléges déprédations commises jadis par les *émancipateurs* du peuple romain. Bien plus, je vois ces trésors augmentés, ce semble, de richesses nouvelles, témoignages de gratitude, sans doute, pour des faveurs obtenues dans les temps funestes qui suivirent bientôt ma première visite, et je remarque, en outre, sur la tête de l'image vénérée, la couronne d'or, offerte solennellement par le chapitre de Saint-Pierre, le deux juillet 1851, ainsi que l'atteste une inscription commémorative de cette auguste solennité.

D'autres embellissements se préparent encore pour le vénérable sanctuaire, ainsi que me l'annoncent les échafaudages qui ont envahi la *tribune* et la chapelle à gauche,

Digitized by Google

consacrée à la mère de l'illustre docteur d'Hippone. Puissent-ils dédommager un peu les futurs pèlerins de ces étranges décorations que j'ai rencontrées déjà, que je dois rencontrer encore plus d'une fois dans différentes églises, et qui marqueront, j'ai lieu de le craindre, une bien triste époque dans l'histoire du goût et de l'art contemporains !

Pendant que j'y suis, passons en revue, une fois encore, les œuvres diverses de peinture et de sculpture qui enrichissent un sanctuaire déjà si précieux, à d'autres titres, puisqu'il possède, avec le corps entier de sainte Monique, l'une de ces *Madones* transportées à Rome par les Grecs, après la prise de Constantinople, et auxquelles *la superstition* (comme dit si judicieusement certain critique moderne (1)) a donné le nom de Vierges de saint Luc. Ce détail n'intéresse guère, il est vrai, que les pèlerins, mais les artistes peuvent encore trouver ici une pâture suffisante pour leurs goûts particuliers. Citons, par exemple : le *saint Pierre recevant les clefs*, de Casignolo ; le *saint Thomas de Villeneuve*, par Ercole Ferrata, l'auteur des merveilleux groupes de *sainte Agnès* et de *sainte Anastasie*, dans les églises de ce nom ; *Notre Seigneur, avec la sainte Vierge et sainte Anne*, autre groupe dont Sansovino a doté l'avant-dernière chapelle, à gauche, et, dans la suivante, cette *Madone de Lorette*, avec deux pèlerins déguenillés, par Michel-Ange de Caravage, à qui son *réalisme* habituel, interprété cette fois comme un signe d'indévotion et de mépris envers *la gran*

(1) L. Viardot. — *Musées d'Italie*, p. 140.

Digitized by Google

madre di Dio, faillit attirer, dit-on, un châtiment terrible de la part du peuple irrité.

J'ai parlé, dans la première partie de ces *Impressions* (1) du célèbre *Isaïe* de Raphaël, peint à fresque sur le troisième pilastre, à gauche, dans la grande nef; mais il m'est survenu, depuis cette époque, un remords de conscience, et j'éprouve l'impérieux besoin de me réhabiliter, à mes propres yeux, en déclarant (quoi qu'il m'en coûte) que je ne l'ai vu, ni dans mon premier , ni même dans mon second voyage , bien que je l'aie sérieusement et opiniâtrement cherché , à plusieurs reprises. Ceci pourrait passer, je le sais, pour une plaisanterie d'un goût équivoque, et surtout un peu trop facilement prodiguée (2); mais il est de fait que je n'ai jamais pu réussir à *voir*, en certains lieux, certains objets soigneusement décrits pourtant par les *Guides*, avec le ton de la conviction la plus entière.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos

comme dit le berger de Virgile (3), et j'ignore si quelque pervers magicien s'acharne à *enchanter* pour moi certains objets, comme pour ce pauvre héros de la Manche ! Ce qu'il y a de bien sûr, du moins, c'est que, malgré mes investigations réitérées, je n'ai jamais pu découvrir l'*Isaïe* de Raphaël, *sur le troisième pilastre, à gauche,* de la grande de *San-Agostino,* quoique chacun l'y ait vu et que maints

(1) Rome. — *Impressions et souvenirs,* I, pag. 140.

(2) Ibid. I, p. 95 et II, p. 322.

(3) Eglogue III.

Digitized by Google

auteurs l'aient décrit de la manière la plus positive. Les *Guides* se trompent-ils ici, ou bien me suis-je trouvé moi-même victime de quelque hallucination diabolique? C'est là un problème que je ne saurais absolument résoudre et qui dépasse mon intelligence de toute la hauteur des cieux.

Quelques instants plus tard, j'allais être amplement dédommagé de cette mésaventure, par la vision très-claire et très-nette, en revanche, d'un objet qui devait me la faire bientôt oublier. J'avais lu, peu de jours après Pâques, dans le *Giornale di Roma*, qu'une grande fête se préparait à *Santo-Onofrio*, pour l'inauguration solennelle du monument funéraire élevé au Tasse, grâce au produit d'une souscription patronnée par Pie IX lui-même, et que la cérémonie de cette inauguration, fixée au dimanche, vingt-cinq avril, jour anniversaire de la mort du grand poëte (25 avril 1595), serait solennisée par un service funèbre, auquel assisterait le saint Père lui-même, avec le sacré Collége et tous les grands corps de l'état. Quelle coïncidence et quelle date mémorable à inscrire dans les souvenirs de ce deuxième pèlerinage, que celle du jour où le chantre immortel de Godefroi de Bouillon allait, après deux siècles et demi d'attente, recevoir enfin les honneurs qui manquèrent jusqu'à ce jour à sa mémoire !

Cependant, toutes réflexions faites, j'avais renoncé bientôt au projet d'assister à la noble cérémonie, les dimensions à moi bien connues de l'église des hiéronymites ne pouvant évidemment en permettre l'accès qu'aux personnages officiels et tout au plus à quelques rares invités

Digitized by Google

parmi les étrangers de distinction. J'ai donc laissé passer, bien malgré moi, le jour de la solennité, sans faire la moindre tentative pour être admis au nombre des spectateurs; mais je sais que, afin de satisfaire la curiosité du peuple romain et celle des étrangers eux-mêmes, la nef unique de *Santo-Onofrio,* doit conserver, pendant quelques jours encore, les ornements dont elle a été revêtue pour la solennité même, et je veux profiter du magnifique soleil de ce jour, pour aller visiter le théâtre de la *funzione* du vingt-cinq avril, tout en jouissant, une fois encore, des admirables points de vue que présentent les environs de l'antique monastère.

L'aspect des lieux me saisit profondément, dès l'instant où je franchis le seuil de cette pieuse demeure. L'église entière est tapissée de tentures funèbres et la nef est occupée, presque dans toute sa longueur, par un catafalque orné avec le goût le plus splendide et le plus sévère à la fois. Des panoplies antiques, des trophées de victoire, des emblèmes poétiques et guerriers, des lauriers et des cyprès, entremêlés de lampes sépulcrales, sont disposés, groupés, de la manière la plus savamment pittoresque et, suivant la sublime expression du peintre par excellence des vanités humaines : « *Rien ne semble manquer dans tous ces honneurs que celui-là même à qui on les rend* (1). »

Toutes ces magnificences n'ont malheureusement plus que quelques heures à vivre, mais la cérémonie du vingt

(1) Bossuet. — *Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé.*

Digitized by Google

cinq avril laissera un souvenir plus durable dans le monument qu'un grand pontife vient de consacrer à la mémoire d'un grand poète. C'est dans la première chapelle, à gauche, spécialement dédiée à l'illustre docteur dont la famille des hiéronymites a pris le nom, et que la pieuse sollicitude de Pie IX a splendidement restaurée depuis peu, que se trouve le cénotaphe érigé tout récemment à la mémoire de l'Homère italien.

Hélas! il faut le dire, cette œuvre, prônée si longtemps à l'avance, du commandeur de Fabris, l'auteur du mausolée de Léon XII, à Saint-Pierre, et que le digne Nibby (ou plutôt son continuateur Agostino Valentini) qualifiait déjà par anticipation, en 1847, de *somptueux mausolée*, ne répond pas, à beaucoup près, à l'attente du visiteur; elle sert à prouver, tout au contraire, une fois de plus, à ceux qui pourraient en douter encore, que les arts sont en pleine décadence, en Italie, ainsi qu'une foule d'autres choses non moins importantes, à des titres divers. L'auteur, qui a cherché visiblement à imprimer à son héros le cachet de l'inspiration poétique, n'a réussi qu'à lui donner (c'est mon avis, du moins) une pose maniérée, guindée, ridiculement prétentieuse, telle qu'en affectent, par exemple, les originaux de maintes photographies, exposées dans les passages fréquentés ou au coin des rues de nos grandes villes, et l'on ne devinerait certes guère, dans cette espèce de *Don Quichotte* endimanché, le chantre doublement inspiré de l'illustre capitaine :

Che'l gran sepolcro liberò di Cristo (1).

(1) *La Gerusalemme liberata,* Canto I, vers. 2.

Digitized by Google

J'aime beaucoup mieux sans comparaison les bas-reliefs qui représentent la marche triomphale du Tasse, dont le cadavre va recevoir au Capitole la couronne de lauriers promise au poète, dans les derniers jours de son existence. Il y a là tout à la fois de la grandeur, de la naïveté, de l'animation, une belle ordonnance des groupes et un ensemble sympathique au plus haut degré. J'en dirai autant, toutes proportions gardées, de la fresque représentant la mort du poète, assisté jusqu'à la fin par son illustre ami, le cardinal Cintio Aldobrandini, dont les soins empressés et affectueux adoucirent singulièrement l'amertume de ses derniers instants.

Mais tout ceci ne me fait point perdre de vue d'autres souvenirs, bien autrement précieux, que le couvent de *Santo-Onofrio* a conservés du passage de l'homme de génie qui vint y commencer, disait-il, dans la société des fils de saint Jérôme, la conversation qn'il devait continuer au ciel, avec les anges et les saints. J'ai appris, depuis ma première visite à ces lieux et lorsqu'il était trop tard, malheureusement, pour réparer une omission aussi déplorable, que le monastère de *Santo-Onofrio* présente à la curiosité des visiteurs la chambre même où le Tasse rendit le dernier soupir et divers objets qui furent à son usage personnel, pendant les derniers temps de sa vie. Aujourd'hui toutes ces richesses ne m'échapperont point, bien certainement, et il n'est sorte de rebuffades ou d'avanies que je ne sois résolu d'affronter, s'il le faut, pour arriver cette fois à mes fins.

J'en serai quitte, fort heureusement, pour la peur et

Digitized by Google

pour le mérite de mon héroïque résolution, car le bon frère hiéronymite, qui a répondu sans retard à mon premier coup de cloche, s'empresse de me conduire, avec la plus grande affabilité, sur ma simple demande, dans tous les lieux qui peuvent intéresser un ami de l'art chrétien. Absorbé par les souvenirs du grand poète, dont l'ombre semble planer encore sur l'antique édifice, je donne un simple coup-d'œil, en passant, à l'admirable *Madone* de Léonard de Vinci, peinte à fresque dans un corridor du premier étage, et la seule œuvre de ce genre que Rome connaisse du grand artiste toscan; j'arrête à peine un regard distrait sur l'incomparable perspective qui s'offre à l'œil, depuis les fenêtres de l'antique monastère, du côté de la basilique Vaticane; j'ai déjà vu, je reverrai, quand je voudrai, toutes ces choses; mais allons droit au but principal de ma visite d'aujourd'hui.

Je ne saurais dire quel étrange saisissement, quelle impression singulière et nouvelle surtout produit en moi le premier aspect du modeste logement qui abrita les derniers jours de l'Homère chrétien! Plus d'une fois déjà j'ai visité, dans Rome ou ailleurs, quelques lieux à jamais illustrés par le séjour habituel ou momentané de personnages éminents dans l'histoire de l'Eglise, de la politique ou de l'art, et plus d'une jouissance de cette nature n'est réservée encore, avant la fin du pèlerinage que je poursuis en ce moment. Mais, quelle différence entre les sensations que j'éprouvais, à la prison Mamertine, par exemple, dans les chambres de sainte Catherine de Gênes, de saint Stanislas, de saint Ignace, d'un autre illustre

Digitized by Google

serviteur de Dieu dont je vais parler bientôt (1), et le genre d'émotions que je ressens dans le cloître, dans les corridors et les cellules de *Santo-Onofrio* !

A la première impression de crainte respectueuse, parfois même de mystérieuse terreur, que l'on ressent dans ces lieux sanctifiés par tant de vertus héroïques et de travaux surhumains, succèdent bientôt la dilatation du cœur, et tous les sentiments qui agrandissent l'âme en l'emplissant d'un ravissement ineffable, à la vue de ses sublimes destinées dans un monde meilleur, à la pensée des magnifiques promesses faites à la vertu par l'auteur et le consommateur de notre foi. Mais ici, rien de semblable ne vient adoucir l'amertume de la première émotion que l'on a ressentie. Les froissements du génie méconnu, les susceptibilités blessées d'un légitime orgueil, les amères déceptions des plus chères, des plus légitimes espérances, l'inanité, la vanité, trop tard sentie, hélas! de la gloire et des promesses du monde, voilà tout ce que me dit l'aspect des lieux où vint s'éteindre le flambeau d'un brillant génie, et s'il y a là quelque chose de propice à la *mélancolie artistique*, aux rêveries du poète, aux méditations même du philosophe, il ne s'y trouve rien, du moins, pour ennoblir les pensées, pour agrandir l'âme et pour dilater le cœur du chrétien.

Je suis à peine distrait, un instant, de ces tristes réflexions par l'examen des objets curieux que renferme le dernier asile du chantre de la *Gerusalemme*. Le buste du

(1) Voir au chapitre XLII.

Digitized by Google

Tasse, exécuté d'après un plâtre moulé sur le cadavre même du poète, type de physionomie impérieuse, dédaigneuse et sévère, dans lequel on est singulièrement, je dirai même douloureusement, surpris de trouver quelque chose des traits vulgairement attribués par la peinture au héros de Cervantes; divers autographes de poésies et de lettres familières; une écritoire, une ceinture, un crucifix qu'il pressa, dit-on, de ses lèvres mourantes; un fauteuil, un bahut, qui furent à son usage et d'autres menus objets dont j'ai moins bien conservé le souvenir, tels sont les vestiges matériels que le couvent de *Santo-Onofrio* a conservés du séjour du grand poète et qu'il offre à la curiosité souvent puérile des touristes, comme à l'intérêt affectueux et au religieux respect des voyageurs artistes ou chrétiens.

J'ai exprimé ailleurs (1) les pénibles réflexions que suggèrent au pèlerin la vue de ces lieux et les souvenirs qui s'y rattachent. Je ne les reproduirai point, ou plutôt il ne me reste qu'à les résumer, en formulant cette simple pensée qui me préoccupait, pendant le cours de ma visite, qui m'obsédait encore, lorsque je redescendais, non sans peine, l'étroite et abrupte *salita di Santo-Onofrio :*

Mundi gloriam semper comitatur tristitia (2)*!...*

(1) Rome. — *Impressions et souvenirs*, II, pag. 341 et suiv.

(2) *Imitation de Jésus-Christ*, II, chap. VI, vers. 2.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

AVERTISSEMENT 1

I. *Bis repetita.* Marseille. Les lieux et les hommes, à neuf ans d'intervalle. Le *Capitole*. Le médecin imaginaire. L'équipage. Rencontres sur le paquebot. 1

II. Progrès de la navigation. Gênes. Passeports. Visite générale de la ville. Un *cicerone* patriote. Savoyards et Savoisiens. Souvenirs de Sainte-Catherine. 13

III. Quitte pour la peur. Livourne. *Facchini*, *doganieri*, etc. Pise. Quelques-unes de ses curiosités. Un *blue-stocking* français. 22

IV. Florence. L'hôtel de l'Europe. Coup-d'œil actuel de la ville. Un barbier optimiste. Revue des galeries. La bibliothèque Laurentienne. Le musée égyptien. Un *pick-pocket* 31

V. *San-Lorenzo. Santa-Maddalena dei Pazzi. Il Carmine.* La *Spezieria* des Dominicains. *San-Marco* et ses souvenirs. Inscriptions anciennes et modernes. 43

Digitized by Google

Pages.

VI. Les chemins de fer et la *buona mano*. Retour à Livourne. L'*Aquila nera*. Un bouquin. Départ. Impressions nocturnes. 58

VII. *Civilà-Vecchia*. Trois histoires de voleurs. *Palo*. La porta *Cavalleggieri*. Deux souvenirs. 68

VIII. *Sainte-Marie-sur-Minerve*. Le château Saint-Ange. Visite à Saint-Pierre du Vatican. Deux bonnes rencontres. . . . 81

IX. Revue sommaire du *Forum*. *Saint-Clément*. *Sainte-Praxède*. *Sainte-Pudentienne* et la famille Pudens. 100

X. Le dimanche des Rameaux. L'office à *Saint-Pierre*. *Saint-Louis-des-Français*. La journée aux rencontres. Le restaurant *Lepri*. 117

XI. Aspect général de Rome en 1857. Saint-Sylvestre *in capite*. Saint-Claude *des Bourguignons*. L'hôpital français de Saint-André et son aumônier. Une sérénade au *Corso*. 133

XII. Le jeudi-saint. Le défilé des troupes. Une visite au Musée du Vatican. La chapelle Sixtine et les *forestieri*. 145

XIII. Le vendredi-saint. *Sainte-Croix de Jérusalem*. La *scala sancta*. Le chemin de la Croix, au Colisée. Un plagiat de P. J. Proudhon. 153

XIV. Le samedi-saint. Quelques apprêts de la fête du lendemain. La conférence de Saint-Vincent-de-Paul et l'Œuvre des militaires, à *Saint-Louis*-des-Français. 168

XV. Le jour de Pâques. L'ensemble des cérémonies. Le public à Saint-Pierre, pendant l'office. Bénédiction pontificale. Une pénible déception. 177

XVI. *Il Gesù*. Quelques-uns de ses hôtes, anciens et modernes. Nouvelle déception. *Non est mortua, sed dormit!* . . . 190

XVII. Les trois sanctuaires des *Eaux-Salviennes*. Saint-Paul *extra-muros*. Une prophétie! Sainte-Cécile *in Trastevere*. . 199

XVIII. Saint-Laurent *extra-muros*. *Mirabilis Dominus!* Une autre prophétie. La villa Albani. Le cercle militaire français. 214

XIX. Les couvents-casernes. Sainte-Agnès *in Piazza Navona*. Un

Digitized by Google

Pages.

avis très-utile au sujet des *custodi*. Le théâtre *Emiliani* et l'affiche du jour. 231

XX. Saint-Pierre *in vincoli*. Saint-Martin et Saint-Sylvestre *des Monts*. John Bull à Sainte-Marie *des Martyrs*. 241

XXI. Sainte-Marie *in viâ*. La galerie *Sciarra*. L'atelier de *Clesinger*. La *Luminara* et la gaîté romaine. 256

XXII. Sainte-Marie *de la Victoire*. Une épreuve de l'Eglise triomphante. Sainte-Marie *des Anges*. La *Girandola*. . . . 269

XXIII. Sainte-Marie *des Monts*. Deux souvenirs. *Sainte-Sabine*. *Saint-Alexis*. Un mot sur quelques églises restaurées à Rome dans ces derniers temps. 281

XXIV. *San-Marco*. La grande Litanie. Saint-Pierre *in Montorio*. *Saint-Pancrace* et les souvenirs de 1849. 299

XXV. Le *Forum* de Trajan. Sainte-Agathe *alla Suburra* et quelques églises du Viminal. Premiers bruits du prochain voyage de Pie IX. 314

XXVI. L'église des *Douze-Apôtres*. Souvenirs de Michel-Ange et de Canova. Une digression à propos de Clément XIV. *Sainte-Marie-Egyptienne* et la confrérie du Saint-Sacrement. . . 331

XXVII. Une messe grecque à *Saint-Athanase*. Sainte-Marie *du Peuple*. Quelques monuments de la rue *Ripetta*. *Santo-Onofrio* et le tombeau du Tasse. 344

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA.

Page 4, ligne 18, *tout le fruit*, lisez : *tout le profit*.
— 73, — 13, *à mon sens*, lisez : *à mon avis*.
— 80, — 5, *agonla*, lisez : *agonal*.
— 82, — 4, *le comprendre*, lisez : *les comprendre*.
— 87, — 19, supprimez le mot *aussi*.
— 109, ligne 5, *connus*, lisez : *que l'on connaisse, dit-on*.
— 163, note, *Canon de la Messe*, lisez : *Offertoire*.
— 204, note (4), lisez : (1).
— 219, ligne 11, supprimez le mot *pieuse*.
— 234, — 8, *à Rome*, lisez : *de Rome*.
— 237, — 6, *du moins*, lisez : *en d'autres circonstances*.
— 333, — 18, supprimez : *de la nef*.
— 334, — 1, *les restes mortels*, lisez : *la dépouille mortelle*.
— 356, — 11, *del parte*, lisez : *del parto*.
Ibid. — 25, *ainsi que*, lisez : *comme*.
— 358, — 14 et 15, *certains*, lisez : *divers*.
Ibid. — 19, *de la grande*, ajoutez : *nef*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION J. VERMOT. — SÉRIE A 2 FRANCS LE VOLUME

Beaux vol. gr. in-18 (format Charpentier) de 400 pages

ALPHONSE BALLEYDIER.

VEILLÉES MILITAIRES. 1 vol.
VEILLÉES DE FAMILLE. 1 vol.
VEILLÉES MARITIMES. 1 vol.
VEILLÉES DU PEUPLE. 1 vol.
VEILLÉES DE VACANCES. 1 vol.

VICOMTE WALSH.

CONTES ET NOUVELLES. 1re série. 1 vol.
CONTES ET NOUVELLES. 2e série. 1 vol.
SOUVENIRS HISTORIQUES, 2e édition. 1 vol.
YVON LE BRETON. 2e édition. 1 vol.
GILLES DE BRETAGNE, ou le Fratricide. Chronique du XVe siècle, 7e édition. 2 volumes.
LETTRES VENDÉENNES ou Correspondance de trois amis en 1823, 8e édition. 2 volumes.
TABLEAU POÉTIQUE des Fêtes chrétiennes. 1 volume.
TABLEAU POÉTIQUE des Sacrements. 2 volumes.

A. DEVOILLE.

LA CHARRUE ET LE COMPTOIR. 2e édition. 1 volume.
LE TOUR DE FRANCE. 1 volume.
MÉMOIRES D'UNE MÈRE DE FAMILLE. 1 volume.
LE CERCLE DE FER. 1 volume.
LE PROSCRIT. 1 volume.
LES PRISONNIERS DE LA TERREUR. 1 volume.
LES TRAVAILLEURS. 2e édit. 1 vol.
MÉMOIRES D'UN CURÉ DE CAMPAGNE. 2e édition. 1 volume.
LA CROIX DU SUD. 1 volume.
L'ÉTOILE DU MATIN. 1 volume.
LA CLOCHE DE LOUVILLE. 1 vol.
LA FIANCÉE DE BESANÇON. 2 v.
MÉMOIRES D'UN VIEUX PAYSAN. 3e édition. 1 volume.
UN INTÉRIEUR. 2 volumes.
VENGEANCE, ou une Scène au Désert. 2 volumes.
LA PRISONNIÈRE DE LA TOUR. 1 volume.
LES CROISÉS. 1 volume.
LE SIÉGE DE PARIS. 1 volume.

Mme D'ALTENHEIM.

(GABRIELLE SOUMET)

LES MARGUERITES DE FRANCE, et Nouvelles filiales. 1 v. de 404 pag.
LES DEUX FRÈRES ou Dieu pardonne. 1 volume.
LES ANGES D'ISRAEL ou les Gloires de la Bible. 1 vol. de près de 600 pag.

A. CORDIER.

(DE TOURS)

VEILLÉES FLAMANDES. 1re sér. 1 v.
— — 2e sér. 1 v.
VIE DE Mme ELISABETH DE FRANCE. 1 volume.
VEILLÉES AU COIN DU FEU. 1 volume in-12 de 406 pages.
LA LYRE DES ENFANTS. 1 volume.

TH. BELAMY.

ROME. Impressions et souvenirs. 2 vol.

DE BUSSY.

VEILLÉES SUR MER ET SUR TERRE. 1 volume.

LES DEUX MOULINS. 1 volume.

LÉGENDES ET SOUVENIRS. 1 vol.

J. LOISEAU DE BISOT.

VEILLÉES AMUSANTES, Scènes variées, Faits intéressants, Anecdotes piquantes, Bons mots, etc., qui contribuent plus d'une fois à ranimer une conversation languissante et à ramener une gaieté franche et honnête dans les réunions du soir. 1 vol.

POUJOULAT.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE. 1 vol.

A. NETTEMENT.

VIE DE Mme LA MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN. 1 vol.

DES ESSARTS.

LE TOUR DU CADRAN. 1 volume.

Mme LA COMTESSE DROHOJOWSKA.

LES FAUX VISAGES. 1 volume.

DE L'ESPINOIS.

VIE DU DAUPHIN PÈRE DE LOUIS XVI. 1 volume.

DE CHATEAUBRIAND.

GÉNIE DU CHRISTIANISME. 1 vol.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM. 1 vol.
LES MARTYRS 1 vol.
VOYAGES ET MÉLANGES. 1 vol.

SCHMIDT.

ŒUVRES. 4 volumes.

COOPER.

LE DERNIER DES MOHICANS 1 v.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google